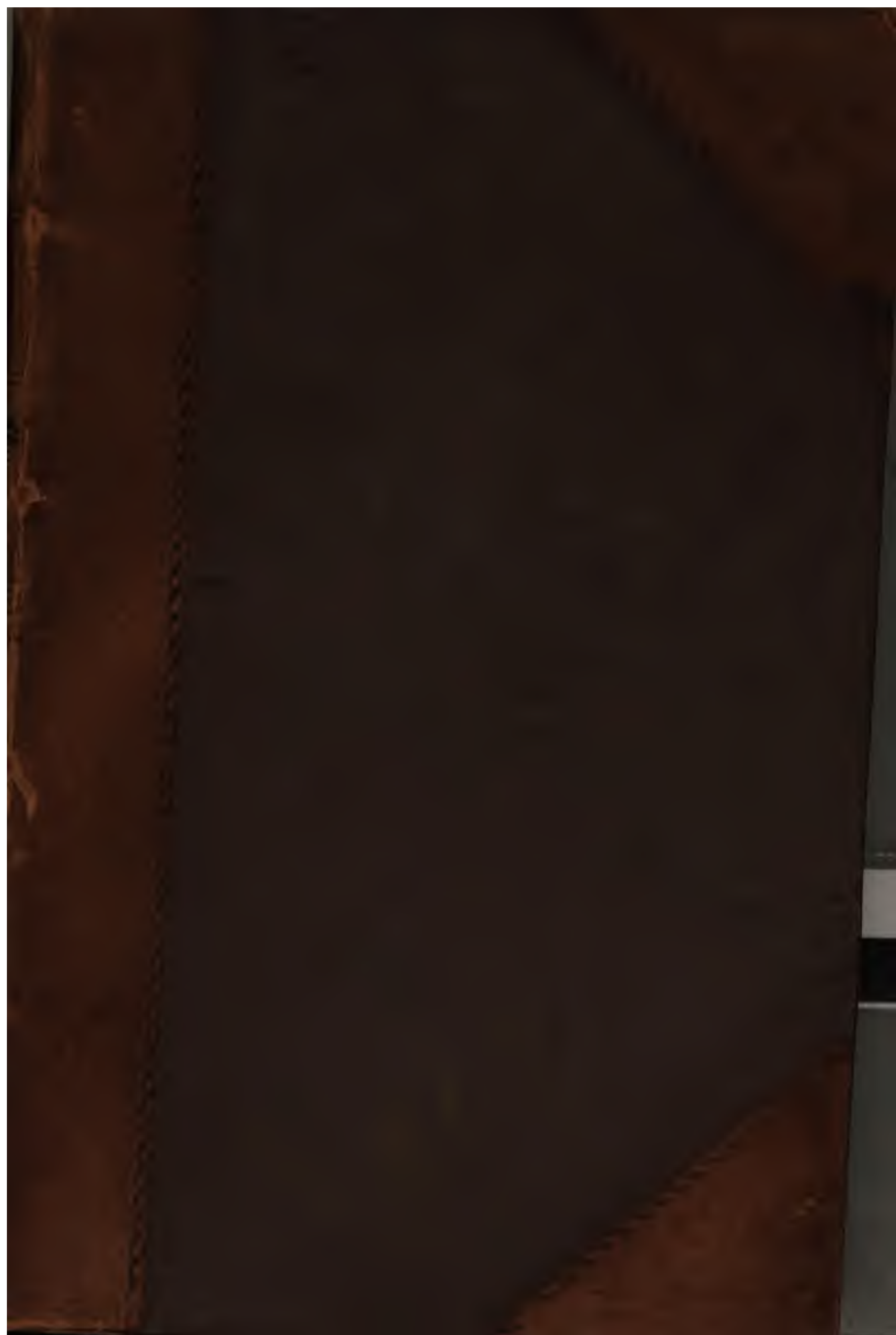






LETTRES ET BIOGRAPHIE

DE FÉLIX NEFF.

TOME I.

IMPRIMERIE CH. GRUAZ, RUE DU PUITS-SAINT-PIERRE.



Felix Neff

LETTRES

DE

FÉLIX NEFF,

MISSIONNAIRE PROTESTANT EN SUISSE ET DANS LES DÉPARTEMENS
DE L'ISÈRE ET DES HAUTES-ALPES,

FORMANT, AVEC QUELQUES ADDITIONS, LA SEULE

BIOGRAPHIE COMPLÈTE

QUI AIT PARU SUR CE PRÉDICATEUR.



PAR A. BOST,
Ministre du Saint Évangile.

Avec quatre Gravures sur acier, présentant un Portrait de Neff et trois Vues des Hautes-Alpes.

TOME PREMIER.

GENÈVE,
CHEZ L'AUTEUR ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

PARIS,
Chez DELAY, rue Basse du Rempart, 62, boulevard de la Madeleine.

1842

Avis. Voyez, avant la lecture, l'Errata et quelques avis placés à la fin du volume.



AVANT-PROPOS.

C'est ici la cinquième notice qui se publie sur le bienheureux Neff. De ces notices une seule est une traduction; les quatre autres se sont publiées indépendamment l'une de l'autre, en trois langues différentes; une en français, deux en anglais, et une en allemand. Cette dernière, qui a été *faite* d'après la première française, a paru avec une préface de M. Schubert de Munich, qui avait déjà annoncé publiquement un travail sur le même sujet, mais qui s'est arrêté dans son entreprise en apprenant que M. Meyer de Knonau avait commencé ce travail de son côté.

Voilà un hommage bien grand et assez rare rendu à un homme qui fit proportionnellement bien peu de bruit en sa vie; car le noble caractère de Neff, si plein de vigueur pour faire le bien, et si rebelle au joug humain, était pourtant si loin de connaître l'orgueil, du moins dans la mesure où ce péché frappe les yeux des hommes, qu'il a consumé parmi des pâtres ignorés toute une vie qui eût pu briller par des talents distingués. On peut même dire qu'il est mort avant que ceux même qui l'appréciaient eussent eu le temps de sentir suffisamment tout son mérite; et maintenant on regarde avec un étonnement douloureux la trace qu'a laissée après lui ce brillant météore. On pourrait même appliquer en quelque degré à son cas cette parole des Ecritures : « Le juste meurt, et il n'y a personne qui y prenne garde! » (Esaïe LVII, 1.)

Mais on prend garde à son absence. Il y a un vide qui

suit la disparition d'hommes semblables, un silence qui se fait sentir quand cesse leur travail. Le poste du dévouement n'a pas, hélas ! des prétendants nombreux ; et mille hommes de bien se chargeront d'en parler avec éloge avant qu'un seul se présente pour le remplir effectivement : mais si le dévouement est peu commun, il est toujours admiré ; et des biographies pareilles à celle-ci sont bien faites, si quelque chose l'est, pour allumer dans quelques âmes une flamme du même genre.

Il ne sera pas difficile d'expliquer comment, malgré les quatre biographies dont nous venons de parler, on vient en donner encore une nouvelle. De ces quatre une seule avait paru en français, et celle-là est beaucoup trop brève ; les autres, quoique plus détaillées, ne le sont pourtant pas encore assez. On a donc tâché de se procurer aux meilleures sources tout ce qui existait encore de Neff, et surtout ses lettres, afin de pouvoir donner sur cet homme distingué une biographie qu'on pût regarder comme fondamentale. On trouvait d'ailleurs encore qu'aucune des précédentes n'avait été faite avec une intelligence suffisante de son caractère.

J'ai déjà dit, dans l'ouvrage qui précède celui-ci et qui lui sert d'introduction (*Visite dans les Hautes-Alpes*, etc.) les raisons qui avaient porté quelques amis de ce missionnaire à s'adresser à moi pour ce travail : j'y entre donc sans plus de préambule ; et voici l'ordre que je suivrai.

Je donnerai d'abord une notice librement traduite de M. Gilly sur les chrétiens des Hautes-Alpes. Je raconterai ensuite ce que j'ai pu recueillir, de la bouche même de la mère de Neff, sur l'enfance et la jeunesse de son fils ; puis les premiers essais du missionnaire en Suisse ; sa mission de Mens et des environs, et celle des Hautes-Alpes : je montrerai ensuite ce prédicateur malade et affaibli, à Genève et à Plombières ; puis je donnerai quelques détails sur ses derniers moments. Ainsi nous verrons dans une suite de

chapitres le missionnaire préparé par le Seigneur pour ses travaux futurs, avant même qu'il s'en doute; le missionnaire naissant; le missionnaire dans sa force; le missionnaire brisé par ses travaux; et le missionnaire retournant à son Dieu et au repos éternel.

Je n'ajoute qu'un mot. J'ai désiré ne mettre du mien, dans l'ouvrage actuel, que le moins possible; et même sous ce rapport je désire répondre d'avance à certaines critiques qui ne me manqueront pas. — On sait depuis longtemps que, sauf quelques heureux moments de chaleur et de passion, je ne sais pas écrire. Or qui demandera à autrui ce qu'il n'a pas? Sans doute, si j'écrivais pour écrire ou *pour* amuser le public, on pourrait me demander sur ce point un compte plus rigoureux: mais ce n'est point le cas; au contraire. Je pense que les écrivains (j'entends les bons) ont depuis longtemps gâté le public; on ne veut plus que de l'élégant ou de l'inspiré: on ne demande plus si un livre est bon ou mauvais, mais s'il est bien ou mal écrit, et alors il est jugé. Le fond n'est plus rien: c'est la forme, l'éclat, le coloris, ou, pour parler plus modérément, le détail de la pensée qui absorbe tout; et le but même le plus sérieux est oublié devant quelques faiblesses dans l'expression. — Or, ce mal me paraît d'autant plus grand, qu'il remonte, selon moi, tout particulièrement à un sophiste, qui, en donnant au genre humain des leçons pour l'éducation, a jeté tous ses enfants à la rue afin de pouvoir plus à son aise polir et arrondir des phrases, et qui s'est vu suivi d'une foule d'autres grands *écriveurs*, toujours plus brillants, et plus étincelants, et plus étonnants, et plus bouleversants; de sorte qu'on ne sait plus dire: « entrez » ou « sortez », sans déployer au soleil tous les trésors de la roue d'un paon, et sans chercher à faire vibrer et frémir chez le lecteur les cordes les plus intimes de son âme. Tout cela finit par être du pathos et de la prétention. On se bat les flancs, et l'on sort du na-

turel. Pour moi, je l'avoue, je sens toujours plus le poids de la vie : moi aussi, — sans me comparer à notre missionnaire-géant, — j'ai eu mes fatigues ; et, quoique en plaine et dans les villes, j'ai aussi gravi de rudes montagnes, traversé des terrains rocailleux, rencontré des glaces, trouvé peu de bonne nourriture, — et quelquefois un peu senti la solitude. Qu'on veuille donc bien m'accorder quelque chose de l'indulgence qu'on accorderait à un invalide ; j'ai besoin de repos et de simplicité. Je crois d'ailleurs que ce régime ne conviendrait pas mal non plus à la génération actuelle tout entière.



INTRODUCTION,

CONTENANT LA PREUVE QU'ENTRE AUTRES CONTRÉES, LES VALLÉES DU PIÉMONT ET DU DAUPHINÉ N'ONT JAMAIS ÉTÉ PLEINEMENT SOUMISES AU JOUG SPIRITUEL DE ROME.



Avant d'en venir à la vie de Neff, il semble juste de donner une idée des lieux dans lesquels ce missionnaire exerça la partie la plus remarquable de son ministère, et de faire connaître les Hautes-Alpes de France, et leurs habitants (1); d'autant plus que la peuplade intéressante dont il s'agit n'en forme qu'une seule avec ces Vaudois du Piémont, dont on peut soutenir avec une très-haute vraisemblance qu'ils n'ont jamais subi le joug religieux de Rome, et que ce sont effectivement, sous le rapport de la descendance, des « chrétiens primitifs », comme les appelait Neff.

Or il n'est pas difficile de prouver qu'il existe, ailleurs encore que dans les vallées du Piémont, des *descendants des chrétiens primitifs;* et on a même de bonnes raisons de croire qu'il se trouve à peine en Europe quelque pays de montagne, pauvre et d'un accès difficile, où la foi ne se soit maintenue plus ou moins pure, encore bien des siècles après que la hiérarchie romaine se fut établie dans les contrées plus favorisées de la plaine; nous irons jusqu'à dire qu'il y a des

(1) Pour suivre avec fruit cette notice et tout ce qui concerne les travaux de Neff, il importe de consulter la carte qui accompagne la *Visite dans les Hautes-Alpes* dont j'ai déjà fait mention.

contrées de ce genre où l'Eglise de Rome n'a jamais pris pied, parce que l'isolement de ces lieux, d'un si difficile accès, les a préservés de la corruption qui régnait ailleurs généralement. Les canons des Conciles, les écrits de la plupart des chroniqueurs, et les controversistes romains de France, d'Espagne et d'Italie, présentent jusqu'au 11ᵉ siècle même, des traces assez évidentes de ce que nous affirmons ici ; et la lumière que les recherches modernes répandent de jour en jour sur l'histoire des nations, nous prouve assez clairement, et contre l'idée commune, qu'il existe en différents lieux une chaîne non interrompue qui rattache les églises protestantes à l'église primitive. Ainsi, par exemple, il y a peu de personnes qui ne pensent que les croisades de Simon de Monfort n'aient détruit tout vestige des anciens Albigeois, et que le tronc des anciennes églises de la Provence et du Dauphiné, sur lequel furent entées au 16ᵉ siècle les églises du Midi, n'ait été arraché jusqu'aux racines après la révocation de l'édit de Nantes. Mais il n'en est rien ; et il est facile de se convaincre au contraire qu'un certain nombre de familles des vallées des Pyrénées et des Alpes n'ont jamais cessé d'éprouver l'accomplissement de cette promesse du Sauveur, « que là où deux ou trois sont réunis en » son nom, il est au milieu d'eux. » Oui, plus d'une fois, quand il semblait que les dragons avaient tout poussé à la messe, on vit passer d'une cabane à l'autre, sous l'oppression et la terreur, ces formules sacrées renouvelées de l'Ecriture : « Aquile et Priscille vous saluent, avec l'église qui est dans leur maison : » on vit même, dans un certain nombre de cas, des communes entières se refuser ouvertement à porter le joug de Rome. C'est la conviction qu'exprimait déjà le bienheureux Neff, dans une notice qu'il avait adressée à quelques chrétiens.

« A cette époque ténébreuse, y disait-il, où le dragon (Apoc. XII, 17) faisait la guerre au résidu des saints

qui gardaient le témoignage de Jésus-Christ, quelques-uns échappèrent en se cachant dans les montagnes; et c'est alors, sans aucun doute, que quelques-unes des vallées les plus sauvages des Hautes-Alpes de la France se peuplèrent de ces *restes des chrétiens primitifs*, qui, à l'exemple de Moïse, préférèrent l'opprobre de Christ aux trésors de l'Egypte, et échangèrent leurs plaines fertiles contre ces affreux déserts. Il est vrai que là encore la fanatisme les poursuivit : ni leur pauvreté, ni leur innocence, ni les glaciers et les précipices où ils allaient se cacher, ne purent les mettre entièrement à l'abri; et les cavernes qui leur servaient de temples furent souvent baignées de leur sang. Durant l'époque qui précéda la Réformation, la vallée de *Fressinière* fut l'unique endroit de la France où ces chrétiens purent se maintenir; et là même ils furent chassés des portions les plus fertiles ou les moins sauvages de la vallée, et forcés de se réfugier jusqu'au pied du glacier où ils bâtirent le village de Dormillouse. Ce hameau, placé contre le midi, dans un angle sur le flanc de la montagne, devint une citadelle où se fixa le petit nombre des réchappés, et où s'est perpétuée jusqu'à nos jours, sans mélange d'étrangers, la race des anciens confesseurs. D'autres allèrent se réfugier au fond d'une noire vallée, appelée la Combe [1], (nom générique de ces contrées étroites), abîme rocailleux sans issue, et dont l'horizon est tellement borné, que pendant six mois de l'année, les rayons du soleil n'y pénètrent jamais. Ces hameaux exposés à des avalanches de neige ou de rochers, et ensevelis dans la neige pendant la moitié de l'année, se composent de misérables cahuttes dont la plupart n'ont ni cheminée ni fenêtre, et se réduisent à une sale cuisine et à une étable qu'on nettoie rarement plus d'une fois par année, et où les habitants passent la plus

(1) Violins et Minsas.

grande partie de l'hiver avec leur bétail, pour se préserver du froid. Les rocs dont ils sont entourés sont tellement stériles, et leur climat est si sévère, qu'on a de la peine à concevoir comment ces pauvres Alpins, même avec toute leur simplicité et leur tempérance, peuvent encore subsister. Le petit nombre des pauvres champs qu'ils essaient de cultiver est suspendu sur des précipices, et couvert de place en place d'énormes blocs de granit qui descendent chaque année des aiguilles qui dominent ces champs. Il y a des années où le seigle même ne parvient pas à mûrir ; plusieurs de leurs pâturages sont inaccessibles au gros bétail ; et les brebis, qui les disputent aux chamois, sont à peine en sûreté. Il est facile de comprendre qu'un malheureux sol comme celui-là rapporte à peine de quoi empêcher de mourir, et de quoi payer les taxes que la négligence barbare des répartiteurs a établies de manière à achever d'écraser le pauvre cultivateur. Le vêtement de ces parias de la culture est fait d'une laine grossière qu'ils préparent et tissent eux-mêmes. Leur nourriture principale est du seigle non criblé, dont ils font en automne des pains ou des gâteaux qu'ils cuisent pour toute l'année. »

La révocation de l'édit de Nantes (1686) priva les chrétiens de ces contrées de leurs pasteurs ; et l'on peut se figurer quelle fut pour plusieurs années leur condition. Mais ils ne furent cependant pas abandonnés à une famine complète de la parole de Dieu ; ils se rassemblaient entre eux pour lire la Bible et chanter des psaumes ; et quoiqu'ils eussent encore une vieille église à Dormillouse, ils se mirent à en bâtir une seconde à la Combe ; elle n'était pas achevée, lorsque M. Neff y arriva la première fois.

La scène des travaux de ce grand missionnaire se trouve dans la partie la plus élevée de France, au centre de ce vaste amas de montagnes placées entre le Rhône et l'Italie, à la même latitude que les vallées protestantes du Piémont,

qui sont sur le versant oriental de la chaîne. Les étrangers doivent se garder de l'erreur assez répandue qui confond les protestants des Hautes-Alpes avec des Suisses. On trouve cette erreur et d'autres du même genre dans un rapport que publiait au 16me siècle, sur les massacres de Cabrières et de Mérindol, l'auteur de la vie de François 1er : « Les habitants de ces deux endroits, dit-il, inclinaient alors fortement pour les doctrines de Luther; et leur voisinage de l'Allemagne et de la Suisse les avait mis avec lui en rapport plus intime que le reste des contrées françaises. » — Il n'en est rien. L'histoire de ces vallées enseigne qu'elles n'ont jamais eu à faire avec Luther; et Mérindol et Cabrières, bien loin d'être voisines de l'Allemagne ou même de la *Suisse*, sont des villages de la Provence. Du reste les injures et les calomnies qui accompagnent le passage que nous venons de citer sont réfutées par un historien catholique-romain, De Thou.

La contrée dont il s'agit se trouve donc entre le Piémont et le Dauphiné, et forme une partie de l'ancienne province de la Gaule qui portait le nom de Narbonnaise. On y trouve l'Embrodunum des Latins (Embrun), la Druentia (Durance) etc. Les anciens historiens parlaient de ces lieux comme présentant à une armée un passage plus difficile qu'aucune autre portion de la Gaule ; et M. de Sismondi a dit avec raison qu'il était impossible à une armée de traverser ces contrées si elle n'est munie de tous les moyens nécessaires pour faire sauter des rochers, percer des galeries et jeter des ponts par-dessus des précipices. Le département est entouré et entrecoupé de montagnes énormes dont les sommets restent couverts d'une neige éternelle, et qui offrent entre les vallées et les hauteurs un tel contraste, que dans une course d'un jour vous pouvez traverser de riants villages exposés à un soleil ardent et entourés d'une culture délicieuse, puis souffrir du froid, et vous voir entouré de rochers

arides et de glaciers, et hors d'état de vous procurer une nourriture supportable. L'auteur d'un ouvrage récent sur le passage d'Annibal s'accorde avec De Thou pour penser que c'est dans ces contrées que ce grand capitaine trouva les plus redoutables difficultés de son entreprise. « Ces Alpes immenses (*altitudo montium, nivesque cœlo propè immistæ*), l'aspect sauvage et effrayant de la nature animée et inanimée qui les entourait, frappait les Carthaginois de terreur ». Les historiens anciens et modernes s'accordent à décrire le caractère des hommes qui peuplent ces solitudes, comme imdomptables : « *Incolæ magni sunt libertatis suæ assertatores et estimatores; militia contra hostem feroces* » (*Atlas novus Galliæ, Amstelodami* 1649). Nous pouvons encore citer ici le tableau extraordinaire que fait de cette population l'historien De Thou; il la montre au 16me siècle, à peu de différence près, telle que Neff la trouva au 19me.

« De toutes ces contrées, la vallée de Fressinière est la plus repoussante et la plus sauvage. Le sol en est stérile, et les habitants y sont plongés dans une pauvreté lamentable; vêtus de peaux de brebis, sans linge, ni pour leur vêtement ni pour leurs lits. Souvent ils dorment dans les vêtements qu'ils ont porté le jour; ils habitent sept villages; leurs maisons sont faites de pierres qui ne sont guères unies que par une espèce de limon. Dans ces tanières les hommes vivent avec les bêtes; et lorsqu'ils attendent un ennemi, on les a vus souvent se réfugier dans des caves dont un coin était occupé par eux-mêmes et l'autre par leur bétail. Ils vivent principalement de lait et de chasse; et ils passent une partie de leur temps à garder des troupeaux; ils sont habiles tireurs, et ils manquent rarement le chamois ou l'ours. Mais la saleté avec laquelle ils dévorent ces animaux leur donne une telle odeur qu'un étranger peut à peine supporter leur voisinage. Egalement pauvres, ils n'ont point parmi eux de mendiants; quoique d'un extérieur repoussant par leur

malpropreté, ils sont loin d'être destitués de toute culture morale; ils comprennent presque tous le latin, et ils savent assez bien écrire. Ils possèdent aussi assez de français pour être en état de lire la Bible et de chanter des psaumes; et vous auriez peine à trouver parmi eux un jeune garçon qui ne sût rendre raison des principes qu'ils ont en commun avec les Vaudois (du Piémont). Ils paient les impôts avec une exactitude scrupuleuse, et ce devoir forme un article de leur confession de foi. C'est au point que si la guerre civile les empêche d'acquitter ce paiement, ils mettent la somme de côté pour régler leurs dettes avec les percepteurs du roi au retour de la paix (1). »

De Thou décrit avec la même précision les lieux qu'habitent ces Alpins. « En avançant vers l'Orient depuis Embrun, capitale des Alpes maritimes, vous voyez, après avoir fait cinq lieues, la vallée de Queyras s'ouvrir à droite, et celle de Fressinière à gauche; entre les deux on trouve encore les ruines de l'ancienne ville de Rama. De là un passage étroit, taillé dans le flanc de la montagne, vous conduit à travers une contrée sauvage et rocailleuse; les natifs appellent encore ce chemin la route d'Annibal. Il s'ouvre plus loin à gauche, dans la direction de Briançon, une autre vallée appelée Val Louise, que Louis XII surnomma ainsi dans un moment de remords, et lorsqu'il était sur le point de faire endurer à cette contrée une persécution religieuse; il substitua ce nom au nom injurieux de Val Pute qu'on lui avait donné par mépris pour la religion des habitants (2). »

Pour en venir maintenant plus directement à établir le fait que nous avons précédemment énoncé, savoir : QUE LES PROTESTANTS DES ALPES DU DAUPHINÉ SONT UNE CONTINUATION

(1) *Thuani. Hist. lib.* XXVII.
(2) Ibid. XXVII, 9.

DES CHRÉTIENS PRIMITIFS DE LA GAULE, nous donnerons ici une courte analyse d'un travail que M. Gilly avait préparé pour établir par l'histoire que dans chaque siècle, en reculant jusqu'au second, il s'est toujours trouvé dans les montagnes du Dauphiné des chrétiens d'accord avec l'église primitive, et fidèles à rejeter l'autorité du pape à mesure qu'elle s'est déclarée. M. Gilly lui-même ne donne qu'un extrait de son travail, que nous transcrivons ici (1).

Depuis la révocation de l'édit de Nantes, en 1686, jusqu'à l'édit de tolérance qui fut publié sous Louis XVI, il était défendu d'exercer en France aucune autre forme de culte que celle du culte romain. Mais j'ai conversé avec des vieillards de Dormillouse, sorte de chef-lieu de ces contrées, qui se rappelaient encore les récits que leur ont transmis leurs pères et leurs grands-pères, des visites que les pasteurs vaudois venaient leur faire au risque de leur vie, en se cachant dans les maisons, après avoir traversé les Alpes sous divers déguisements, afin de s'acquitter dans les familles des fonctions du ministère, de fortifier les faibles, de soutenir les forts. Ils apparaissaient, me disait-on, au milieu de ces chrétiens persécutés, comme des anges. J'ai aussi vu des Bibles imprimées au 17me siècle, et qui avaient passé de père en fils, « ces grosses vieilles Bibles, l'orgueil de leurs ancêtres, » qu'on avait souvent soustraites aux recherches des inquisiteurs en les cachant en terre. Pour l'époque que nous venons d'indiquer et pour le siècle qui précéda la révocation de l'édit de Nantes, le lecteur peut consulter plusieurs historiens de France, qui lui exposeront d'une manière authentique les principes de ces églises, et lui apprendront qu'il y eut un temps où la province du Dauphiné possédait jusqu'à quatre-vingt et quatorze pasteurs, et une université protestante à Die, avec un corps de docteurs qui

(1) Je crois que M. Gilly a publié depuis quelque temps en son entier l'ouvrage dont il s'agit.

y enseignaient l'hébreu, le grec, la théologie, et les différentes branches qui s'y rapportent (*Gallia reformata*, vol. 1.).

La grande époque à laquelle se déclarèrent tous les Français décidés à revendiquer leurs droits religieux tombe entre les années 1550 et 1572. Le premier synode national des protestants se tint en 1559; et dans les douze années qui suivirent il n'y eut pas moins de sept autres assemblées du même genre. Les lieux où se tinrent ces réunions marquent la manière puissante dont l'étendard de l'indépendance religieuse s'était déployé, depuis le centre du royaume, dans tous les sens jusqu'à ses extrémités, de l'orient à l'occident et du nord au midi. Il se tint en effet des synodes à Paris, à Poitiers, à Orléans, à la Rochelle, à Lyon et à Nîmes; et *la preuve* de l'antiquité de la foi protestante dans les contrées des Alpes, se trouve consignée clairement dans cette déclaration que firent alors quelques députés, et surtout ceux du Dauphiné et de la Provence : « Nous consentons à nous con» fondre dans la cause commune; *mais nous ne demandons* » *pas de réformation; car nos ancêtres et nous-mêmes n'avons* » *cessé de repousser les corruptions des églises qui sont en* » *communion avec Rome.* »

Je n'ai pu me procurer le chiffre exact de la population des chrétiens primitifs du Dauphiné et de la Provence entre 1550 et 1572. La première de ces années est celle où les églises des montagnes commencèrent à jouir de quelque repos, et la seconde celle où elles recommencèrent à être dévastées par les persécutions qui suivirent le massacre de la Saint-Barthélemy; mais au commencemomt du 16me siècle le chiffre dont il s'agit montait à cinquante mille; c'est là du moins le nombre qu'indique le rapport d'une inquisition qui eut lieu contre ces chrétiens en 1501. La destruction de la plupart des manuscrits qui se rapportent à leur histoire fut si grande, à plusieurs époques de persécutions, que nous aurions eu sur eux bien peu de documents, si leurs ennemis

même n'y eussent suppléé d'une manière précieuse. A la prise du palais de l'archevêque d'Embrun par le duc de Lédisguière, en 1585, on trouva dans les archives une collection de papiers contenant une suite de procès contre les non-conformistes du Dauphiné ; c'est de là que nous tirons plusieurs faits de notre histoire. « Comme ils n'avaient pas été » entièrement extirpés, dit l'un de ces actes, ils se rendirent » dans les parties les plus reculées du Dauphiné, dans les » Alpes et dans des cavernes d'un abord extrêmement diffi- » cile, où il s'en trouvait plus de 50,000. » Le même document parle de procès antérieurs qui avaient eu lieu contre nos montagnards pour les mêmes crimes, c'est-à-dire « parce qu'ils considéraient l'Eglise romaine comme la Baby- » lone de l'Apocalypse, et qu'ils croyaient la prière aussi effi- » cace dans une écurie que dans un temple. C'est pour cela, » (ajoute cette pièce), que les révérendissimes prélats d'Em- » brun et les inquisiteurs ont fait tant d'efforts pour les extir- » per. »

Une bulle du pape, un peu plus ancienne, est un autre fil qui nous dirige à travers le labyrinthe de ces temps ; cette pièce est datée du 26 juin 1487, et promet la bénédiction apostolique à tous ceux qui se distingueront dans l'œuvre d'extermination contre « ces hérétiques *invétérés* des diocè- » ses de Lyon, de Vienne et d'Embrun. » La bulle consacrait la guerre dont il s'agissait sous le saint nom de croisade, et invitait tous les fidèles « à fouler aux pieds les hé- » rétiques comme des vipères venimeuses et à les détruire. » Cette recommandation humaine eut l'effet que désirait le Saint Père ; « le pouvoir séculier, ajoute le document, fut » employé sous le vaillant soldat le Seigneur Hugo de Palide, » comte de Varrax et lieutenant du Dauphiné, qui les força » d'abandonner leurs maisons et d'aller se cacher dans les ca- » vernes. »

Perrin donne un récit lamentable de l'extirpation des pro-

testants de Val-Louise en 1488. « Lorsque le lieutenant du » roi arriva avec les troupes de la vallée, il n'y trouva aucun » des habitants ; car ils s'étaient tous retirés dans leurs caver- » nes, emmenant avec eux leurs enfants et tout ce qu'ils » avaient de vivres. Le lieutenant fit alors allumer une quan- » tité de bois à l'ouverture de ces cavernes, afin de brûler ou » d'étouffer ces malheureux ; quelques-uns essayèrent de » s'échapper et furent tués, d'autres se précipitèrent à bas des » rochers, d'autres furent suffoqués ; plus tard on trouva dans » les cavernes quatre cents enfants étouffés dans les bras de » leurs mères, qui avaient eu le même sort. On tient pour cer- » tain qu'il périt alors dans la vallée 3,000 personnes. En un » mot, les religionnistes y furent complètement exterminés, » *de sorte* que la vallée se peupla plus tard de nouveaux habi- » tants, et qu'aucun de ceux de l'ancienne race n'y reparut. »

Avant ces massacres, une autre croisade aussi abominable avait eu lieu en 1478 contre la même contrée. Le barbare Louis XI lui-même fut tellement révolté par les cruautés des inquisiteurs et par les confiscations qui eurent lieu dans les vallées de Fressinières et d'Argentières, qu'il donna un édit pour y mettre fin ; daté d'Arras, 18 mai 1478.

En reculant encore davantage dans ces siècles ténébreux, où c'était un péché impardonnable que de professer une foi différente de celle du pape, je trouve que Perrin, cet historien vaudois qu'on vient de citer, n'avait sur notre sujet que des connaissances bien imparfaites, lorsqu'il parle d'une persécution de 1380 comme de la première qui ait eu lieu contre les protestants du Dauphiné ; car les annales des prélats d'Embrun nous apprennent (*Gall. Christ.*, t. I) que Guillaume de Bardis signala son épiscopat en 1360 par une guerre violente qu'il leur fit dans son diocèse. Bertrand d'Eux est pareillement représenté en 1337 comme s'étant couvert de gloire par le même moyen. Cent ans avant, je trouve Aumarus teignant sa crosse épiscopale du sang de ceux qui

refusaient de reconnaître la suprématie de Rome. Son prédécesseur immédiat Bernard Chabert fut le premier à porter le feu et le glaive dans les plaines du Languedoc, aux côtés de Simon de Montfort; il poursuivit ensuite les Albigeois fugitifs jusque dans les retraites des bords de la Durance, qu'habitaient des hommes qui professaient la même foi. Reymond de Salvagris, archevêque d'Embrun en 1210 (ibid.) conduisit une guerre du même genre. On disait à cette époque qu'on ne pouvait trouver assez de pierres et de mortier pour bâtir des prisons à tous ceux qui se déclaraient ennemis de Rome.

Je sais que les catholiques, forcés de reconnaître jusqu'ici la filiation dont nous parlons, prétendent que tout ce qu'on trouve en ce genre en Espagne, en France, en Italie, dans la Grande-Bretagne, en Suisse, en Allemagne et ailleurs, était alors nouveau, et se rattachait à ce qu'ils appellent la secte de Waldo; et que lorsque les sectateurs de ce dernier furent chassés de Lyon, en 1172, ils s'enfuirent dans ces divers lieux. Mais sans entrer dans cette question générale, je me bornerai à dire que plus on visite les vallées reculées des Alpes et des Pyrénées, plus on étudie leur histoire, plus aussi l'on est convaincu que les Vaudois du Piémont, les Albigeois, les chrétiens du Dauphiné et de la Provence répandus au pied des Alpes, et les Vaudois des Pyrénées, furent tous indépendants les uns des autres, et autant de branches distinctes de l'église primitive dans ces divers lieux. Pour le moment je continue à marquer plus spécialement la séparation qui exista dans tous les siècles entre les chrétiens du Dauphiné et la hiérarchie de Rome, et à prouver la continuité des rapports qui unissent les Alpins de nos jours à l'église des premiers siècles. Pour cela, nous continuerons aussi à puiser nos preuves dans le témoignage de nos adversaires.

Nous venons de voir que Perrin, qui manquait d'annales protestantes sur ce sujet, avait porté un jugement trop chari-

table en supposant que la première persécution contre les protestants des Alpes n'avait eu lieu qu'en 1380. Les mêmes chroniques romaines, qui nous ont conduits plus en arrière que cette date, nous apprennent encore que les évêques de Vaison, diocèse du Dauphiné, étaient nommés à leur charge et recevaient leur investiture, non du pape, mais de petits seigneurs qui régnaient sur ce pays. Nous apprenons encore à la même source qu'ils exerçaient ce patronage en vertu de leur descendance d'une nommée Faïda, héritière de Gilbert, comte de Provence. Sans doute le souverain pontife fulminait des protestations et des excommunications à chaque nouvelle nomination d'un évêque : car les papes avaient appris cela de Grégoire VII, qui avait lancé des anathèmes contre quiconque se permettrait un mouvement ou une pensée quelconque d'indépendance. Mais nous n'en retrouvons pas moins, au milieu du 12ᵉ siècle, trente ans avant l'époque qu'on veut assigner à la naissance du protestantisme, la mention distincte d'une suite de nominations épiscopales qui eurent lieu sans aucune intervention du pape et en dépit de tous les anathèmes.

Il y a plus encore ; nous possédons une ample collection d'anciens documents publiés par deux Bénédictins, Marten et Durand (*Veterum scriptorum et monumentorum amplissima collectio ;* Paris 1724), où nous trouvons une lettre adressée en 1144 au pape Lucius II, par un écrivain qui parle de la grande influence « d'une communauté religieuse du Dauphiné, qui a ses divers degrés, ses néophites, ses prêtres, et même ses évêques aussi bien que nous. Elle soutient que l'aspersion de l'eau dans le baptême ne suffit pas pour remettre les péchés ; que l'eucharistie et l'imposition des mains administrée par notre clergé n'est d'aucune efficace. Toutes les parties de la France sont souillées par le poison qui nous vient de cette contrée, etc. »

D'autres lettres, adressées entre 1120 et 1134 par le cé-

lèbre Pierre, abbé de Clugny, aux évêques d'Embrun, de Gap et de Die, trois diocèses du Dauphiné, exhortent ces prélats avec instances à opposer une digue à des opinions qui s'étaient établies dans leurs diocèses, et répandues de là dans la Gascogne et le Languedoc. « Il vous faut persévérer, écrivait le pieux abbé ; il vous faut arracher le mal par ses racines au moyen de la prédication ; et si cela ne suffit pas, il vous faut le poursuivre par la force armée jusqu'au fond de ses repaires (*latibula*).» (*Gallia Christiana*, tome I).

Le troisième canon du Concile de Toulouse, tenu en 1119, parle de l'activité des chrétiens de ces contrées « à agiter les questions de la présence réelle, du baptême des enfants, et de la validité des ordres ecclésiastiques. »

Une preuve de plus que les questions qu'on vient d'indiquer n'étaient pas nouvelles alors, ni en France ni en particulier dans les Alpes du Dauphiné, c'est la plainte que faisait en 1050 un controversiste romain, qui se plaignait au roi de France de ce que Béranger travaillait à *ramener* la *vieille* discussion sur l'eucharistie (*Labbæi Conc.*, tome IX, p. 1061). Et lorsque en 1025, on amena quelques protestants devant un tribunal d'Arras, les débats prouvèrent que ces hommes avaient reçu leurs opinions de certains étrangers arrivés des Alpes qui bordent l'Italie (*Dacherii Spicilegium*, vol. XIII, p. 2).

Que devient donc cette fable romaine que les protestants du Dauphiné étaient, en 1172, une secte nouvelle, quand nous pouvons en montrer l'existence d'une manière si irrécusable déjà cent cinquante ans plus tôt ? Et quelle lumière existait-il donc à cette époque ténébreuse pour éclairer à ce point de pauvres bergers, des pâtres sans lettres, au milieu de l'ignorance profonde qui avait envahi tous les rangs de la société ? Si nous pouvons trouver, en 1025, dans des vallées et dans des forêts reculées, des églises chrétiennes qui adoraient Dieu sans images, et sans reconnaître

les superstitions de Rome, les probabilités les plus puissantes ne sont-elles pas en faveur de la supposition que ces pâtres n'avaient pas alors appris une leçon nouvelle, mais qu'ils en pratiquaient une antique, qui leur était parvenue d'une époque plus lumineuse? Les faits confirment cette supposition si raisonnable.

Ce fut vers le milieu du 9me siècle que les évêques de Rome établirent en France leurs prétentions aussi ridicules qu'impies. Jusqu'alors l'ancienne influence de cette ville, autrefois si puissante, avait valu à ses évêques un certain degré de déférence, mais jamais une soumission proprement dite. A l'époque où ils commencèrent à exiger cette soumission, on vit les prélats des diocèses dont il s'agit leur *résister* sur quelques points assez prononcés. Nous avons, par exemple, un rescrit du pape Jean VIII qui se plaint, en 877, de ce que l'archevêque d'Embrun avait consacré un évêque de Vienne « selon l'ancien formulaire des églises de Gaule et non selon le rituel de Rome.» Puis, chose singulière, à l'époque où les prélats du Dauphiné commençaient à plier sous le maître étranger, les Sarrasins arrivent dans la province, les évêques d'Embrun s'enfuient, et leur siége reste pendant plusieurs années inoccupé; c'était après l'an 916; de sorte que les chrétiens de ces contrées se trouvèrent de nouveau sans maîtres, précisément à l'époque où Rome cherchait à répandre partout son influence oppressive. Après le départ des Sarrasins, des troubles nombreux continuèrent de favoriser l'esprit d'indépendance des montagnards : les villes et les campagnes formèrent deux partis opposés; et le clergé s'étant déclaré pour les premières perdit proportionnellement de son influence sur les montagnards et les paysans.

Au 8me siècle, Agobard, archevêque de Lyon, écrivit un ouvrage intitulé *Traité sur les tableaux et les images*, dans lequel il déclare que tout culte rendu aux images est une

idolâtrie. On n'a jamais fait d'ouvrage plus fort sur le sujet. Il dit entre autres, après avoir cité Deutéronome IV, 12-15 : « Si nous ne devons pas adorer les œuvres de Dieu, même à l'honneur de Dieu, combien moins devons-nous adorer l'œuvre de l'homme à l'honneur de ceux que l'image doit représenter? » (*Bibl. Patr.* IX, 590). On sourit en lisant à côté de ce passage un petit avertissement des éditeurs, en ces mots : « *Cautè lege*, » c'est-à-dire : Lisez ceci avec précaution.

Nous ne quitterons pas Agobard sans rappeler un autre service qu'il rendit à l'Eglise chrétienne ; il soutint avec force l'indépendance des églises de la Gaule ; et il prouve, dans deux ouvrages que nous possédons encore, que les Conciles de France étaient pleinement autorisés à faire des canons et à tenir des synodes indépendants, même en l'absence des légats du pape (*Bibl. Patr.* IX, 548. *Iustel. Bib. Can. Juris Pref.*, p. 23).

En 794 les évêques gaulois qui assistèrent au Concile de Francfort, et dans leur nombre ceux de Grenoble, de Gap et d'Embrun, firent leur protestation solennelle contre l'article du second Concile de Nicée, qui voulait imposer comme loi aux églises chrétiennes le culte des images et qui fut sanctionné par tout ce que les papes purent y mettre d'autorité.

Mais l'effort le plus mémorable qui se fit par les papes en faveur de l'idolâtrie donna lieu, vers l'an 600, à une réjection non moins mémorable de cette superstition. Le pape Grégoire Ier a marqué son pontificat par une correspondance avec Sérénus, évêque de Marseille, qui forme, dans la chaîne de nos preuves, un anneau d'autant plus remarquable que ce fait prouve : d'abord, qu'à cette époque les papes ne possédaient aucune juridiction véritable au-delà de leur diocèse en Italie ; secondement, que Rome n'était point encore parvenue alors au faîte des erreurs idolâtres où on la retrouve plus tard ; et troisièmement que les superstitions qui se répandaient partout ailleurs comme un nuage épais,

trouvèrent entre autres, dans les pays dont nous parlons, l'opposition d'une sage piété. Sérénus avait donné des ordres pour la destruction de certaines images qu'on avait placées dans quelques églises de son diocèse. Son confrère des sept collines, pieux, mais manquant de clairvoyance en plusieurs points, lui écrivit à ce sujet une lettre, non de commandement mais d'exhortation, disant que les images pouvaient avoir leur utilité, mais en ajoutant aussi : « Ayez soin de précautionner le peuple *contre l'adoration des images.* » — On voit qu'à cette époque les tableaux n'étaient encore pour Rome qu'un mémorial, et non l'objet d'un culte. Les Conciles, de Nicée (le second) et de Trente, s'expriment là-dessus bien différemment, et donnent par conséquent un *bien* pauvre échantillon de l'unité et de la fixité de la foi romaine. Cependant Sérénus ne voulut souffrir d'images en aucun sens ; il n'eut aucun égard à l'admonition du pontife; et Grégoire supporta en silence ce manque d'égards pendant trois ans. Plus tard il écrivit une nouvelle lettre au même évêque en ajoutant toujours : « que c'étaient deux choses bien différentes que d'adorer une image ou d'apprendre par elle qui l'on doit adorer.» Mais Sérénus alla son chemin et continua de détruire les idoles qui rentraient dans l'Eglise. (*Sismondi Conc. Galliæ*, t. II, p. 431 et 449).

De même que le ton des lettres de Grégoire à Sérénus prouve clairement que Rome n'exerçait, au 7me siècle, aucune autorité spirituelle sur les provinces de la Gaule, une épître du pape Innocent à un prélat de cette même contrée, en 404, atteste également qu'il n'existait au-delà des Alpes rien de pareil à une autorité papale (*Ibid.* tome I, p. 30). Dans cette épître Innocent exhorte, donne des avis, et tâche de persuader son correspondant d'adopter les règlements de Rome; mais ses lettres ne présentent nulle trace d'autorité proprement dite. Et dans les mêmes siècles auxquels nous sommes parvenus, on trouve des preuves positives du fait

qu'il existait alors dans les provinces montueuses de la France un christianisme pur et un gouvernement ecclésiastique indépendant. Les canons du Concile d'Orange en 529, auquel assistèrent les délégués du Dauphiné, diffèrent très-peu des 39 articles de l'Eglise d'Angleterre, et diffèrent au contraire énormément de ceux de la Rome moderne. Le Concile d'Arles, qui eut lieu en 314, toujours dans ces mêmes contrées, et qui représentait alors tout ce qu'il y avait d'églises chrétiennes en Europe, n'avance rien que ne pût signer un protestant de nos jours.

Enfin les treize évêques de la Gaule narbonnaise, c'est-à-dire de la contrée située entre le Rhône et les Alpes, qui tinrent vers la fin du second siècle un Concile présidé par Irénée, évêque de Lyon, professaient bien certainement les opinions de cet évêque lui-même; or on sait qu'Irénée ne voulait admettre aucune doctrine qui ne pût s'appuyer sur les Ecritures, et qu'il n'aurait jamais consenti au principe que la Bible est inintelligible sans la tradition et est insuffisante pour former une règle de foi infaillible. Ce père apostolique dénonçait aussi l'usage des images comme une *abomination* païenne, rejetait l'invocation des saints, parlait de la profession du célibat comme d'une violence faite à la nature, et s'éleva ouvertement contre la ridicule prétention de Victor, évêque de Rome, à gouverner les Eglises d'Orient dans le choix du jour de Pâques.

Il est très-probable que les églises des Alpes du Dauphiné prirent naissance sous l'épiscopat d'Irénée. La proximité de Lyon et de Vienne, l'asile si naturel que les Alpes présentaient aux chrétiens pendant la persécution de Marc-Aurèle, le fait raconté par Irénée lui-même, qu'il apprit (comme l'a fait plus tard Neff lui-même) le dialecte de ces contrées, afin de se mettre en état de prêcher aux indigènes; le voyage même qu'Irénée fit à Rome, et pour lequel il passa probablement la grande route militaire qui traverse dans leur

contre les contrées dont nous donnons l'histoire ; toutes ces circonstances contribuent à confirmer notre supposition, et à justifier la dénomination respectable que Neff a donnée à ses Alpins, en les désignant comme des « restes des chrétiens primitifs des Alpes françaises. »

Nous terminerons cette introduction en disant avec Allix « que ce fait historique doit être un grand encouragement pour les protestants ; et qu'on peut admirer la direction du Seigneur qui fit établir, dès les premiers âges, des églises chrétiennes dans les Alpes et dans les Pyrénées, afin qu'elles pussent servir, là, de refuge et de fanal aux chrétiens de quatre ou cinq royaumes différents. »



LETTRES ET BIOGRAPHIE

DE FÉLIX NEFF.

CHAPITRE I.

ENFANCE ET JEUNESSE DE NEFF, JUSQU'A SA CONVERSION
(1798—1818).

Félix Neff naquit à Genève le 8 octobre 1798. Il fut privé dès ses premières années des soins de son père; mais sa mère, de qui je reçois tous ces détails, lui prodigua dès sa naissance les soins d'une tendresse éclairée. Le jeune enfant montra une intelligence extrêmement précoce : à deux ans il connaissait les lettres; à trois ans il lisait couramment; et à quatre il le faisait en comprenant ses lectures.

Un trait singulier de sa mère, d'ailleurs si pleine de tendresse pour son fils, un trait qui a pu contribuer à former le caractère mâle de son enfant et qu'on taxera généralement de stoïcisme, quoiqu'il ne soit probablement que sage et profondément chrétien, c'est qu'elle regardait presque toutes les caresses qu'on fait à l'enfance comme entachées de sensualité, et comme pouvant en jeter les germes dans un âge si tendre. Elle m'assure n'avoir que rarement donné un baiser à son fils, et n'avoir même jamais pris pour cela que le temps de son sommeil. On sait que Pascal a professé des principes tout semblables; et l'on sait aussi que des êtres

les insectes, les plantes, et un peu d'étude qui ne lui coûtait guère; j'ai déjà dit qu'il était doué d'une prodigieuse mémoire.

» Dès son tout bas âge j'avais pu observer qu'il était richement doué. Ses observations et ses questions étaient remarquables. Il n'avait pas plus de deux ans qu'un jour, entendant de très-grand matin quelqu'un monter l'escalier très-pesamment, je pensais tout haut quel pouvait être ce pas si lourd à ces heures. L'enfant écoute, puis me dit en son langage : « L'homme monte — bois — feu. » J'ouvre la porte, et je vois un monteur de bois courbé sous sa charge. —Plus tard, mais toujours avant l'âge de trois ans, après avoir examiné le Rhône, depuis une petite fenêtre placée à sa hauteur, il vint vers moi et me dit : «Si le Rhône était de bois coulerait-il ? — S'il était de bois ce ne serait pas de l'eau. — Et où va-t-il le Rhône ? — Dans la mer : c'est un lac beaucoup plus grand que le nôtre. » — L'hiver venu, il veut savoir quand c'est qu'il fera de la neige rouge. — Pourquoi penses-tu qu'il fera de la neige rouge ? — Parce qu'il y a des nuages rouges. »

» Comme le maître d'école était très-peu instruit, je le retirai bien vite de cette école, et me mis à lui faire faire des thèmes. Pour suppléer à ma propre ignorance, je copiais moi-même les exercices, que je rangeais en colonnes et que je lui faisais apprendre par cœur; ce qui, joint à son livre de mots et à une grammaire élémentaire, l'avait un peu dégrossi à l'époque où nous eûmes un maître plus capable, auquel je me hâtai de l'envoyer. Le temps qu'il passait à l'école n'interrompit pas ses courses, pour lesquelles son goût ne faisait que s'accroître; bientôt il me sollicita de lui acheter l'*Histoire des plantes* qu'un fou lui avait fait voir et qu'il disait être pour rien en la cédant à neuf francs. Je les lui donnai. Peu après le ministre de la paroisse me dit : Ce livre était bon dans son temps ; aujourd'hui c'est un bouquin que vous auriez eu à Genève pour 21 sous.

Mais la joie qu'il faisait à l'enfant m'a bientôt dédommagée du sacrifice. Il fallait le voir revenir, à l'âge de huit ans, son livre sous le bras, et la poche de son tablier de jardinier pleine de sa récolte, qu'il étalait devant moi en me disant combien son livre lui était utile!

» Je suis une triste exception à la remarque qu'on a faite sur presque tous les serviteurs de Dieu distingués, savoir, qu'ils ont eu des mères chrétiennes. Votre ami n'a pas eu cet avantage. Je marchais avec le siècle; et mon union avec un homme rempli d'esprit et d'incrédulité m'amena bientôt à n'être plus, comme lui, que déiste, et à vivre sans culte. Il n'en fut pas de même de mon enfant; bien jeune encore il prit beaucoup de goût pour les saintes assemblées; *non-seulement* il n'en manquait point, mais il se faisait remarquer par son recueillement. Heureusement il ne me demanda jamais pourquoi je n'y allais point : j'eusse été fort embarrassée pour lui répondre, car au fond j'étais bien aise qu'il y allât. D'ailleurs, une fois à l'école, c'eût été une nécessité.

Quand le service se faisait à Dardagny, je ne lui permettais pas d'y aller seul, à cause de la London, torrent dangereux, qu'il fallait traverser sur des planches très-longues et mal assurées, qui avaient déjà coûté la vie à plusieurs personnes. Il devait donc pour cela se rendre chez le maître d'école et faire la route avec lui. Un dimanche, je le croyais déjà bien loin, quand je le vis revenir rouge et tellement essoufflé, que je n'en pus obtenir d'abord qu'un torrent de larmes qu'il avait retenues, et qui lui permirent enfin de me dire avec le ton du désespoir : « C'était trop tard! M. Spinola était parti! » Rassurée sur la cause de son trouble : « As-tu peur, lui dis-je, qu'il ne te gronde, qu'il ne soit fâché? — Non, non, ce n'est pas cela, mais.... » Il pleurait encore. — C'était le fait d'avoir manqué le catéchisme qui le désolait.

» Quelque temps après il dut répondre au catéchisme; ce que j'accordai volontiers, dans l'idée que cela peut donner de la hardiesse à un enfant pour parler plus tard en public. A l'époque du nouvel an, il me dit d'un ton chagrin : « Les enfants de l'école font des pièces d'écriture pour leurs parents ; mais je n'ose pas demander d'en faire une. — Pourquoi ? — Parce que j'écris trop mal ! » — Je me chargeai de la demande en disant au maître pourquoi l'enfant n'osait pas la faire lui-même. « Bon, me dit-il, il fait assez bien tout le reste pour qu'on lui passe sa mauvaise écriture. »

» Quant à ce qu'il faisait « assez bien », c'était l'orthographe, autant du moins qu'on en peut apprendre avec un livre de mots (il n'était nullement question des règles), et puis les leçons récitées. J'avais joint à ses livres un Catéchisme et un Psaume, exigés à l'école, un livre de géographie, l'abrégé des sciences, un abrégé de la mythologie, dont j'avais enlevé toutes les pages inconvenantes, ce qui ne laissait pas de l'intriguer un peu. Souvent quand il savait toutes ses leçons, il lui arrivait d'apprendre encore un psaume pour avoir une bonne note de plus; on présentait le dimanche au pasteur la liste de ces notes; et c'était souvent lui qui en avait le plus.

» Mon jardin était très-grand ; il m'en avait demandé une portion qu'il cultivait lui-même. D'un angle de mur contre lequel il était appuyé sortait un petit noyer d'environ six pieds de haut; le tronc était courbé de manière à former un siége à la hauteur de l'enfant; il en avait entrelacé les branches en forme de pavillon, le tout à sa mesure ; et ce qui lui plaisait le plus en cela, c'était l'idée de s'occuper là à lire et étudier ses leçons, ce qu'il fit d'abord avec joie. Au bout de quelques jours, m'étant aperçue qu'il n'y allait plus guère, je lui en demandai la raison. « C'est, me dit-il, que j'y mets beaucoup plus de temps pour apprendre ; j'y suis toujours distrait, surtout par les insectes ; je m'occupe de

leur manége ; des fois c'est très-joli ; un jour, par exemple, je m'amusais beaucoup à voir plusieurs fourmis qui portaient un perce-oreille à peu près comme on porte un mort ; sûrement qu'elles le portaient dans leur nid.... »

» A côté de ses devoirs, il trouvait encore le temps de s'amuser avec les enfants du village ; il leur aidait à garder leurs vaches, et se chargeait souvent de les *revirer* (ramener) quand elles étaient dans la *voignie* (*en dommage*, c'est-à-dire quand elles étaient entrées dans des champs cultivés).

» Arrivé à l'âge de treize ans, il avait épuisé notre petite bibliothèque, composée en partie de l'*Histoire générale des voyages* en treize volumes, des *Pensées de Rousseau*, des *Intérêts de la France mal entendus*, du *Trésor des enfants*, des *Conversations d'Emilie*, des *Annales de la vertu* (titre menteur), des *Fables de la Fontaine*, et de quelques autres ouvrages du même genre, sans compter les livres que je louais, quitte à les renvoyer quelquefois sans les lire.

» Ses treize ans accomplis, nous quittâmes Russin pour aller habiter Cartigny. Il entra chez M. D., et eut bientôt fait connaissance avec le ministre de la paroisse qui lui donna quelques leçons de latin, et lui prêta les livres nécessaires. M. D. sembla d'abord bien disposé en sa faveur ; il lui fit acheter de petits outils à sa main, et me donna à entendre qu'il faciliterait son entrée au Jardin des plantes à Paris. Mais la main de Celui qui dirige les événements ne permit pas qu'il en fût ainsi.

» Sorti de chez M. D., il passa quelques semaines à Crépi chez un fermier, grand cultivateur d'œillets ; deux mois chez un ami de son père, à l'ancien couvent de Pommier ; et quelque temps chez M. Monod à Ambilly. Partout on fut content de son travail ; mais tout cela ne le menait à rien : il revint chez moi. Ce fut pendant ce temps qu'il composa un traité *sur la culture des arbres de haute futaie ;* il continua son latin et s'occupa de mathématiques, aidé des cahiers

qu'avait laissés mon neveu, mort à vingt ans. La culture de notre jardin et plusieurs courses de montagnes servirent à remplir son temps.

» L'âge de son cours de religion arrivé, il me déclara qu'il aimait mieux ne jamais communier s'il fallait qu'il le fît avec le régent du village, qui était un homme immoral, méprisé de tout le monde. Nous allâmes habiter Lancy ; et il fit son instruction avec M. P. qui souvent se faisait remplacer par lui quand il était indisposé. Il fut reçu au premier cours.

» Bien que jusqu'alors je n'eusse eu aucun sujet de crainte sur sa conduite, je n'envisageai pas tranquillement ce que l'âge pourrait amener. Jusqu'alors il avait, en quelque sorte, marché seul ; je ne l'avais ni poussé, ni retenu ; hélas ! je ne voyais pas la main qui le conduisait, et qui me conconduisit aussi à l'adresser au bon pasteur Moulinié, qui l'eut bientôt apprécié, et qui désira de tout son cœur pouvoir lui rendre service. Ce fut vainement qu'il tâcha de le faire entrer dans une pharmacie ; le temps pressait ; nous restions sans ressources ; et il lui conseilla d'entrer dans la garnison. Deux ans, dit-il, seront bientôt passés, pendant lesquels nous verrons venir ; il le recommanda à M. Galland, aumônier du régiment.

» Je ne veux pas quitter cette histoire de sa jeunesse sans ajouter encore un détail qui me revient à la mémoire.

» J'ai dit qu'à notre arrivée à la campagne, il se mit à faire des sources. Trois ou quatre ans plus tard, et dans un autre emplacement (à Russin) il en trouva une toute faite, dans un pré, terrain plat, qui n'était séparé de notre possession que par une haie. Il creusa alors un canal, par lequel il fit arriver l'eau jusqu'au milieu de notre jardin, situé sur une pente ; et là il construisit un martinet ; au moins c'était ainsi qu'il appelait quelques rouages attachés à un cylindre, que l'eau faisait tourner avec un bruit assez fort

pour être entendu depuis notre maison à une assez grande distance. Malheureusement le martinet ne buvait pas l'eau ; elle finissait par arriver jusqu'à une espèce de terrasse qui terminait notre jardin, et elle tombait dans une vigne où elle fit bourbier, ce qui ne convenait pas du tout au propriétaire. En sorte qu'il combla la partie du canal qui était sur son terrain, au grand chagrin du petit ingénieur. Plus tard il imagina un puits perpétuel ; mais pour celui-ci il fallut se contenter d'en tracer le plan sur du papier. »

Voici un joli trait de plus de son enfance, que sa mère me cite en ce moment. « Une hirondelle avait attaché son nid au plafond de la chambre, ou d'un corridor, qu'elle occupait. On sait que ces nids ne laissent au-dessus du bord *que la* place nécessaire pour qu'un oiseau puisse s'y glisser. « Maman, j'aimerais tant voir l'intérieur, le fond de ce nid ! Permets-le-moi ! — Mais comment veux-tu t'y prendre, lui dit la mère? (Et comment auriez-vous fait vous tous, dit-elle à ma famille ? — Chacun proposa sa manière). — Oh ! c'est bien facile, dit l'enfant. Mets-moi une table dessous le nid, une chaise sur la table.... » Puis l'enfant grimpé là-dessus, insère *un miroir* dans l'étroit espace dont il peut disposer ; naturellement le fond avec ses jolis œufs se vit comme si on avait eu le nid en main.

Il paraît qu'à l'époque de sa vie dont nous nous occupons (de 8 à 16 ans), ses lectures favorites furent Plutarque et Rousseau. On sait qu'alors on ne lisait guère plus que des auteurs païens ou incrédules. L'enfant ou l'adolescent, d'un cœur et d'un tempérament pur, put à peine comprendre ce qu'il y avait d'impur dans les écrits du sophiste, son compatriote ; et la suite montra bientôt que l'argumentation tranchante de cet écrivain n'avait non plus convaincu notre jeune homme de la fausseté de la révélation. Mais on comprend qu'il pût se plaire, comme tant d'autres, à la dialectique vive, catégorique et ardente de cet écrivain ; et c'est

peut-être aussi, comment l'observent ses premiers biographes, en partie du moins, à la lecture de ce philosophe que Neff dut le dégoût qui ne le quitta jamais pour les lectures légères et pour les spectacles. « Croyez-vous qu'on ne s'y amuse pas? lui dit-on. — Au contraire, on s'y amuse trop. » — Du reste, je ne crois pas, avec les biographes que je viens de citer, que cette parole provînt nécessairement d'un « stoïcisme orgueilleux », et que cette réponse marquât des sentiments « bien éloignés des humbles et douces vertus du christianisme. » La charité est premièrement pure, nous dit un apôtre; et il ne fallait pas, pour aller chez les Alpins un homme qui aimât le théâtre. Les mêmes auteurs dont nous parlons concluent plus justement, en disant que Dieu se servit de ces dispositions pour « préserver Neff de beaucoup de piéges du monde et de son propre cœur. »

On a vu que, placé très-jeune dans une campagne des environs de Genève pour y faire l'apprentissage de jardinier-fleuriste, il montra bientôt cette même intelligence qu'il appliquait si facilement à tout travail quelconque; qu'il fit, à l'âge de seize ans, un petit traité sur les arbres et la culture qui leur est propre, déjà remarquable par l'ordre, la précision et l'esprit d'observation; et qu'il se décida plus tard, à 17 ans, à entrer dans la carrière des armes. Il prit donc service dans la garnison de Genève. Au bout d'un an, un officier d'artillerie de ce corps réussit à l'attirer dans son arme, au grand mécontentement des chefs sous lesquels il avait servi jusqu'alors. Il apprit comme en jouant ce qu'il lui fallait de mathématiques pour sa vocation, et il monta bientôt au grade de sergent. On le voit partout le même. Employé à bâtir un de nos polygones, il mettait la main à tout. « Mais vous ne laissez rien faire aux soldats, » lui disait son capitaine, « vous ne savez pas commander! — C'est la meilleure manière de commander,» répondit-il. — Parole admirable!

éminemment applicable au Christianisme; et prédiction touchante des travaux futurs du missionnaire.

Ici nous empruntons quelques mots à la *Notice* française que nous venons de citer.

Les exercices de l'artillerie ne contribuèrent pas moins que les travaux de la campagne à endurcir son corps à la peine, et à le préparer pour des fatigues plus utiles et plus glorieuses. Pendant ces années, qui sembleraient perdues, il acquit des connaissances pour lesquelles le temps et les moyens lui avaient manqué. Sa vocation le conduisit à apprendre les mathématiques; et son goût, les sciences naturelles. Une mémoire et une intelligence rares lui rendaient l'étude facile; il travaillait avec plaisir; aussi sa conversation était fort intéressante. Il s'exprimait d'une manière brève et pleine de justesse; ses comparaisons étaient parfaites; il disait beaucoup, très-bien, et en peu de mots.

Mais pour celui qui veut le bonheur, que peuvent les choses humaines? Quels objets seraient capables de remplir l'immensité du cœur de l'homme? Celui en qui brillent les plus grandes lueurs de l'esprit, ne reconnaît-il pas que tout, dans ce monde, est insuffisance et vanité? Depuis longtemps Neff éprouvait la vérité de cette parole de Jésus, parlant des choses de cette vie: *Qui boit de cette eau aura encore soif*.

L'esprit d'analyse et de justesse qui le caractérisait, lui découvrait le fond des actions les plus voilées et lui faisait voir les siennes propres dans toute leur nudité. Forcé de reconnaître que ses meilleures œuvres et toute sa morale n'avaient au fond pour cause et pour but que le moi, il se troublait; et son angoisse augmentait encore par son incrédulité. Croire et s'humilier devant Dieu devint un besoin pressant; il faisait alors une prière qu'il nous a plusieurs fois répétée en nous racontant sa conversion: « O mon » Dieu, quel que tu sois, fais-moi connaître ta vérité; » daigne te manifester à mon cœur! »

Mais déjà il était exaucé : cette soif de vérité et de réalité n'était qu'un appel de celui qui ne se laisse jamais sans témoignage auprès des fils des hommes.

Neff se mit à lire la Bible, qu'il reconnut bientôt pour le seul livre qui lui peignît le véritable état de son âme. Cependant il n'y voyait encore Dieu que comme un juge. Dans ces moments, un pasteur lui remit *le Miel découlant du rocher*, qui répandit comme un torrent de lumière dans son esprit. Nous croyons devoir indiquer quelques-uns des passages de cet excellent livre, qui donnèrent la paix et la joie à notre ami : ces pages, il les relisait et les soulignait à son lit de mort.

« Si vous connaissiez Jésus-Christ, vous ne voudriez pas, » pour tout au monde, faire une bonne œuvre sans lui » (2 Cor. III, 5). Si jamais vous l'avez connu, vous savez » qu'il est le rocher du salut, infiniment élevé au-dessus de » toute propre justice (Ps. LXI, 3). Et ce rocher vous » suivra partout (1 Cor. X, 4). C'est de lui que découle » continuellement le miel de la grâce qui peut seul vous rassasier. Voulez-vous aller à Jésus? Laissez en arrière toute » propre justice, ne lui portez que vos péchés, votre misère. »

« Voulez-vous connaître toute l'horreur du péché? Ne » vous arrêtez pas à l'examiner en vous, approchez de Jésus en croix; contemplez-le dans sa forme souffrante ; et » vous frémirez. »

« Laissez-vous conduire par l'Esprit de Dieu toujours » plus avant dans l'intelligence de l'Ecriture-Sainte ; c'est » la vraie mine où vous trouverez le plus précieux des trésors : vous y découvrirez le cœur de Christ. »

« Attendez la manifestation de Jésus dans votre cœur, » comme le guet attend l'étoile du matin (Ps. CXXX, 6). » Il se lèvera comme l'aurore, il viendra à vous comme la » rosée qui humecte la campagne (Osée VI, 3). De même

» que rien ne peut retarder le lever du soleil, rien ne peut » empêcher que Jésus, le soleil de justice, ne vienne vous » éclairer. (Matth. IV, 25). »

Neff était donc arrivé à la connaissance du salut. Sans jamais avoir reçu ni professé les principes de la séparation, comme le prouveront surabondamment de nombreuses portions des lettres qui vont suivre, il n'était pas non plus partisan à tout prix des églises nationales : il tendait la main à tout ce qui annonçait ou laissait annoncer l'Evangile ; et à l'époque où nous sommes parvenus, il s'unit plus particulièrement à l'église naissante qui se rassemblait au Bourg-de-Four. C'était en 1818, dans les premières années du réveil religieux de Genève.

Avec le caractère et les dons qu'il possédait, chrétien et missionnaire n'était pour lui qu'une même chose : à cette époque de mouvement, il n'attendit pas longtemps avant de reconnaître sa vocation et de faire ses premiers essais ; ils eurent lieu naturellement dans sa patrie.



CHAPITRE II.

MISSION EN SUISSE (1819—1821).

I. CANTON DE GENÈVE.

Il ne reste de cette mission, du moins entre mes mains, qu'une seule pièce, mais passablement longue. Elle suffira, je crois, pour répondre à toutes les questions qu'on pourrait soulever ici sur la vocation de missionnaires de ce genre, et sur la convenance de cette action dans nos églises. Au moment de livrer à l'impression cette première production de notre missionnaire, je suis surpris du caractère qu'elle présente. Sans qu'il ait pu y songer, c'est, à l'ouverture de sa carrière, un véritable manifeste de ses sentiments sur le sujet des missions, une suite de réponses vives et victorieuses à toutes les objections qui se font de la part de ceux qui désapprouvent ce ministère d'un genre nouveau parmi nous. J'espère que des lecteurs zélés pour les églises nationales, et que les lecteurs genevois en particulier, ne seront pas offensés de ce caractère du premier écrit du jeune ouvrier : c'était le moment de l'éclat. Et je pense que, dans tous les cas, un lecteur impartial admirera la connaissance profonde des Ecritures et la vigoureuse logique qui éclate dans ce morceau de l'évangéliste à son début. — On conçoit que, par les raisons expliquées dans ma *Visite aux Hautes-Alpes* (page 13), je commencerai dès ce moment à taire les noms.

LETTRE A UN PASTEUR DU CANTON DE GENÈVE.

En 1819, ou au commencement de 1820.

Monsieur le Pasteur,

Vous serez peut-être surpris de recevoir de moi une aussi longue lettre ; mais comme elle ne contient que des choses qui se rattachent au salut des âmes, j'ai lieu d'espérer que vous voudrez bien m'écouter patiemment jusqu'au bout, usant avec moi de l'indulgence et de la charité qui doit être le caractère du vrai chrétien. Je vous supplie de vouloir bien me pardonner la liberté avec laquelle j'ai cru devoir vous parler dans la présente ; vous m'avez vous-même invité à ne point user de détours avec vous, comme aussi vous n'en emploieriez point avec moi ; en sorte que si je m'énonce quelquefois avec feu, c'est (j'espère que vous le verrez) sans aucune aigreur.

La première chose que j'appris en arrivant samedi dernier à C., c'est que vous désiriez me voir. Je me rendis de suite à votre invitation, et fus introduit auprès de vous. Là vous m'interpellâtes sur le sujet de mes visites dans votre paroisse. Je ne me permis aucune observation sur la nature de votre question, bien persuadé qu'elle n'était dictée que par l'intérêt que vous preniez au bien des âmes ; mais je vous répondis avec honnêteté que, poussé uniquement par le sentiment qui porte les croyants à se rapprocher, à s'édifier mutuellement,

en un mot, à s'entr'aider dans le pélerinage souvent difficile de cette vie d'épreuves, j'étais venu, d'abord pour voir mon ami P., auquel vous-même témoignez beaucoup d'estime ; qu'ensuite, ayant par son moyen fait connaissance de plusieurs autres personnes qui aiment à s'entretenir de la grande affaire du salut, je les avais aussi prises en affection ; et qu'après son départ, n'ayant aucune raison pour rompre des liens si doux, je me faisais un plaisir de venir quelquefois joindre ma voix à leurs actions de grâces, les exhortant en même temps à avancer de plus en plus dans l'œuvre du Seigneur, et à persévérer jusqu'à la fin pour être sauvés.—Vous ne parûtes pas entièrement satisfait de ces réponses ; au moins je dus le présumer en vous entendant prononcer ces mots : « Je ne veux pas deux églises ici ; je ne veux pas de schismes, etc. » Alors, quoique ces paroles impératives me surprissent un peu, dans la bouche d'un serviteur de ce Dieu qui a déclaré que son peuple serait un peuple de franche volonté, je m'expliquai plus clairement, et vous *protestai* devant le Seigneur que je ne faisais rien qui tendît à la séparation ; qu'au contraire j'avais grand soin d'exhorter les personnes que j'avais l'occasion de voir, à *l'assiduité au culte public*, au respect et à l'affection pour le pasteur, au support et à la charité envers tout le monde. J'ajoutai que, loin de chercher à faire des prosélytes pour la séparation, je ne faisais point moi-même de cette séparation un article de foi, et qu'au contraire je répondais à ceux qui m'interrogeaient là-dessus, que chacun devait pour cela consulter sa propre

conscience, sans admettre ni condamner l'opinion d'autrui; et qu'en particulier, dans une paroisse dont je pouvais regarder le pasteur comme évangélique, je me garderais bien de détourner personne du culte public. Comme vous m'aviez déjà, dans une précédente entrevue, manifesté vos craintes sur la manière d'agir de R., je vous dis que je ne négligerais aucune occasion de l'exhorter à la prudence, et je vous fis part des mesures que j'avais employées pour lui faire adresser les mêmes exhortations par d'autres. Vous me témoignâtes votre satisfaction de ces explications, et vous exigeâtes de moi que je ne regardasse vos questions que comme une information nécessaire pour le repos public, m'assurant qu'en tout ceci vous faisiez entièrement abnégation de vous-même.

Je n'avais point douté de votre sincérité, et je vous demandai à mon tour une entière confiance en mes déclarations; je pouvais le faire en toute sûreté; et encore aujourd'hui je puis prendre Dieu à témoin de leur exacte vérité. Je ne vous répondis pas d'une manière aussi propre à lever vos craintes quand vous me fîtes envisager le résultat de nos petites réunions comme mauvais pour ceux qui n'y assistaient pas, et qui s'en formaient une idée fausse. Vous me sommâtes de trouver un moyen d'obvier à cet inconvénient; je vous assurai alors que vous pouviez trouver ce moyen mieux que personne, et que pour cela vous n'aviez qu'à remplir la promesse que vous aviez déjà faite à vos paroissiens, lorsque vous les exhortâtes à établir chez eux un culte domestique, en ajoutant que ceux qui désire-

raient votre présence dans ces réunions particulières n'auraient qu'à vous en avertir, et que ce serait avec le plus grand plaisir que vous vous joindriez à leurs prières et les aideriez dans la recherche de la vérité, *en présidant* l'assemblée chaque fois que vous y assisteriez. — Il me semble que dès lors il n'y avait pas besoin de plus d'explications; tout était réparé; ceux de vos paroissiens qui jusqu'alors s'étaient formé de ces assemblées des idées fausses, et qui les regardaient comme contraires au culte établi, auraient été détrompés, et peut-être engagés par-là à en former de semblables. Je vous répétai que je désirais la paix; et vous m'assurâtes que vous vous y prêteriez de tout votre pouvoir, ne voulant employer aucune mesure d'intolérance. Nous nous quittâmes donc, à ce que je dus croire, satisfaits l'un de l'autre, et je mis à l'instant la main à l'œuvre. Après avoir assuré nos amis de la pureté de vos intentions et de vos vues, en leur montrant que, comme pasteur et comme chrétien, votre devoir était de prévenir toute division, je passai le reste de la soirée à les exhorter à l'humilité, à la charité, à la circonspection dans les jugements, m'appliquant surtout à fortifier en eux les sentiments d'estime et d'affection qu'ils avaient pour vous; je leur dis que vous étiez disposé à venir chez eux présider quelquefois leurs petites réunions; ils en furent réjouis et ne parurent pas avoir jamais supposé que vous y dussiez assister d'une autre manière. Je lus ensuite les chapitres IV et V de la première aux Thessaloniciens, que j'expliquai. Outre les exhortations ci-dessus, je m'attachai à leur mon-

trer que nous ne devons point nous faire une justice de nos actes de dévotion ; que si nous avons quelque disposition à lire et à méditer la parole de notre Dieu, c'est un pur don de sa grâce, dont nous ne devons point prendre occasion de nous glorifier ou de nous croire meilleurs que les autres, parce Dieu pouvait en faire part à d'autres aussi bien qu'à nous au moment où nous y penserions le moins. Je leur fis observer que le but de Dieu en nous sauvant étant notre sanctification, nous devions sur toute chose nous appliquer à la recherche des plaies de notre propre cœur, afin d'en demander la guérison au céleste médecin, en le priant, comme David, « qu'il nous donnât un cœur nouveau et un esprit bien disposé » ; car il nous a promis par la bouche de son prophète de « nous donner un cœur de chair à la place de notre cœur de pierre. » J'insistai sur ces points, tant parce qu'ils sont le fondement de toute morale évangélique, et qu'on ne saurait y revenir trop souvent, que parce que vous aviez paru supposer chez nous des sentiments tout différents ; et je fis encore quelques reproches à ceux dont vous aviez eu à blâmer l'imprudence.

Je me gardai pourtant bien de leur insinuer qu'il fallût, pour avoir la paix avec tout le monde, marcher sur la route large que prend le grand nombre, et qui, selon Christ, mène à la perdition. D'ailleurs j'étais, encore en cela, d'accord avec vous ; car il me souvient que je vous dis qu'en vivant selon la piété qui est en Jésus-Christ, on ne pouvait éviter la persécution du monde. Il est im-

possible, vous avais-je dit, d'empêcher que ceux qui, conformément aux ordres du Seigneur, passent le saint jour du dimanche et leurs heures de loisir dans le recueillement, s'entretiennent les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels avec grâce, chantant et psalmodiant de leur cœur au Seigneur, — ne soient pas moqués, méprisés, haïs de ceux qui oublient le ciel et l'enfer, qui passent ce jour-là et leurs autres moments de loisir en débauches et en ivrogneries, et dans d'autres divertissements mondains. — Vous en étiez convenu comme d'une chose toute constatée ; et nous avions conclu que je n'étais pas responsable de ce scandale-là, vu que la cause en est dans la malice des hommes.

Nous nous séparâmes après la soirée dont je vous parle dans des sentiments de paix et d'union ; et ce fut dans les mêmes sentiments que nous nous rendîmes au temple le lendemain. Je puis vous assurer qu'animé par cette charité qui *croit tout*, qui *espère tout*, et qui *ne soupçonne point le mal*, nous étions très-favorablement prévenus en votre faveur ; nous voyions en vous un frère, un pasteur fidèle, duquel nous espérions entendre les douces vérités de l'Evangile de paix et d'amour ; et c'est dans cette persuasion que nous priâmes le Seigneur qu'il voulût bien ouvrir et nos cœurs et ceux de nos frères, pour recevoir sa sainte parole. Mais quel ne fut pas notre étonnement et notre douleur lorsque, après la prière la plus édifiante, nous entendons sortir de votre bouche des paroles de blâme et de condamnation contre « ceux qui reprennent ceux qui

sont déréglés, contre ceux qui exhortent les hommes à *fuir arrière de la colère à venir,* » tandis que le Seigneur commande à ces enfants de « *reprendre les œuvres infructueuses des ténèbres,* » et qu'il leur déclare «*que s'ils sont la race élue, la sacrificature royale, le peuple acquis*, c'est *afin qu'ils annoncent les vertus de celui qui les a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière!* » Il n'était pas difficile de voir que votre discours n'était qu'une suite d'apostrophes amères contre nous; et cela ne cadrait guère avec l'idée que nous avions de vous et avec notre conversation de la veille, non plus qu'avec les déclarations de l'Ecriture. Mais sur ce point je ne dirai rien maintenant : je désire vous présenter d'abord *l'effet* de votre discours, qui, bien compris de tout le monde, et appliqué par tous à nous seuls, a été comme une torche ardente, propre à allumer la discorde et à exciter le scandale que vous paraissiez craindre si fort. Représentez-vous, Monsieur, d'un côté ces âmes si faibles en la foi, ces gens si pleins de préjugés, si peu éclairés, qu'il fallait, disiez-vous, tant ménager, — représentez-vous, dis-je, ces hommes, enhardis par votre sermon, se déchaînant sans réserve contre ceux que vous veniez de diffamer publiquement et de livrer à l'anathème devant toute votre paroisse ; — voyez ces hommes sans foi nous accablant d'injures et de malédictions, et s'encourageant à ces péchés en se rappelant votre discours. « Avez-» vous entendu comme le ministre a habillé les » m..... aujourd'hui? Eh bien ! ne faudrait-il pas les » exterminer, les détruire, cette maudite race ! Ils

» veulent faire une nouvelle religion ; mais on les
» en empêchera bien ! etc. » Ces paroles ont été dites et répétées dans toute votre paroisse ; on en a même dit bien d'autres ; et vous avez été vous-même témoin, le même soir, d'une scène scandaleuse que je n'ai pas besoin de vous rappeler.

Voyez maintenant, d'autre part, les victimes de ces insultes vous les attribuant presque entièrement ! Ceux qui naguère étaient si bien disposés pour vous, sont maintenant pour la plupart aigris, et tous plus ou moins mécontents ! Vous avez perdu en un instant dans leur esprit toute la confiance, toute l'estime, toute l'affection qu'ils vous portaient ! Et s'ils n'ont pas du ressentiment, c'est à cause du commandement qui ordonne de supporter les injustices même, et de pardonner à ses ennemis.

Mais ce n'est pas seulement la paix extérieure que vous avez détruite, c'est celle du cœur que vous avez troublée chez tous. Vous savez bien que ce n'est pas en embrasant chez les uns l'esprit de malice et de persécution, et en répandant chez les autres un sentiment de peine ou même d'aigreur, que vous avez pu avancer leur sanctification. Je suis donc vraiment affligé en considérant le mal que vous avez fait, tandis que vous pouviez faire tant de bien ! Et non-seulement vous avez fait du mal, mais vous en avez empêché d'autres de faire du bien ! Car comment puis-je maintenant accomplir la promesse que je vous avais faite ? N'en suis-je pas plutôt dégagé ?....

Cependant je ferai encore mon possible pour effacer cette mauvaise impression ; j'ose même espé-

rer que vous daignerez vous en occuper aussi, et je me persuade que ce n'est pas méchamment que vous avez agi, mais seulement par imprudence. Ah! si vous aviez prié le Seigneur avec humilité; si vous vous étiez souvenu que le Diable, notre ennemi, rôde sans cesse autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer, vous ne vous seriez pas laissé emporter à cette violence! Je me sens pressé de charité pour vous et pour ces âmes que vous avez scandalisées; et si, dans ma douleur, je vous fais quelques reproches, je vous supplie au nom de Christ de ne point le prendre en mauvaise part; car je n'oublie point *que je suis* moi-même un grand pécheur, qui, mille fois, ai mérité d'être repris, et qui, actuellement encore, ai à déplorer à chaque instant ma faiblesse et mon infidélité.

Cependant il me reste encore, Monsieur, une tâche à remplir; c'est de comparer avec les Ecritures l'application que vous avez faite de votre texte. Ici encore, et plus encore, j'ai besoin que vous m'écoutiez avec calme; *nous péchons tous en plusieurs manières*, disait un apôtre; en sorte que le chrétien convaincu d'erreur, ne doit point s'aigrir, mais envisager toute chose devant le Seigneur, n'étant point attaché à son propre sens.

Vous avez tiré votre texte des versets 10 et 11 de la première aux Thessaloniciens, chap. IV, en ces mots: « *Mes Frères, nous vous supplions de vivre en paix, et de ne vous mêler que de vos affaires* etc. » A peine l'aviez vous prononcé, que je démêlai dans votre ton et dans tout votre air quelle application vous en vouliez faire. Mais jetons un

coup-d'œil sur le contexte ; et vous verrez d'abord quelle application en voulait faire l'apôtre : « Nous » vous prions.... de faire vos propres affaires, *et de » travailler de vos propres mains,...afin que vous » n'ayez besoin de rien.* » Cette exhortation n'a pas besoin de commentaire : il est évident qu'elle se rapporte entièrement au temporel ; et que Paul exhorte les Thessaloniciens au travail, au bon ordre dans leurs affaires domestiques, à une vie retirée et paisible, afin que les Juifs et les Gentils n'aient aucun sujet de se plaindre d'eux et de *blasphémer la voie de la vérité.* Si vous eussiez lu seulement tout le verset, vous n'eussiez pas cherché à lui attribuer un sens spirituel ; et si vous en étiez resté à ce texte, vous n'eussiez pas jugé qu'une exhortation aux chrétiens sur leurs affaires temporelles était *indigne de votre ministère;* car Moïse, les prophètes, les apôtres, et Jésus même se sont souvent abaissés jusqu'aux plus minutieux détails de la vie humaine ; aucune action de l'homme, comme vous l'avez enseigné vous-même, n'étant indifférente devant Dieu.

Votre application spirituelle aurait cependant pu être bonne, si vous ne l'aviez pas poussée trop loin, et si, vous contentant de l'étendre à ceux qui s'occupent sans cesse des défauts des autres, qui négligent les leurs, et manquent ainsi à la charité aussi bien qu'à la sagesse, vous n'eussiez point cherché à en tirer une défense absolue de s'occuper *du salut de ses semblables* et de leurs *affaires spirituelles.* Mais vous avez dit qu'en faisant cela on négligeait son propre salut et qu'on retardait sa sanctification ! Vous êtes en cela en contradiction avec la dé-

claration de l'apôtre, qui, après avoir encouragé Timothée à ne point se relâcher dans son ministère, mais à reprendre et à enseigner, lui dit : « Car en observant ces choses tu te sauveras *toi-même* et ceux qui t'écoutent ; » et il est dit dans la parabole des talents, que celui qui avait fait valoir les dons de son maître fut établi sur de plus grandes choses, tandis qu'à celui qui les avait enfouis, *même ce qu'il avait lui fut ôté*. Vous me citerez la parabole de la poutre et du fêtu? Mais observez que cet *hypocrite* à qui Jésus s'adresse se croyait saint et juste ; et que c'est en cette qualité qu'il voulait reprendre les autres : *tandis* qu'ici il en est tout autrement, et que c'est justement parce que les croyants ont vu la poutre de leur propre œil, c'est-à-dire, l'énormité de leurs péchés et la profonde malice de leur cœur, et « parce qu'ils savent combien le Seigneur doit être craint », qu'ils tâchent d'en persuader les hommes, en les engageant à se tourner de tout leur cœur vers Christ, qui seul peut enlever cette poutre : *car il est l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.* Ce n'est donc pas par orgueil qu'ils le font, comme vous l'avez prétendu, mais par amour pour les hommes, et pour la gloire du Sauveur qui les a affranchis de la condamnation !... D'ailleurs, si, en s'occupant du salut des autres, on était obligé de négliger le sien, où en seraient ceux que vous regardez vous-même comme spécialement chargés du soin des âmes ?

Vous avez, en second lieu, condamné ceux qui se mêlent des affaires spirituelles de leurs semblables, en leur imputant à péché tout le trouble et le

désordre que cela occasionne. Mais en cela vous n'avez envisagé les choses que d'un œil humain ; car si vous eussiez consulté les Ecritures, vous eussiez vu que partout où apparaît la vérité évangélique il y a aussi ce trouble ; puisque la parole de la croix est un scandale au Juif et une folie au Grec. Mais est-ce une raison de la taire? Rappelez-vous que lorsque, en Galatie, certains conducteurs, pour avoir la paix avec le monde et *éviter les persécutions*, voulaient circoncire les disciples et les assujettir aux cérémonies de la loi, saint Paul qui leur écrit à ce sujet, appelle deux fois cette paix-là du trouble, regardant *comme un mauvais levain* l'esprit qui tend *à abolir le scandale de la croix*, et disant de ceux qui en sont animés : « Plût à Dieu qu'ils fussent retranchés ! »

Pour soutenir ce que vous aviez avancé, vous avez cité l'exemple des apôtres et des premiers chrétiens, qui, selon vous, avaient gagné par leur douceur et leur modération l'affection et *l'estime de tous les cœurs*. Mais s'il est vrai que, dans l'étonnement où les nombreux miracles des apôtres jetèrent le peuple juif aux premiers jours du christianisme, *ils étaient agréables à tout le peuple*, il est vrai aussi que cela ne dura pas long-temps ; et que cette affection fut bientôt changée en mépris et en haine, comme nous le voyons dans tout le livre des Actes et dans toutes les épîtres des apôtres, qui déclarent eux-mêmes qu'ils sont regardés comme *les balayures du monde et des ordures rejetées de tous ;* ce qui d'ailleurs n'était que l'accomplissement des prédictions du Christ qui leur avait an-

noncé qu'*ils seraient haïs de tous à cause de son nom*, et qu'*il était venu lui-même mettre la division entre le fils et le père, la fille et la mère*, etc.

Il est, dites-vous, parlé de paix dans tout l'Evangile, qui est appelé lui-même l'*Evangile de paix*. Mais cette paix, c'est :

Premièrement, la grande paix rétablie entre un Dieu offensé et sa créature coupable : c'est pourquoi le médiateur de cette alliance est appelé le *prince de paix*.

Cette paix est encore celle qui fait naître dans le cœur du pécheur le sentiment de sa réconciliation, qui l'assure du pardon de ses péchés, de la possession du royaume du ciel, et qui rétablit sa communion avec Dieu, auprès de qui seul il peut trouver le bonheur. C'est pourquoi Christ en quittant ses apôtres leur dit : « *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix ;* leur déclarant en même temps qu'il ne la leur donnait pas comme le monde la donne, c'est-à-dire extérieure et passagère. En parlant de cette paix-là, il dit lui-même *qu'il n'est point venu l'apporter sur la terre*.

De la paix, selon Dieu, doit encore découler la paix avec tous les enfants de Dieu, savoir avec ceux qui, étant entrés par la porte étroite, qui est Christ, *étant nés de nouveau par le Saint-Esprit, sont faits de nouvelles créatures*. Ceux qui recherchent le ciel, leur vraie patrie, font profession d'être étrangers et voyageurs sur la terre, à laquelle ils ne s'attachent nullement. Oui, à ceux-là il est dit : « *Soyez en paix entre vous.* » Mais quant à la paix

avec les enfants du monde, avec ceux qui, n'ayant pas le Fils, *n'ont pas la vie*, et *sur qui la colère de Dieu demeure*, *qui vivent selon la chair*, et recherchent avant toutes choses la gloire du monde, l'estime des hommes et les biens de la terre, la paix avec ceux-là (quoiqu'on doive *pour l'obtenir faire tout ce qui dépend de nous*), on ne doit pas l'acheter en refusant de confesser la vérité ou en appelant le bien mal, et le mal bien. Jésus disait à ses frères selon la chair, lesquels ne croyaient point en lui : *Le monde ne peut vous haïr, vous, mais il me hait, moi, parce que je rends ce témoignage de lui que ses œuvres sont mauvaises;* — et à ses disciples : *Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui; mais parce que vous n'êtes point du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. — Ils sont du monde; ils parlent comme étant du monde; c'est pourquoi le monde les écoute*, disait saint Jean, en parlant des faux docteurs. *Malheur à ceux*, disait Christ, *dont tout le monde dit du bien; car leurs pères en faisaient de même aux faux prophètes; mais vous serez bienheureux, quand on vous aura injuriés et persécutés, et qu'en mentant on aura dit contre vous toute sorte de mal.*

Mais voici ce qu'il y a pour moi de plus grave et de plus essentiel dans le cas actuel : c'est de répondre à ce que vous avez hautement déclaré, savoir que nous n'étions point chargés du soin des âmes, de la direction d'une paroisse, de l'Eglise, en un mot, des affaires spirituelles de nos frères; et que, pour nous en être mêlés, nous serions appelés en

jugement au dernier jour, et condamnés aux regrets éternels. Je ne puis concevoir comment vous avez pu pousser la témérité jusque-là ; comment vous, qui dites si bien qu'on ne doit pas juger, même de la condition présente des âmes, vous vous permettez d'imiter l'évêque de Rome en prononçant contre vos frères une sentence définitive. Et encore, pour quel crime ? Pour avoir obéi au commandement du Seigneur et fait ce que la charité exige d'eux ! Etes-vous donc fâché que d'autres veuillent coopérer avec vous à l'avancement du règne de Dieu ? Vous qui devriez « *prier le Seigneur de la moisson qu'il envoie des ouvriers à sa moisson, car elle est grande, et il y a peu d'ouvriers,* » vous vous opposez à ce qu'ils le fassent ! Comparez cet esprit-là avec celui qui animait Christ quand il tança ses disciples de ce qu'ils avaient empêché quelqu'un de faire du bien en son nom, sous prétexte qu'il ne faisait pas corps avec eux ! — et avec celui de Paul, qui, lorsqu'il apprit que quelques-uns, croyant ajouter de l'affliction à ses liens, prêchaient Christ avec un esprit de contention, s'écrie : *Que m'importe, pourvu que l'Evangile soit annoncé ! Que ce soit par un esprit de contention ou par un vrai zèle, je m'en réjouis et je m'en réjouirai....*

Mais si, en nous condamnant, vous nous avez affligés, c'est à cause de vous-même ; car, *pour nous, nous ne nous soucions pas d'être jugés par les hommes.* Ce ne sont pas eux qui siégeront sur le tribunal du dernier jugement, mais celui qui sonde les cœurs, et qui sait que ce ne sont pas, comme vous l'avez dit, des ronces et des épines que nous semons

dans votre paroisse, dans cette église que vous appelez à notre égard « le champ d'autrui, » mais que c'est la pure et sainte parole de notre Dieu, la Bible, la vérité.

D'ailleurs, si cette église est pour nous le champ d'autrui, elle vous appartient donc? Et comment est-il dit que les anges même n'en seront que les moissonneurs? Non : l'Eglise n'est ni votre champ ni le nôtre, c'est le champ du Seigneur. Vous dites : Je suis ici, donc la Providence m'y a placé ; donc c'est moi qu'elle a chargé du soin de diriger ces âmes. Que ce soit Dieu qui vous ait placé là pour le ministère que vous y remplissez, c'est ce dont je ne douterai nullement, si je vous entends annoncer fidèlement le conseil de Dieu, en montrant aux âmes leur état de perdition et le salut en Jésus-Christ. Mais que, du seul fait qu'un ou plusieurs hommes soient revêtus de la charge de pasteurs, je conclue que c'est Dieu qui les a oints, et cela surtout à l'exclusion de tout autre, en sorte qu'ils aient le droit d'interdire à d'autres la prédication, — c'est ce que l'Ecriture n'exige point de moi; au contraire, elle m'avertit qu'il y aura de faux docteurs parmi les chrétiens; et Paul déclare aux pasteurs d'Ephèse que du milieu d'*entre eux*, il s'élèverait des loups ravissants qui ravageraient le troupeau. Si l'ordination humaine donnait au prêtre le droit d'interdire la prédication de la parole de Dieu à tout autre, les sacrificateurs et les scribes n'avaient pas tort d'interroger Jésus sur sa mission, et de défendre à ses disciples de prêcher en son nom, et au peuple de les écouter : et Pashur, fils d'Immer, sacrificateur, *chef et conduc-*

teur dans la maison de l'Eternel, avait le droit de battre Jérémie et de le mettre en prison, comme il le fit pour l'empêcher de prophétiser au nom de l'Eternel! —Mais non. Si, humainement parlant, il est convenable que ceux qui annoncent la parole de Dieu aient été instruits dans les sciences du monde et consacrés par les hommes, ce n'est pas nécessaire devant le Seigneur, qui a choisi ses ouvriers, non parmi les *professeurs* de Jérusalem, mais parmi les plus ignorants du peuple; car il a choisi *les choses faibles et les choses méprisées pour confondre les honorables et les fortes;* et il a mis sa liqueur précieuse dans des vases de terre, afin que cette grande œuvre fût attribuée à lui seul et que toute la gloire lui en appartînt. Et à ce sujet, je vous ferai une distinction toute naturelle.

Ceux à qui nous avons l'occasion de parler, ou sont de l'Eglise ou n'en sont pas. S'ils n'en sont pas, c'est-à-dire s'ils renient le Christ, s'ils ne se soumettent ni de cœur ni même de bouche à sa loi, comme j'en connais plusieurs dans votre paroisse, qui disent que la Bible est l'ouvrage des hommes, — alors ce sont des Gentils, dont nul ne saurait être le pasteur; ce sont des gens auprès desquels on ne peut être qu'évangéliste. Or, voyons si *le Seigneur, qui a établi les évangélistes*, les a toujours soumis à la consécration extérieure. Lisons les Actes et les Epîtres; nous ne verrons pas que tous ces disciples qui, dispersés par la persécution de Saul, *allaient çà et là annonçant la parole de Dieu*, eussent été consacrés; non plus que ceux qui, *encouragés par les chaînes de Paul, annonçaient à*

Rome la parole plus hardiment. Apollos, qui n'est d'abord désigné que comme « un certain Juif », et qui même n'avait qu'un commencement d'instruction, ne laissait pas d'enseigner avec beaucoup de soin ; et Paul ne prend point à honte de l'appeler « son compagnon d'œuvre », lorsqu'il dit : « J'ai planté, et Apollos a arrosé. » Nous pouvons encore conclure de ce passage que, dans l'Eglise du Seigneur, il n'importe pas que l'un plante et qu'un autre arrose, ou que ce soit le même qui fasse l'un et l'autre : c'est Dieu qui donne l'accroissement ; *car celui qui plante n'est rien, non plus que celui qui arrose.* Et à cette occasion, je vous citerai encore ce passage : *Je vous ai envoyés moissonner où vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont travaillé, et vous êtes entrés dans leur travail.* Nul ne peut donc s'approprier l'œuvre du Seigneur et vouloir mettre son travail à part.

Mais en voilà sans doute plus qu'il n'en faut sur cet article ; car je suis bien sûr que vous n'avez jamais pensé à imiter ces Juifs qui, « en empêchant les serviteurs de Dieu de parler aux Gentils afin qu'ils fussent sauvés, comblaient la mesure de leurs iniquités. »

Envisageons maintenant la chose sous un autre point de vue. Si, comme je l'espère de plusieurs, les membres de votre troupeau sont, par la foi, membres de l'Eglise de Jésus-Christ, en ce cas consultons encore l'Ecriture, et surtout les épîtres, où sont renfermés les statuts de l'Eglise chrétienne ; là encore nous trouverons que, non-seulement nous sommes autorisés, mais même obligés

de nous *mêler des affaires spirituelles de nos frères*, de reprendre, d'exhorter, en un mot de faire ce que vous penseriez nous défendre au nom du Seigneur.

Dans la deuxième Epître aux Thessaloniciens, la même où vous avez pris votre texte, il est dit à tous les fidèles : — « Exhortez-vous *les uns les au-* » *tres*, et édifiez-vous *mutuellement;* nous vous » prions, *mes frères*, de reprendre ceux qui sont dé- » réglés, de consoler ceux qui ont l'esprit abattu. » Ailleurs, il est ordonné aux chrétiens en général d'avertir comme un frère celui qui, par sa mauvaise conduite, s'était fait chasser de l'Eglise. — Saint Jaques dit : « Confessez vos fautes *les uns* » *aux autres;* si quelqu'un d'entre vous s'égare du » chemin de la vérité, et que *quelqu'un* le redresse, » qu'il sache que celui qui aura ramené un pécheur » de son égarement, sauvera une âme de la mort, » et couvrira une multitude de péchés. » On lit dans un autre endroit : « *Mes frères*, si un homme » est surpris en quelque faute, *vous* qui êtes spiri- » tuels, redressez-le avec un esprit de douceur ; por- » tez les fardeaux *les uns des autres.* » Et Pierre dit : « Que *chacun*, selon qu'il a reçu quelque don, » l'emploie au service des autres, comme bon dis- » pensateur des différentes grâces de Dieu. » Il était même recommandé *à tous* de « rechercher les dons » spirituels, et cela *pour l'édification de l'Eglise.* » Si quelqu'un parle, qu'il parle selon les oracles » de Dieu. Que votre discours soit toujours assai- » sonné de grâce et de sel, propre à l'édification de » ceux qui vous écoutent. Que la parole de Christ

» habite en vous avec abondance pour toute sorte » de sagesse, *vous enseignant* et vous exhortant *les* » *uns les autres.* » Il était « permis *à tous* de parler » dans l'Eglise, car vous pouvez prophétiser l'un » après l'autre. » Il était même permis « *d'inter-* » *rompre* celui qui parlait, si l'on avait une meil- » leure révélation. »

Vous faites des objections contre les assemblées, en disant qu'elles sont trop publiques, et prolongées trop avant dans la nuit. Je vous répondrai qu'une ville située sur une montagne ne peut être cachée; et que la chandelle n'est point allumée pour être mise sous le boisseau. Et quant au prolongement dans la nuit, nous voyons Paul passer une nuit entière en exhortations avec l'Eglise; nous voyons que les disciples étaient assemblés en prières dans une maison, lorsque au milieu de la nuit Pierre, délivré de ses fers par l'ange, vint heurter à la porte. David devançait l'aurore pour chanter des louanges à l'Eternel; et Paul disait aux pasteurs d'Ephèse, en les quittant : « Je n'ai cessé, durant trois ans, *nuit et jour*, de vous avertir. »

Vous prétendez aussi qu'il n'est pas nécessaire aux chrétiens de s'assembler chaque jour, et qu'il suffit d'un jour sur sept; et vous citez, pour appuyer votre dire, l'exemple des premiers chrétiens. Je sais bien qu'habituellement les assemblées générales de l'église n'avaient lieu que le premier jour de la semaine; mais, outre que le contraire n'est défendu nulle part, nous voyons que l'église de Jérusalem persévérait « tous les jours » d'un accord dans le temple; que *tous les jours* Paul disputait à Co-

rinthe, dans l'école de Tirannus; et à Athènes, tous les jours, sur la place du marché. D'ailleurs, quand vous avez exhorté vos paroissiens au culte domestique, avez-vous prétendu qu'ils ne devaient assembler leur famille que le dimanche?

Vous voyez donc, Monsieur, qu'en examinant attentivement la parole de Dieu, tout ce que nous avons fait est légitime, et conforme, tant aux ordres qu'aux directions que nous donne l'Esprit-Saint.

Je finis, en vous faisant d'avance mes excuses pour tout ce qui, dans la présente, pourrait n'être pas conforme à la charité. Je ne crois pas y avoir manqué, selon Dieu; mais ce n'est pas à moi d'en juger. Vous aurez trouvé bien peu de netteté et de propreté dans ces lignes; mais comme je n'ai point l'habitude d'écrire, et que je me suis plus attaché au sens qu'à la forme, je vous prie de vouloir bien être indulgent avec moi à cet égard, comme à tout autre.

Veuillez, etc.

La pièce qu'on vient de lire formant le seul document qui nous soit resté de la mission de Neff dans le canton de Genève, je m'abstiens, selon la règle que je me suis imposée, de toutes réflexions, et j'arrive aux lettres qui nous montrent le missionnaire dans un autre champ. — Le premier document que je trouve à cet égard n'est qu'un fragment, que voici.

II. MISSION DE NEFF DANS LES CANTONS DE VAUD, DE NEUCHATEL ET DE BALE.

Lausanne, 1820.

Le Seigneur paraît ouvrir à la prédication de son Evangile une large porte dans ce canton ; et elle ne se fermera pas de si tôt, pourvu que l'on s'y conduise avec prudence, et qu'on se garde d'agiter aucune question secondaire, qui, sans être directement relative au salut, pourrait jeter l'alarme dans les esprits, et leur faire craindre un schisme. Mais s'il est nécessaire d'agir ainsi dans un pays dont le clergé s'attache aux doctrines orthodoxes, il ne l'est pas moins de travailler à y réveiller une foi vivante et véritable....

Voilà, dès le début, les principes sages et pieux avec lesquels cet homme, si longtemps réputé sectaire, se mettait à l'œuvre. Voici maintenant ses journaux sur la Suisse. Je les juge, et je crois que ce jugement sera général, infiniment moins intéressants et moins édifiants que ceux qui suivront, et surtout que ceux des Hautes-Alpes : c'est pourquoi aussi je les ai habituellement abrégés. Mais, cela étant convenu, j'ai pensé qu'il serait pourtant dommage de perdre entièrement ce monument des travaux de la jeunesse de Neff ; d'autant plus qu'ils se lient aux premiers temps du réveil de la Suisse française, et qu'écrits par Neff et transmis ici sans retenue et sans réticence, ils montreront jusqu'au fond tous les principes et les sentiments de ce mouvement religieux qui excita pendant quelque temps des terreurs si dénuées de fondement. Du reste, que ceux qui se croient plus sages se souviennent qu'ils le sont, en partie, par les expériences que faisaient les hommes d'alors ; et s'il nous semble parfois voir

ici des espérances exaltées, de l'échauffement, ou des principes trop tranchés, recherchons si nous ne péchons pas maintenant par les défauts contraires, et beaucoup plus graves, d'une sagesse terrestre et d'une prudence dont le premier objet serait notre intérêt personnel.

Locle, le 8 octobre 1820.

....Je vais reprendre l'extrait de mon journal où je l'ai laissé, c'est-à-dire à Morges ([1]). Après avoir quitté notre ami, je vis une dame C. qui était en peine d'un petit-neveu, catéchumène de notre cher frère Mellet de Vufflens-la-Ville. Je connaissais déjà cet aimable jeune homme par une de ses lettres. Il était à Vienne en Autriche, placé comme jardinier : raison de plus, pour moi, de m'intéresser à lui. Comme chrétien, il ne voulait pas entrer dans les odieuses intrigues des domestiques de ces grandes maisons ; *il reprenait plutôt les œuvres infructueuses des ténèbres;* c'est pourquoi il était haï, excepté d'un domestique vaudois qui, lui aussi, à ce qu'il paraît, goûtait la vérité. Sa mère, qui habite le même lieu, et qui juge encore selon l'apparence, s'en plaignait beaucoup dans ses

(1) Cette portion antérieure de son journal me manque. Je profite de cette occasion qui se présente à moi dès le début, pour prier tous les amis de Neff qui posséderaient quelques lettres ou documents relatifs à ses travaux qu'on ne trouverait pas dans l'ouvrage actuel, de vouloir bien me les communiquer. Je les publierais dans un *Supplément*, et je rendrais ensuite les pièces aux personnes qui me les auraient confiées.

L'Éditeur.

lettres ; mais ni Mme C. ni M. Mellet ne s'y trompaient, connaissant la cause pour laquelle on le condamnait. Les lettres de ce jeune homme sont tout ce qu'il y a de plus édifiant. Mme C. n'en avait point reçu depuis long-temps quand je m'y rencontrai ; mais elle avait appris d'autre part, qu'il était sur le point de revenir ; ce qui la mettait en souci, craignant qu'il n'eût peut-être fait quelque chose de mauvais. Comme j'étais là, un homme arriva de Wufflens, apportant une lettre de ce même jeune homme, dans laquelle il rendait raison des motifs de son retour. Cette lettre me fit presque pleurer, tant elle était touchante, naïve, humble et pleine d'amour pour le Seigneur et pour ses enfants. Le paysan, qui est son parent, nous dit que le pasteur Mellet en avait reçu une plus touchante encore ; et qu'ayant réuni tous les jeunes garçons et filles de la ville natale de G. (c'est le nom du jeune homme), il la leur avait lue, et il avait prié pour lui avec eux, à genoux, dans sa chambre ; et qu'il les avait ensuite exhortés et édifiés. C'est un petit Eden que ce Wufflens !

Je quittai Morges le soir du 20 septembre, et vins à Lausanne, où j'arrivai entre huit et neuf heures du soir. Toutes les auberges étaient pleines ; et ne sachant où loger, j'allai chez B., le mystique, où je fus très-bien reçu. Nous nous édifiâmes et priâmes ensemble, et j'y couchai. Le lendemain, je vis l'instituteur, ami de Pyt, et quelques autres personnes ; puis, le 22, je me rendis, avec M. le ministre B., chez M. le conseiller Chavanne, afin

d'y chercher une carte pour voir Moser [1]. Nous nous rendîmes ensuite chez le ministre R., dont le frère cadet, ministre à V., était arrivé. J'ai été réjoui de le voir. C'est un homme qui me paraît, dans le sens évangélique du mot, ennemi du monde ; et qui avoue franchement que dans le temps où il aimait le monde, il n'était pas chrétien. Il n'a rien de cette doucereuse piété des hommes qui tiennent plus à l'Eglise nationale qu'à l'Évangile, et il ne peut souffrir, selon son expression, que l'on fasse à Dieu des « compliments » et des protestations de repentir, de respect, d'amour, quand on n'a à lui présenter que péché et que misère. J'espère que s'il est conséquent avec ses principes, il fera beaucoup de bien à V., où il est depuis peu. Je lui lus, ainsi qu'à B., la

(1) Comme ce nom reparaîtra encore quelquefois dans les journaux de Neff, je dois en dire quelque chose. Moser était un jeune homme qui avait servi, avec Neff, dans la garnison de Genève. Il s'était fait aimer et estimer de tous ceux qui le connaissaient. Mais, en retournant chez lui, s'étant laissé surprendre par l'ivresse, il eut une rixe avec un homme, qu'il assassina. Heureusement il tomba entre les mains d'un juge pieux et éclairé qui permit à Neff de visiter le criminel; et on crut découvrir chez ce malheureux une repentance profonde : en janvier 1820, toutes les personnes en état d'en juger (autant du moins que l'homme en est capable), le crurent sincèrement converti. Comme le cas présentait des circonstances atténuantes, Moser ne fut condamné qu'à 10 ans de détention, pendant lesquels ses sentiments religieux, loin de diminuer, parurent aller en croissant. — Je dois à la vérité de dire que, d'après le peu de renseignements que j'ai pu recueillir sur ses dispositions actuelles, il semblerait qu'il a perdu cette vie spirituelle qui a réjoui les amis de l'Evangile pendant plusieurs années. Je le dis, afin d'enseigner par un exemple de plus que nous ne devons jamais juger de notre position actuelle par ce que nous avons pu être ou paraître : « celui-là seul qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé. » *Edit.*

conversion de Moser, et nous allâmes tous trois le voir immédiatement. Ni l'un ni l'autre ne l'avait encore vu : nous en fûmes édifiés ; et nous nous assurâmes qu'il *n'avait point oublié la purification de ses anciens péchés*, quoiqu'il ne montre déjà plus la même ferveur que dans les premiers temps, ce qui peut provenir de ce qu'il manque de relations avec d'autres chrétiens et de moyens extérieurs d'édification. Nous l'exhortâmes à veiller et à prier, de peur de tomber dans le sommeil et le relâchement. Nous avons tout lieu de croire qu'il n'en arrivera rien. Toutefois, ne l'oubliez pas dans vos prières.

Je vis ce jour-là chez R. deux ou trois ministres de Lausanne ou des environs ; selon toute apparence, ils me semblent plus mondains qu'autre chose. La femme de X., non-seulement n'est pas convertie, mais elle paraît tenir beaucoup au monde ; et j'ai pu apercevoir qu'elle donne beaucoup d'ouvrage à son mari, dont elle combat moins encore les principes que les actions. — Priez le Seigneur qu'il la convertisse, afin qu'il puisse travailler sans empêchement au règne de son Maître ! Je ne me suis point gêné de dire devant elle à son beau-frère et à B. (qui sont célibataires), que, dans des temps de réveil, la plus grande sottise qu'un ministre pût faire était de se marier (1), surtout avec une femme mondaine. Il

(1) On conçoit qu'ici chacun reste libre d'apprécier ce principe, et de distinguer entre les cas où il est applicable et ceux où il ne l'est pas. Il est convenu d'ailleurs que la question du célibat obligatoire reste résolue, puisqu'elle revient le plus souvent à savoir seulement s'il vaut mieux que les prêtres soient mariés légitimement ou non. *Edit.*

est triste de voir combien souvent les chrétiens choisissent mal en mariage : je suis à chaque instant appelé à déclamer contre cette infidélité ; elle m'apparaît en quelque sorte comme un adultère ; et j'exhorte ceux qui sont déjà ainsi liés, à n'envisager aucune convenance humaine contraire à l'Évangile, mais à se rendre libres dans leur action, malgré leurs femmes et leurs familles. Je ne me rends pas ainsi ami des dames ; mais comme je me soucie fort peu de leur affection hors de Christ, j'en suis tout consolé. Je dois ajouter que Mellet, duquel Mme N. m'avait dit avec triomphe qu'il se mariait, en est aussi éloigné que moi, et en voit aussi bien que moi tous les inconvénients.

J'appris chez R. la mort du brave pasteur Gauteron de Cornan, à la fleur de l'âge. Cette mort subite a jeté dans la consternation tous ceux qui le connaissent. C'était peut-être le meilleur pasteur du pays, soignant une paroisse de six grands villages et une nombreuse famille, tant pour le temporel que pour le spirituel, avec une activité et un zèle qui l'a tué. Le paysan qui en apporta la nouvelle à Lausanne, ne put parler en entrant chez Rochat, et se contenta de lui donner en pleurant le billet de la fille du défunt, qui l'appelait auprès d'eux. A plus de dix lieues à la ronde, on n'annonçait sa mort qu'avec précaution à ceux qui l'avaient connu. Plusieurs ne sauraient être plus affligés de celle de leurs proches les plus chers.

Je partis le lendemain, samedi, pour Wufflens-la-Ville ; et je dînai chez M. Oh! que béni soit le Sei-

gneur d'avoir suscité un tel serviteur dans ce pays! Sa paroisse est, eu égard à sa population, celle où il y a le plus de maladies, surtout la fièvre nerveuse; elle y règne toujours. Il y avait eu quatorze ou quinze malades la semaine précédente, et trois étaient morts dans la semaine même où nous étions là; deux d'entre eux à la fleur de l'âge. Ce frère est médecin, pharmacien et souvent garde-malade de ses paroissiens; il n'est pas rare qu'il quitte deux ou trois fois son dîner, ou qu'il le manque tout-à-fait pour les soigner. Il travaille alors aussi au salut de leur âme; et c'est lui qui ferme la paupière à presque tous ceux que la mort lui enlève. Il a souvent la joie de les voir mourir au Seigneur. Il me parla surtout d'une femme qui est maintenant hors de danger, mais qui a beaucoup souffert, et qui est un modèle d'humilité et de patience, ayant une profonde connaissance de sa misère. — Toutes les volées de jeunes gens qu'il a admis à la Sainte-Cène lui sont attachés comme à leur père : il les réunit quand il veut; c'est le plus grand plaisir qu'il puisse leur faire que de leur parler du Seigneur et de prier avec eux. Il entretient une correspondance suivie avec tous ceux d'entre eux qui sont obligés de s'expatrier. Ayant appris que je me dirigeais sur Lassara, il me donna pour un jeune pasteur de Cossonnay un petit billet. Je ne trouvai d'abord que son père, pasteur de l'endroit, âgé d'environ cinquante à soixante ans, mais qui n'a pas, comme tant d'autres, l'air appesanti et sensuel; cela parle déjà en sa faveur. Le fils arriva bientôt; et je lui remis le

billet, après la lecture duquel il me témoigna beaucoup d'affection, disant qu'il me connaissait depuis long-temps et qu'il était très-aise de me voir. Il me nomma à son père et à sa mère, qui changèrent complètement de discours avec moi, et me traitèrent en vieille connaissance. Le fils me conduisit aussi chez son collègue Vallouis, suffragant du second pasteur de C., et qui passe pour un jeunehomme très-éclairé, en même temps que bien disposé. Il me connaissait aussi pour avoir entendu parler de moi : nous eûmes un entretien très-sérieux. Ils paraissent savoir très-bien que, dans le vrai sens du mot, il n'y a pas de chrétiens prononcés dans leur paroisse, mais j'ignore ce qu'ils font pour en produire : je leur ai, là-dessus, parlé très-librement. Le soir nous retournâmes chez O., et nous passâmes la veillée avec les deux familles ; car les deux jeunes pasteurs sont mariés. La mère paraît très-bien savoir ce que c'est que d'être chrétien ; mais elle est trop vivement attachée à l'église nationale, et par conséquent intolérante : je m'en aperçus quand on parla de Pyt et de Porchat qui ont passé par là. Mais les jeunes pasteurs, et surtout le père, ne partagent pas ses préventions. Le père observa très-judicieusement qu'on ne s'irritait pas autant contre les ennemis de l'Evangile, que contre ceux dont tout le tort est de s'attacher peut-être trop à une certaine doctrine particulière, tandis qu'ils sont d'ailleurs évangélistes plus fidèles que ceux qui les blâment. « Comment, disait-il, voulez-vous les ramener de » leur esprit exclusif en les persécutant ? C'est le

» moyen de les y confirmer ; car vous leur prouvez » par votre conduite envers eux que vous n'êtes » pas chrétiens ! » — Je pus parler de la Vérité, et surtout du renoncement au monde, avec beaucoup de liberté et de force. Je ne sais si cela plut beaucoup aux dames, mais au moins on ne manifesta aucun déplaisir. Je couchai chez O. ; et le lendemain je vis encore assez longtemps le père. Nous parlâmes des néologues ou sociniens de Genève, qu'il a, ou du moins leur doctrine, en aversion. Il me dit que dans le canton de Vaud il y en avait bien aussi, mais qu'ils n'osaient pas se déclarer. Il est réjoui de voir les dispositions des jeunes ministres. Quand je le quittai, il me souhaita beaucoup de succès dans mon travail, m'assurant qu'il voyait avec bien du plaisir que l'œuvre de Dieu fût en train partout, et m'invitant à ne point les oublier ni passer à Cossonnay sans les voir.

C'était le dimanche, et je poursuivis ma route sur Lassara. Je désirais voir Juvet, suffragant d'Eclépens, à un quart d'heure de là ; mais comme on m'avait dit à Cossonnay qu'il était à la Vallée-de-Joux, je ne le demandais pas même, lorsqu'une servante me dit, sans penser à moi, qu'il venait de passer. Je manifestai alors mon désir de le voir, et elle alla le chercher. Il vint de suite, et fut fort surpris en me voyant : il me pria de l'accompagner jusque chez lui, et je l'acceptai. Chemin faisant, il me parla de Pyt, et me dit, ce que je savais déjà, qu'en prenant sa défense, il s'était attiré bien des coups de langue ; mais qu'il n'en était point blessé. Quant à la doctrine, Juvet est un des plus

fidèles ; il n'a pas honte de Christ ; et on parle beaucoup de lui. Tout ce qui me fâche, c'est qu'il soit marié ; mais enfin c'est *au Seigneur ;* passe ! — Il paraît qu'il se dispose à quitter la suffragance d'Ecclépens pour celle de l'Isle, et j'en suis bien content ; car il y avait là, et il s'y trouve peut-être encore, à ce qu'on dit, un troupeau de Frères de l'Unité que Mettetal allait visiter tous les ans. Juvet m'a invité, si je passe par-là quand il y sera, à rester quelque temps chez lui.

Je dînai chez lui et revins à Lassara, où je trouvai le doyen X. C'était le même avec qui le frère *Matthey* avait fait route précédemment et à qui il avait parlé de Mme de Krudener. Le ministre lui dit qu'elle était folle ; et Matthey lui ayant demandé quelque explication, il ne put lui dire autre chose, sinon qu'elle n'avait pas toujours été si sainte, et qu'elle avait été du monde comme les autres. — Eh ! Monsieur le pasteur, je doute, d'après vos discours, que vous ayez lu la conversion d'un nommé Paul, dont il est dit, que d'un grand ennemi de l'Evangile, Dieu en fit tout à coup son plus grand apôtre ! — Le doyen choqué ne répondit rien ; et ils achevèrent leur route en silence.

Je quittai Lassara et vins à Orbe, où je comptais trouver mon ami Fivaz qui m'avait promis une lettre pour V. de Sainte-Croix. Je ne pensais pas à ce dernier endroit sans inquiétude, vu que je m'y dirigeais sans avoir le nom d'un seul des frères moraves, auxquels j'étais censé devoir d'abord m'adresser. Enfin, je remis le tout au Seigneur, et j'arrivai à Orbe. Mais quelle fut ma surprise de n'y point

trouver mon ami ! Il était pour quelques jours à Vevey, à cause de son mariage ! Misérables mariages ! C'est un fameux licou pour les serviteurs de Dieu ! Enfin que faire ? Il ne fallait plus songer à Sainte-Croix. J'en conclus que ce n'était pas la volonté de Dieu que j'y allasse pour cette fois ; et je me dirigeai sur Yverdon, ou plutôt sur Montavaux, où j'arrivai à la nuit. J'y trouvai D., très-ennuyé d'une grande société qu'avait attirée chez lui le mariage de son beau-frère. Encore des mariages ! Nous pûmes cependant laisser cette belle société de côté, et nous édifier dans sa chambre, excepté pendant le thé ; et le lendemain matin, nous fûmes tranquilles. D. m'accompagna à moitié chemin d'Yverdon. Chemin faisant, je lui fis part de la proposition de miss Greaves, qui m'a invité à passer à Lausanne huit ou quinze jours, pour travailler, s'il est possible, à former une Société de Missions. Il fut charmé de cette idée et me conseilla de recueillir dans le reste du canton la signature de tous les laïcs ou pasteurs qui s'y intéressent, se chargeant d'en recueillir de son côté, afin de pouvoir encourager ces messieurs de Lausanne, en leur montrant tout d'un coup, dans tout le canton, un bon nombre de gens disposés à se joindre à eux, et à étendre leurs communications. J'espère aller ensuite par Moutiers à Bâle, et parler de la chose aux directeurs de l'institut.

Je vis, à Yverdon, lundi 25 septembre, les Br., père et fils ; le père est un rejeton vivant du troupeau des frères de Genève : le fils Br. est ministre. Selon toute apparence, il est converti, mais trop

attaché à l'Eglise nationale, et un peu trop calme au contraire dans l'œuvre de Dieu. Je ne compte pas beaucoup sur des ouvriers qui ménagent l'ennemi, et lui donnent le temps de se retrancher et de se fortifier, surtout quand cette manière de manœuvrer est chez eux un principe avoué. Mais quoique nous n'ayons pas été d'accord sur cela, à beaucoup près, nous nous sommes pourtant trouvés unis dans le fond par une même foi, et nous nous sommes quittés comme frères. On m'a parlé d'un jeune pasteur G. à Yverdon, qui, dit-on, prêche avec beaucoup de force une bonne doctrine, et démasque le cœur de l'homme avec hardiesse. Il est très-suivi, et a au moins produit ce bon effet, c'est que le culte est plus fréquenté. J'espère le voir une autre fois, par le moyen de D. qui le connaît déjà un peu ; car pour Br., il paraît trop prudent pour que je puisse espérer cela de lui. Je sais cependant que ce dernier forme, avec quelques pasteurs des environs, des réunions périodiques d'édification, et qu'il s'occupe des missions. Peut-être en ai-je mal jugé, et ce que j'ai cru faux principe, n'est-il chez lui que prévention contre nous. Dieu le veuille !

J'ai parlé dernièrement à Genève d'un jeune homme qu'à mon dernier voyage à Yverdon j'accostai de nuit, en montant d'Yverdon à Montavaux, avec qui j'eus un entretien intéressant, et à qui je promis un livre, en l'invitant à aller le prendre un dimanche à Montavaux ; puis je le quittai, parce qu'il ne venait pas plus loin. Il est effectivement allé vers D., trois semaines après, environ ; et celui-ci, qui était prévenu de la chose, lui a fait plusieurs

questions, en lui remettant *la Lecture de la Bible*, et en a été très-satisfait. Voici quelques mots de leur dialogue. — D. Je craignais que vous n'eussiez oublié ce que M. N. vous avait dit, ne vous voyant pas venir. — Oh que non ! ça vaut trop la peine pour l'oublier, mais je n'ai pas eu le temps. — Connaissez-vous d'autres personnes qui s'occupent de ces choses? — Personne que mon frère, qui commence un peu à y penser. — Et ceux qui ne s'en occupent pas en bien, en disent-ils du mal ? — Non ; on vit quasi comme s'il n'y avait point de mort à craindre ; mais çà ne l'empêchera pas de venir ; c'est bien ce que j'ai pensé. Je veux aussi quitter ma place, et venir travailler mon bien avec mon frère ; nous serons plus libres, et nous pourrons mieux nous occuper de cela. — Puisque vous êtes de Montagny, nous serons voisins ; et quand même je ne sais pas grand'chose là-dessus, je tâcherai de vous être utile toutes les fois que je passerai chez vous. — Monsieur, je vous serai bien obligé, car c'est rare de trouver des gens qui veuillent bien vous instruire dans ces bonnes choses. — Eh bien ! allez, en attendant, lire ce petit livre ; il vous enseignera à lire la Parole de Dieu salutairement. — Par plusieurs autres paroles, D. a pu voir chez ce jeune bouvier du sérieux, du bon sens et de la fermeté. Priez le Seigneur qu'il garde ce petit grain de semence des épines et de l'ardeur du soleil !

Je partis de Montavaux le mardi 26, et vins à Boudry. Je vous donnerai la suite de mon journal dans une prochaine lettre.

Je dois maintenant dire, comme par anticipa-

tion, que je suis pour quelques jours encore à l'établissement des Orphelins au Locle, pour aider notre frère Matthey, qui doit y rester, à le mettre en train. Je vous donnerai des détails une autre fois. Tout ce que je puis vous dire pour le moment, c'est de prier beaucoup pour moi et pour le canton de Neuchâtel, particulièrement pour nos chers frères ****.

Dis-moi ce qu'on fait à Genève. A-t-on quelques nouveaux frères? Aime-t-on mieux le Seigneur, et moins le monde et soi-même? Prie-t-on davantage? En un mot, comment va le règne de Dieu? Pour moi, je sens tous les jours mieux combien nous sommes peu de chose de nous-mêmes, combien notre prévoyance est courte et nos moyens petits, si nous ne nous remettons pas en toute chose à la direction du Seigneur. Je suis quelquefois un peu découragé ; d'autres fois je suis ranimé ; ces hausses et baisses d'espérance et de zèle marquent la petitesse de notre foi, qui veut toujours toucher du doigt les promesses du Seigneur. C'est bien à nous que le Seigneur peut dire : *Si vous ne voyez des miracles vous ne croyez point!* Ah! demandons-lui une foi vraie, qui s'appuie sur ses promesses exclusivement!

Bole près de Boudry, le 21 octobre 1820.

Cher frère en Jésus-Christ! avant de continuer mon journal, je dois te dire que je suis ici, à demi-lieue de Neuchâtel, pour les vendanges, avec notre

frère P., dans sa campagne. Nous sommes tout le jour à la vigne et au pressoir ; et le soir nous évangélisons les paysans du voisinage, assemblés en fort grand nombre chez un anabaptiste, fermier de P. Le pasteur ne comprend pas cela ; et après avoir, dans une lettre, conjuré P. *au nom du Sauveur, de laisser son église en paix*, il lui a défendu de bouche tout rassemblement dans sa paroisse ! Mais comme « il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes », nous avons continué ce soir, le 18, et nous avons eu beaucoup de monde. Le ministre J. D., qui vient d'arriver ici, nous approuve fort et nous encourage : le Seigneur soit béni, il y a dans cet endroit des serviteurs fidèles.

Vendredi 22. Hier au soir, j'ai amené de Boudry J. D., qui a lu et expliqué la Parole dans notre assemblée. Elle a été plus nombreuse que jamais, quoiqu'il y eût un bal de vendangeurs dans le village. Le pasteur n'a rien dit encore ; nous attendons, remettant tout au Seigneur.

Je vais maintenant reprendre mon journal, que j'ai seulement sorti du canton de Vaud. Arrivé mardi soir, 26 septembre, à Boudry, j'ai fait la route depuis Saint-Aubin avec un Anglais, qui paraît être d'une classe inférieure du peuple et assez religieux ; il était anglican, mais point fanatisé contre les dissidents ; il m'a demandé d'un pasteur du pays de Vaud dont nous parlions, *s'il avait à cœur ce qu'il prêchait ?* Nous nous sommes quittés à Boudry.

J'ai été chez J. (1) ; il était absent, et je n'ai vu que

(1) Prénom du ministre D.

la domestique. Alors j'ai été à l'auberge, et j'ai parlé pendant le souper avec le régent de l'endroit; je n'ai guère trouvé de religion en lui ; mais il m'a dit beaucoup de bien de J., quoique ne sachant pas nos relations. Le lendemain, je suis retourné à la cure ; et J. n'arrivant pas, je suis monté au Locle à trois heures et demie, et suis arrivé à huit heures chez le père Matthey.

Vendredi, 29 septembre, je suis parti pour Auvernier, au bord du lac, entre Boudry et Neuchâtel, où tous les vendredis soir les frères s'assemblent. Je fus reçu chez P. par son père (lui était dehors) ; puis bientôt après arriva J. D., puis Br., F., J., et enfin P. lui-même. Nous passâmes la soirée d'une manière très-édifiante. Je parlai sérieusement de la simplicité évangélique, par opposition à l'aride théologie. Je n'ai pas besoin de vous dire comment je fus reçu ; mais je dois vous dire comment je les ai trouvés. P., que vous avez vu à Genève pendant ma première absence, est très-zélé et actif. J. est plus posé, mais très-positif et bien déclaré. P. tient deux fois par semaine des assemblées dans son village, qui font déjà du bruit, mais qui réjouissent les brebis. F. est un jeune homme qui parle peu, mais qui semble plus sérieux que tous les autres : il proposait un jour que chaque chrétien brûlât ses mauvais livres au lieu de les vendre, et il citait à ce sujet les Actes XIX, 19 : il paraît être plein de force et de courage pour porter la croix de Christ. J. est un homme déjà sur l'âge, régent au collége de Neuchâtel. Clotu n'y était pas ; mais ce n'était qu'accidentellement. Il est consacré ; et

ses prédications, surtout celle d'entrée, où il a déclaré qu'il ne prêcherait que l'Evangile, lui ont attiré bien des désagréments. On ne sait pas si P. et Br. seront consacrés. Priez pour eux, afin qu'ils ne s'inquiètent pas du lendemain, et qu'ils continuent à servir le bon Maître sans crainte.

..... Le lendemain, nous eûmes à Neuchâtel une réunion assez nombreuse, où j'expliquai la parabole des dix vierges et quelques autres versets de l'Ecriture. Plusieurs personnes paraissent avoir été rendues sérieuses, et ont demandé d'être averties toutes les fois qu'il y aurait réunion. Le lendemain, dimanche 1er octobre, nous sommes partis de Neuchâtel, P....l, Fl., J. et moi, pour Boudry, où ils vont tous les dimanches entendre J. Nous nous sommes arrêtés au haut de la ville, en attendant le sermon, et nous avons vu venir J. en robe. Son doyen, qu'il soutenait, lui a demandé, en nous voyant de loin, qui nous étions. — C'est la secte, a répondu J. — Oh ! vous allez bientôt être leur évêque, lui a dit l'oncle. — Nous avons été très-édifiés de son discours sur ce texte : *Heureux les pauvres en esprit*, etc. Il ne craint pas de faire des applications directes à son auditoire : je ne saurais rien désirer de mieux. Son temple est ordinairement tout plein ; on y vient de tous les côtés, quoique B. ait voulu faire croire au Locle que J., avec sa doctrine toujours la même, chassait tout le monde. Après le sermon, nous l'avons vu et accompagné chez lui. Il nous a, à son tour, accompagnés un quart de lieue ; et nous avons dîné à Peseux, chez les demoiselles Brandt, où j'ai lu la conversion de

Möser ; puis nous sommes partis pour Neuchâtel, où, avec P., j'ai visité plusieurs malades, pour la plupart plus affectés des maux de leur corps que de ceux de leur âme. — P. demeure aux Chavannes : c'est le quartier des pauvres, en tout sens. Comme il est très-populaire, et qu'il va partout fouillant, il est on ne peut pas mieux placé. Le soir nous avons eu encore une assemblée plus nombreuse que la veille. Nous avons vu entre autres un M. Ch., qui a été éclairé sur toutes les questions actuelles par une seule conversation avec B..t, lors de son dernier passage ici ; nous avons chanté deux ou trois de nos cantiques ; puis, on a conversé librement ; après quoi on a fait une collecte pour les missions. Le soir, je suis arrivé aux Billodes ; j'ai lu aux jeunes garçons de l'institut l'histoire des fils d'Héli (1 Sam. II), avec quelques réflexions. Mlle Calame et son amie, Mme Zimmerly, sont arrivées sur ces entrefaites. Ces dames m'avaient prié de rester quelques jours aux Billodes pour mettre en train l'institut des garçons, qui sont environ vingt-quatre. Avant d'aller coucher, je lus à l'institut des filles un sermon sur le beau texte : *Le Fils de l'homme est venu*, etc.—J. D. est venu au Locle ; je l'ai vu à l'institut des vieillards, où il a lu et expliqué l'Ecriture ; après quoi il est venu avec nous à celui des enfants, où il a aussi lu et expliqué l'Ecriture. Il y avait plusieurs personnes étrangeres à la maison. Il a parlé du bon Berger, et n'a point craint d'avertir qu'il y a de faux bergers qui égarent les brebis, et qu'il ne faut point les écouter.

Le mercredi, 4 octobre, nous avions mis en train

l'école des garçons, et j'ai conduit les leçons l'après-midi ; j'ai fait lire aux plus grands des enfants, tant garçons que filles, la parabole du *cep et des sarments* (Jean xv). Comme ils sont fort nombreux, je les ai pris en quatre ou cinq parts, de huit ou dix chacune, à la fois. Je leur fis des questions, et ne les quittai pas qu'ils ne parussent avoir bien compris. Je les exhortai à mettre aussitôt en pratique ce qu'ils avaient appris ; et l'on put observer en eux, tout le reste du jour, un recueillement rare à cet âge. Je me proposais de continuer ces leçons ; mais Satan, qui s'irrite quand on répand la bonne semence dans les cœurs, a su y mettre empêchement, en excitant un vif esprit de jalousie chez une des femmes employées en sous-ordre. Mlle Calame a convenu que cette personne était bien loin d'avoir renoncé à elle-même ; et elle attribue sa présomption à sa capacité pour gouverner toute cette maison, et aux louanges qu'elle reçoit pour cela de toutes parts. Je ne lui en ai pas donné ; et c'est peut-être pourquoi je lui ai déplu (Ne lis pas ceci à ma mère, cela lui ferait de la peine).

Le soir du mercredi, je fis une lecture dans la salle d'école. Le jeudi matin fut encore employé à l'école, et l'après-midi, E. Br. vint avec son frère ; ils me prièrent de me rendre avec eux à la Chaux-de-Fond. Chemin faisant, Br. m'avertit que j'aurais à évangéliser plusieurs personnes non réveillées ; je vis d'abord sa sœur, son père, etc., qui me firent beaucoup d'accueil, et s'empressèrent d'avertir leurs amis et voisins. On alla avertir surtout M. R., l'ancien, qu'on m'annonça comme un chré-

tien, ainsi qu'un jeune instituteur nommé B. Avant ces deux-ci, il vint beaucoup de monde ; et il fallut placer dans une grande pièce des chaises et des bancs. Enfin, voici R. ; c'est un homme de 35 à 38 ans, l'air ouvert et joyeux. Il s'avance vivement vers moi, et me serre la main ; il n'est pas besoin de beaucoup le sonder pour trouver Christ en lui ; *de l'abondance du cœur la bouche parle.* Je parlai avec lui et B. de choses édifiantes, qu'un petit cercle qui nous entourait pouvait entendre ; enfin, quand la pièce fut pleine, je m'assis près de la table, et, après une courte prière, je lus les deux paraboles des dix vierges, et du festin des noces, que j'expliquai. Le Seigneur m'assista d'autant plus, qu'à l'aspect de tant de monde, j'avais été humilié, et forcé de tout attendre du secours de Dieu. Je touchai fortement la corde de la tiédeur et de la mort spirituelle ; je lus ensuite (on me l'avait demandé) la conversion de Moser ; et aux réflexions qu'elle contient j'en ajoutai d'autres ; puis, Br. parla des missions ; je lui aidai à en donner un précis un peu net ; et enfin, ayant apporté une boite, il invita l'assemblée à sacrifier quelque chose à l'avancement du règne de Dieu pour l'Institut de Bâle. La collecte monta à environ 13 francs de France. Nous nous séparâmes à minuit.

Le lendemain matin, quand je partis, les deux fils Br. m'accompagnèrent la moitié du chemin ; je leur parlai sérieusement, les engageant à tout fouler aux pieds, plutôt que de négliger le service de l'Evangile. Ils travailleraient au règne de Dieu, s'ils avaient moins d'affaires d'intérêt à conduire, mais

cela les absorbe et leur nuit beaucoup. Priez le Seigneur qu'il arrache ces épines, de peur qu'elles n'étouffent la bonne semence.

Le samedi, 7 octobre, fut employé en leçons aux Billodes. Je donnai aussi des leçons de chant aux jeunes filles, qui ont appris l'air de plusieurs cantiques, entre autres l'air du cantique sur le renoncement au monde : *Le monde en vain*, etc.; c'est le favori de Mlle Calame ; *Souvent Dieu cache sa face*, etc., *Grand Dieu, nous te bénissons*, etc. ; et celui de Noël.

Je pus, ce jour-là, leur donner quelques leçons de religion ; je prêchai encore le soir. Mlle Calame me dit qu'elle avait entendu parler de mon assemblée à la Chaux-de-Fond en divers sens, les uns approuvant, et les autres se moquant ; mais quelques uns de ces derniers qui y avaient assisté tout exprès pour épier mes paroles, n'ont pu y observer que de fausses liaisons de lettres. Le Seigneur veuille que son ennemi n'ait jamais de meilleurs espions !...

Le dimanche, 8, après avoir mis notre petite troupe en ordre, je la conduisis au temple. L'après-midi, j'achevai d'enseigner le chant des cantiques ci-dessus aux jeunes filles. Le soir, il vint assez de monde, et je prêchai sur l'enfant prodigue. Ariste Br. était venu avec deux de ses amis chez Mlles Br., croyant m'y trouver; et n'ayant pas le temps de venir jusqu'aux Billodes, ils étaient restés chez elles; je suis sûr qu'ils n'y ont pas perdu leur temps; et je fus réjoui de les voir zélés à chercher de l'édification.

Lundi, 9 octobre, le matin fut employé à notre

école ; et mardi 10, je suis allé à l'autre bout du village. En revenant, une demoiselle qui s'intéresse à l'Institut et qui est venue plusieurs fois le soir à l'assemblée, m'arrêta, et me pria d'entrer chez elle. Je trouvai à l'établi une ouvrière, qui d'abord ne fit pas beaucoup d'attention à nos discours, mais qui cessa ensuite de travailler pour écouter, et parut étonnée. En sortant de là, je montai chez une dame F., qui m'avait invité la veille ; son mari est un des plus habiles mécaniciens et horlogers des montagnes : il ajuste très-bien les télescopes et autres instruments. Les étrangers curieux vont tous le visiter ; il est cependant un des plus simples et des moins fiers du Locle : on vit chez lui comme dans les hameaux les plus reculés. J'y trouvai sa mère et son père, et un des anciens des Ponts-Martel, qui tous écoutèrent avec intérêt l'Evangile du Christ. Je dînai avec eux, et la conversation chrétienne continua. Le Seigneur m'aida beaucoup dans cette occasion ; et je pus montrer dans tout son jour la misère du cœur de l'homme, et la faire comprendre par diverses comparaisons. Ces gens me parurent très-sensés et bien pensants. Le même jour je prêchai aux Billodes, et il y eut beaucoup de monde.

Tout semble, dans ce canton, se préparer à un grand réveil, surtout si on en juge par l'agitation de Satan, qui se manifeste dans ses fidèles serviteurs, *les mercenaires travestis en bergers*. Mais le Seigneur se rira de leur malice et les confondra.— Priez, priez, chers frères, pour cette contrée. J'y resterai tant que le Seigneur le trouvera bon. Il m'a ouvert, selon toute apparence, une large porte

parmi les anabaptistes de ce pays; quelques-uns sont réveillés, mais la plupart dorment. — Nos assemblées de Bôle continuent quand même, et deviennent de jour en jour plus nombreuses. Hier, chambre et cuisine, tout plein. Priez le Seigneur qu'il fasse pleuvoir sur cette semence. P., D., et tous les frères saluent l'Eglise. Saluez-la aussi de ma part.

Courage! courage! Heureuse barque, dont le vent de Jésus enfle les voiles! Courage! tu arriveras bientôt au port avec la multitude de tes passagers!

Locle et Bôle. Finie le 2 novembre 1821.

Cher ami,

J'ai laissé mon récit au soir du mardi 10 octobre. Je vais le reprendre au mercredi 11.

M. D. me conduisit chez l'ancien R. Il me donna, en chemin, à entendre que le pasteur ne voyait pas de bon œil les assemblées, et que celles que j'avais tenues avaient beaucoup fait crier, surtout parce que quelques-unes des personnes qui y ont assisté paraissent tristes et rêveuses depuis, et que l'on craint que cela ne tourne les têtes ou ne cause des divisions.

Le frère Robert nous reçut très-gracieusement; et après plusieurs choses intéressantes, il me dit qu'un de ces dimanches, le pasteur avait assemblé son consistoire après le sermon, et lui

avait déclaré qu'un rassemblement contre l'ordre avait eu lieu chez le greffier Brandt ; et *qu'un individu sans aveu*, accompagné du fils du dit greffier, y avait prêché et enseigné la religion. Il somma ensuite ses anciens de veiller à ce que cela ne se renouvelât pas, ou du moins à l'en avertir ; ajoutant que quant à Ed. Brandt, qui était sous l'inspection de la Compagnie des pasteurs, il en faisait son affaire. R. écouta comme les autres, et sortit sans rien dire, parce que le pasteur ne donna à personne le temps de répondre ; mais l'étant ensuite allé trouver, il lui témoigna combien il avait été peiné, et lui demanda ce qu'il trouvait de répréhensible en cela. Comment ! lui dit-il, les chrétiens ne pourront pas se rassembler pour lire la Parole de Dieu et s'édifier, tandis que les réunions les plus mondaines ne sont point inquiétées, et que vous-même, Monsieur le doyen, avez, au grand scandale de votre paroisse, donné plusieurs fois des bals dans votre cure jusqu'à deux heures du matin !....

Le pasteur lui répondit que, ne connaissant pas l'individu, il était en droit de s'en méfier ; mais que si quelqu'un se présentait, revêtu de titres suffisants, il ne lui refuserait point sa chaire. — Depuis quand, Monsieur le pasteur, ne peut-on annoncer l'Evangile qu'au temple, une fois dans huit jours ? Et de quels titres doit être revêtu un chrétien étranger pour avoir le droit d'édifier ses frères où il s'en trouve, et d'annoncer aux hommes la bonne nouvelle du salut ? — Toute la conversation fut à peu près sur ce ton ; tellement que le pasteur, qui ne

savait pas que R. fût impliqué dans l'affaire, fut obligé de céder, et de tendre le premier la main de réconciliation. — R. ne l'accepta qu'à condition qu'on ne ferait aucune peine à Ed. Br. Il écrivit de suite à ce dernier, l'invitant, en tout cas, à ne point fléchir devant l'homme pour avoir servi Dieu. Tout ceci semble avoir donné à nos frères plus de zèle et de courage ; je n'en suis point étonné ; et c'est ainsi qu'on peut se réjouir des obstacles que Satan met à l'avancement du règne de Dieu. Toutefois, chers frères, priez pour cet endroit-là ! C'est un endroit très-corrompu, parce qu'il est riche et fort peuplé, de plus de 4000 âmes en comptant les environs.

Nous allâmes ensuite chez le pasteur, R. et moi, afin qu'il pût voir *l'individu sans aveu*, et s'assurer qu'il n'était nullement un ogre prêt à manger sa paroisse. Mais nous ne le trouvâmes pas ; il était dans le bas pays, aux vendanges. Nous allâmes alors chez Br., où je vis Ariste et sa sœur, ainsi qu'une autre femme, qui, à ce que je crois, avait été à l'assemblée. Nous parlâmes de B..t qui a passé aussi par-là : je leur comptai son affaire de Strasbourg, et leur adressai quelques autres paroles d'encouragement ; leur représentant qu'il ne faut au Seigneur que des cœurs détachés du monde et prêts à tout souffrir pour lui ; car *c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer au royaume des cieux.* Je partis ensuite de là, accompagné de Robert et d'Ariste Brandt : nous nous arrêtâmes en dehors de la route sous un vieux pin, pour lire un sermon : puis nous nous séparâmes.

Je conseillai à ces frères de se voir souvent et de se fortifier mutuellement, et je continuai ma route vers le Locle. J'arrivai le soir assez tôt pour faire le service aux Billodes. Je trouvai Mlle Calame qui exhortait les petits garçons. Elle possède une éloquence remarquable ; mais il me semble qu'elle n'a pas l'enseignement assez scripturaire pour montrer la voie du salut aux commençants ; elle parle d'aimer Dieu, mais pas assez de chercher en Christ la grâce et la vie ; cela fait que nos deux façons d'instruire ne se rapportent pas. D'ailleurs nous avons été souvent en litige sur des mots auxquels nous donnions, sans le savoir, une signification différente, tandis qu'au fond nous étions d'accord ; mais après tout, vive la simplicité évangélique et les expressions bibliques ! — Le lendemain vendredi 13, je suis parti du Locle pour Boudry, où je suis arrivé à midi. J'ai trouvé chez J. D. beaucoup de dames, pour la plupart de ses parentes. Après le dîner, nous passâmes quelques moments seuls, et nous allâmes rejoindre ces demoiselles, à qui J. lut un sermon qu'il a prêché à Pâques dernier sur ces paroles : *Le salaire du péché c'est la mort, mais le don de Dieu c'est la vie éternelle par Jésus-Christ.* Ce discours est un excellent développement de ce texte. Il montre d'abord que tous les hommes sont naturellement et habituellement sous le péché, et il en fait une sérieuse application ; il montre surtout que la mort est un *salaire*, tandis que la vie éternelle est un *don*, etc.

Après la lecture, nous continuâmes la conversa-

tion. J'employai quelques comparaisons pour établir cette vérité que les vertus naturelles, et surtout ce qu'on appelle *sensibilité*, *bon cœur*, etc. ne sont que des accidents de circonstance et de tempérament. Je m'aperçus, et James me l'affirma ensuite, que deux de ces demoiselles étaient converties.

Nous partîmes ensuite pour Peseux, où se tenait l'assemblée du vendredi. Tous les amis étaient chez les demoiselles Brandt : on y lut la lettre de la Chaux-de-Fond à Brandt, qui contenait les détails que je vous ai donnés; et nous avons béni le Seigneur de ce que son œuvre commence à se manifester dans ce canton : puis nous avons ensuite lu un chapitre, et nous nous sommes bien édifiés.

Le lendemain, samedi 14, après avoir un peu conversé ensemble, nous sommes allés avec Clotu à Neuchâtel; puis nous avons été, les trois ensemble, voir un nommé D., marchand drapier, nouvellement converti, qui nous a paru très-réjoui de son salut et zélé. Comme nous parlions, il est venu là un peintre nommé Moritz, très-prévenu contre la *secte*. A l'occasion de certains livres qu'il portait, la conversation devint morale, et de là religieuse, parce que je relevai son erreur en disant que ce qu'il appelait *faiblesse excusable*, était *corruption* et *amour du péché;* que le bras du Seigneur pouvait seul nous en tirer; et que quiconque y reste y périt. Il contesta d'abord; et je ne sais à propos de quoi, il nous dit que cette secte qui se forme à Genève et ailleurs, prétend que quand un homme naît, il est déjà destiné ou à l'enfer ou au ciel, et qu'ils font de cela le premier article de foi. Il fut

très-sot quand, à propos du mot secte Fleury ajouta ces mots : « dont par parenthèse nous sommes; » et quand je lui répondis que j'étais de Genève, précisément de la *secte;* et que ce qu'il avançait n'était pas vrai ; que la plupart d'entre nous ne considérions point l'élection comme il venait de la définir, etc. Ensuite j'ai tiré mon Testament, et lui ai montré qu'il faut planter l'arbre avant d'en recueillir les fruits. Sur ces entrefaites il est parti, parce qu'il est arrivé du monde ; mais j'ai appris depuis qu'il désire me revoir et qu'il a été frappé de nos paroles.

Nous sommes revenus pour dîner à Peseux, où nous avons vu le régent nommé P. ; lui et sa femme sont moraves, ou du moins sont en relation avec Montmirail ; c'est un vrai chrétien, quoique depuis son premier réveil il se fût rendormi : j'espère que nos frères le mettront aussi un peu sur les rangs, et qu'il essuiera le feu de l'ennemi. Le lendemain, dimanche 15, P. et F. sont venus ; nous avons été ensemble à Boudry entendre J., qui nous a encore beaucoup édifiés. Il a eu occasion de dire que si les pasteurs ont la parole, c'est pour prêcher l'Evangile et qu'ils doivent le prêcher ; que sinon ils sont des loups qu'il faut fuir. Le soir, je ne savais pas qu'il y eût là un ministre de Neuchâtel, et je parlai d'autant plus à mon aise. Je lus le 1er chapitre de la première de Jean, et trois paraboles, en Luc XII, 58, et XIV, 28-33. Je commençai, à l'occasion du premier verset de l'épître, à démontrer que celui qui connaît Christ peut et doit dire comme saint Jean : *Ce que nous avons vu*, etc.,

nous vous l'annonçons. Je crois que le Seigneur m'assista fortement et me donna *de parler avec autorité et non comme les Scribes.* — Après l'assemblée, P. conduisit jusqu'à l'escalier le ministre dont j'ai parlé et lui demanda ce qu'il pensait de cette réunion. « Je suis content d'être venu, dit-il, mais je n'approuve pas tout ce que j'ai entendu. » Cette réponse ne nous étonna point. En revanche d'autres personnes témoignèrent leur satisfaction, en même temps que le regret de la rareté de ces réunions.

Le lundi, 16, je partis de Neuchâtel, et vins à Auvergnier attendre P. qui vint en effet avec sa mère ; et je gagnai Bôle avec eux. Il avertit sa fermière, qu'il avait l'intention de faire le soir une lecture ; elle le communiqua à ses voisines, et nous eûmes une trentaine de personnes. Bôle est un petit village dont une bonne partie des habitants sont manufacturiers et travaillent aux fabriques de Boudry : c'est un peu le *Nazareth* du canton ; aussi est-ce là que le Seigneur a fait briller plus de lumière. Le mercredi, le pasteur écrivit à P. ; et le jeudi le bruit courut que J. était venu pour nous défendre, de la part de la Compagnie, de tenir des assemblées ; mais on fut bien étonné de le voir le lendemain présider cette même assemblée, qui fut ce jour-là d'environ quatre-vingts à quatre-vingt-dix personnes. Habituellement P. commençait et ensuite je terminais. La sœur aînée de P. est aussi venue passer quelques jours à Bôle pour veiller à ses vendanges ; elle craint les mauvaises affaires que son frère pourrait s'attirer ; mais elle est sou-

vent obligée d'entendre la vérité, et même très-ouvertement, quoiqu'elle n'assiste point aux réunions. Dimanche matin, par exemple, son vieux vigneron vint la trouver et lui dit : « Eh! bien, Madame, vous avez été bien édifiée hier au soir? » — Je n'ai pas pu y descendre, répondit-elle. — Ah! c'est bien dommage, dit le vieux vigneron; pour moi j'étais bien mouillé, mais je n'ai pas voulu manquer; on n'a pas cette occasion bien souvent : j'aime mieux une seule assemblée comme çà que trente sermons ordinaires.

Nous avons eu l'occasion de voir en particulier plusieurs paysans, qui tous nous ont témoigné de la joie, et paraissent retenir une bonne partie de nos instructions; mais nous avons bientôt vu que « la bonne société » est du parti du pasteur : cela non plus ne nous a pas étonné. Nous avons appris sur la fin de la semaine qu'il avait défendu à ses catéchumènes d'assister à nos réunions, sous peine d'être renvoyés d'un cours; mais cette mesure, loin de réussir, n'a fait qu'aigrir contre lui. Une dame de Bôle a aussi défendu à ses vendangeuses de venir à l'assemblée en leur disant : « *Ils veulent vous troubler; et ensuite ils se moqueront de vous.* — Cependant il en est venu plusieurs. Mais voici le plus fort. Dimanche, 22, nous allâmes au sermon de l'endroit. Chemin faisant, je dis à P. : « Je suis sûr qu'il sera question de nous au sermon. » J'avais bien deviné. Le pasteur prit pour texte ces paroles : « *Hypocrite! ôte premièrement*, etc., et nous drapa de la bonne façon. Le discours n'était pas neuf, à ce qu'on nous a dit, mais il était ajusté pour

là circonstance. Il n'y avait pas beaucoup de monde à l'église, ce qui est assez ordinaire ; et P. et moi étions vis-à-vis de la chaire. Celui-ci fermait les yeux ; mais moi je regardais hardiment le pasteur, sans aucun malaise. Quelques paysans placés sur la galerie, et qui voyaient bien à qui l'on jetait la pierre (on ne pouvait pas s'y tromper) avaient plutôt l'air de se moquer du prédicateur ! — Ce sermon put plaire aux gens « de la société», mais il scandalisa les paysans ; et le même soir nous eûmes beaucoup de monde : Clotu et Fleury arrivèrent pendant l'explication. On vint tenter un charivari, avec un cornet de pâtre et une sonnette ; mais sans gravité. Comme notre assemblée était scandalisée, je leur fis observer que j'avais eu raison, les jours précédents, de les avertir que celui qui veut suivre Christ sera calomnié ; qu'on lui prêtera de mauvaises intentions ; qu'on le traitera d'*hypocrite*, etc. Après l'assemblée, j'eus l'occasion de parler à plusieurs personnes, entre autres à la domestique du premier magistrat de l'endroit, qui nous dit d'elle-même que le pasteur était venu plusieurs fois trouver son maître, pour le solliciter de nous faire cesser ; mais il paraît que ce magistrat n'a pas voulu s'en mêler ; au moins, ne nous a-t-il jamais parlé de cela. Le soir nous avons eu à l'assemblée un officier-enrôleur pour la Prusse, et un receveur d'impôts. Je l'ignorais absolument ; et justement il s'est rencontré que j'ai lu et traité la conversion de saint Matthieu, le péager. Il n'y a point eu de charivari ; un justicier et un autre homme faisaient le garde.

Le mardi 24, nous avons été faire une visite à Colombier ; puis, nous sommes revenus tenir notre assemblée, où j'ai lu la conversion de Moser ; je l'avais promis la veille. Il y vint du monde des villages voisins, plus qu'à l'ordinaire, malgré la pluie et l'orage. Il pouvait y avoir 130 personnes, surtout beaucoup d'hommes, ce qui est rare dans d'autres pays. Il y vint aussi deux anabaptistes, père et fils ; ce dernier est un de leurs ministres. Ils me dirent avoir été édifiés, et, après l'assemblée, nous eûmes une conversation avec eux. Le lendemain, 25, il y eut assemblée, le soir, comme la veille.

Jeudi 26. Un paysan âgé, qui me vit passer, s'écria : *Ah! le bon Dieu vous bénisse et vous donne force; vous nous avez ouvert la porte du paradis!* Des acclamations semblables n'étaient pas rares, surtout chez les vieillards.

L'après-midi, P. et moi descendîmes à Boudry. J. était absent, mais nous vîmes également au château un prisonnier dont il nous avait parlé; il est coupable d'un crime impur, et condamné à être brûlé vif. Son affaire ira au roi, et l'on espère un adoucissement. Ce malheureux est âgé de 22 ans, et catholique romain : il ignore son jugement, mais il le suppose bien ; aussi, en est-il tourmenté. J'eus beaucoup de peine à le sortir de là pour lui parler de son âme. Je lui lus quelques pages de Moser, ce qui fixa son attention ; après quoi, je lui dis tout ce que le Seigneur me donna, m'humiliant aussi bien que lui, et tâchant de lui faire envisager son état de péché comme antérieur à son crime. Voilà ce dont il ne veut pas facilement convenir ; et quant à ce cri-

me-là, il croit que sa repentance, avec ce qu'il souffrira, l'effacera. Doctrine romaine. Je l'ai quitté en le recommandant au Seigneur.

De là nous sommes allés à Reuse, chez une dame B., ancienne sœur morave de Montmirail. Sa fille est également réveillée. Nous avons été très-bien reçus dans cette maison. P. a pu là se faire une juste idée des Moraves. Nous sommes ensuite venus à l'assemblée.

Le lendemain, je suis allé à Neuchâtel. J. nous a dit qu'on ne parlait en ville que de Bôle, de P. et du missionnaire « qui met partout le trouble et la division. » Hélas! les ennemis sont furieux, et s'ils avaient plus d'autorité, nous passerions mal notre temps. Priez, chers frères, pour nos frères de Neuchâtel; ils ont besoin de beaucoup de courage et de foi.

J'ai quitté Bôle dimanche 29, et j'ai passé le jour aux Petits-Ponts, dans la montagne, avec les anabaptistes, ou plutôt *Mennonites*. Plusieurs sont réveillés, et se plaignent de la tiédeur générale. J'ai logé chez l'un d'eux, Jean Hans, qui est très-pieux, mais qui peut difficilement s'exprimer. J'espère les revoir, et les engager à agir de leur côté pour le règne de Dieu. Je les ai réjouis en leur en donnant des nouvelles; car ils n'étaient au fait de rien. Leur assemblée était assez nombreuse; il y en a qui viennent de quatre lieues et plus.

Aujourd'hui, 13 octobre, je suis à la Chaux-de-Fond. C'est vraiment étrange combien d'absurdités et de calomnies on répand sur notre compte; Genève n'y monte rien: l'opposition est terrible; *mais*

Celui qui est en nous est plus grand que celui qui est dans le monde; c'est pourquoi nous les avons déjà comme *vaincus*, en espérance et par la foi. Notre sœur Calame voit elle-même les avantages de cette opposition; j'espère, comme elle, que de tout ceci sortira l'œuvre de Dieu, pure et parfaite. Plusieurs âmes cherchent la vérité, et se disposent à porter la croix après Christ, plutôt que de plaire au monde, et de périr avec lui..... Je compte partir incessamment de ce canton pour Moutiers-Grand-Val, et de là pour Bâle; mais je ne sais si mes projets sont ceux du Seigneur, c'est pourquoi je ne m'y attache point. Quand on me demande où je serai demain, et ce que je ferai, je réponds souvent que ce ne sont pas mes affaires, et qu'il faut le demander au Maître. Du reste, je ne parle guère ainsi qu'aux chrétiens, car.... Salue l'Eglise en général, et les amis en particulier.

Bâle, le 12 novembre 1820.

J'ai laissé les détails à la fin de la semaine du 22 au 29 octobre. Ayant, le samedi, vu D. à Boudry, j'appris de lui qu'il avait prêché à Concise, le dimanche, et que son discours avait beaucoup scandalisé ses parents; que le soir il avait tenu une assemblée que sa sœur a formée pour les jeunes filles de Concise, et qu'il avait vu deux pasteurs vaudois, l'un nommé Boisot. L'autre est M. Germond, pasteur de Saint-Maurice, au-dessus de Grandson,

homme pieux, mais qui était un peu effrayé de la rumeur de Neuchâtel; J. l'a rassuré. Le samedi soir, après l'assemblée, nous montâmes par occasion (l'appartement de P. étant fermé) chez un magistrat. Je savais que madame s'alarmait des *exagérations*, et craignait que le professeur ne se compromît par son zèle; c'est pourquoi je fis tomber la conversation sur l'inconséquence du monde, qui, tout en permettant de croire à la Bible, ne permet pas qu'on en soit pénétré, ni qu'on agisse d'après ses principes. J'employai plusieurs comparaisons pour faire ressortir toute l'absurdité et le ridicule de cette conduite; et ces dames furent obligées de rire à leurs propres dépens. Sur ces entrefaites le maître de la maison arrive, un peu étonné de trouver chez lui ces *missionnaires*, occupés sans doute à inculquer à sa famille leurs dangereux principes. Cependant il ne dit rien, et ressortit aussitôt; nous partîmes aussi, et après avoir souri un moment de l'embarras de cette scène, prenant la chose au sérieux, nous priâmes le Seigneur de faire germer ce petit grain de semence.

J'ai déjà fait mention, dans ma dernière, de ma visite aux anabaptistes; je donnai le lendemain un billet au frère Jean Hans, qui partait pour Auvergnier, afin de le mettre en relation avec P., et de là avec tous les frères. Priez le Seigneur pour que cette Eglise se réveille tout-à-fait, et unisse ses efforts aux nôtres pour avancer le règne de Dieu.

Le 31 j'allai dans le courant de la veillée chez Mlle Calame : elle me remit une lettre du frère Fl. de Neuchâtel, qui m'avertissait de tenir mes pa-

piers en règle, parce qu'on avait indisposé la police contre moi; mais comme j'étais sur mon départ, je n'y ai pas bien pris garde, et personne ne m'a rien dit.

J'ai vu le lendemain, entre autres personnes, une demoiselle G. Elle a été surtout frappée de la manière dont s'est accompli à la lettre tout ce que, avant que rien remuât du tout, j'avais prédit qui arriverait si le règne de Dieu se manifestait dans le pays; c'est bien celle qui paraît la plus hardie et décidée. Elle passe déjà parmi les autres pour imprudente; j'aime bien ces imprudents-là. Ce jour, jeudi 2 novembre, j'ai définitivement quitté le Locle, et suis venu à la Chaux-de-Fonds. Le lendemain j'ai dîné chez l'ancien Robert. Nous avons chanté des cantiques ensemble; j'ai été après midi chez le doyen, qui m'a assez bien reçu. Il y avait là un M. Sandoz, dont j'ai parlé plus haut; et il y est venu un autre étudiant, d'une des premières maisons du pays: j'étais bien aise de leur présence. Tout s'est passé entre le doyen et moi de la manière la plus modérée. C'est un homme plein de jugement, qui ne s'est que peu avancé; j'ai observé la même réserve; en sorte qu'il n'a pu mordre à rien. Cependant nous nous sommes expliqués, mais en diverses fois, avec ménagement et prudence; voici le résumé de toute notre entrevue. Il me dit que les lois ecclésiastiques du canton ne toléraient aucun enseignement religieux hors de l'inspection de la classe des pasteurs; et qu'étant venu dans sa paroisse prêcher en public, sans qu'il en fût informé, et sans qu'il me connût aucunement, il avait dû

le trouver mauvais, et s'y opposer. Je lui cédai complètement cela, ajoutant même que j'aurais fort mauvaise opinion d'un pasteur qui ne daignerait pas s'informer de ce qui s'enseigne dans sa paroisse sous le rapport religieux ; et que je n'avais point la coutume de me dérober aux informations qu'on pouvait prendre à cet égard ; qu'au contraire, partout où j'allais, je cherchais à lier connaissance avec les pasteurs, et que si, ici, j'avais agi autrement, c'est qu'un concours imprévu de circonstances et non une intention déterminée, avait amené cette assemblée. Voyant que je lui cédais entièrement de ce côté, il fut un peu embarrassé où reprendre, et je ne me rappelle pas comment il en vint à me proposer ce dilemme : « Ou le ministre établi est suffisant, ou il ne l'est pas ; dans le premier cas, il faut le laisser tranquille ; dans le second, il faut réclamer hautement, et ne rien faire à côté. » La trappe était bien tendue, mais le rat ne s'y prit pas. Je lui fis observer d'abord que je ne voyais pas comment des réunions sans régularité, sans liturgie, sans célébration de sacrements, etc., pouvaient être contraires aux intérêts et au repos du ministre établi, et en quoi il en était blessé ; ensuite je lui proposai un autre dilemme : « Ou le ministre établi tient son autorité des hommes, ou il la tient de Dieu. S'il ne la tient que des hommes, on n'a que faire de la respecter comme divine ; s'il l'a tient de Dieu, qu'il me le montre en respectant tout ce que Dieu fait pour l'avancement de son règne ; et qu'il ne s'arroge pas le droit de lui prescrire pour cela un mode exclusif. »

Moïse était de Dieu, et il s'écriait : « Plût à Dieu que tous les enfants d'Israël fussent prophètes ; à Dieu ne plaise que je les empêche ! » Jésus ne voulait pas qu'on empêchât quelqu'un qui ne le suivait pas, de faire des miracles en son nom. Saint Paul se réjouissait de ce que l'Evangile était annoncé, même par des ennemis, etc. Enfin les serviteurs du Seigneur doivent prier le Maître de la moisson de leur envoyer des aides, et non les rejeter. — Il n'opposa rien à cela, sinon ce qu'il avait déjà dit, qu'un ministre doit savoir ce qui se passe en sa paroisse à cet égard. Je lui répétai que cela était très-naturel, mais qu'il n'en résultait pas qu'il eût le droit d'empêcher la prédication tant qu'il ne pouvait pas prouver qu'on annonçait autre chose que l'Evangile. Nous dîmes encore beaucoup de choses, mais j'en restai toujours là. J'ajoutai qu'en beaucoup d'endroits, semblable chose avait eu lieu, et que partout où les pasteurs s'étaient montrés contraires, ils avaient justement occasionné ce qu'ils avaient paru craindre, c'est-à-dire les schismes et les divisions ; et qu'au contraire ceux qui avaient manifesté de la joie à la vue de cette œuvre et lui avaient prêté aide et secours, avaient eu lieu de s'en féliciter ; vu que les résultats en étaient excellents à tous égards : je lui citai quelques exemples. Nous n'eûmes aucune explication sur la doctrine ; seulement je lui donnai plusieurs fois à entendre que ma confession de foi était très-simple, et que je m'abstenais soigneusement de traiter aucun des sujets contestés parmi les chrétiens mêmes ; que je n'étais point théologien, et que mon christianisme

était celui du cœur, vivant et actif. J'avouai qu'on avait pu quelquefois abuser des assemblées religieuses pour inculquer, quoique avec la meilleure intention du monde, des principes contraires à l'union de l'Eglise, mais que ce n'était pas une raison pour les condamner toutes sans examen, puisqu'on en pourrait dire autant de tous les modes d'enseignement, etc. — Nous nous quittâmes honnêtement, et il m'accompagna en me témoignant qu'il était très-satisfait de m'avoir entendu moi-même. Je retournai chez nos amis, où l'on était impatient d'apprendre le résultat de notre entrevue, qui satisfit pleinement. On fut content aussi de ce que ces deux autres messieurs avaient été présents, parce qu'ils rendront témoignage de la manière dont tout s'est passé; et le tout aura diminué de beaucoup les préjugés du public à mon égard. — Chers frères! Priez le Seigneur qu'il entretienne et augmente lui-même son feu. Priez-le aussi qu'il me délivre des ennemis, afin que la porte ne me soit pas fermée dans ce pays-là, car j'espère qu'un beau réveil s'y prépare.

Le lendemain je suis parti pour Moutiers-Grand-Val. J'ai couché à Court, à une lieue de Moutiers, ne voulant pas traverser de nuit la sombre gorge qui y conduit depuis là. Le lendemin, dimanche, aussitôt arrivé à l'auberge, j'ai envoyé un billet à Mlle G., qui m'a envoyé le frère Mérillat. Il m'a amené chez lui; l'après midi, il y a eu assemblée; après quoi nous sommes allés au château. Je ne sais pourquoi j'avais craint de trouver Mlle G. un peu mystique, mais au contraire je la trouve seu-

lement trop théologienne. Toutefois, puisse le Seigneur en rendre des milliers semblables à elle ! — J'ai été lundi à Crémine chez Gobat (1) ; Samuel est à Bâle : j'espère le voir aujourd'hui (2) ; mais David, son aîné, tient les assemblées ; j'en ai tenu deux moi-même ; il y avait beaucoup de monde. Il se fait une grande œuvre dans cette petite contrée ; et c'est un endroit bien intéressant. Je perds beaucoup de ne pas entendre leur dialecte, parce que toutes leurs conversations religieuses m'échappent, et que c'est en les observant qu'on apprend à les connaître. J'ai cependant pu m'assurer de la vie de plusieurs, et je me réjouis beaucoup d'y retourner passer quelque temps si c'est la volonté du Seigneur.

J'ai vu ici Jacob Ganz, que j'avais déjà vu à Lausanne. C'est un personnage singulier. Il a la confiance de tous nos mystiques de la Suisse, tant allemande que française, et il entretient dans les deux langues une correspondance très-fournie avec eux. J'ai vu deux de ses lettres adressées à Matthey, dont je n'ai pas été plus mécontent que du reste. Il cherche à influencer les élèves de l'Institut; mais fort heureusement on est prévenu, et on ne l'écoute guère. Il s'en est plaint à moi, et je lui ai répondu franchement qu'il avait tort de s'affliger ; qu'il doit plutôt se réjouir de l'œuvre de Dieu, quand même elle ne chemine pas tout comme il l'entend. Mlle Calame, son amie déclarée, et d'au-

(1) Le père du missionnaire Samuel Gobat.
(2) Ce journal s'écrivait à Bâle.

tres, qui m'ont donné des lettres pour lui, désiraient beaucoup que je le visse ; mais comme je ne suis pas de ces êtres qu'on « donne » comme cela aux Intérieurs, et qui aient des pères ou mères en la foi, je ne suis pas venu lui demander des conseils ni me mettre sous sa conduite, mais lui parler en frère et voir ce qu'il est. Je suis cependant content de deux choses en lui ; c'est qu'il ne recommande la lecture d'aucun livre que la Bible, et qu'il n'est pas prévenu en faveur de l'Eglise romaine comme les autres mystiques ; au contraire, il est fâché de cette disposition qu'il leur connaît, ainsi que de la mondanité de quelques-uns. J'ai donc jugé que comme il faut *faire bois* de tout dans le règne de Dieu, on peut se servir de son autorité pour attaquer chez les mystiques l'attachement à Rome, la lecture de tant de livres peu scripturaires et les habitudes de mondanité. Et c'est ce que je me propose de faire, s'il plaît au Seigneur.

Péréfite (près de Moutiers-Grand-Val),
le 28 novembre 1820.

Si le climat âpre des montagnes de Neuchâtel, affectant gravement ma poitrine, m'avertissait de le quitter, celui de Moutiers, plus tempéré, m'offrait un asile. Je m'y porte beaucoup mieux, et je n'y suis point inutile. Bost, qui m'a répondu ces derniers jours, se réjouit de mon séjour ici et prie

le Seigneur de le bénir (1) : je vous invite à en faire autant, surtout quant au dernier article. J'ai tenu déjà treize assemblées publiques dans sept villages différents, et souvent elles étaient composées de plus de la moitié de la population du lieu. Dans les intervalles je visite chez eux les chrétiens déclarés ou ceux qui s'acheminent, et je tâche de les affermir dans la foi, les excitant à prêcher aussi l'Evangile, et leur recommandant surtout ce qui leur manque, l'amour fraternel et les relations chrétiennes entre eux. Les âmes vraiment converties s'empressent d'appeler les tièdes ou les froides aux assemblées; et comme c'est un étranger qui les tient, et qu'en outre il n'est pas besoin de sortir du village, plusieurs, qui jusqu'ici n'avaient rien voulu entendre, acceptent volontiers et paraissent au moins satisfaits. Diverses circonstances, au sein du troupeau même, ont montré que mon arrivée n'était pas fortuite. Ce n'est pas que je croie que tout autre étranger n'en eût produit autant (mais nul n'est prophête dans son pays); car il y a ici des chrétiens dont l'humilité, le zèle, l'amour, me font vraiment honte, et qui ont bien autrement d'expérience qu'aucun de nous. Aussi je profite à leur école, et j'ai raison de les écouter; en sorte que pour moi-même il est avantageux que je sois venu ici. Il est encore deux ou trois endroits où j'espère aller souffler quelques petits charbons, et augmenter, si le Seigneur le veut, l'œuvre commencée; mais ils sont sur la route de Berne, et je

(1) J'avais été pasteur à Moutiers, de 1816 à 1818. *Edit.*

les verrai en me rendant dans cette dernière ville ; car c'est mon projet, si rien ne le change. Je compte partir sous peu de jours.

Il n'y a encore rien du tout d'organisé parmi les chrétiens de ces contrées, et cela me tient à cœur, ainsi qu'à Mérillat. Dans un temps, notre sœur G. et quelques autres, voulaient se constituer en église séparée ; mais les frères, élèves de l'Institut, les ont détournés de ce projet. De son côté, Mérillat voudrait former un troupeau sous la direction des Frères Moraves ; mais il est retenu par la considération qu'il faudrait alors cesser de s'assembler à huis ouvert. Quant à moi, j'ai un projet différent. Comme la séparation est ici impraticable, et que la formation en « diasporas » moraves entrave nécessairement la libre prédication et comprime le zèle, j'ai pensé qu'il fallait commencer par une société composée de quinze ou dix-huit jeunes hommes, plus ou moins réveillés, des différents villages, qui se réuniraient tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre, sans préjudice aux assemblées générales, mais sans formes liturgiques. Il ne serait pas difficile non plus d'engager les jeunes sœurs à former entre elles une pareille société ; bientôt ces deux sociétés réunies attireraient tout ce qu'il y a de chrétiens prononcés ; et les anciens apprendraient des jeunes à rompre leur apathie et leur manque de fraternité. On goûte cette idée : joignez-vous à moi pour invoquer la bénédiction du Seigneur sur ce dessein : je regarde sa réussite comme la plus grande grâce que le Seigneur puisse faire à ce pays. Je recommande à votre affection fraternelle, en particulier,

notre cher frère J. S. de Grand-Val : il a été des prémices de ce pays ; il a marché long-temps dans l'angoisse ; et *la vallée d'ombre de mort* a été pour lui longue et profonde ; aussi est-il fidèle plus qu'aucun autre, plein du Saint-Esprit et de foi.

Dans ce pays, il y a eu depuis bien des années des assemblées au passage des frères ouvriers des Moraves, tels que Mettetal ; et plusieurs les suivaient régulièrement. Mais la plupart de ces personnes ne paraissent guère en avoir profité : au contraire ; plusieurs âmes qui ont paru vraiment réveillées, et qui conservent encore le langage chrétien, déshonorent la croix par leur avarice et leur mondanité ; c'est la jeunesse qui donne espérance.

Jeudi 30. J'achève ma lettre à Moutiers. — Hier au soir, à Grand-Val, après l'assemblée, nous avons été réunis six jeunes gens (moi non compris) et quatre pères de famille ; le projet d'une société d'amis chrétiens a été proposé et très-bien reçu ; je dois aujourd'hui avertir de cela encore huit ou neuf amis ; et le premier rendez-vous est fixé à dimanche, à Moutiers, après l'assemblée des missions. La formation de cette société et de celle des sœurs me retiendra ici plus que je ne pensais ; mais il me fâcherait de partir sans avoir rien organisé, puisqu'on le peut. David Gobat a été prié par quelques nicodémites de les aller voir un soir aux Pravons, entre Moutiers et Grand-Val : les habitants de ce hameau n'aiment point les Piétistes.— Salue l'Eglise et tous les amis, et sois assuré de l'affection que je leur porte. — Ton frère en Jésus-Christ,

F. N.

Berne, le 21 décembre 1820.

Je ne vous enverrai point aujourd'hui le journal détaillé de mon séjour dans le Val-de-Moutiers; il n'est pas encore achevé. Je vous dirai seulement en gros la suite des affaires; puis je vous donnerai le détail de mon passage au Val-de-Tavannes.

La société d'amis dont je vous parlais est en train maintenant. J'ai assisté à la première séance, qui a eu lieu le dimanche après sa formation. Elle est composée de douze frères non mariés, tous au-dessus de vingt-cinq ans, et d'environ six ou huit pères de famille; mais ces derniers, ne pouvant point s'y rendre régulièrement, ne comptent pas comme membres. David Gobat fils en est le conducteur jusqu'au nouvel-an : ils doivent alors en choisir un autre, si cela convient. Ils emploient une bonne partie de la séance à lire quelque portion de la Bible, et chacun est appelé à présenter ses réflexions. On peut espérer que si le Seigneur bénit cette petite société, elle deviendra une pépinière d'ouvriers pour sa vigne. Tous les pères de famille et six des jeunes hommes paraissent vraiment convertis : les six autres, quoique bien disposés, sont encore un peu du monde. Le Seigneur les affermisse! Priez pour eux!

Je vous envoie avec le journal la liste de leurs noms, et le règlement que nous avons fait pour la société. Ceux de leurs compatriotes convertis qui sont ou à l'Institut de Bâle ou ailleurs dans l'étranger, seront invités à s'y joindre, et communique-

ront par lettres tant qu'ils seront dehors. La société des sœurs n'était pas encore formée à mon départ; mais elle était en bon chemin. Elle ne peut avoir des réunions fréquentes et régulières, les femmes étant moins libres que les hommes de quitter leurs villages, surtout de nuit; mais elles n'en seront pas moins organisées, s'il plaît à Dieu; et elles s'assembleront par districts, sous la conduite d'une sœur nommée pour cela dans chaque groupe de hameaux.... — Un dernier mot. Si ce petit troupeau a, comme il est très-probable, besoin que vous lui donniez de temps en temps quelques conseils et directions, et que même par la suite vous y envoyiez quelque autre frère, *je vous supplie au nom de l'Eglise du Seigneur*, qu'il ne soit *jamais question de séparation ni de rien de semblable;* ce serait tout perdu *pour un rien* (1).

Je joins ici le journal de mon passage au Val-de-Tavannes. Il est un peu détaillé, parce que, comme il contient le commencement de l'œuvre du Seigneur dans ce lieu, il est bon que cela soit clair, pour mettre un peu au fait les frères à qui on le communique. Je vous y donne une des raisons pour lesquelles je ne m'y suis pas arrêté davantage, c'est ma santé; en voici maintenant d'autres. Voyant que le pasteur était si irrité, j'ai pensé que je devais venir à Berne, afin de prendre conseil avec les frères, et surtout de m'introduire auprès des protecteurs de l'œuvre de Dieu, et de prévenir

(1) Voilà, certes, la déclaration la plus positive et la plus radicale qui ait jamais été faite sur ce point. Et ceci s'écrivait déjà en 1820.

ainsi les rapports et les plaintes des scribes jaloux; car il est bon de leur rompre les mesures tant qu'on le peut. D'ailleurs j'étais en peine de Neuchâtel, dont je n'avais point de nouvelles directes; et celles que j'avais étaient assez mauvaises. J'ai appris ici qu'il y a encore de l'espérance. Le maire de Neuchâtel et quelques autres conseillers sont encore en suspens; l'un d'eux a écrit ici à son intime ami, M. de Watteville, que je dois voir ce soir (samedi 23) et qui s'est déjà, pour cela, informé de moi, afin d'avoir à écrire à Neuchâtel. Je verrai bientôt ce qui en sera.

Dimanche 24. J'ai vu hier M. de Watteville, chef de la police du canton; je crois que c'est un ami de l'Evangile; je l'ai vu chez notre frère Galland. Il doit avoir écrit déjà hier au soir à M. X., pour le prévenir que j'ai dessein de le voir à Neuchâtel dans peu de jours, et de m'expliquer. Cette recommandation est d'une haute importance; et j'espère que cette entrevue m'assurera de la tolérance dans ce canton-ci; ainsi il n'est point inutile que je sois venu ici sans attendre plus tard. — J'y ai eu déjà bien des sujets de joie et d'édification. J'ai visité plusieurs petites sociétés très-intéressantes; une d'étudiants, l'un desquels est justement de Tavannes, et espère devenir un jour pasteur dans ce vallon; un autre est Neuchâtelois; c'est bien le meilleur. Ils ont reçu dernièrement une lettre d'un de leurs collègues qui est précepteur au château de Moutiers, où il était arrivé assez léger et rationaliste, mais qui est maintenant presque entièrement converti; du moins sent-il vivement sa mi-

sère et la folie de son système passé. — Je suis arrivé à l'auberge; mais depuis hier je loge chez un frère.

Je quittai Moutiers le 15 décembre au matin. Le maire m'accompagna jusqu'au sommet de la montagne de Péréfite, parce qu'il n'y a point de sentier tracé ; et il ne me quitta qu'après m'avoir mis sur le chemin de Champod. Je traversai ce village ; et après une petite montée, je découvris les villages de ce Val-de-Tavannes, qui commence à Pierre-Pertuis et vient jusqu'à une demi-lieue de Moutiers. Je devais passer à Bévillard, chez un nommé Ch., que j'avais vu deux fois à l'assemblée de Moutiers, et qui m'attendait. Je savais que son habitation était située assez loin du village, du côté où je me trouvais alors. Ne trouvant nulle part de chemin tracé, et personne pour m'informer, j'allai à travers champs du côté de Bévillard, dont je vis bientôt le clocher ; et, à mon grand étonnement, je me trouvai, après avoir traversé plusieurs ravins et petits bois, vers la maison que je cherchais, qui est isolée au milieu de la campagne. Frédéric, qui fendait du bois sur le seuil de la porte, me vit de loin, et me vint au devant d'un air tout joyeux. — « Soyez le bien-venu, me dit-il ; je craignais que vous ne fussiez parti sans nous voir ; j'en avais bien du regret. » J'entrai chez lui, où je vis sa femme qui est encore jeune, mère de deux petits enfants. Tous deux sont gens paisibles et de bon sens, mais très-peu instruits selon le monde. Il n'y a que quelques semaines qu'ils sont revenus de la prévention générale qu'on a contre les Piétistes, et qu'ils s'occu-

pent un peu sérieusement de leur salut. C'étaient auparavant de fort braves gens du monde ; et la femme avait même déjà d'assez bonnes dispositions religieuses. Je descendis avec eux au village chez la mère de la femme, qui me reçut fort bien, ainsi que sa fille cadette, notre sœur Lydie. C'est la plus avancée de la famille, pleine d'humilité et de zèle pour le règne de Dieu ; sa conversion s'était commencée dans une petite ville, près du Rhin, où elle était en service. S'étant cassé une jambe, des dames qui la soignaient lui prêtèrent de bons livres, qui firent sur elle une bonne impression ; mais c'est seulement depuis cet automne, où elle a été quelquefois à l'assemblée de Moutiers, qu'elle a acquis une vraie connaissance de l'Evangile et de son propre cœur. Mlle G., en particulier, et Marianne de Péréfite lui ont fait beaucoup de bien. Nous eûmes à dîner le frère aîné de Frédéric, Théodore Charpier : c'est un bucheron d'une taille presque gigantesque, qui porte mal son bois, louche horriblement de l'œil gauche, mais qui n'est pas si difforme d'esprit que de corps. Il ne manque pas de bon sens et montre un caractère assez ferme. Il était jusqu'alors favori du pasteur, et par conséquent grand ennemi des Piétistes ; et depuis que son frère et Lydie nous fréquentent ils ont beaucoup à souffrir avec lui. Il ne me fit cependant pas bien mauvais accueil ; mais, ne connaissant pas encore ses dispositions, j'allai doucement avec lui, et ne parlai que très-généralement, quoique sans taire la vérité. Je parlai surtout de la vanité des choses du monde, etc. Après le dîner, il alla scier un sapin

avec son frère devant la maison, et je restai dans la chambre avec les femmes. — La veuve Ch. ne paraît pas aussi touchée que ses filles : elle est plus prompte et n'endure pas volontiers les opprobres, quoiqu'elle ne cherche point à les éviter. Je crois qu'elle a eu toute sa vie quelque connaissance de l'Evangile : mais ce n'est non plus que depuis que ses enfants vont aux assemblées qu'elle s'en occupe sérieusement. Elle s'entretient avec eux de ce qu'on y dit ; car elle ne peut pas s'y rendre ; il y a deux lieues par la grande route, ou bien il faut passer une haute montagne. — Dans le courant de l'après-midi, nous vîmes que Théodore et Frédéric parlaient en gesticulant, tout en sciant leur sapin. Lydie ouvrit la fenêtre ; et ayant entendu leurs discours elle les invita à venir disputer dans la chambre. Ils quittèrent aussitôt leur outil et entrèrent. Je n'aurais pas deviné sur quoi ils discutaient ; nos deux bûcherons faisaient de la théologie à perte de vue en coupant leur bois, et s'échauffaient sur la prédestination, le sort, etc. Ce n'était pas bien aisé de les accorder, car ils ne s'y entendaient pas beaucoup mieux l'un que l'autre ; ils me semblaient tous deux presque en dehors de la question. Frédéric disait que la route de chaque individu était tracée par la Providence, qu'on ne pouvait éviter son destin. Théodore, de peur de tomber dans le *fatalisme*, niait jusqu'à la prescience de Dieu, même dans les choses temporelles. Il alléguait qu'en ôtant à l'homme sa liberté, on le déchargeait de toute la responsabilité de ses actions. Je commençai à céder à Théodore tout ce que je pus, pour gagner sa confiance : j'ap-

prouvai sa répugnance à admettre un destin qui rendrait l'homme esclave; et je citai même des faits qui en montraient le danger. Ensuite je le ramenai pourtant, par l'exemple des prophéties, à reconnaître la prescience de Dieu, et le mystère à jamais mystère qui accorde cette prescience avec la liberté des créatures. Il fallut ensuite débattre sur la prédestination proprement dite. Je suivis la même marche que ci-dessus. Je convins qu'on pouvait abuser de cette doctrine; d'ailleurs j'en avais un exemple tout récent dans la personne d'un jeune homme de Moutiers, dont il est parlé dans la partie du journal qui traite de ce lieu. Je lui dis qu'il n'était point nécessaire pour le salut de croire distinctement à cette doctrine, et encore moins de se disputer là-dessus, mais qu'il faut savoir supporter ceux qui l'admettent, d'autant plus que bon nombre de chrétiens éclairés en font un article de foi. Il avait de la peine à le croire, et disait qu'un homme qui connaît l'Ecriture ne pouvait pas penser ainsi. Cependant, il me céda encore cela. J'invitai en même temps Frédéric à ne point contester là-dessus, mais à laisser débattre ces questions oiseuses à messieurs les théologiens qui ont beaucoup plus de temps que nous, et qui souvent ont trop d'esprit pour faire leur chemin tout simplement sous la conduite du Seigneur. Par cette manière d'agir, j'achevai de gagner la confiance de Théodore, avec qui j'eus une conversation quelques heures après, et qui vint le soir à l'assemblée. Lydie alla aussi avertir quelques femmes de ses voisines, qui avaient manifesté quelque désir d'entendre l'Evangile. —

L'une d'entre elles est de Péréfite, et sœur de cette Marianne dont j'ai déjà parlé, née dans une maison chrétienne. Plusieurs qui auraient voulu venir aussi, n'osèrent à cause du ministre; car la cure est tout proche de la maison où nous étions. Enfin, quand il fut environ sept heures, comme personne ne venait plus, et quoiqu'il n'y eût que quelques femmes, j'ouvris mon Testament pour chercher un chapitre et commencer. Pendant ce temps il arriva une bande de jeunes hommes, curieux sans doute de voir ces Piétistes. On les fit entrer, et quand ils furent placés je commençai. Selon ma coutume, j'attaquai d'abord cette affreuse indifférence qui règne chez tous pour les choses du ciel, en traitant ces paroles : *Comment échapperons-nous si nous négligeons un si grand salut?* et autres semblables. Je leur lus ensuite aux Hébreux le chapitre XI qui traite de la foi, et leur montrai qu'elle était toujours agissante dans ceux qui sont cités comme exemples : *Noé craignit*, etc. Après la méditation je me levai pour prier; mais pendant la prière, il arriva une seconde bande beaucoup plus grande que la première, pour la plupart de jeunes gens. Il y avait entre autres une Allemande, servante du pasteur, qui eut la bonhomie de dire bas à quelqu'un : que son maître l'envoyait pour savoir ce qu'on faisait. — Voyant arriver tout ce monde, je pensai qu'il ne fallait pas m'arrêter là; et m'étant rassis je continuai à parler sans suite calculée, mais avec autant de simplicité et de clarté que je pus. Je leur expliquai diverses paraboles, et leur en proposai plusieurs, afin de leur faire mieux sentir la folie et

l'inconséquence du monde dans sa conduite envers l'Evangile. Je lisais de temps en temps quelques morceaux de l'Ecriture et les expliquais. Cela dura presque jusqu'à dix heures ; et pendant tout ce temps on n'entendit pas le moindre bruit, personne ne paraissait assoupi ; et si on ne les eût en quelque façon congédiés, ils ne s'en fussent pas encore allés. Quand tout le monde fut parti, Théodore me témoigna vivement combien il avait été joyeux de voir tant de monde, et surtout de ce que j'avais recommencé pour les derniers ; que tous en avaient profité.

Cependant cette bande de jeunes gens ne partit pas si tranquillement. Quand ils furent dehors, ils crièrent diverses choses, les uns étant pour, les autres contre ; et plusieurs restèrent autour de la maison, pensant qu'on avait encore *quelque mômerie* à faire ; car les fables qu'on débite, ici comme ailleurs, sur les chrétiens, sont aussi ridicules qu'infâmes. Lydie, en en voyant quelques-uns vers la fenêtre, sortit pour leur demander ce qu'ils faisaient là. Ils lui dirent qu'ils voulaient savoir ce qu'on faisait quand le monde était loin, ne se fiant pas à ce que je leur avais dit qu'on ne faisait que prier Dieu et lire sa Parole. Elle eut avec eux une assez longue conversation, quoiqu'il fît très-froid, et qu'il fût déjà onze heures et demie. Les uns dirent que tout ce que j'avais dit était bien bon, mais que cela était impossible...*A la chair et au sang*, répondit Lydie, *mais non pas à Dieu ;* et elle commença à les évangéliser en son patois, jusqu'à ce qu'ils s'en allèrent.

Le lendemain, samedi 16, la veuve Ch. alla de bon matin chez Théodore lui porter une hache, qu'il avait laissée la veille. Il était tout réjoui de ce qu'il avait entendu, et il était fâché contre sa femme et une autre qui n'avaient pas voulu venir, les appelant, avec une expression moins polie, des misérables, qui ne savaient pas le péché qu'on faisait en criant contre ces assemblées; que pour lui, il voulait dire au pasteur que rien n'était meilleur, et qu'il désirerait qu'on en eût chaque jour. Nous fûmes bien étonnés de ce grand changement, et nous n'osions espérer qu'il pût tenir contre les attaques du pasteur, à la première fois qu'il l'entretiendrait; mais nous verrons plus bas qu'il y a là quelque chose de solide.

Je partis dans la matinée avec Lydie, pour aller voir sa tante et sa grand'mère à Mallerai, à dix minutes de Bévillard, sur la route. La mère, bonne femme âgée de quatre-vingt-quinze ans, veuve depuis cinquante ans, mère de dix enfants, dont sept sont déjà morts, est la personne la plus intéressante qu'on puisse voir. Quand elle sut qui j'étais elle en marqua une grande joie, disant que, comme le centenier de l'Evangile, elle n'était pas digne « que les serviteurs du Seigneur vinssent sous son toit; » mais que cependant, Dieu, qui l'avait toujours gardée, ne la laissait point manquer de consolation. On voyait les larmes couler sur ses joues ridées, pendant qu'elle racontait les bienfaits du Seigneur à son égard. — « Toute ma vie il m'a comblée de biens, et je l'ai tant offensé! Et maintenant, il me soulage dans ma vieillesse, il me ménage tant! » (Elle a

conservé la meilleure ouïe, et peut encore lire sans lunettes.) « Oh! qu'il est bon pour une vieille méchante créature comme moi! » Je lui parlai de l'amour du Sauveur pour les pécheurs, et du salut qu'il donne à ceux qui se reconnaissent tels. *Adéô! Adéô!* (affirmative énergique dans leur patois), s'écriait-elle, en me citant des passages de l'Ecriture ou des versets de psaumes qui exprimaient son humilité et sa joie. Elle aime à entendre parler de son prochain délogement: c'est l'heure désirée qui doit la réunir pour jamais à son Sauveur, et l'affranchir du péché. Elle versait des larmes, ainsi que Lydie, en entendant chanter des cantiques.

Après le dîner il vint deux femmes, dont l'une, fille aînée de cette bonne vieille, est, depuis son enfance, toute perclue de rhumatisme, et marche péniblement avec des béquilles. A leur demande, je leur lus et expliquai un chapitre. Je quittai cette maison au coucher du soleil, pour me rendre à Pontenai, un peu plus loin, au nord de la route, où il y a un frère nommé Daniel Girod, dont la femme est aussi convertie. Ils envoyèrent aussitôt avertir leurs voisins, qui les avaient priés de leur faire savoir quand il y aurait assemblée; mais, intimidés par les menaces du ministre (ils sont aussi de la paroisse de Bévillard), la plupart n'osèrent pas venir; les uns prétextèrent quelque affaire; d'autres dirent tout bonnement la raison qui les retenait. Il y eut même des gens qui dirent des injures à la nièce de Girod, qui leur avait été envoyée. L'ennemi avait d'ailleurs trouvé un autre expédient pour détourner son monde. Justement, ce soir-là, un corps de mu-

siciens amateurs venait s'exercer dans ce village, où plusieurs d'entre eux habitent. On peut juger qu'avec tout cela l'assemblée ne fut pas nombreuse; mais il est bon pour les ouvriers du Seigneur qu'ils aient quelquefois du mécompte ; cela les humilie, et leur rappelle que c'est pour le Seigneur, et non pour eux, qu'ils travaillent.

Le lendemain, dimanche 17, je retournai à Bévillard, avec Daniel Girod, pour aller au sermon, où je m'attendais bien à être habillé comme à Bôle, pour le moins. Je le dis au frère Daniel, qui avait peine à le croire, quoique le pasteur eût déjà plusieurs fois apostrophé les chrétiens en chaire, les taxant d'hypocrisie, d'orgueil, etc.—Comme il était encore de bonne heure, nous entrâmes d'abord chez la veuve Ch., où j'eus l'agréable surprise de trouver deux sœurs de Champod. Ces deux jeunes filles, les seules de leur village qui soient converties, ont à souffrir tous les désagréments possibles, et ne peuvent, soit pour cela, soit à cause de l'éloignement, assister que rarement à l'assemblée. Elles étaient venues à Bévillard pour le sermon (c'est aussi leur paroisse), et venaient, en attendant, voir Lydie. Elles furent aussi surprises et réjouies que moi, et dirent que puisque j'étais là, elles y resteraient l'après-midi. Sur ces entrefaites la cloche sonna, et nous montâmes au temple. Il y avait beaucoup de monde, qui semblait nous manger des yeux, et personne ne se plaçait dans les bancs où il y avait quelques Piétistes. Enfin, voici arriver le pasteur. C'est un homme déjà sexagénaire, mais fort, assez grand, homme de quelque talent, qui a été long-temps

juge-de-paix, et passe encore pour grand plaideur. Il monte en chaire, et indique le psaume ; on peut bien dire qu'on nous a chanté sottise à l'église ; car voici le verset même : *Ne cesserez-vous donc jamais, cruels ! de troubler notre paix? Craignez la justice divine!.... Soudain tu vas périr, méchant!* etc. (Ps. LXII, v. 2). — Ces paroles, braillées à toute force, au son d'affreuses trompettes [1], semblaient plutôt une musique d'enfer qu'un concert spirituel. Le verset, dont personne ne méconnut le sens, annonçait bien quel serait le texte : *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui fermez le royaume!* etc. *Malheur à vous, Pharisiens, qui dévorez les maisons des veuves!* etc. *Malheur à vous, Pharisiens, qui courez la mer et la terre pour faire un prosélyte!* etc. (Matth. XXIII, v. 13-15). On peut juger de ce que fut un sermon fait là-dessus par un homme plein d'amertume et de force. Il serait impossible de calomnier l'œuvre de Dieu avec plus de noirceur et d'effronterie, tout en affectant la plus saine orthodoxie, l'amour du Sauveur, l'amour des âmes; et en disant que Dieu seul peut juger des cœurs ; tandis qu'il nous jugeait lui-même avec la plus inconcevable hardiesse ! Il faudrait citer le sermon entier, pour en donner une juste idée. Ma contenance fut moins provocatrice qu'à Bôle (car là, elle l'avait été) ; mais je fixai le pasteur, tout le temps, avec un air calme et assuré,

(1) Dans tout le pays, le chant d'église est ainsi accompagné de trompettes ou de clarinettes énormes, dont le pavillon a environ un pied de diamètre. *Edit.*

évitant toute apparence de confusion. Le pauvre auditoire s'est réellement diverti de tout cela, et on peut dire que, pour cette fois, le pasteur a été le joué. Il ne se contenta pas de ce sermon; il annonça à son auditoire que, quoiqu'il eût déjà traité cet *important sujet* plusieurs fois, il se proposait de faire encore, dans le discours suivant, une application plus directe de ces paroles, etc. — Le temple est situé au-dessus du village, du même côté que la maison de notre frère Frédéric, en sorte que pour aller chez lui, nous n'eûmes pas besoin de traverser devant personne. Mais nos autres frères et sœurs, qui eurent à essuyer les moqueries du public, s'en allèrent tout indignés contre cet homme, et se promirent bien de ne pas retourner, pour le moment, à l'église, et de ne pas aller communier le dimanche suivant, ou d'aller le faire à Moutiers. Frédéric et sa femme prirent la même résolution, et je ne m'avisai pas de les en détourner; mais je leur conseillai fortement de ne point s'abstenir de communier pour cela, et d'aller, sans manquer, dans quelque autre paroisse, sans cacher au public la raison de cette démarche.

Un moment après être arrivés chez Frédéric, nous vîmes venir nos deux jeunes sœurs de Champod, avec Lydie. Nous passâmes l'après-midi à chanter des cantiques, et en conversations édifiantes. Elles s'attendaient bien à être tancées d'importance au retour, quand on saurait d'où elles venaient : leurs frères sont les plus acharnés contre elles, aussi bien que les autres jeunes gens de la commune.

Ce qui anime ainsi les garçons de ces villages,

c'est de voir se convertir des jeunes filles, qui sont alors perdues pour le bal et les soirées champêtres.

Pendant une partie de ce temps, Frédéric était descendu au village, où il fut insulté par les passants, pour avertir quelques personnes que nous passerions la soirée chez lui, hors du village ; car il pensait que, sa belle-mère demeurant vis-à-vis de la cure, les gens n'oseraient venir chez elle, vu qu'étant au milieu du village on serait exposé aux insultes des malveillants. Mais sa précaution fut inutile. Les uns, intimidés par le pasteur, n'osèrent pas venir; d'autres trouvèrent que c'était trop loin, et que les chemins étaient trop mauvais. Cependant plusieurs manifestèrent qu'ils étaient scandalisés de ce sermon. Frédéric, voyant qu'il ne venait personne, était très-sot. Je l'aurais été aussi ; mais je pensai que cela était très-avantageux pour nous, afin que tout sujet de nous glorifier fût exclus. Je parlai de ce sens à Frédéric, et je vis bien qu'il n'était point inutile de parler ainsi pour lui en particulier.

Comme nous étions très-tranquilles, arrive chez Frédéric un certain pendulier prétextant avoir quelque chose à demander, outil ou autre chose. Il était ivre, et il me fit plusieurs questions, auxquelles je ne répondis pas un mot. Lydie répondit pour moi ; et j'eus encore là une occasion de juger de son zèle et de sa fidélité à annoncer l'Evangile. Mais ce n'était pas le moment, et cela n'amena que de mauvaises querelles; car l'individu était venu exprès pour cela : il passe pour un très-méchant homme. Je sortis un moment ; et lui, voyant que j'étais parti, s'en alla peu après. Nos amis, pour qui tout

cela était nouveau, étaient un peu désorientés et s'étonnaient de ma sérénité, ne comprenant pas qu'au lieu de me plaindre de ces désagréments, je pusse avoir toujours quelque chose de consolant à leur adresser. Je leur dis que j'étais accoutumé à toutes ces choses, et que le chrétien devait faire sa nourriture de l'opprobre de Christ; on s'habitue à cela, et même on y prend goût, leur dis-je, comme un vieux soldat au bruit du canon. Je les exhortai à n'y pas prendre garde, et à s'occuper sérieusement d'eux-mêmes, leur montrant que le monde aurait gagné son procès s'il pouvait, en absorbant nos esprits par la persécution, nous tenir loin du Seigneur et nous faire oublier notre sanctification. Ils en convinrent, et nous parlâmes d'autre chose.

Le lendemain nous descendîmes au village. Lydie, qui était redescendue la veille, et sa mère nous donnèrent d'assez bonnes nouvelles; cette dernière avait été le soir dans quelques maisons où l'on paraissait scandalisé du pasteur, entre autres un certain tailleur, qui jusqu'alors avait passé pour un incrédule. Lydie apprit aussi qu'un des enfants qui étaient venus le vendredi soir à l'assemblée avait tout raconté à ses parents, leur disant: *Je ne connaissais pas Dieu, mais je le connais maintenant!* Ces pauvres gens avaient été touchés de ce qu'il leur avait dit; et Lydie se proposa de les voir souvent, et, s'il est possible, d'affermir cette semence dans leur cœur. Nous apprîmes aussi que Théodore, le frère de Frédéric, était très-indigné du sermon, et qu'il l'avait témoigné publiquement, déclarant que, pour lui, il n'oublierait jamais les bonnes choses

qu'il avait entendues dans cette assemblée. Il était surtout outré de m'entendre accuser d'hypocrisie et d'orgueil. Comment! disait-il; est-ce de l'orgueil de se mettre plus bas que les autres, et de s'avouer le premier des pécheurs! — Il interrompait les conversations frivoles qu'on tenait autour de lui, pour répéter les paraboles et les comparaisons que j'avais faites. Celle-ci, en particulier, l'avait frappé, et il paraissait se l'appliquer : Les prisonniers français, transportés au fond de la Russie, jouissaient d'une aussi grande liberté que les habitants; on ne les surveillait et ne les gênait point, parce qu'il leur aurait été impossible de s'échapper; tandis que ceux qui s'approchaient des frontières étaient poursuivis et harcelés; on les tenait de près, de peur qu'ils ne sortissent du pays : ainsi, les enfants du monde, qui sont bien en avant dans les terres du prince de ce monde, n'ont point de combats et se croient très-libres, parce qu'ils ne font que changer de province dans le domaine du mal, sans en sortir; tandis que ceux qui commencent à s'approcher du Seigneur pour être délivrés, réveillent sur eux l'attention du Diable, qui lance ses serviteurs après eux et les attaque au dehors et au dedans, de toutes manières, pour les empêcher de gagner la frontière du salut, savoir, la croix de Christ, ou pour les en arracher s'ils y sont déjà.

Je trouvai chez la veuve Charpier notre frère Girod. Il ne pouvait en revenir de ce sermon. Je tâchai de le remettre, en lui disant qu'il n'y avait rien là que de très-naturel et à quoi il ne fallût s'attendre. Il vint avec Lydie et Frédéric m'accom-

pagner jusqu'au pied de la montagne que je devais traverser pour venir à Péry, et pour prendre de là la route de Bienne, sans passer à Pierre-Pertuis. Là il nous quitta pour retourner à Pontenay. Lydie vint jusqu'à moitié chemin de la montagne : elle ne pouvait se résoudre à retourner. Mais comme la côte était rapide, et que nous commencions à trouver beaucoup de neige, elle n'eut pas la force de monter davantage, et me quitta, en me disant : que son plus grand désir était de devenir une véritable chrétienne ; qu'en attendant elle me priait de saluer de sa part tous les chrétiens de ma connaissance, les conjurant de ne pas l'oublier dans leurs prières, ainsi que sa pauvre patrie, afin que le Seigneur veuille y envoyer des ouvriers fidèles. Frédéric vint jusqu'au haut de la montagne, qui, étant la première chaîne du Jura, du côté des Alpes, est aussi élevée qu'aux environs de Genève. Chemin faisant, j'eus beaucoup de plaisir à entendre parler cet homme : tout prouve qu'il est aussi simple que sérieux dans sa voie. M'ayant mis sur le chemin de Péry, il s'en retourna.

Voilà où en était le commencement de l'œuvre de Dieu dans le Val-de-Tavannes, le 18 décembre 1820. Puisse le Seigneur faire pleuvoir abondamment ses bénédictions sur ce germe à peine éclos, et le garantir, par son ombre salutaire, des ardents rayons du soleil qui voudraient le consumer, et des épines qui voudraient l'étouffer !

On s'étonnera peut-être que j'aie laissé les choses en tel chemin ; mais plusieurs raisons que je ne puis présenter ici, et dont je parle dans la lettre

de Berne, exigeaient que je poursuivisse mon voyage vers cette ville ; d'ailleurs la décadence de ma santé m'obligeait de quitter sans délai le Jura ; l'air de plus en plus vif contrastant avec la chaleur excessive des poêles où les paysans se tiennent ; le pain d'épautre, les viandes salées et coriaces, ne pouvaient plus convenir à ma poitrine, fatiguée par un exercice continuel de prédications, de conversations et de chants ; aussi je me sentais chaque jour plus faible ; j'étais incommodé de la toux et d'une saveur de sang sur la langue ; j'avais perdu l'appétit et j'éprouvais de la difficulté à respirer. Mais la traversée pénible d'une haute montagne, avec la fatigue du reste de la route jusqu'ici, m'a rendu l'appétit ; et une nourriture meilleure a achevé de me remettre en deux ou trois jours.

Neuchâtel, le mercredi 10 janvier 1821.

Je viens de recevoir un permis de séjour jusqu'au 5 avril, terme de mon passeport. — Plusieurs s'opposent et menacent, mais jusqu'ici le gouvernement tolère, et le Seigneur ouvre chaque jour quelques cœurs. Priez le Seigneur pour la ville et pour moi : avec de la prudence et de la confiance en l'Eternel, tout ira bien. — Je reprends avec quelques détails mon journal, en date du dimanche 5 novembre 1820, pour ce qui concerne la vallée de Moutiers.

Je ne sais si j'ai déjà dit quelque part ce qui s'est passé entre le gouvernement et les assemblées de

Moutiers. Voici ce qui m'a été raconté à plusieurs reprises, et qu'on m'assure être parfaitement vrai. Les pasteurs des paroisses de M., de C., et peut-être d'autres encore, présentèrent une requête au gouvernement au sujet de ces *sectes* qui venaient troubler l'ordre et la paix de l'Eglise, et même l'ordre civil. Un pasteur de Berne fut appelé devant l'avoyer, pour dire ce qu'il en savait. Il répondit qu'il n'y avait là aucune apparence de secte; que c'étaient des chrétiens qui cherchaient à s'édifier mutuellement; que le mieux était de les laisser en paix si l'on voulait éviter les sectes, mais qu'en les inquiétant on ne manquerait pas d'en occasionner. — Là-dessus, un des directeurs de la police centrale fut envoyé sur les lieux pour connaître « de cette affaire. » Il vint à Moutiers, chez le bailli, qui sans doute l'informa d'abord; il vint ensuite à l'assemblée, qui se fit comme de coutume. Il parut recueilli; et ensuite, quelqu'un qui l'accompagnait lui ayant demandé ce qu'il en pensait, il répondit qu'une seule chose l'affligeait. On lui demanda quelle? « C'est, dit-il, qu'il n'y ait pas de telles réunions dans toutes les communes du canton! » — Il est venu, depuis, deux fois à Moutiers, et toujours à l'assemblée.

Le jeudi, 16, j'allai à Grand-Val. J. S. me reçut avec joie, et courut aussitôt avertir amis et ennemis qu'il y aurait ce soir assemblée chez lui. Pendant ce temps je restai avec sa femme et sa servante, toutes deux converties depuis peu. La première lui a causé beaucoup de peine dans le temps où lui-même fut réveillé. Elle le tour-

mentait pour qu'il n'allât plus aux assemblées, qu'il laissât ses livres, etc. Un frère n'aurait pas pu mettre le pied chez lui ; elle l'aurait maltraité. Mais le Seigneur, toujours riche en miséricorde, avait résolu d'amener aussi à lui cette âme rebelle. Un samedi où, après l'avoir accablé de reproches et d'injures, elle se coucha très-fâchée, sa conscience se réveilla, et son mari l'entendit sangloter toute la nuit. La première chose qu'elle lui demanda le matin, fut d'aller avec lui à l'assemblée de Moutiers. Elle ne voulut pas pour le moment lui dire tout ce qu'elle avait au cœur ; mais sa conversion date de ce jour. — Le soir, la chambre qui n'est pas bien grande se remplit. Pour commencer nous chantâmes quelques cantiques : et j'ai continué de faire ainsi à toutes les assemblées, en manière de leçons de chant.

Plus tard je vins à Crémine. Durant la journée je vis plusieurs personnes, entre autres E. G. C'est un homme fort simple, mais de beaucoup de bon sens, léger et bouffon par caractère. Il négligeait l'Evangile sans le haïr, et approuvait les Piétistes sans les imiter ; mais il fut frappé, ce printemps, de la mort prématurée de son beau-frère, jeune homme fort comme un Hercule, robuste comme un chêne, ancien sergent-major de grenadiers, fier et brave, qui a été converti avant de mourir, et a été l'occasion du réveil de plusieurs. Voici ce qu'il y a de remarquable dans le sien. Dans le temps où sa maladie devenait grave, son ami et compagnon de débauche, David G., vint le voir. Ils parlaient de leurs anciennes aventures : quand le dernier, qui n'était

pourtant pas encore converti, interrompant tout à coup, lui dit : *Fritz! c'est assez parlé de ces choses; si tu allais mourir bientôt? Nous ferions mieux de penser plus sérieusement!* A ces mots, Fritz répondit par un soupir et bientôt par des larmes. Dès lors commencèrent ses inquiétudes et ses angoisses. Les parents de David, et bientôt David lui-même, que cet événement détermina à suivre Christ, lui portèrent les consolations du saint Evangile. Peu après, il devint sérieux; et il venait souvent trouver sa sœur, la mère de David, pour lui demander des conseils. Elle ne pouvait le croire sincère; mais comme il ne voulait plus parler que de l'Evangile, elle vit bientôt qu'il y avait là du sérieux, et elle lui répondit selon ses désirs. Il eut cependant de la peine à trouver le repos. Un jour il vint tout exprès à Moutiers pour parler à notre sœur de G. Il monta au château. Comme il approchait, il la vit seule dans la cour : une fausse honte le retint et il passa sans lui avoir parlé. Le dimanche suivant, il vint à l'assemblée ; il y fut si touché qu'il ne cessa de pleurer, sans s'en apercevoir. Après le service, Mlle de G. lui adressa la parole ; mais il en fut si honteux qu'il ne se souvint pas de ce qu'elle lui dit. Enfin quand il put croire que Jésus entendait ses prières et voulait le sauver, il fut consolé. Si quelqu'un suit le Sauveur comme un petit enfant, c'est bien lui. Il dit lui-même : « Je n'ai » jamais rien compris à tous ces livres ni aux longs » discours ; mais je sentais que j'étais mauvais, et » qu'une voix me disait : « Tu es perdu par tes pé- » chés, » et j'ai eu peur. Puis on m'a dit que Jésus

» voulait et pouvait me sauver; je n'y ai rien
» compris, mais je l'ai cru; je l'ai prié et je suis
» content. Maintenant je n'aime plus les choses du
» monde; j'évite les mauvaises compagnies(il nomme
» ainsi tout ce qui n'est pas chrétien), et je demande
» à Dieu qu'il garde mon âme de péché. Pour un
» pauvre ignorant comme moi, c'est tout ce que je
» puis faire.» C'est bien assez, lui dis-je; plût à Dieu que, pour soi, chacun s'en tînt là! — Sa femme a aussi été convertie cette année... Après l'assemblée, S. me présenta un jeune frère nommé D. S., comme lui ; ce jeune homme, qui a tout-à-fait l'air montagnard, est cependant régent *des plus petits*, depuis cet hiver. Il fut réveillé l'été dernier, ainsi que ses parents, par Samuel Gobat. Très-prévenu contre les Piétistes, il se trouva sans s'en douter dans une de leurs assemblées, et n'osa pas sortir: Samuel G. est très-doux et persuasif, et lui fit quelque impression; mais pour cette fois, la prévention l'emporta encore; ce ne fut que la seconde fois qu'il osa écouter tout de bon et qu'il fut réveillé. Il engagea ensuite ses parents à assister aussi aux assemblées ; et son père qui, huit jours auparavant, était le premier à crier que la canaille seule pouvait aller à ces assemblées, y a été depuis lors le plus assidu; mais le grand-père et la grand'mère sont encore bien ennemis et ne veulent plus les voir.

Je retournai le lendemain à Crémines, où je trouvai D. G. très-affligé. Il avait appris que les deux sœurs de Marianne D. s'étaient laissé entraîner à un bal, peu de jours auparavant, et il était surtout navré de voir que Marianne ne témoignât aucun re-

pentir de sa faute. Il me pria de l'accompagner le même soir à C. et d'y tenir l'assemblée chez ces mêmes D. Il avait déjà, dans une lettre, reproché à la mère sa conduite peu chrétienne; mais il pensait qu'on écouterait mieux un étranger que lui. Quoique assez bien reçu, je ne témoignai pas beaucoup de joie de les voir, et je parlai avec sévérité sur l'amour du monde, ayant choisi pour cela les passages qui s'y rapportent. Marianne comprit bien à qui cela s'adressait; aussi fut-elle confuse, et ne put-elle se joindre au chant du cantique : *Au monde, à ses faux biens*, etc. La mère pria David de rester un instant pour s'expliquer avec lui. Le lendemain dimanche, elles vinrent à l'assemblée à Crémine, et le soir du même jour nous retournâmes faire une réunion chez eux. Marianne paraissait avoir sérieusement réfléchi aux discours de la veille. Elle me dit avant de me quitter et les larmes aux yeux : « C'est maintenant que je connais que vous êtes un vrai serviteur de Dieu; car c'est là la fidélité, d'avertir les pécheurs, afin qu'ils évitent la colère à venir. »

Je passai à Moutiers tout le mercredi ; et le jeudi, 23, je montai à la Montagne-de-Moutiers, hameau situé au sommet de la montagne qui sépare le Grand-Val de celui de Délémont. Cette montagne est bien pour le chrétien le point le plus intéressant du pays. Il n'est presque pas de maison où l'on ne trouve, outre la Bible, les sermons de Nardin, les cantiques des Frères, etc. C'est là que demeurent le père et le frère de Théophile Schaffter, élève de l'institut de Bâle. Le père connaît l'Evangile depuis nombre d'années. Il a quatre

fils et cinq filles. Un des fils est dans l'Eglise des Frères, à Christiansfeld en Danemarck, et un autre est à l'institut. Celui-là était le plus mondain de toute la famille, et en quelque sorte de tout le pays. Le cadet, qui est à la maison, est maintenant converti ; il était catéchumène de Bost en 1818.— J'entrai chez un nommé Br. dont la fille est malade depuis cinq ans. Sophie (c'est son nom) a appris à l'école de l'affliction à connaître quelle est la grandeur de la miséricorde du Seigneur, et la gloire de son héritage dans les saints. Ayant pris froid à la suite d'un bal, elle fut incontinent accablée de douleurs violentes dans tous les membres ; le médecin déclara que c'était un rhumatisme sur les nerfs. Tous les remèdes furent inutiles ; Sophie perdit en peu de temps l'usage de ses membres et même de ses yeux ; et avec cela, tourmentée par le sentiment de ses péchés, elle fut près de trois ans dans cet état sans connaître l'ami des pécheurs. Mais enfin Jésus s'étant manifesté à son cœur, elle reprit courage ; ses maux lui parurent plus supportables, elle recouvra assez de vue pour pouvoir lire quelques lignes de suite, et puiser ainsi dans la Parole du Seigneur de quoi fortifier son âme. Maintenant elle peut se tenir debout et lire assez facilement, quoiqu'elle souffre encore beaucoup ; mais le Seigneur la soutient bien visiblement : jamais une plainte, un murmure ne s'échappe de ses lèvres : « Le Sauveur m'aime, dit-elle, c'est pour cela qu'il m'éprouve ; je suis trop heureuse qu'il ait daigné m'amener à lui par cette affliction ; et c'est encore pour me retenir près de

lui qu'il la prolonge. Qui sait, s'il me rendait la santé, si je ne retournerais pas dans le monde, *souiller les vêtements blancs qu'il m'a donnés?* »

O combien la grâce du Seigneur rend sages les insensés et entendus les simples ! J'ai vu plusieurs fois cette chère sœur ; mais jamais je n'ai passé avec les savants et les intelligents, je ne dis pas seulement du monde, mais même d'entre les chrétiens, de moments aussi agréables et aussi profitables pour mon esprit et pour mon cœur, qu'auprès de cette humble montagnarde, qui, vu son état de maladie et l'isolement de son domicile, n'a que rarement l'occasion de voir des personnes qui puissent l'édifier ou l'instruire. Elle a auprès d'elle sa nièce, nommée aussi Sophie, qui la soigne et la remplace dans le ménage ; elle est aussi convertie. C'est une des premières que j'avais vues en arrivant à Moutiers. Elle avertit les gens du hameau qu'il y aurait une réunion à la Montagne, et ils y vinrent le soir, ainsi que ceux de deux ou trois autres hameaux qui avaient aussi été avertis. L'assemblée fut assez nombreuse : j'eus soin de parler avec beaucoup de simplicité, car plusieurs ne savent que très-peu de français.

Je visitai le lendemain plusieurs familles voisines, et le soir je tins encore une réunion. Je redescendis le surlendemain, mais j'y suis retourné deux fois pendant le courant de décembre. J'y ai toujours trouvé le même zèle et le même empressement à venir entendre l'Evangile. C'était un spectacle agréable que de voir dans le lointain et au travers du brouillard, sortir de tous côtés des lanternes

des petits bois de sapin qui séparent les différents hameaux. On regrettait beaucoup que je ne pusse pas parler allemand ; car la moitié des habitants de cette montagne n'entendent que cette langue ou le patois, et un grand nombre, surtout parmi les anabaptistes, sont très-avides de la Parole de Dieu. — Je ne pense jamais sans attendrissement à cet heureux séjour où, bien loin du bruit et de la corruption des villes et des pays plus peuplés et plus fertiles, on peut s'entretenir librement des grâces du Seigneur avec des âmes simples, mais ardentes pour les choses du salut.

... Je retournai à Roches, et j'y tins une assemblée. Il y arriva un fait qui n'est pas nouveau, là où l'Evangile est prêché en simplicité. Deux femmes qui étaient venues la première fois, ayant été invitées de nouveau, répondirent avec humeur à la fille du maire : « Non certainement, nous n'irons pas entendre vos missionnaires ; vous les informez de tout ce que nous faisons, pour qu'ils nous fassent des remontrances devant tout le monde ! » — Elles se dissuadèrent pourtant plus tard de cela, et vinrent la dernière fois que j'y tins l'assemblée. Je vis ensuite un tanneur, nommé D. P. Je m'étais aperçu qu'il ne marchait pas bien saintement dans la voie du Seigneur, et qu'il ne jouissait pas de la paix que donne la foi. Je sondai un peu son cœur, et le trouvai agité et très-péniblement travaillé. Il avouait bien franchement sa misère, mais il protestait n'en pouvoir pas du tout sortir : « Je ne peux pas même prier », dit-il. — Je le poussai plus loin, et je découvris que la cause de cette inaction était chez lui

une croyance entière à la prédestination absolue. Il m'en avait déjà parlé plus généralement ; mais cette fois il se fit à lui-même l'application de cette doctrine, prétendant qu'il ne pouvait pas même désirer de sortir de cet état, et qu'ainsi il fallait attendre la volonté de Dieu. Mais, en attendant, il vivait loin du Sauveur et dans le péché : preuve qu'on doit être bien prudent dans la dispensation de la Parole, surtout dans les choses qui ne sont point essentielles au salut (1). On avait beaucoup parlé de prédestination devant lui avant qu'il fût vraiment en Christ, et cela lui a été très-nuisible.

Je n'ai plus rien à dire de particulier sur cette contrée, qui, quoique bien bénie du Seigneur, a cependant besoin d'être visitée par des ouvriers fidèles. Le relâchement et la crainte du monde, souvent sous les formes de la sagesse et de la modération, prendraient bientôt le dessus. — Chers frères, priez pour ces contrées !

(1) Plus tard il parla plus exactement, et comprit qu'il ne s'agit pas de taire une vérité, mais de l'accompagner des autres vérités qui lui font équilibre. *Edit.*



CHAPITRE III.

MISSION A GRENOBLE.

Après avoir fait dans la Suisse occidentale la tournée qu'on vient de voir, Neff songea à la France; et voici une lettre qu'il écrivait à un ami, alors à Grenoble, afin d'en avoir quelques informations. On verra que, sans présenter rien qui fût au fond trop léger, le ton de cette lettre était badin. S'il était nécessaire d'excuser ce fait, un mot y suffira : il ne voulut pas envoyer cette lettre; et elle est restée entre les mains de sa mère, qui me la communique à ce moment. Je pense que cette circonstance en dit assez pour justifier la forme peu grave de ces lignes, dont le fond reste si sérieux : c'est une causerie comme chacun de nous en fait dans l'occasion, quand il parle avec des amis ; on verra aisément que la gaîté qu'elles respirent n'a rien de profane et point de malice; et on sera sûrement frappé de la bonne grâce et de la pénétration avec laquelle l'auteur traite, vers la fin, la question si importante de l'égalité des chrétiens entre eux; comme aussi l'on remarquera l'indulgence avec laquelle il se soumet au préjugé qui fait des ecclésiastiques une caste distincte de ce qu'on appelle les laïcs, préjugé qui est rentré dans le réveil presque aussitôt qu'il en était sorti.

Ses expressions militaires s'expliquent toutes seules par la profession dont il sortait.

Je dois prévenir les étrangers (qui ignorent facilement les proverbes ou les traditions populaires des autres pays)

que M. Neff, en parlant de « recrues qui ont appris à connaître leur droite d'avec leur gauche, » fait allusion à une raillerie des citadins contre les campagnards de certains cantons. Pour indiquer la simplicité de ces gens, on dit quelquefois qu'il faut employer toutes sortes de moyens artificiels pour leur apprendre à obéir aux commandements des manœuvres, et que, par exemple, au lieu de commander à droite ou à gauche on leur dit : Tournez-vous du côté du château de M. le baillif (c'était anciennement le nom des gouverneurs dans le canton de Vaud), etc.
Voici maintenant la lettre dont il s'agit.

Genève, le 20 août 1821.

Cher ami et frère,

Tu devrais t'étonner de ce qu'on se souvient encore de ton nom ; car tu n'as pas beaucoup pris de peine pour nous en faire souvenir. Cependant, quoiqu'on n'entende guère parler de toi, nous espérons que tu n'es pas mort, et que la présente te trouvera encore dans ce monde, ainsi que toute ta famille. Nous espérons de plus qu'elle te trouvera content et heureux, autant qu'on peut l'être ici-bas, parmi les soucis de la vie, d'un côté, et les assauts des ennemis de notre âme, de l'autre. Nous pensons souvent à toi, et j'imagine que tu penses aussi à nous ; mais cela ne suffit pas ; il faut nous écrire une bonne fois, de tes nouvelles d'abord, et puis de celles de Grenoble, car nous n'en apprenons rien que par la gazette, qui n'en dit pas grand'chose ; et si le Seigneur y travaillait, elle ne nous en dirait rien absolument. C'est

donc à toi de faire, dans ce sens-là, le gazetier ; et, soit du bon, soit du mauvais, que tu chantes victoire ou misère, il faut nous dire deux mots. Parle-nous du passage de Cook (1), non pas le grand déterreur (2) d'îles, mais le déterreur de morts spirituels. Spirituels ! Expression absurde ! Mais y a-t-il tant besoin de s'expliquer, quand on écrit à un méthodiste (3) ; il doit entendre à demi mot tout ce jargon de *morts*, de *vivants*, de *sommeil*, de *réveil*, etc.

Mais c'est assez causé : venons au fait. Une petite visite du sergent Neff te ferait-elle plaisir? ou plutôt, servirait-elle à quelque chose dans ton pays? Je dis ton pays, parce que les méthodistes sont chez eux partout. Crois-tu qu'il y ait des recrues à faire ou à exercer? Y en a-t-il déjà quelques-uns qui connaissent la *droite* de la *gauche*, et qui aient fait le demi-tour, *à droite conversion*, et qui regardent *du côté du château de Mons lo Balay*, du grand Baillif, tu m'entends? On avait proposé à Jean-Guillaume G., ou à E., d'aller remplacer le chef du poste pour un mois ; mais il n'y a guère apparence que ça puisse aller ; d'abord parce qu'ils ne sont pas encore revenus de la promenade militaire; puis parce qu'ils seront bien aises de rester quelque temps en quartier ici, pour organiser le bataillon.

(1) Missionnaire wesleyen.

(2) *Discoverer ; Entdecker.* — Singulière expression, comme on voit.

(3) Ici Neff employait l'expression plus commune qui figura pendant les premiers temps du réveil, et que je n'ai pas voulu répéter. Mais on conçoit que son emploi par lui marquait l'indifférence que le chrétien éprouve aisément pour les dénominations injurieuses. C'est dans le même sens que Paul disait : *La folie de Dieu* etc.

On avait pensé à moi ; mais je ne suis que sous-officier ; et l'état-major ne voudrait pas peut-être que le poste fût commandé par quelqu'un qui ne porte pas le hausse-col ([1]). Tâte un peu le terrain, pour voir *de quoi il tourne*, et si l'on ne peut aller prendre la chambre du capitaine ; si, au moins, on peut se placer utilement en *serre-file* ([2]).

Il paraît que les pressentiments de Neff sur la convenance d'une tournée à faire à Grenoble étaient bien fondés ; car nous le trouvons trois semaines après dans cette ville, comme l'indique la lettre qui suit. Le pasteur de cet endroit, chargé d'un troupeau qui pourrait former, par son étendue et sa dispersion, deux ou trois paroisses, avait besoin d'un aide, à ce qu'il paraît ; et Neff s'y rendit. On verra que le début de la lettre conserve encore quelque chose de ce ton badin de la précédente, qui ne reparaîtra plus jamais dans le reste de ses lettres. Les considérations que nous avons déjà présentées à ce sujet s'appliquent encore à ce nouveau cas.

Grenoble, le 9 septembre 1821.

Si tu as bon odorat, tu dois t'apercevoir que cette lettre sent le prêtre ; car il y a peu d'instants que j'étais enveloppé de la noire tunique, qui distingue du vulgaire les graves enfants de la liturgie. Je suppose que tu aurais ouvert de grands yeux si tu m'avais vu paraître dans cet uniforme, et monter l'escalier de la tribune sacrée. Mais, badinage à part,

(1) *Gorget ; neck-piece — Ringkragen.*
(2) Dernier soldat de la file ; *the bringer-up ; — Hintermann.*

il y a une foule de cas où « l'habit fait le moine; et puisque, sans cet appareil, on n'a pas le droit dire publiquement la vérité, il faut donc bien prendre quand on le peut. Pourvu qu'on prêche vérité, qu'importe la robe! J'appréhendais un p de faire un sermon en règle; et cette crainte n pas peu servi à me rapprocher du Seigneur et à faire prier davantage. J'ai commencé vendredi mettre quelques idées en note sur ce texte, *Di était en Christ*, et les deux versets suivants (2 C v, 20-22). J'ai préparé d'avance de gros en gros première partie, dans laquelle je tâche de démtrer que l'homme étant de sa nature affectio aux choses de la terre, et ainsi ennemi de Dieu, a besoin de se réconcilier avec lui; dans la s conde que j'ai improvisée, j'ai démontré comm nous pouvons être réconciliés. — Le Seigneur m' singulièrement soutenu; je n'ai éprouvé presq aucune émotion; et j'ai pu parler avec toute h diesse, faisant à mes auditeurs une application co tinuelle de ce que je leur disais, et en appelant sa cesse à leur conscience. Je ne leur ai pas caché no plus, en leur rappelant la parabole du festin d noces, que je n'espérais pas beaucoup du gra nombre; que très-probablement ils n'accepteraie pas tous l'invitation, et qu'ils retourneraient, l'u à sa métairie, l'autre à son trafic.

Nous avons averti quelques personnes, que tou les soirs à sept heures il y aura réunion; j'ignore s'il y viendra quelqu'un. Br., qui m'a précédé, peu de relations avec les gens d'ici, qui sont deu fois morts; c'est pourquoi il n'a pu encore m'in

roduire nulle part ; d'ailleurs il est un peu décou-
agé ; et il faut l'arracher de chez lui pour lui faire
aire une demi-lieue, ce qui me prive de faire des
onnaissances dans les environs, où j'irais leste-
nent à pied quand une fois je serais introduit.
Priez le Seigneur qu'il veuille bientôt ouvrir quel-
ques portes à son Evangile, car je ne crois pas que
a prédication publique soit ici, pour le moment, de
grand secours ; on y est accoutumé ; c'est un vain
son qui frappe l'air. Priez surtout pour notre cher
Br. ; les désagréments qu'il a éprouvés et les sou-
cis qui l'assiégent l'ont aigri ; et il sent lui-même
qu'il a un grand besoin de la grâce du Seigneur,
d'un esprit patient et résigné. Ah ! c'est une triste
chose, pour un homme occupé au temporel, que
d'être éloigné des frères et entouré de mondains.
Je me plais à penser que pendant que je trace ces li-
gnes, vous êtes réunis comme en famille pour fêter,
par un repas de charité, l'arrivée de nos frères, et
que j'y suis présent par les deux mots que contenait
ma dernière. Laissez ignorer à Grenoble ce que j'ai
été, et même ce que je suis encore, selon le monde,
un simple laïc ! Cela gâterait tout pour le moment ;
car ici je suis un pasteur, et rien d'autre. Cela me
fait quelquefois rire ; mais après j'en soupire, pen-
sant à la misère de ce pauvre monde qui ne veut la
vérité que dans certains ordres; puis à la malice de
Satan qui a su faire naître et entretenir de si fu-
nestes préjugés. Oh ! quand serons-nous véritable-
ment arrivés au siècle de la lumière !



A SES AMIS DE GENÈVE,

qui lui avaient reproché de l'imprudence, de la rudesse et un défaut de ménagements.

Grenoble, le 26 septembre 1821.

Je viens de déplier votre lettre du 22. Je ne parlerais pas selon la vérité si je disais qu'elle m'a fait beaucoup de plaisir ; et je ne pense même pas que vous l'exigiez. Je comptais recevoir un peu d'encouragement, et voilà que d'entrée on me coupe les bras (1).

N'allez pas croire, malgré cela, que je vous sache le moins du monde mauvais gré de votre franchise ; au contraire je vous en remercie bien sincèrement ; mais c'est contre ceux qui vous suggèrent ces avis que je suis fâché ; puis aussi contre moi, sous d'autres rapports. J'avais déjà bien souvent entendu les mêmes observations que vous me répétez, et de la propre bouche de ceux qui vous les ont faites (excepté de L. que je croyais moins pasteur que cela). Je crois pouvoir faire un triage parmi ces reproches, et d'abord en attribuer une partie à la timidité, à l'engouement pour l'église nationale et au mysticisme. D'ailleurs je ne partage pas en entier l'opinion de ceux qui pensent que je me suis fermé bien des portes par ma faute ; et que c'est aussi ma faute si je n'ai pas réussi auprès de plusieurs personnes. Le

(1) Combien de fois un missionnaire ardent éprouve-t-il les mêmes peines de la part de ceux qui regardent de loin ! *Edit.*

Sauveur lui-même n'a pas réussi avec tous, et on ne le recevait pas partout. Pour peu qu'on connaisse l'homme, on sait que la principale opposition est dans son cœur, et que c'est bien plutôt l'Evangile qui lui déplaît que l'évangéliste. Je connais des ouvriers qui, à cause de leur douceur et de leur prudence, sont très-bien venus par certaines personnes non converties, et qui, malgré cela, n'ont fait aucun bien à ces personnes, sinon de les rendre plus difficiles en fait d'Evangile; parce qu'aussitôt qu'on leur dit la vérité, elles prétendent qu'on n'a pas autant de charité qu'un tel; et il semble, à les entendre, que ce tel croit tout le monde chrétien! Non, non, je le répète, on ne peut bâtir une maison sans casser des pierres; et le véritable Evangile, présenté sans déguisement, doit être, ainsi que l'évangéliste, d'après l'Ecriture, en « odeur de mort à ceux qui périssent. » Jusqu'ici je me suis reproché de m'être conduit en Suisse, surtout dans le canton de Vaud, avec beaucoup trop de ménagements et de prudence humaine; je n'étais donc guère préparé à recevoir des reproches en sens contraire. Quand on ne voit les gens qu'un instant, tout est d'or. Si vous aviez eu le temps de sonder davantage les esprits, vous auriez peut-être compris la nécessité où je me suis trouvé plusieurs fois de me roidir contre des principes de lenteur ou de lâcheté dont on aurait voulu m'endoctriner. Peut-être que si j'avais écouté tout le monde, j'aurais paru plus aimable; mais la vérité en aurait souffert, et vous eussiez été avec raison les premiers à me blâmer. J'ai failli me laisser influencer; mais à

Dieu ne plaise qu'aussi longtemps que je serai à son service je cède aux temporiseurs ; au contraire; plus je fais d'expériences, plus je lis la Parole de Dieu, plus je réfléchis, et plus je suis affermi dans mes sentiments d'activité, de vigueur et de libre action touchant l'œuvre de Dieu. Que ne fait-on ces reproches à B..t? Il saurait que répondre ; il ne ménage pas autant que moi les amis du monde et les ennemis de Dieu. Comme je l'ai dit à Neuchâtel, je le répète ici ; quand il n'y aurait que B..t et moi pour tenir ferme le drapeau de la liberté évangélique, je ne céderais pas.

Voilà ce que j'ai cru pouvoir dire touchant celles de vos observations qui pourraient tomber sur des démarches ou sur des paroles résultant des principes que je viens d'exposer. Quant à celles qui n'ont réellement pour objet que l'âpreté, la violence de mon caractère, ou tout autre défaut personnel, je suis obligé de convenir qu'elles ne sont que trop fondées et qu'on pourrait m'en faire bien davantage. Aussi est-ce la seule chose qui me décourage véritablement ; car si mes imperfections n'existaient que dans l'opinion des hommes je m'en soucierais peu ; mais quand je considère, d'un côté la terrible opposition que trouve partout notre petite œuvre, l'espèce d'acharnement que la plupart de ceux qui devraient nous soutenir mettent à nous poursuivre, et l'esprit de timidité qui enchaîne presque partout les chrétiens ; — et que d'un autre côté je réfléchis aux innombrables imperfections de mon caractère, à mon peu de foi, à mon peu d'amour pour Christ et pour les âmes qu'il est venu

chercher, je suis tenté de maudire mon jour, comme Jérémie, et de me retirer dans quelque antre, comme Elie, en attendant que l'Eternel prenne mon âme. C'est une chose bien terrible qu'il faille des remèdes si amers pour guérir notre misérable orgueil, et que le Seigneur soit en quelque sorte obligé de retarder, de suspendre notre sanctification pour nous tenir dans l'humilité! Je sens cependant que cela est nécessaire pour moi; et je vois tant d'orgueil dans mon cœur, que je crains que jamais le Seigneur n'ôte l'écharde, ou plutôt les échardes, dont je suis comme lardé. S'il ne s'agissait que de rectifier quelque erreur de jugement, de changer mes principes (supposé qu'ils fussent mauvais), j'espèrerais encore qu'avec le temps je pourrais gagner, et devenir propre à l'œuvre de Dieu : c'est dans ce sens que les ouvriers qui sont maintenant si modérés et si extrêmement doux, ont changé; ils avaient commencé par l'exclusisme et l'esprit de parti. Mais si ce qui fait obstacle en moi est désavoué par ma volonté, et que jusqu'ici tous mes efforts aient été inutiles pour le surmonter, je n'espère pas plus en être affranchi que des défauts physiques que je puis avoir; et d'ailleurs, je l'avoue, je ne connais personne qui ait gagné de ce côté-là; c'est ce qui me décourage souvent. Me dire d'être doux, c'est dire à un bossu « tiens-toi droit. » Quant à L., qui vous a donné tous ces avis, j'espère qu'on trouvera un moyen de lui faire entendre qu'il s'est trompé en disant que nous avons arrêté l'œuvre de grâce en plusieurs endroits. Je l'ai presque cru dans un temps; mais plus je vois

de choses, plus je me persuade que là où l'on s'imagine que les frères ont fait le plus de mal, comme à Sainte-Croix, à Nomain, etc., c'est là justement que l'œuvre de Dieu est le plus sensible. Quant aux divisions que nous avons fait éclater, elles n'ont eu lieu qu'entre le bien et le mal ; et alors j'en bénis le Seigneur ; rien n'est si propre que le bruit pour annoncer un premier réveil ; et si on ne doit pas le chercher, il faut chanter Alléluia quand c'est le diable qui le fait. Je ne suis pas seul de cet avis.

Samedi 29. Je suis arrivé hier au soir de Vizille, où j'étais allé jeudi après midi ; je trouvai M^r et Mme O. en grand dîner chez un riche propriétaire, M. P. — Comme on m'attendait ce jour-là, M. O. s'était excusé, disant qu'il avait à me recevoir ; M. P., dont l'épouse est protestante, l'avait prié de m'inviter aussi ; mais comme j'avais dîné avant de partir, et que je ne me soucie pas du tout de figurer dans ces grandes sociétés catholiques et mondaines, je refusai ; et j'allai passer ce temps avec un compatriote suisse, caissier de la maison, qui me paraît fort aimable et assez bien disposé, au moins pour l'orthodoxie. Je tins ensuite l'assemblée à six heures et demie du soir, dans un des magasins ; j'avais un auditoire de soixante-dix ou quatre-vingts personnes ; la famille P., toute catholique, excepté la maman, assista aussi. Je prêchai sur cette parole de Paul aux Hébreux : « Comment échapperons» nous si nous négligeons un si grand salut ? » J'ai appris que les catholiques se sont scandalisés de ce que j'avais dit qu'il n'y a de salut que par Christ ; on a trouvé cela trop fort. Cependant je fus, immé-

diatement après, invité pour souper chez M. P. Je n'avais aucun prétexte pour refuser, et je fus introduit provisoirement dans un immense salon, où l'on jouait aux cartes à deux endroits. M. P. vint vers moi et m'entretint quelque temps ; nous parlâmes des missions. C'est un penseur solide, croyant au christianisme ; au moins il le dit ; catholique, mais pas très-papiste. Après tout, sauf ce bout de conversation, je m'ennuyai passablement, malgré le piano et la harpe de ces dames, qui sont d'excellentes musiciennes.

Le lendemain je pus un peu me refaire avec madame O., qui semble se donner quelque mouvement pour trouver la vérité, et qui écoute assez volontiers, ainsi que son mari. J'allai ensuite prendre congé de madame B., avec qui j'étais très-mal à mon aise, parce qu'elle est très-inquisitive et qu'elle montrait assez d'amertume et de causticité. Je pris le parti de lui parler ferme de l'Évangile et peu des individus. Cependant elle me questionna sur Genève, sur tels et tels qu'elle connaît et estime beaucoup, et dont elle prétend qu'ils sont très-croyants et très-attachés à Christ et à son Évangile. Je lui répondis peu là-dessus, mais j'en revins à l'Évangile ; et je parvins à la rendre un peu plus sérieuse ; cependant je ne m'y fie guère.

Vous voyez par là quelle espèce de monde on trouve à Vizille ; je suis beaucoup invité à y retourner, et je pense bien le faire. A Grenoble on va beaucoup moins bien encore : le temple est presque désert ; je ne vois dans cette ville que quelques individus, qui de temps en temps viennent men-

dier en se disant protestants, quoique jusqu'ici on ne les ait jamais vus au temple. Je les renvoie aux anciens du Consistoire. Parmi ces derniers je ne vois qu'un M. N., qui paraît assez simple et d'assez bonne foi, et qui cependant a fait changer de religion à ses deux sœurs et à sa nièce lors de leur arrivée de Genève. Il a épousé une femme catholique, et fait élever son fils dans cette religion!... Sa femme, par contre, nous aime beaucoup ; elle aime surtout et estime beaucoup le pasteur Bonifas. C'est la seule personne à qui je puisse parler du Sauveur, et qui semble le connaître un peu. Je tiens le soir de misérables petites réunions, où souvent il ne vient que deux personnes, qui encore sont de Mens, où elles retourneront bientôt.

Je vous dirai à ce sujet que j'ai eu la visite d'un M. Blanc, pasteur de Mens. Il est un peu au fait des affaires de Genève, et paraît prévenu contre les sociniens plutôt que contre nous. Je lui ai appris la mort de Rieu, et lui ai lu sa lettre à son Eglise, dont il a été très-touché. Ayant fait, en partie du moins, ses études à Lausanne, il avait conçu de M. Curtat une haute estime, jusqu'à ce qu'il ait lu son ouvrage sur les conventicules. Quoiqu'il n'ait lu aucune réponse, il l'a cependant, de lui-même, trouvé très-mauvais, et il me l'a dit sans que je l'y eusse provoqué. Je ne lui ai pas fait toute mon histoire, parce que nous n'étions pas seuls ; mais je lui ai dit cependant que je n'avais pas fait d'études régulières, et que sans doute je ne serais jamais ordonné à Genève. Il ne s'en est point scandalisé, et m'a prié d'aller le voir à Mens, quand M. Bonifas sera de retour. Il

m'a même donné à entendre qu'il désirait que j'y pusse passer quelques mois en l'absence de son collègue, qui doit faire un voyage en octobre.

Nous avons des nouvelles de M. Bonifas; il paraît que sa présence n'est pas inutile à X. pour la cause de la vérité, et que les affaires du Seigneur, jointes aux siennes, le retiendront un peu plus qu'il ne comptait.

Il ne m'est pas possible d'improviser en chaire; je suis obligé de composer et d'apprendre mes sermons; je les débite sans émotion, sans chaleur et sans mouvement; en sorte que je dois éviter, en composant, tout ce qui sortirait du ton de la dissertation et d'un exposé simple des choses, sous peine de débiter très-gauchement. D'après cela, vous pouvez juger que je ne plais nullement à ceux qui recherchent l'éloquence et le brillant; aussi ne suis-je pas exposé à des flatteries dangereuses : personne ne me complimente; et si je produis quelque bien, on ne peut nullement me l'attribuer. Du reste, tout cela me glace : jamais je n'ai eu le cœur si peu affamé du salut des âmes; il me semble que tous mes auditeurs sont des cailloux, et que je prêche absolument pour néant. Cependant je leur dis toute la vérité et je serai net de leur sang.

Grenoble, le 8 octobre 1821.

Je ne crois pas pouvoir me donner une meilleure fête (car c'est aujourd'hui l'anniversaire de ma 24me année) que de me transporter en esprit au milieu de vous. Je m'y trouve bien souvent; et

si je regrette quelque chose à Genève, c'est en particulier notre petite réunion intime du vendredi soir (1). J'espère qu'elle va toujours son train et que notre cher Gonthier en prend soin. Je suis de plus en plus persuadé que ces réunions sont un moyen bien efficace d'avancer dans la pratique du christianisme ; surtout parce qu'on est à même d'y sonder son cœur et de reconnaître la droiture ou l'obliquité de ses voies ; c'est une école de confiance mutuelle, d'humilité, de simplicité, d'amour fraternel ; et nous y pouvons pratiquer ce que saint Pierre dit aux jeunes gens et à tous : « Soyez soumis les uns aux autres. » Car ce serait une grande erreur d'orgueil et de présomption que de penser que nous n'avons pas le droit de nous occuper du spirituel les uns des autres : au contraire, nous sommes chacun les membres du même corps, et par conséquent les membres les uns des autres. Si donc un membre souffre, tous souffrent; si un membre est dans l'opprobre, tous doivent être humiliés ; le pied ne peut pas dire à la main, je n'ai pas besoin de toi, ni la tête aux pieds, je peux me passer de vous. D'ailleurs l'union fait la force. « Deux valent mieux qu'un, dit le sage; si l'un tombe, l'autre le relèvera. » Cherchons avant toutes choses ou plutôt

(1) C'était une de ces réunions d'entretiens fraternels que Neff n'a cessé de recommander, que l'on considère, chez les Frères moraves et chez les Wesleyens, comme une des principales sources de la vie de l'Eglise, et que l'un des biographes de Neff a signalées, bien à tort, comme dangereuses, à raison des inconvénients qu'elles peuvent quelquefois présenter. Quel bien n'a pas ses inconvénients ! Et quelle mort dans l'Eglise, quand c'est un seul homme qui a le monopole de l'exhortation ! *Edit.*

cherchons uniquement à revêtir l'image de Christ, et nous trouverons excellent tout ce qui pourra crucifier notre vieille nature et conserver au nouvel homme sa domination ; la chair convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair. « Jeunes gens, dit saint Jean, vous êtes forts, vous avez vaincu le malin ! » Oui, nous sommes forts par la grâce de Dieu, si nous croyons, et si nous prenons toutes les armes de Dieu, pour tout surmonter et pour résister au mauvais jour. Mais il ne faut pas s'endormir comme un lâche factionnaire sous les yeux de l'ennemi, ou se laisser distraire par mille objets frivoles, ou se révolter contre le chef, et donner ainsi victoire à l'assaillant sans qu'il ait besoin du moindre effort. Que celui qui veut entreprendre le voyage vers l'éternité, s'asseie auparavant et calcule s'il pourra aller jusqu'au bout ; s'il est décidé à renoncer à lui-même (et c'est beaucoup dire en peu de mots), s'il veut consentir à être dépouillé de toute gloire humaine, de toute liberté mauvaise, de toute volonté venant de l'homme naturel. Qu'il fasse alors son compte de mourir au péché, et de tout refuser à sa chair ; car si celui qui combat pour une couronne corruptible s'abstient de tout, combien plus devons-nous le faire, nous qui combattons pour une couronne incorruptible ! Nous sommes trop légers en général sur notre croissance spirituelle ; nous ne prenons pas assez sérieusement à cœur le désir d'avancer dans la route de la sanctification. Je dois me faire ce reproche à moi le premier ; j'ai pu, bien souvent, détruire par mon exemple ce que d'autres ou moi-même avaient édifié ; aujourd'hui je sens com-

bien il me serait utile d'être réveillé de temps en temps de nouveau, et d'être obligé de rendre en quelque façon compte, toutes les semaines, à mes frères de l'emploi de mon temps, de mon assiduité à la lecture de la Bible, de ma fidélité ou de ma négligence à user des moyens que le Seigneur nous fournit pour résister aux tentations. Il me serait surtout bien nécessaire d'avoir à rendre compte de ma fidélité à prier, et d'entendre là-dessus quelques exhortations. J'ai éprouvé d'une manière frappante combien il y a de notre faute dans cet état de mort et de tiédeur dont nous nous plaignons si souvent. Nous ne prions pas, ou nous ne prions pas assez régulièrement, assidument. Personne de nous ne sait par expérience ce que c'est que de veiller avec persévérance. Si la grâce de Dieu n'arrive pas à notre première demande, nous nous retirons, puis nous sommes tentés de nous plaindre du Seigneur. Notre cœur étant habituellement loin du Seigneur, il nous faut faire bien des pas avant de le retrouver ; c'est comme une pompe que l'on ne met pas souvent en mouvement ; il faut travailler un moment avant que d'avoir de l'eau ; et si chaque fois on se lasse, au moment de la voir couler, elle redescend au fond du puits ; puis c'est à recommencer. Autant rien que deux ou trois minutes d'une prière sèche : cela ne suffit pas pour alimenter l'âme pendant le cours des occupations, il faut y donner plus de temps ; je dis il faut : car je crois, comme disait notre cher frère B., que cela est plus excellent que de dormir, de boire et de manger, et je dirais presque de respirer. Je croyais, par exemple, que le

Seigneur ne se pouvait pas trouver à Grenoble (où, à la vérité, on ne le connaît guère) ; j'avais passé un grand mois très-loin de lui quant à la communion du cœur ; et mille fois l'ennemi m'avait trouvé endormi ou désarmé et m'avait vaincu. Hé bien, hier, me trouvant seul à la maison pendant une partie de l'après-midi, j'ai pu me recueillir et prier ; et au bout d'une heure, et même moins, j'ai trouvé le bord ; je n'ai plus éprouvé de peine à prier et à me tenir près du Seigneur jusqu'au soir ; et aujourd'hui je m'en ressens encore. Souvenez-vous de la parabole de l'ami qui va, de nuit, emprunter du pain ; et surtout de celle du juge inique ! Ce n'est pas un système de tel ou tel individu, mais c'est l'Evangile qui nous déclare qu'il faut être persévérant dans l'oraison ; je le répète, il le faut ; car sans cela notre vie est une véritable mort ; soyons sérieux là-dessus ; la voie du salut n'est pas une vaine science, mais une pratique de la volonté de Dieu. Le poisson meurt hors de l'eau : l'âme meurt hors de son élément, qui est la grâce du Sauveur. Défions-nous de la paresse ; nous perdons bien des heures, des jours, pour la route du Ciel ; ces jours feront bientôt des années ; et nous nous trouverons trop tard pour entrer au banquet des noces. — Quand la route est raide elle est plus courte, et en prenant courage on est vite en haut ; prenons donc courage ; et plus nous éprouvons de difficultés, plus nous avons de répugnance à nous recueillir, plus aussi nous trouverons de soulagement en persévérant. S'il s'agissait de sortir d'un abîme entre des rochers, ou seulement de gravir une montagne, pour

jouir d'un beau point de vue et d'un air pur, nous trouverions bien nos forces ; trouvons-les donc pour gravir la montagne de Sion, dont l'air vivifie véritablement, et d'où l'on contemple le véritable Eden, la vallée de paix, où coule le fleuve d'eau vive, et où croît l'arbre de vie. Puisse le Seigneur nous en donner à tous la volonté et l'exécution !

FRAGMENT D'UNE AUTRE LETTRE, QUE NEFF ÉCRIVAIT A SA MÈRE, LE MÊME JOUR.

« Le prophète a bien dit : que nos jours sont emportés comme par une ravine d'eau. Grâce à Dieu, nous savons où va se jeter ce fleuve qui nous entraîne, et nous nous en réjouissons ! Le mondain, qui n'a point de Sauveur, peut compter les jours avec la même angoisse que le criminel voit s'écouler les derniers instants d'une vie que l'on va lui arracher ; mais, comme un pauvre exilé qui vient de recevoir la lettre de grâce, le Chrétien fait avec joie les pas qui le rapprochent de sa chère patrie. D'ailleurs, cette idée de notre peu de durée, nous aide à supporter le poids et la chaleur du jour. »

Grenoble, le 28 octobre 1821.

Je descends actuellement de chaire, et commence à languir que M. Bonifas arrive, car cette position me tue ; ce Grenoble est un tel cimetière que je ne me sens aucune force, aucun courage pour prêcher ;

e suis dans cette chaire froid comme glace ; et la faiblesse de ma poitrine m'obligeant de faire beaucoup d'efforts pour parler, m'empêche de mettre l'accentuation naturelle ; je me fatigue ; je m'ennuie et j'ennuie mon auditoire. A Vizille, il n'en est pas tout-à-fait de même ; l'auditoire est plus nombreux, plus attentif ; et comme il n'y a ni chaire ni manteau, et que le local est plus petit, je suis à mon aise, et je prêche avec plus de simplicité et plus d'âme. Si j'avais été un homme à imagination et à bâtir des châteaux en Espagne, je vous aurais écrit il y a quinze jours une lettre pleine de brillantes espérances ; mais j'ai pensé devoir attendre, et effectivement ç'aurait été la fable de la montagne qui accouche d'une souris. A Vizille je fus invité à monter chez Mme P. ; je pus y parler de l'Evangile, surtout avec une demoiselle catholique qui demandait à une autre demoiselle, protestante, ce que nous entendons par la foi ; c'était une belle occasion ; j'en profitai pour parler ouvertement, non de la foi protestante, mais de la foi chrétienne. Bientôt toute la compagnie s'approcha de nous et prêta une oreille attentive. Après quelques objections, Mme P. dit : « Le christianisme n'est rien, ou il est ce que vous dites. » On dit ensuite quelques mots en allemand à Mme O., qui, le soir chez elle, m'en fit part. Chacun, à ce qu'il paraît, avait été édifié ; les catholiques surtout étaient curieux d'en savoir davantage ; et un Anglais, mécanicien, qui avait déjà manifesté quelques sentiments chrétiens, me serra la main en me témoignant sa satisfaction et son approbation. Le lendemain toute la famille

assista à l'assemblée ; et la demoiselle catholique dont j'ai parlé plus haut, avait cherché un prétexte pour venir, dès le matin, chez Mme O. Je lui avais lu la lettre de Rieu, qui l'avait fort touchée ; et Mme O. m'assura que cette jeune personne, qui est l'ornement de toute sa famille, était souvent inquiète, et désirait connaître la vérité ; mais que certainement si elle manifestait avec force quelques sentiments de ce genre, on ne manquerait pas d'y mettre obstacle dans la famille. Cependant toute cette maison paraissait en mouvement pour l'Évangile ; c'est pourquoi j'ai dit qu'un homme à imagination aurait bâti des châteaux en Espagne ; car ce serait une grande chose que la conversion d'une famille aussi marquante.... Mais, soit parce qu'il est aussi difficile aux riches d'entrer dans le royaume du ciel qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, soit parce que je sais que le Seigneur n'a garde de se servir de moi pour des coups de main dont mon orgueil pourrait se nourrir, je n'ai pas fait grand fond sur ces apparences, et je n'ai pas été bien étonné de les voir s'évanouir, etc.

Grenoble, le 8 novembre 1821.

J'ai bien regretté que ma lettre soit partie avant l'arrivée de la tienne, j'aurais fait d'une pierre deux coups. Je te remercie bien des détails que tu me donnes, rien ne m'intéresse autant. Pour ce qui concerne le canton de Vaud, le branle est donné et

outes les impulsions ne feront que l'augmenter ; ainsi je suis loin d'être fâché de la seconde brochure de Curtat. Comme je n'ai point reçu l'exemplaire que tu dis m'avoir expédié, je ne puis savoir ce qu'il faudrait lui répondre, et je ne puis point envoyer de notes. Je conseillerais même aux frères du canton de Vaud de ne plus chercher à se justifier devant les hommes, parce que, s'ils sont fidèles, ils auront toujours tort ; le meilleur serait, je crois, de prendre l'épée de l'Esprit et de parler sans détour de la vérité qui est en Jésus-Christ. Plus on persécutera les chrétiens de ce pays-là, plus ils apprendront ce que c'est que le monde et ce que c'est que de servir le Crucifié ; ils croyaient au commencement que les chrétiens qui sont persécutés ont tort, et que l'Evangile doit se faire aimer du monde !.....

Grenoble est toujours un cimetière. M. Bonifas n'est pas encore ici, et cela m'ennuie beaucoup, parce que je ne puis quitter tant qu'il n'est pas de retour. On parle toujours à Mens de m'appeler, pour remplacer pendant quelque temps un des ministres, qui doit faire un voyage. Je m'ennuie ici, car je ne vois personne ; il y a peu d'édification dans la maison ; les ennuis temporels y apportent l'aigreur et le découragement ; d'ailleurs, c'est un si triste pays, qu'on y perd le peu de vie spirituelle qu'on a pu y apporter. Il est vrai que je ne puis désirer vivement, pour moi, d'être ailleurs, parce que, mon cœur de bois ne me quittant jamais, je ne puis pas être plus heureux dans un lieu que dans un autre ; mais ce qui me fatigue le plus dans ce moment, ce

sont ces formes pastorales, qui me vont d'autant plus mal que, n'ayant pas d'études, je risque à tout moment d'être à l'affront d'un côté ou de l'autre. Je ne sais plus d'ailleurs que prêcher, parce que, le troupeau étant mort, je suis obligé de lui dire constamment les mêmes choses ; et n'étant pas très-fourni de formes et de couleurs, je me trouve au bout. Il vient assez peu de monde au sermon, et ce sont à peu près toujours les mêmes personnes. Bonifas, qui est un homme à imagination, se figurait qu'à son retour il trouverait tout converti; rien de risible, sous ce rapport, comme ses lettres. Je lui ai cependant écrit qu'il ne fallait pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Je suis bien aise de voir que le Seigneur vous ouvre de nouvelles portes ; si je n'étais pas en retard pour mon sermon de dimanche, ou plutôt si j'étais mieux disposé, j'aurais écrit quelque chose à l'Eglise et à ma mère. Veuille faire mes adieux à J. avant son départ ; je désire que le genre des Bâlois lui aille mieux qu'à moi, mais j'en doute un peu; cependant le Seigneur peut tout arranger. La grâce et la paix soient avec Vierne ! Je sens combien sa tâche est pénible, mais le Seigneur sera son guide et sa compagnie !

Grenoble, le 21 novembre 1821.

J'ai reçu la brochure de Curtat. Je pense qu'il serait beaucoup trop tard pour t'envoyer des notes, qui d'ailleurs seraient bien superflues ; vous êtes

assez de monde pour riposter à d'aussi pauvres attaques. Je n'ai pu m'empêcher de rire de ces sept ou huit pages de grammaire grecque ou hébraïque, qui sont là pour détruire, si possible, l'accusation de citations inexactes, ainsi que sa manière de nier d'abord les choses qu'on lui reproche, pour les reproduire, aussitôt après, avec plus de force; je crois vraiment qu'il prend les Vaudois pour des aveugles ou des sourds, puisqu'il pense pouvoir se contredire à ce point avec son premier ouvrage. Rien de si plaisant encore que ce qu'il dit des missions : d'après lui, ou les prophéties des chrétiens ne s'accompliront jamais, ou nous devons nous attendre à voir encore une bonne fois notre Europe inondée de Barbares, qui viendront chercher l'Evangile les armes à la main; tandis que l'opinion des meilleurs politiques est qu'il n'y a rien de si propre à commencer ou à hâter la civilisation d'un peuple que la prédication de l'Evangile! Et quand, de toutes parts, les faits les plus incontestables attestent la justesse de cette opinion, M. Curtat prétend le contraire, et veut que la guerre civilise les peuples afin que l'Evangile y pénètre! C'est là le système de Mahomet! D'ailleurs rien de si mauvais que de combattre des faits notoires par des railleries; c'est ainsi que font les incrédules pour les miracles et autres vérités de l'Evangile. M. Curtat a bien changé d'opinion depuis sa réponse à Chenevière, où il vantait tant les progrès des missions, dans sa période oratoire, « qui commence par la Théologie et qui finit par les Romains. » Dans cette seconde brochure, il n'oublie pas sa tactique accou-

tumée, de faire ressortir les abus possibles et les défauts ou les erreurs particulières, pour envelopper le bien sans restriction. Aussi se plaint-il de la tactique de Duplessis, qui a soin de faire le départ et de jeter du jour sur ce chaos, afin de montrer le but final de l'auteur, et surtout afin de défendre ce qui doit être défendu. Mais, quoi qu'il en dise, cette tactique est la meilleure, et celle qui lui donne le plus de fil à retordre. Il a bien du front, par exemple, de continuer, malgré les preuves de Duplessis, ses accusations de connivence et de plan couvert entre les missionnaires pour les païens, qu'il appelle tous méthodistes et membres d'une même secte, tandis qu'on lui a prouvé que la plupart sont anglicans, et que les autres appartiennent chacun à une société particulière. J'ai remarqué aussi avec quelle finesse il a soin de mettre à part les ouvrages des deux Rochat avant de prohiber les traités en général ; de même que ses égards pour les Frères moraves. Il veut bien permettre à ceux-ci d'adorer en silence le Dieu d'Israël, à condition toutefois qu'ils ne laisseront pas, comme Daniel, les fenêtres ouvertes pour le glorifier aux yeux des hommes.

Il est malheureux que le commentaire de Haldane contienne une doctrine si cassante ; je crois que les citations sont tronquées ; mais, fussent-elles complètes, Haldane serait encore trop fort. Il est vrai aussi que P., miss G., et quelques autres Anglais ont apporté trop de luxe en prêchant l'Evangile ; et que M. a des formes un peu extraordinaires, avec une doctrine exagérée : en cela, Curtat a quelquefois raison. Au reste, j'espère que les Duplessis ne

seront pas si dupes que de défendre ce qui ne peut pas l'être ; toute la finesse de l'affaire consiste à séparer soigneusement ces parties, du tout qu'on veut maintenir. Du reste, je crois qu'il faut plutôt travailler à détruire le sophisme de Curtat en détail, c'est-à-dire, écrire ou parler à ceux que l'on connaît déjà pour évangéliques ; parce qu'avec eux on en peut parler plus chrétiennement qu'avec le public.

M. N., ministre de Mens, a passé ici, il y a aujourd'hui huit jours, et m'a proposé de le remplacer pendant un voyage qu'il va faire chez lui, c'est-à-dire jusqu'au printemps ; j'ai accepté, mais seulement pour commencer au retour de M. Bonifas, qui reste beaucoup plus qu'on ne comptait ; et ce retard ne me va guère, parce qu'à Mens on m'attend. M. Blanc étant seul pour cette paroisse, qui est considérable, je serais défrayé par le ministre que je remplacerai. Quant à ce qu'a dit Cook au sujet de Mens et des environs, je n'y fais pas le moindre fonds. On l'a très-bien reçu dans le Dauphiné, parce qu'il est Anglais, et surtout parce qu'il a pu donner aux églises quelques secours ; mais quant à sa prédication, on l'a beaucoup critiquée ; et je ne crois pas qu'elle ait laissé, pour le moment du moins, plus de trace dans les cœurs qu'un bâtiment n'en laisse à la surface des flots.

Pour des nouvelles de Grenoble, je ne saurais guère qu'en dire. Toujours la même chose ; en dernier résultat, toujours rien ; mais je prends mon parti, la vérité est prêchée, je me lave les mains du reste. Il y a bien une demoiselle catholique, fille

d'un des anciens du Consistoire protestant, qui vient chez Br., prendre des leçons, et qui, de très-fanatique qu'elle était, en est venue peu à peu à respecter la Bible, et semble maintenant penser sérieusement à son âme ; elle a beaucoup de simplicité, et ne résiste point à la vérité ; et, quoique sa famille soit très-mondaine, elle sent le vide de ces choses, et en désire de meilleures. Mais le Seigneur seul sait si la semence tombe dans les cailloux, dans les épines ou dans la bonne terre. A Vizille, je suis toujours très-bien reçu ; Mme O. semble être toujours plus convaincue de la misère de l'homme ; mais il y a là encore bien des liens. Mme D. pense aussi un peu sérieusement ; elle a un fils qui ne pend qu'à un fil, qui craint la mort, et à qui j'ai donné quelques instructions de catéchisme ; il semble aussi s'occuper de son âme. Mais tout cela n'a point encore de véritable vie, et je ne compte absolument sur rien. Le Seigneur fera ce qui lui semblera bon ; ce ne sont pas mes affaires.

Je suis fâché de la prédication de N. au Bourg-de-Four ; et je suis charmé de ne m'y être pas rencontré, soit pour moi, soit pour la paix commune ; je crois cependant devoir te dire que je vois avec crainte toute espèce de rapprochement avec un homme privé de discernement, de modestie et de ce sens rassis, qui est si nécessaire au chrétien ; il ne peut faire que des fautes au détriment de l'Evangile. D'ailleurs, pour peu que vous ayez l'air de lui céder, il s'émancipera à prendre le haut bout ; puis, on ne pourra plus se dégager sans faire d'éclat. Au reste, faites comme vous l'entendrez ; mais jamais, ni sa

doctrine raide-calviniste, ni sa conduite ne pourront avoir mon approbation; et je fais profession de n'avoir rien de commun avec cette théologie. Je n'ai pas encore été chercher l'ouvrage de lui que tu m'envoies ; je désire que ce ne soit pas encore une arme pour l'ennemi ; mais c'est un homme à prêter le flanc.

Pyt voyage furieusement, du nord au midi et du midi au nord! Dieu veuille être toujours avec lui, et surtout être pour lui sagesse, afin qu'il prêche l'Evangile et rien que l'Evangile!

Puisse aussi le Seigneur soutenir le brave Vierne! Sa vocation est bien pénible, et les effets en sont bien douteux ; mais tout devient utile dans la main de Dieu, quand on agit pour lui avec foi et simplicité.

J'ai lu les nouvelles de B..t; il est comme d'autres, il a sa tête ; mais si cette énergie lui fait commettre quelques imprudences, elle fait d'un autre côté tant de bien, que le mauvais doit être souffert; d'ailleurs, tout tourne finalement à la gloire de Dieu.

J'ai eu dernièrement des ennuis pour un ensevelissement auquel j'ai failli ne pas me trouver, parce qu'on l'avait mis à une autre heure que celle pour laquelle j'étais prévenu. Je n'ai pu me trouver au départ, pour le service qui se fait à la maison, et j'ai eu de la peine à le joindre pour celui du cimetière. Ignorant la cause de mon retard, on murmurait beaucoup, et il s'y est trouvé beaucoup moins de monde ; car c'est ordinairement une affluence extraordinaire. Cependant, ceux dont le juge-

ment m'importe ont su que ce n'était pas ma faute.

Ensuite, à Vizille, il s'est présenté un baptême. La cérémonie a attiré plusieurs catholiques, qui, plus tard, sont revenus et qui s'en félicitent ; de ce nombre est la sage-femme et son mari, qui n'auraient pas reparu de long-temps, si j'eusse refusé de faire la fonction comme je le pensais d'abord, dans la crainte de commettre une illégalité.

Outre le sermon de dimanche, j'ai prêché encore lundi, mardi et mercredi au soir ; les assemblées ont été très-nombreuses ; et les auditeurs très-attentifs ; un contre-maître catholique a invité ses manœuvres à y venir avec lui, disant : Quand on entend ces choses, on n'a ni faim ni soif. D'autres propos semblables, qui me sont encore revenus, prouvent que l'Evangile commence à attirer les cœurs. J'ai aussi donné chaque jour une leçon de religion au fils D., dont je t'ai déjà parlé (p. 162); il m'a donné des preuves d'une sincère résolution d'appartenir au Seigneur ; il est d'une admirable simplicité, et connaît passablement le penchant de son cœur vers le mal ; j'ai tout lieu d'espérer qu'il a tourné visage vers Sion ; le Seigneur veuille le fortifier ! Sa mère démontre beaucoup ; mais je la crois encore dans un état douteux, et je lui ai parlé très-catégoriquement : peut-être l'heure du réveil n'est pas bien loin pour elle. Pour Mme O., je crois que l'étoile du matin est déjà levée en son cœur ; elle a enfin compris que c'est avec rien, en fait de mérite, qu'il faut se présenter devant le trône de la grâce ; et depuis quelque temps elle avoue que jusqu'ici elle était dans les ténèbres, et que le Seigneur lui

ı fait une bien grande grâce de lui envoyer M. Boıifas, Cook et moi ; ils ont travaillé, et je suis entré lans leur travail ; car, quoi qu'en dise C....t, *l'un ;ème et l'autre moissonne.* Elle paraît d'autant plus ı'intéresser à la conversion des autres qu'elle sait mieux ce qu'est l'Evangile. Elle désire surtout beaucoup que son mari vienne à la vérité, dont il ne semble pas fort éloigné, au moins extérieurement. Il a beaucoup de zèle pour les assemblées et pour tous les moyens d'édification, tant pour lui que pour ses gens. Cependant, il y a quelques épines dans ce bon terrain, tant pour l'un que pour l'autre ; et je crains que si Dieu ne les extirpe, le bon grain ne prospère pas ; mais il peut tout.

Vous voyez qu'à Vizille le jour semble commencer à poindre, et qu'il y aurait pour un homme à grandes espérances, des sujets de joie et d'actions de grâces ; mais la défiance est mon système ; et, loin de m'encourager et de me réjouir, ces apparences de succès m'ont attristé. Hier, en revenant ici, il s'est glissé dans mon âme un tel noir, un tel abattement, que je ne crois point avoir encore éprouvé quelque chose de pareil ; les réflexions les plus sombres m'occupèrent ; j'ai déjà vu tant de fois l'œuvre de Dieu finir faiblement après de beaux commencements ; je trouve si peu de vraie sanctification en moi et chez les autres chrétiens ; il y a entre eux si peu d'harmonie ; en un mot, tout ce que nous voyons répond si peu à ce que les promesses et les déclarations de l'Ecriture nous donnent droit d'attendre, que j'étais disposé à murmurer contre Dieu, et que je me demandais sérieusement : « Le

Seigneur se mêle-t-il de tout cela? » Ma réponse n'était pas même hésitante : « Non ; et tous ceux qui » voient cette œuvre sous un beau jour sont des » exaltés, dont les illusions n'ont été appuyées jus- » qu'ici par aucun fait satisfaisant. » Telles étaient les idées qui sous mille formes se présentaient à mon esprit, et que je n'avais ni la force ni la volonté de repousser, les croyant vraies : aussi suis-je arrivé ici plus triste et plus rebelle que jamais. Mais le Seigneur m'avait préparé un calmant et un fortifiant tout à la fois ; je n'eus pas plutôt ouvert vos lettres que ces nuages se dissipèrent, et laissèrent luire de nouveau le faible crépuscule qui me tient ordinairement lieu de jour, — et dont je me contente comme un bon stoïcien. Cependant je me retrouve bientôt singulièrement froid et insouciant; je ne sais pourquoi il me semble que c'est peine perdue de prêcher l'Evangile ; il faut, pour m'y décider, que le Seigneur me mette l'ouvrage à la main, ce qui fait que je prêche souvent sans aucun feu, presque avec dégoût et fatigue, et sans le moindre désir que les âmes en profitent.... Mais vous avez assez de vos misères! Je devrais y songer et garder les miennes pour moi !

J'oubliais de vous dire que j'ai vu à Vizille un M. A., jeune étourdi de soixante ans, qui est tellement inconséquent qu'on ne peut qu'en rire ; d'ailleurs bon enfant, toujours de l'avis de tout le monde. Il est apparenté dans Genève ; il vous faut par conséquent garder pour vous certains détails.

Une autre circonstance du même genre, c'est que Mme O. a fort innocemment écrit à Neuchâtel, à la

femme d'un ecclésiastique avec qui j'avais eu une entrevue et qui a fait feu et flamme contre nous, qu'ils avaient souvent le plaisir de voir le ministre Neff qui, etc. ! Elle pensait lui faire bien plaisir. Mais me défiant de la réponse, j'ai dû la prévenir. J'espère à présent que son influence est en partie détournée ; mais gare, pourtant, quand on découvrira les épaulettes rouges et le tablier à poche (1) ! A la garde de Dieu !

Les craintes de Neff sur ce qu'il n'avait pas encore reçu l'ordination des hommes, quoique sa vocation de la part de Dieu fut évidente, étaient destituées de fondement, comme on va le voir par la lettre qui suit immédiatement. Il était, sans le savoir, à la veille de se voir définitivement appelé à Mens.

(1) Les insignes du précédent militaire et du précédent jardinier.

CHAPITRE IV.

MISSION DE MENS.

Mens, le 14 janvier 1822.

Cette fois je t'écris de mon nouveau poste, où je suis arrivé le 28 décembre. Je partis de Grenoble le 24, comptant revenir le lendemain ; mais un orage m'en ayant empêché, je restai à Vizille, où je prêchai deux fois le jour de Noël, et encore le mercredi au soir. Je revis mon catéchumène D., dont je fus très-content, ainsi que de Mme O., et même de son mari, qui commençait à donner quelques signes de vie : puis je quittai Vizille pour venir coucher à La Mure, bourg assez considérable sur la route de Gap, dans les montagnes, et où il y a aussi des protestants relevant de Mens. Le vendredi au matin j'en partis pour venir ici, où j'arrivai sur les onze heures du matin chez M. Blanc, qui me reçut à la hâte, parce qu'il était sur le point de partir pour aller bénir un mariage à deux ou trois lieues. Je restai avec une jeune dame qui me paraît plus mondaine que chrétienne ; cependant nous passâmes l'après-midi à chanter des cantiques (Cook leur en a laissé, mais ils n'en savent pas les airs) plutôt pour la musique que pour les paroles. Plus tard Blanc revint ; et je fis connaissance avec

un parent de M. N....., chez qui j'allai loger provisoirement. Le lendemain M. Blanc vint me prendre, et nous allâmes faire visite aux principaux membres du Consistoire ; ce sont presque tous des propriétaires ou commerçants, simples dans leur extérieur, mais fort instruits et qui ont fait élever tous leurs enfants à Genève ou à Marseille. Pendant ces visites, on s'occupait de me trouver un gîte ; et on se décida pour une hôtellerie, chez un M. Bonnet, où je suis maintenant.

Enfin arrive le dimanche. Blanc alla donner la communion dans une des annexes ; et je prêchai à Mens dans un temple. C'était précédemment une grande maison bourgeoise, qu'on a garnie de galeries jusqu'au toit, ce qui lui donne un peu l'air d'une salle de spectacle. Il était à peu près plein, c'est-à-dire, qu'il y avait environ 1200 personnes. Je prêchai sur le cantique de Zacharie ; et l'après-midi je lus le 49e d'Esaïe. — Le lundi se passa encore en visites ; et le mardi, premier jour de l'an, je fis le service de l'après-midi, où il y avait encore beaucoup de monde.

Le dimanche suivant j'ai été prêcher à Saint-Sébastien. Ce village n'est éloigné que d'une bonne lieue ; mais la neige, qui est tombée en abondance et qui fondait un peu, rendait le chemin difficile. J'allai à cheval ; car dans ce pays les voitures ne peuvent guère cheminer ; tout va à dos ; et à l'aide d'un guide j'arrivai, quoique avec peine. On débarqua là chez un riche paysan, que je connaissais déjà pour l'avoir vu à Grenoble, où son petit-fils est mort quelques jours avant mon arrivée. Son fils

et lui sont les doyens de cette annexe, fort zélés protestants, mais c'est tout ; l'assemblée fut peu nombreuse à cause des neiges, et je revins comme j'étais venu.

Comme je ne puis guère soulager Blanc dans les fonctions légales telles que baptêmes, mariages, administration de l'église, etc., il m'a chargé, pour ma part, de l'instruction des catéchumènes, qui sont au moins soixante-dix ; mais nous ne pouvons les voir qu'une fois la semaine, la plupart étant éloignés de deux ou trois lieues, dans un pays presque impraticable. Il n'y en a que douze ou quatorze du bourg de Mens; tous les autres sont distribués dans plus de vingt villages ou hameaux différents. Le catéchisme a commencé jeudi et continuera ainsi jusqu'à Pentecôte. J'ai encore prêché deux fois aujourd'hui à Mens et je prêcherai, si malheur n'arrive, dimanche à Saint-Jean d'Héran, autre commune de la paroisse, où l'auditoire est aussi considérable qu'ici. On y fait aussi un catéchisme, de même qu'à Saint-Sébastien, immédiatement après le sermon, pour les catéchumènes des environs, qui viennent cependant le jeudi à Mens.

Voilà, mon cher ami, l'ouvrage et la moisson; mais tout ce qui brille n'est pas d'or; et « il n'y a pas qu'à tailler » comme on pourrait le croire. Tout ce beau monde est mort ; et B. même, à mon avis, quoique très-orthodoxe, bon enfant et même très-zélé, dort encore de toutes ses forces dans le protestantisme. Il me témoigne bien de l'affection et même de la confiance ; mais je vois bien qu'il ne faudrait pas grand'chose pour qu'il me tournât le

dos ; il m'a déjà dit quelques mots qui me font présumer que Pyt ou Porchat ne feraient pas fortune avec lui. Non qu'il les connaisse, mais je parle ainsi. Il désire bien, sans doute, que les âmes se convertissent ; mais comme il ne sait pas ce que c'est que conversion, il désire encore plus la paix de ce cadavre qu'on nomme l'église, et qu'il croit vivant. Je vois bien qu'il a déjà peur que je ne forme des assemblées, car il me parle souvent du danger d'innover ou d'aller trop fort. D'ailleurs, il met souvent en avant, ce qui est vrai, il faut le dire, que tel de ses collègues ne veut faire que le stricte nécessaire, et qu'il se brouillerait avec lui s'il paraissait être plus actif et plus zélé en établissant des actes de culte outre l'ordonnance ; ce qu'il a pourtant déjà fait depuis que Cook y a passé ; car avant on ne faisait point de service le dimanche après midi. De plus, il m'a fait beaucoup d'observations quand j'ai proposé de donner, deux ou trois soirs de la semaine, une leçon aux catéchumènes du bourg. En un mot, il se pourrait qu'il fût la principale entrave que je rencontrerai ; surtout parce qu'à tout prix je dois le ménager jusqu'à ce que je sois affermi, si jamais je dois l'être ici. Je suis déjà trop heureux qu'il souffre la saine doctrine et même qu'il l'approuve ; et peut-être un jour le Seigneur lui ouvrira les yeux. Mais si on le cabre, c'est fini. Il a vu Coulin dans les Vallées, et il en a été assez content, ainsi que de Cook, de B..d, de Gachon, et en général de tous les chrétiens qu'il a connus. Mais il ne parle que de leurs vertus et n'a pas su distinguer en eux le nouvel homme ; je suis

sûr même qu'il n'a jamais compris leur doctrine : de sorte que jusqu'à ce moment encore on peut lui dire : « le vent souffle ; tu en entends le son, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. » Il parle surtout, sous ce rapport, du fils Oberlin qu'il compare à un ange du ciel.

Mais autant il parle avec admiration et avec respect de ceux dont il a vu les œuvres, autant il jette la pierre, et certes avec raison, contre ceux en qui il n'a vu que de la théologie. Il reproche à plusieurs, sans les nommer, de chercher avec toute leur régénération, les bons morceaux, les bons mariages, et les bonnes places ; il dirige surtout ces accusations contre ceux qui ont des relations avec les Anglais. Ceci est une nouvelle preuve du tort que peut faire cette mondanité sanctifiée que se permettent nos dogmatiseurs *ultra-calvinistes*, et qui contraste si fort avec leur langage souvent exagéré ; et pour notre compte nous devons prier ardemment le Seigneur qu'il nous préserve de toutes les ruses de Satan et de notre propre cœur ; car nous sommes du même bois que ceux dont nous parlons. Nous pouvons encore apprendre par-là qu'il ne sied bien qu'à ceux qui ont les œuvres de parler du salut. « Montre-moi ta foi sans les œuvres ; et moi je te » montrerai ma foi par mes œuvres. » Je crois ces dernières réflexions importantes ; tu en jugeras. Je crois qu'il vaut mieux se taire dans ce monde, que d'y porter l'Evangile par ses paroles , en même temps que le scandale par une conduite peu chrétienne, comme cela arrive à beaucoup de croyants.

Outre la défiance de B., j'ai encore à combattre

ici un autre grand obstacle, *l'esprit du monde*, qui règne partout. Invité dans les bonnes maisons, je n'ai pu y parler que de politique ou de toute autre chose mondaine, car B. ne les met jamais sur un sujet religieux, si ce n'est pour les entretenir de controverse. Il en est lui-même passionné, et les autres la goûtent fort ; ils y sont très-versés, car ce sont des protestants très-instruits, auprès desquels je fais triste figure pour les connaissances historiques. Mais je les ai avertis d'entrée que les discussions protestantes avec des gens qui n'ont pas encore reçu un cœur nouveau n'étaient pas mon affaire, et que je trouvais même ce genre d'exercice aussi desséchant pour le cœur que peu propre à répandre la vraie lumière. Toutefois, en ôtant la controverse j'ai bien de la peine à mettre quelque chose à la place ; et souvent je suis sorti de ces sociétés mal à mon aise et mécontent de moi, me reprochant d'un côté le manque de fidélité, et de l'autre craignant de trop presser les temps.

Voilà où en étaient les choses samedi au soir. Je priais, mais avec un cœur navré de voir autour de moi une si grande moisson sans pouvoir abattre un épi. Hier je montai en chaire avec les mêmes sentiments ; j'avais radoubé mon sermon des dix vierges ; je l'avais bien étudié ; j'invoquai la bénédiction du Seigneur sur mes paroles : et je crois qu'il m'exauça ; je me sentis ferme et positif dans mes assertions, scripturaire dans mes preuves, et pressant dans ma conclusion, qui n'était qu'une série de questions appuyées sur les passages de l'Écriture que j'avais employés. J'ai remarqué beau-

coup d'attention ; et j'ai lieu de croire qu'on se souviendra de ce jour ; car déjà hier au soir, dans une des principales maisons de l'endroit on m'a fait beaucoup de questions sur mon discours ; et j'ai enfin trouvé, ce que je n'avais pas encore rencontré dans ce département, des gens qui voulussent au moins discuter sur la saine doctrine. C'est déjà beaucoup ; c'est une baguette de glu ; qui s'y frotte s'y prend. J'ai cru voir dans ces personnes quelque étincelle de réveil, c'est-à-dire quelque connaissance de leur misère ; en un mot, il semble que la parole rencontre ici quelque chose de mieux qu'à Grenoble ; mais je n'ose ni espérer ni me réjouir. J'ai déjà tant de fois éprouvé qu'aussitôt que je jette un coup-d'œil sur mon ouvrage Dieu le brise entre mes mains, que je ne puis plus espérer de le voir véritablement béni. Mais c'est une chose bien cruelle pour moi de voir que mon misérable amour-propre oblige le Seigneur de me faire échouer là où tout autre réussirait !

Ici l'on n'est guère au fait des affaires de Genève ; on parle cependant de M...n selon le bruit public ; et j'ai été fréquemment dans le cas de donner des explications, en distinguant les principes ou les actes que je puis approuver, de ceux que je ne juge pas, et de ceux que je blâme.

M. Blanc m'a dit qu'il avait reçu une lettre de Genève, de je ne sais combien de pages, contenant dans le plus menu détail toutes les accusations qu'on a formées contre tous les momiers, tant à Genève que dans le canton de Vaud. Les accusateurs savent sans doute que je suis ici ; car on l'a averti et même

on le somme de prendre bien garde à son troupeau, de se garder des loups déguisés en habit de brebis, des faux prophètes, etc. Il ne paraît pas ajouter entièrement foi à tout cela, mais il désire ardemment s'assurer de la vérité ; il désire même aller à Genève pour voir de ses yeux. Comme il n'est pas encore bien affermi, je crains toujours qu'il ne se laisse prévenir et qu'il ne désapprouve les effets de la vraie conversion. Heureusement il connaît beaucoup le pasteur Schaffter de Berne, qui a été son condisciple ; je lui ai conseillé de lui écrire ; et il paraît disposé à le faire. Je ne doute pas que le frère Schaffter ne rende témoignage à la vérité.

Tu vois, cher ami, que je n'avais pas tort de dire que je n'osais pas me réjouir ; si les âmes dorment, le démon ne dort pas ; il est plus actif que nous ; et ses suppôts sont infatigables. On a écrit non-seulement à M. Blanc, mais à un autre membre du Consistoire ; on a même été jusqu'à écrire au Consistoire en corps. J'ai un pressant besoin de sagesse et de foi dans cette circonstance critique ; le Seigneur seul peut nous en tirer. Je reconnais à chaque instant que nous avons trop de vanterie ; car on relève chaque parole légère que nous pouvons lâcher, et on nous en fait un crime.

Voici une lettre remarquable par l'exposition qu'elle contient des principes de Neff sur le questions d'Eglise.

Du 11 février 1822.

Je te remercie de tout ce que tu m'apprends de Coulin ([1]), de Bost, de Pyt ; je suis surtout bien réjoui de l'élargissement des principes de ce dernier. Je suis mieux placé que jamais pour juger du bien que peuvent produire des principes un peu larges, et je sens de jour en jour davantage combien il y a peu de rapport entre l'esprit d'exclusion et celui dont doit être animé un évangéliste. Si nous aimons les âmes, nous ne désirerons rien tant que de les atteindre pour leur annoncer la bonne nouvelle ; nous éviterons avec soin tout ce qui pourrait les prévenir contre nous ; et nous sacrifierons volontiers, pour le salut des âmes immortelles, notre propre opinion ou notre entêtement.

Tu me demandes mon avis sur la proposition faite, ou à faire, d'admettre des frères comme membres de l'Eglise, sans exiger d'eux qu'ils se séparent effectivement de l'Eglise nationale ; tu dois bien connaître mon sentiment à ce sujet. D'un côté, je ne vois nulle part dans l'Evangile, j'en conviens, que le chrétien soit obligé de reconnaître comme église une congrégation sans discipline, et où fréquemment on ne trouve pas même la doctrine chrétienne : mais je ne vois pas non plus qu'il ait le droit d'exiger que tous les frères pensent là-dessus comme lui, et sacrifient ce qu'ils croient bon à son opinion individuelle. En conséquence je pose en principe que

(1) Ce nom, qui a déjà paru quelquefois, est celui d'un instituteur, alors évangéliste. *Edit.*

e chrétien a le droit de se séparer, mais qu'il n'y est pas obligé, aussi longtemps que l'Eglise dans laquelle il se trouve ne l'empêche pas formellement de chercher son édification où il peut la trouver, et qu'elle-même ne professe pas en corps et solennellement des principes anti-chrétiens. D'après ce principe, si une âme réveillée désire se joindre à un troupeau d'enfants de Dieu, mais qu'en même temps elle croie devoir conserver quelques relations avec la congrégation nationale, — soit parce qu'elle la regarde comme une institution utile, à la conservation de laquelle chacun doit concourir, — soit qu'elle pense conserver par-là une certaine influence sur des personnes non converties, qui, sans rien comprendre à la séparation, en seraient scandalisées et par conséquent ne l'écouteraient plus, — soit enfin pour quelques autres raisons de ce genre qui peuvent être appelées raisons de conscience, parce qu'elles ont leur source dans l'amour des âmes; — je ne pense pas qu'on puisse la rejeter, si à côté de cela elle reconnaît que l'Eglise particulière dont il s'agit est évangélique, c'est-à-dire légitime d'après l'Ecriture.

Je reprends en détail une de mes raisons. J'ai dit que les Eglises nationales peuvent être regardées comme une institution utile. En effet, sans elles, comment se serait conservée la connaissance du nom de Dieu et de Jésus-Christ, dans une multitude de pays où il n'y a pas eu de vrais chrétiens pendant plusieurs siècles, et où par conséquent, selon le principe séparatiste, il ne pouvait y avoir aucune Eglise? Où seraient, en France, les protestants? Où

serait cette multitude de familles, plus ou moins éparses dans le pays, et qui ont conservé la Bible, un culte de famille, surtout l'habitude de se réunir toutes les semaines, ou plus rarement, pour entendre la Parole de Dieu? A qui s'adresseraient à présent, en Europe, les missionnaires et les pasteurs évangéliques? Où seraient les temples? Où serait le dimanche? Où serait le souvenir de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ? Où serait cette Bible sur laquelle nous appuyons tous nos enseignements, parce qu'elle est connue? Où seraient, en un mot, tous ces éléments propres à former ou à relever maintenant une Eglise spirituelle et vivante, si les Eglises nationales n'étaient pas demeurées debout, par l'ordination des ministres et par la célébration des sacrements? Et encore maintenant, si elles n'existaient pas toutes ces Eglises, que deviendraient tous ces chrétiens de nom que l'on ne peut admettre dans des Eglises vraiment chrétiennes? Quelle instruction recevraient leurs enfants? Quel souvenir garderaient-ils de l'Evangile? Où serait la Société biblique? Enfin où seraient tant de moyens d'édification, qui sont susceptibles de vie, et qui, quoique morts le plus souvent, ne laissent pas d'entretenir quelque piété, et de préparer les voies au véritable Evangile? Je suis, je le répète, placé ici de manière à en juger mieux que bien d'autres; et je dis : si tout ce qu'il y a de chrétiens dans ces Eglises extérieures les abandonnaient absolument, que deviendraient-elles? Qui est-ce qui lutterait contre l'incrédulité, dans les académies et les consistoires? Qui est-ce qui ferait entendre l'Evangile dans les temples, où

de
sir
re-
sur
ne E
r ou
as de
e de
oupea
sera
mes
t pas
onnaître
eurs.
erai tou
nais à
réunir en
vivre dans
ai pas sur
chose ; et
ire de
et ordonn
ons se
me une grâc
nous
peau ; et je
et que doiven
e sévère sur
éral. Je te pri
mère, afin
i bien aise q
e croit utile.
e qu'on jugera à propos
obligé d'employer tant de papier pour des
si étrangères à notre propre édification

rieure et à nos travaux évangéliques, mais cela était nécessaire dans les circonstances.

Si je n'étais pas si défiant pour l'avenir, j'aurais bien des choses à vous écrire qui vous feraient plaisir ; mais j'ai toujours peur de me fier à de la fumée, et de vous donner des espérances peu fondées, qu'il faudrait ensuite démentir. Les choses sont à peu près où elles en étaient à ma dernière ; j'ai toujours les catéchumènes à instruire ; ils sont environ quatre-vingts ; la plupart ne parlent que le patois, qui est une espèce de provençal ; et j'ai beaucoup de peine à m'en faire comprendre. Les prédications sont suivies comme à l'ordinaire : j'ai eu hier beaucoup de monde à la prière de l'après-midi, où je fis une paraphrase d'un chapitre ; on les goûte beaucoup ici. J'ai déjà fait trois fois l'office des funérailles, qui consiste en une exhortation et une prière dans la maison du défunt, au moment où l'on va l'emporter à sa dernière demeure. Il y a eu beaucoup de monde.

Je fais aussi quelquefois visite à une femme malade ; et quand on me voit passer, on y vient pour profiter de la lecture et de la prière. Les paysans, naturellement timides, commencent aussi à se familiariser avec moi, et me prient d'aller les voir ; ils sont fort étonnés que je veuille les instruire en particulier ; ils n'ont jamais vu un ministre qui fît cela. Dans les bonnes maisons je suis aussi fort bien reçu. J'ai refusé, il est vrai, d'aller dans les sociétés où l'on joue et où il y a de la mondanité, mais je fréquente trois ou quatre maisons où je peux parler de l'Evangile. En général je suis aimé dans

le pays, et la grande majorité désirerait que le pasteur que je remplace ne revînt pas et que je pusse rester parmi eux ; mais ceci est encore bien douteux. M. N. [1] m'a écrit dernièrement qu'il était obligé de différer son retour jusqu'à la fin de l'été, et que j'eusse à lui dire si je pouvais le suppléer jusqu'à cette époque. Il ajoute à cette demande beaucoup de louanges qu'il dit tenir de Mens, m'assurant que je ferais le plus grand plaisir à son église si je consens à y rester jusqu'à son retour. Je lui ai répondu qu'il pouvait compter sur moi. Mais malgré cela il n'y a rien de sûr, parce qu'il compte sans son hôte ; le Consistoire, qui s'était opposé à son départ, va prendre fait et cause de son retard, et s'il ne revient pas tout de suite, il sera privé de sa place. On suppose qu'il n'y tient pas beaucoup et qu'il a le projet de s'établir ailleurs. Dans ce cas, je ne serais plus à son service, mais à celui du Consistoire.

Depuis quelque temps, les rapports du Consistoire de Mens avec le pasteur dont Neff remplissait les fonctions se troublaient. Nous éviterons les détails sur ce point, et nous n'en laisserons percer, dans les lettres qui suivent, que ce qui appartient nécessairement à l'histoire de Neff.

(1) Fausse initiale. J'en ai déjà changé plusieurs dans les endroits qui l'exigeaient, afin de dérouter une curiosité inutile sur les noms. Ce ne sont que les faits qui nous importent. *Edit.*

Mens, le 20 février 1822.

Jusqu'à ce que N. ait répondu au Consistoire, je suis dans une grande incertitude. Cependant, comme je ne vois point encore que mon œuvre ici soit en état de se maintenir seule, je ne pense pas que le Seigneur veuille m'en ôter pour le moment, à moins d'y envoyer un autre ouvrier ; mais jusqu'ici je n'en vois point. — J'ai été à Vizille il y a environ dix-huit jours ; j'y restai du lundi au samedi, et y prêchai deux soirs. Mme O. est toujours dans la même lumière; mais, toute seule, une âme faible et à peine née ne peut guère faire son chemin. C. D. (p. 164) est aussi le même, dégoûté des vains amours du monde, assidu à la lecture et à la prière ; mais il a encore des craintes et des angoisses; je crois pouvoir en attribuer une partie à la faiblesse de sa constitution. Ce n'est cependant pas dangereux, puisqu'il connaît le Sauveur ; mais ses parents, qui ne partagent point ses sentiments, s'en effraient et s'y prennent mal pour le consoler; en sorte qu'il me voit toujours venir avec beaucoup de plaisir. M. Bonifas lui a donné le « Miel découlant du rocher » ; et j'ai vu avec plaisir qu'il le comprend et y puise du soulagement.

En revenant de Vizille, je me suis arrêté à La Mure, où j'avais couché le dimanche au soir ; et, comme je le leur avais promis, j'y ai prêché le mercredi après midi ; puis je suis revenu le même soir à Mens. La Mure est un gros bourg sur la route de Grenoble à Gap, situé dans une vallée

haute et froide, appelée la Malésine ; il s'y trouve trois petits lacs. Le bourg renferme une centaine de protestants. Comme ils sont à trois lieues de Mens ils n'ont que quatre prédications par année, aux quatre communions, et cela seulement depuis un an ; en sorte qu'ils sont affamés de la Parole de Dieu. J'y suis encore retourné dimanche dernier après le service de Saint-Jean-d'Héran, l'une de nos annexes, distante de deux lieues, et j'y ai prêché l'après-midi ; ils m'ont reçu ces deux fois avec beaucoup de plaisir, et je sais qu'ils font maintenant des démarches pour obtenir du gouvernement un pasteur. Ils espèrent, s'ils l'obtiennent, que j'y resterai ; du moins ils en ont manifesté le désir.

Ce qui pourrait arriver, c'est que si N. vient bientôt et que si décidément je ne puis rester ici quand il y sera (car je lui deviendrai bientôt suspect, vu la différence de nos principes religieux), j'irais à La Mure le reste de ma campagne ; de là je pourrais prêcher quelquefois à Mens ou dans les annexes ; je ne serais d'ailleurs qu'à quatre lieues de mon cher Vizille. S'il ne vient pas, je resterai toujours à Mens, jusqu'à ce qu'il soit remplacé ; et je vois tous les jours plus que chacun désirerait qu'il ne le fût que par moi. Plusieurs des anciens du Consistoire m'en ont déjà fait, en passant, la proposition ; mais, ne connaissant qu'imparfaitement mes circonstances, ils ne prévoient pas les obstacles que la chose rencontrerait. Ce qu'il y a de certain, c'est que Blanc ne la regarde point comme une chose possible. Je désire bien savoir comment tout cela finira, bien décidé pourtant de recevoir, comme étant le meil-

leur, tout ce que le Seigneur me dispensera. Je ne forme point de projets et ne désire rien, sinon de ne pas être, par mon infidélité, en opposition avec les desseins du Seigneur ; et si j'ai quelque désir de ne point quitter cette contrée, c'est parce que la moisson y est immense, qu'il y a peu d'ouvriers, et que la plus belle porte m'y est ouverte, soit par les circonstances, soit par les dispositions de ce peuple, qui n'est point prévenu contre l'Evangile et qui respecte singulièrement les doctrines de ses pères. Je fais courir maintenant les sermons de M. et chacun les admire. Je me suis mis, sans consulter Bl., qui craint les innovations, à rassembler mes catéchumènes du bourg quatre fois la semaine (deux fois les garçons et deux fois les filles) dans la soirée et dans ma chambre ; je leur fais apprendre par cœur des passages du Nouveau Testament relatifs aux principales vérités de l'Evangile, en ayant soin de leur montrer le rapport de ces passages avec les enseignements du catéchisme : celui d'Ostervald, qui, tout imparfait qu'il est, laisse néanmoins le champ libre pour établir la saine doctrine. J'espère, quoique ces jeunes gens soient fort bornés, que ma peine ne sera pas inutile pour tous. Mais je ne puis prendre ces soins particuliers que de ceux de l'endroit ; et il y en a au moins soixante dans les villages qui n'ont que la leçon publique.

Dimanche, pendant que j'étais à Saint-Jean-d'Héran, la malade dont je vous avais dit un mot a rendu le dernier soupir. Je l'avais vue le samedi soir, et j'avais eu l'occasion de lui parler très-ouvertement du seul moyen de salut qui nous soit offert ;

il paraît que mes visites lui faisaient un grand plaisir, et qu'elle pensait sérieusement à son âme; mais, comme elle ne parlait pas du tout français, quoiqu'elle le comprît, je n'ai pu tirer d'elle beaucoup de choses; le Seigneur seul sait si elle a quitté ce monde avec le sceau des rachetés. Chez cette malade, j'ai fait connaissance d'une femme nommée Du Seigneur, qui a habité Genève plus de vingt ans, et en est revenue depuis peu; elle m'a prié d'aller la voir quelquefois; elle paraît non-seulement pieuse, mais très-humble devant son Dieu, connaissant quelque chose de la misère de son cœur; bref, elle semble en bon chemin pour venir à Christ. D'autres personnes du peuple semblent goûter la bonne parole du salut, quoique plusieurs la trouvent un peu dure, à cause de leur affection pour les choses du monde. Je suis toujours très-bien reçu dans les bonnes maisons; mais je ne vais que là où je puis parler de l'Evangile. Il en est une surtout où on le goûte fort, c'est là où Cook a demeuré; il a préparé le terrain, et maintenant la semence paraît germer. Dans une autre maison, j'ai trouvé deux dames très-intéressantes; la mère n'a pas attendu cette heure pour connaître la saine doctrine et le cœur humain. C'est la seule en qui j'aie trouvé cette connaissance; mais, elle la gardait pour elle, et elle logeait un peu cette science dans sa tête. La fille, plus sensible, manquait de connaissance; elle a reçu l'Evangile avec joie; d'autres personnes encore paraissent y mettre de l'importance. Mais j'ai bien à lutter contre les cartes, les romans et le bal; je ne le fais cependant qu'a-

vec prudence, sachant qu'il ne faut pas mettre le vin nouveau dans de vieux vaisseaux. B. lui-même fait quelques pas, et s'occupe davantage des vérités fondamentales ; il apprend à connaître les hommes, et ne regarde plus les gens comme chrétiens par cela seul qu'ils ont reçu le baptême d'eau.

Mens, le 2 avril 1822.

Comme il est probable que M. N. sera définitivement écarté, et que décidément on désire me retenir ici, je dois m'occuper, pour ce qui me concerne, des moyens de me rendre capable de remplir une place de pasteur. Je te prie donc, toi et les frères, de voir quand et comment je pourrais recevoir la consécration en Angleterre; car, dans le cas même où je ne devrais pas occuper cette place-ci, il ne serait pour cela pas moins nécessaire que je fusse ordonné. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il conviendrait de s'en occuper de suite, afin que, si cela peut avoir lieu, je ne sois pas obligé de perdre beaucoup de temps à préparer les voies ; d'ailleurs, je ne puis rien là-dedans. Je n'ignore pas que toutes les difficultés ne sont pas là; et que quand je serai ordonné, il faudra encore passer à la filière des formes civiles de naturalisation , et lutter peut-être contre la malveillance des sociniens ; mais comme il ne dépend pas de nous de lever ces obstacles-là, nous ne devons nous inquiéter que de ce qui est jusqu'à un certain point notre affaire ; le Seigneur fera le

reste, s'il le juge à propos. Du reste j'ignore complètement ses voies, et je lui demande chaque jour qu'il me fasse la grâce de trouver en tout temps sa volonté bonne et parfaite ; c'est la seule chose que je me permette de lui demander, ne sachant point moi-même ce qui m'est avantageux, et ayant à me défier en tout ceci de mon vieil homme, qui pourrait me séduire par l'espoir abominable de la considération, des richesses ou du repos. Je dois néanmoins avouer qu'une vie sédentaire et fixe a peu d'attraits pour moi, et que j'envisage avec peine la nécessité de travailler constamment dans le même lieu. Je préfèrerais infiniment la vie mobile d'un missionnaire ; et comme la curiosité, l'amour des aventures, celui de la variété, celui même de la gloire s'en trouvent beaucoup mieux, je crois pouvoir dire, sans me séduire moi-même, que si j'ai quelque désir de demeurer dans cette contrée, c'est principalement par amour pour les âmes, et parce qu'il me semble qu'une grande œuvre s'y prépare : les temples où je prêche sont constamment pleins ; souvent même beaucoup de personnes sont obligées de rester dehors. Il règne pendant mes prédications, à ce que l'on m'assure, beaucoup plus de silence qu'il n'en régnait ci-devant ; les paysans en parlent ; plusieurs commencent à venir vers moi me demander des traités et des prières ; ils et veulent avoir par écrit la prière que je fais avant le sermon. — Plusieurs viennent, de plus d'une lieue, pour assister au catéchisme le jeudi matin. Mes catéchumènes semblent aussi faire quelques progrès, surtout ceux du bourg, que je tiens plus

que les autres. Il n'en est point parmi ceux de M
qui ne possèdent assez exactement les principes fo
damentaux de la foi, et qui ne soient dans le cas
citer dix ou douze passages sur chaque article ; pl
sieurs aussi de ceux de la campagne sont ve
me demander mon recueil pour l'étudier, et vie
nent pour en avoir l'explication. Ceux qui, d'abo
paraissaient les plus distraits et les plus borné
sont tout à coup ouverts, et ont presque devancé
premiers.

J'ai appris que dans un hameau voisin ils s'é
taient réunis le dimanche, un certain nombre, po
lire la Bible et réciter des prières ; j'ai aussi vu q
l'un de ceux du bourg a refusé à ses parents d'al
au bal, en disant : « Comment pourrions-nous da
ser, après tout ce que monsieur nous a dit? » Je s
aussi que dans deux ou trois des principales m
sons on ne lit plus de romans, et qu'on a renv
les caisses de livres qu'on recevait de Grenoble to
les mois. Comme ces deux maisons étaient à p
près les seules qui fussent abonnées, il arrive q
beaucoup d'autres personnes à qui on les fais
lire s'en trouvent sevrées ; petit à petit on se reti
du monde ; on ne joue plus la comédie ; on dan
moins ; on se réunit pour chanter des cantique
lire le Magasin évangélique et les petits traités, q
étaient restés sous clef depuis que Bonifas les av
envoyés. B., de son côté, chemine tout doucemen
sans s'en douter, quoique chacun le remarque ; i
prêche l'Evangile ; et hier je lui ai entendu fair
une paraphrase tout-à-fait chrétienne. Il fait de
sermons d'une force à lever la peau, et il met so

monde sous la loi ; mais, comme Moïse, afin de les conduire à Christ ; car il n'oublie pas de les adresser à lui. Il est aussi beaucoup plus sérieux dans ses conversations ; il y a le cercle et les échecs..... Mais comme les personnes qui se réveillent commencent à remarquer cela, il ne tardera pas à s'en apercevoir lui-même, et au moins, pour ne pas scandaliser, si ce n'est pour autre chose, à l'abandonner. Je n'ai pu lui en parler directement ; le mieux que je puisse faire c'est de ne pas l'imiter en cela.

Jeudi, 4 avril. — J'ai été hier, après le service, à la Guichardère, petit village à une lieue d'ici, et j'en suis revenu bien réjoui. Il y a déjà quelques semaines qu'en sortant du catéchisme je fus abordé par plusieurs paysannes, dont l'une me pria de lui donner par écrit une prière qu'elle m'avait entendu prononcer avant le sermon du dimanche précédent. Je lui demandai son nom et sa demeure ; et, après en avoir pris note, je lui dis de revenir le dimanche suivant ; elle ne manqua pas ; et, en lui remettant la prière, je lui prêtai aussi la parabole des dix vierges. J'ai remarqué depuis, que ces femmes ne manquaient pas un service, quoiqu'elles soient fort éloignées de Mens ; et m'étant informé de la fille ci-dessus, on me dit qu'elle avait toujours été très-pieuse, mais que, surtout depuis que j'étais ici, elle ne manquait pas un service. Ce témoignage me fit désirer de la mieux connaître ; je lui proposai, ainsi qu'à ses compagnes, d'aller un jour leur faire visite ; et hier, après le service, je partis effectivement avec elles. Les autres s'arrêtèrent à Saint-

Pancrace, leur village; et après avoir dit bonjour à leur famille, je continuai la route avec Elisabeth (1). Elle me donna des renseignements sur la population protestante des villages voisins, qui est peu considérable, et me dit que l'on désirait beaucoup m'y voir; que depuis quelques semaines les filles protestantes de tous ces hameaux se réunissaient quelquefois chez elle pour chanter des psaumes, lire la Bible, réciter des prières, et que c'était pour cet usage qu'elle m'en avait demandé une; c'était aussi dans cette réunion qu'elle avait lu la parole. En causant ainsi, nous arrivâmes dans son village, agréablement situé entre les arbres, au pied d'une haute montagne et près d'un torrent; ses vieux parents me reçurent avec la plus grande affabilité; ils ne peuvent plus guère venir au temple, mais leur fille leur dit chaque fois ce qu'elle y a entendu. Le père me parla d'abord des persécutions que ses parents et lui-même avaient souffertes; puis, il ajouta: « Dans ce temps-là, on était plus zélé; mes parents allaient de nuit au travers des forêts et des montagnes, malgré le froid et l'orage et au péril de leur vie, pour assister à une assemblée; nous autres à présent sommes lâches. » Il me parla ensuite de ses malheurs. « Il ne me reste qu'un fils, qui a bientôt dix-huit ans; il a beaucoup de tête et il apprend tout ce qu'il veut; il sait bien tous ses livres (les traités et la Bible), mais il ne les croit pas; il n'est pas comme sa sœur; j'aimerais bien qu'il fût ici

(1) C'est cette fille si singulière et, en effet, si profondément pieuse dont j'ai parlé dans ma *Visite aux Hautes-Alpes*, p. 27.

pour vous entendre. »—Elisabeth alla ensuite chercher tous ses traités religieux (c'est Bonifas qui en avait envoyé) ; et elle paraissait les avoir passablement compris ; elle enviait le sort de l'esclave nègre et de la fille du laitier ; et elle disait, en parlant du nègre, que c'était le Saint-Esprit qui avait mis toutes ces bonnes paroles dans la bouche de ce pauvre sauvage. Je leur parlai alors des missions chez les païens ; puis, ayant pris le Testament, je leur lus quelques versets de Jean XV (« Je suis le cep, » etc.), que j'avais expliqués la veille à la prière. J'ai pu m'assurer, par diverses questions que j'adressai à Elisabeth, qu'elle connaît le chemin qui mène à la vie ; sa mère connaît beaucoup la Bible et même la saine doctrine, mais ne sent point sa misère comme Elisabeth.

Ces bonnes gens me pressaient de demeurer chez eux ; mais comme j'avais une assemblée de chant à Mens, je les remerciai. On se moque d'eux et de quelques personnes qui se réunissent dans la commune pour prier Dieu, chanter des psaumes, etc. ; mais il faut s'y attendre ; on n'a jamais pu servir Dieu sans irriter le monde.

Je veux maintenant vous parler d'un jeune homme qui ne donne pas moins de belles espérances, un nommé Girard, de 22 ans, du Macheny, hameau à une lieue d'ici ; il est lecteur des églises de Saint-Sébastian et de Saint-Jean-d'Héran, et gagne sa vie à tenir de petites écoles dans les villages voisins ; j'appris que ce jeune homme était remarquable par sa conduite exemplaire, par son amour pour ses parents, et par sa fidélité dans les devoirs de sa vo-

cation ; il est venu habiter Mens depuis quelq
jours, se proposant d'y tenir une école de peti
enfants, vu qu'à la campagne on n'en a que l'hive
il allait en avoir beaucoup, parce que jusqu'ici
a toujours été content de lui, lorsque les rég
établis sont venus mettre le holà et lui chercher c
cane, parce qu'il n'a point de diplôme. Par ce
circonstance Girard se trouve sur le pavé ; mai
crois que c'est une direction du Seigneur.

Je fais encore le sermon de la passion de
matin : il ne m'a pas été possible de le prépa
c'est pourquoi j'espère que le Seigneur y pourv
et qu'il me donnera de quoi parler. Je m'accout
ainsi à improviser, et souvent j'ajoute un grand b
à mon discours sans que cela puisse se connaît

Voilà où en sont les choses dans cette contr
Elles semblent être l'aurore d'un beau jour ; m
celui qui excite la tempête, qui ravit la semence et
sème l'ivraie, ne sommeille point, et vous n'igno
pas ses machinations ; c'est pourquoi ne nous re
chons pas, et prions sans cesse que le règne de Di
vienne et s'établisse d'une manière solide.

COMMENCEMENTS DÉFINITIFS ET RÉJOUISSANTS.

Mens, le 15 mai 182

Loin d'avoir le temps d'écrire, je n'ai pas toujo
celui de prendre mes repas à l'heure, et je dois so
vent dire comme le Seigneur : « Ma nourriture e

de faire la volonté de mon Père et d'accomplir son œuvre. » Depuis quelque temps avant Pâques, j'ai été visiter presque tous les hameaux et villages de la paroisse, et je tiens presque partout des assemblées, où l'on vient de fort loin après les travaux. Quand je suis à Mens, le soir il y a toujours catéchisme et assemblée de chant, entrecoupée de lectures et d'explications, que M. Blanc fait souvent. J'ai de plus visité, commune par commune, tous mes catéchumènes ; les grands ont pu profiter comme les petits des instructions que je leur ai données ; les sermons et surtout les paraphrases du soir sont de plus en plus fréquentés.

M. Blanc entre définitivement dans l'œuvre ; et en même temps le Seigneur travaille bien d'autres âmes, soit à la ville, soit à la campagne, surtout parmi mes catéchumènes. Plus de trente, sur soixante-dix-sept, paraissent sérieusement disposés, et quinze ou seize paraissent sentir leur misère plus ou moins vivement ; mais je n'en compte encore que quatre ou cinq qui aient, à ce qu'il me semble, trouvé la paix en Jésus-Christ. Une seule a rencontré dans sa famille la persécution proprement dite ; les autres ne sont que moqués, et même pas tous. Parmi les grandes personnes la parole agit puissamment aussi ; il est peu de familles riches dans le bourg qui ne comptent une partie de leurs membres parmi les gens bien disposés ; deux ou trois seulement se sont manifestées contraires à l'Evangile. Dans le peuple on compte moins de réveil proprement dit, mais beaucoup de bonnes dispositions ; plusieurs jeunes filles ne veulent plus danser ; et de

cette affaire on ne danse presque plus. J'arrivai un dimanche au soir dans un petit village où il y avait un bal bien établi, mais peu nombreux ; après qu'on m'eut aperçu chacun tira de son côté ; en un clin-d'œil tout fut éclipsé ; et peu après on vint à l'assemblée. Chaque jour on découvre quelque âme travaillée qui pleure sur ses péchés.

Depuis que je suis ici, et surtout ces derniers temps, le Seigneur m'a donné pour la prédication une facilité, une force, une hardiesse dont je suis moi-même étonné, et qu'on ne souffrirait probablement pas en Suisse. Je ne dis point ceci pour me glorifier, mais pour rendre justice à la grâce de Dieu : je dois le dire, je ne crois pas être très-inférieur en abondance et en énergie de prédication à ceux qui sont réputés les mieux partagés. Mais il fallait cela dans ce pays, où la moisson est abondante et où il y a peu d'ouvriers. Du reste, mon intérieur me semble n'avoir guère gagné ; et si le Seigneur ne m'eût soutenu par le désir d'avancer son règne, j'aurais reculé bien loin. Je sens souvent mon cœur tiède, distrait, léger et surtout ingrat. Quant à l'orgueil, le Seigneur a soin de le rabattre de temps en temps par de cruels soufflets, tant extérieurs qu'intérieurs. Cependant je m'y suis exposé dans cet instant en vous écrivant ces lignes ; je vous supplie de prier le Seigneur pour moi, afin que, s'il est possible, il m'abaisse et m'humilie sans que son œuvre en souffre ; cela m'est déjà arrivé plusieurs fois.

Quant à ma santé physique, elle est beaucoup meilleure, depuis que je suis toujours par voie et par chemin et que j'ai beaucoup plus de peine ; car

il m'arrive souvent de faire plusieurs lieues de suite et cinq ou six services dans un jour, surtout le dimanche. Ici, toutes les visites de malades sont autant d'assemblées ; tous les voisins viennent, surtout les femmes, pour y profiter de l'explication de la Bible et de la prière. Les ensévelissements, comme je vous l'ai dit, sont des occasions de prédication. Je suis souvent occupé à instruire et à converser depuis cinq heures du matin jusqu'à onze heures du soir ; et tout cela sans que j'aie plus aucune toux, ni douleur de poitrine ; j'ai repris l'appétit et peux boire du vin à mes repas sans inconvénient.

Je ne veux pas terminer la présente lettre sans vous parler de la conversion qui m'a le plus réjoui. Il vous souvient peut-être que dans ma première lettre de Mens, je vous parlais de la fille de mon hôte, nommée Émilie, comme étant une de mes catéchumènes assez intelligente. Elle était alors fort mondaine ; son adresse dans les ouvrages de femmes la faisait rechercher par les meilleures maisons ; aussi était-elle de tous les bals, comédies, promenades et lectures frivoles. Tout ceci ne me faisait pas plaisir ; et ayant entendu parler d'une comédie qu'il s'agissait de jouer, je lui en manifestai mon mécontentement, assez pour l'empêcher de jouer. Mais si elle obéissait, ce n'était pas de bon cœur ; et loin de goûter ma prédication, elle languissait que je fusse loin pour se livrer plus à son aise à sa mondanité. Elle assistait cependant régulièrement aux servicespublics et particuliers, et surtout aux leçons de religion qu e je donne le soir ; elle était toujours la plus intelligente, quoique sa bouche seule con-

fessât la vérité; et elle ne laissait pas de prendre de bonnes résolutions et de prier, comme je le leur recommandais, pour que le Seigneur lui fit connaître ses péchés.—Les choses en étaient là, quand elle entendit mon discours du vendredi saint; elle fut frappée de ces paroles que je répétai souvent dans ma première partie : « Allez à Golgotha ; et là vous verrez combien vos péchés sont odieux ». Elle y alla effectivement; et pour la première fois, elle lut dans les souffrances du Sauveur la terrible sanction de la sainte loi du Seigneur. Dans le même instant, l'amertume et l'angoisse s'emparèrent de son âme; elle versa beaucoup de larmes pendant le service; et elle en sortit, n'emportant que l'enfer dans son cœur, parce qu'elle ne voyait encore que ses péchés et non un Sauveur. Je ne la vis qu'une seconde dans la journée, et néanmoins je soupçonnai la cause de sa tristesse, qui ne faisait qu'augmenter malgré tout ce qu'elle voulait faire pour se distraire. Dans cet instant elle maudissait le moment où elle avait demandé à Dieu la connaissance de son cœur; et elle fut dans cet état, sans rien dire à personne, jusqu'au mardi matin. Je cherchais à lui parler, mais elle en fuyait l'occasion; ses parents et ses amies se mettaient l'esprit à la torture pour deviner la cause de son affliction. Enfin, le mardi matin, je lui fis chercher des passages sur mon Testament; et en feuilletant elle trouva celui sur lequel j'ai prêché : *Si votre justice*, etc. Oh ! c'est bien vrai, dit-elle, que notre justice ne surpasse pas celle des scribes et des pharisiens ! elle lui est bien inférieure ! — Aussi, lui répondis-je, Paul dit-il que nulle chair

ne sera justifiée par les œuvres de la loi ; et je lui montrai le passage. Là-dessus elle me fit diverses objections contre cette doctrine, ne comprenant pas comment nous pouvions être excités par une doctrine pareille, à faire le bien. Je lui lus alors le passage de Paul à Tite, III, 5, 8; et lui citai l'exemple des vrais chrétiens, qui sont riches en bonnes œuvres quoiqu'ils ne leur attribuent aucun mérite. Je lui montrai les motifs d'amour et de reconnaissance qui les portent à l'obéissance et au renoncement au monde. Croyez-vous, lui dis-je, que ceux qui ont de tels sentiments puissent trouver du plaisir dans les choses du monde? — Non, dit-elle ; mais j'en trouve encore. — Je lui fis sentir combien la considération des vérités de l'Evangile devait nous rendre sérieux. — Cela ne me rend pas sérieuse, moi ; — et à ces mots elle se mit à fondre en larmes. — Je rends grâces au Seigneur des dispositions où je vous vois, lui dis-je ; car ceux qui pleurent seront consolés ; prenez courage ; il existe un consolateur et un avocat, celui que Jésus promit à ses disciples : il vous l'enverra aussi. — Ses disciples faisaient sa volonté, et moi je ne la fais pas, et ne l'ai jamais faite. — Ses disciples n'avaient pas fait sa volonté avant de l'être ; ils crurent. — Eh bien, je ne crois pas ! — Ils ne croyaient pas plus qu'il ne fallait ; car Jésus leur reprochait de n'avoir pas de la foi gros comme un grain de sénevé ; mais ils faisaient comme vous devriez faire, ils demandaient au Seigneur de leur augmenter la foi. — Ils en avaient donc un peu ; mais je n'en ai point du tout!..... Ici les pleurs recommencèrent ;

et tout ce que je pus lui dire ne parut lui faire aucun effet ; elle fut tout le jour fort triste, ce qui inquiétait fort ses parents ; à peine pouvait-elle parler ; elle fuyait la compagnie et ne mangeait presque rien.

Le lendemain matin elle me dit qu'elle était toujours de même ; et comme je la pressai de me dire au juste ce qui l'affligeait, elle finit par me dire en sanglotant : Je suis trop orgueilleuse, je ne pourrai jamais être sauvée ! Je lui témoignai combien j'étais réjoui de lui voir cette connaissance de son cœur ; et je déroulai alors devant elle tous les trésors de la miséricorde divine en Jésus-Christ ; mais elle m'opposait toujours l'excès de son orgueil et de sa vanité ; elle ne pouvait croire à la bonne nouvelle. Oui, ajoutait-elle, il entend les prières, mais non pas les miennes. — Pauvre Emilie ! vous êtes bien malheureuse à présent ; mais bientôt votre tristesse sera changée en joie, le Seigneur vous soulagera. — Oui ; mais si je mourais d'ici là ! — Ne craignez point ; je suis sûr, comme de ma propre existence, que le Seigneur n'a pas « allumé la chandelle et pris le balai » pour laisser sa drachme dans les ténèbres et dans la poussière ; il achèvera en vous l'œuvre qu'il a si bien commencée ; mais il ne vous appellera à lui qu'après vous avoir purifiée. Je cherchais à la consoler par plusieurs discours semblables ; mais je n'en vins pas à bout, et la quittai en lui disant : Ma chère Emilie, je suis bien fâché d'être obligé de vous quitter dans ce moment, mais je vous laisse entre les mains du Seigneur, qui vous consolera bien mieux que moi ; allez à lui avec pleine confiance.

Je la laissai pour aller à La Mure, où je prêchai l'après-midi. Je tins le soir une nombreuse assemblée à La Baume, près du Drac, chez le maire de la commune. Il ne resta pas un habitant du village à la maison : on apporta jusqu'aux petits enfants. De mémoire d'homme on n'avait peut-être entendu de prédication dans cet endroit, fort écarté des temples et des routes. Le lendemain, j'allai à Saint-Jean visiter une personne mourante ; puis je revins à Mens pour mon catéchisme.

Pendant mon absence, je n'oubliais guère Emilie; tantôt j'éprouvais de la joie et bénissais le Seigneur de ses dispositions ; tantôt je craignais que ce réveil si brusque ne fît une mauvaise impression, surtout si cet état d'angoisses durait longtemps et venait à affecter sa santé, déjà si faible. Au milieu de ces pensées j'arrivai à la maison (vous savez que je logeais chez son père) ; je craignais de trouver Emilie au lit et ses parents bien fâchés. Quelle fut ma surprise, au contraire, de la trouver toute joyeuse ! « Oh ! que je suis heureuse, » s'écria-t-elle » dès qu'elle m'aperçut, en venant au devant de moi! » Vous ne m'avez pas laissée entre les mains d'un juge! » Qu'il est bon! Oh! qu'il est bien nommé SAUVEUR! » ... Mais quelles angoisses, quelles souffrances le » Seigneur a dû souffrir, lui qui a bu jusqu'à la » lie ce calice d'amertume! Je comprends main- » tenant ce qu'il voulait dire : « Mon âme est saisie » de tristesse jusqu'à la mort!....» Je ne finirais pas si je voulais transcrire ici les expressions de reconnaissance et d'admiration qui sortirent de sa bouche, de cette bouche qui jusque-là ne s'était ouverte que

pour vanter les idoles de la mondanité. Non-seulement son langage était nouveau, mais son maintien et son visage étaient changés ; l'expression d'importance et de vanité avait fait place à celle de la modestie et de la douceur ; ce n'était plus la même Emilie. Mon premier mouvement fut de bénir le Père des miséricordes et l'ami des pécheurs, Mais à peine avais-je ouvert la bouche pour la féliciter de cette grande grâce, qu'elle augmenta ma joie en me disant: Je ne suis pas la seule (1). — Et qui?— Louise (2) (autre catéchumène, qui a été fort contrariée dans sa famille) ! — Quoi ! Louise ! — Oui, elle-même! J'y allai hier, sitôt que j'eus éprouvé la délivrance de mon fardeau ; car je ne pouvais garder cela pour moi toute seule ; j'étais trop joyeuse ! Je la trouvai seule et l'accablai de questions pour savoir à quoi elle pensait. Eh bien, me dit-elle, puisque tu veux le savoir, je priais Dieu. — Et que lui demandais-tu? — Le pardon de mes péchés. — Et les connais-tu tes péchés? — Non ; mais je ne voudrais pas désobéir à M. Neff qui nous a recommandé de prier, ni être dans le cas de mentir quand il nous demandera si nous l'avons fait. — Là-dessus je lui ai ouvert mon cœur ; je lui ai parlé de ma tristesse, dont elle s'était très-bien aperçue ces jours ; et bientôt je l'ai vue dans le même état. Cette pauvre enfant

(1) Hélas ! voilà les différences de résultat que montrent, à la longue, des émotions qui ont paru, au premier abord, être les mêmes ! Nous verrons bientôt M. Neff reprocher à la catéchumène dont il s'agit maintenant de s'être livrée de nouveau à la vanité ! Je ne me rappelle pas si elle est revenue à de meilleurs sentiments ; mais je ne le crois pas. Encore un avertissement de plus ! Et nous en verrons d'autres. *Edit.*

(2) C'est un faux nom que je lui donne ici. *Edit.*

a failli prendre mal. Maintenant elle ne prie plus par obéissance ; je crois qu'elle a déjà trouvé la paix ; elle languit bien de vous voir ! »

Peut-être, chers frères de Genève, trouvez-vous que j'ai donné trop d'étendue à mon récit ; mais je n'ai pu me refuser ce plaisir, parce que Emilie est l'enfant premier né à Christ parmi mes catéchumènes et même parmi les adultes ; jusqu'ici il n'y en a point d'aussi avancé ; elle a déjà fait, en un mois, plus d'expériences que d'autres en deux ans ; elle est douée d'une si bonne mémoire et d'une si grande facilité d'élocution, que le Seigneur s'en sert avec succès pour éclairer les aveugles et édifier ceux qui sont réveillés. Jusqu'ici elle est mon plus puissant soutien, non-seulement pour l'œuvre extérieure, mais pour ma propre âme, à cause de son discernement et de sa franchise (1). Sa sœur cadette, une de ses petites amies, et sa mère, semblent aussi chercher le Seigneur.

Demain Ascension. Bl. se proposait de prêcher à cette occasion son sermon de l'année dernière; mais il l'a trouvé si peu nourri qu'il l'a jeté au feu et en a fait un autre. Après la cérémonie, je monterai en chaire pour adresser une exhortation à mes catéchumènes. L'après-midi, je ferai le service de l'Ascension.

Je désire que la première fois que l'Eglise se trouvera solennellement assemblée pour la prière

(1) Combien il est intéressant de lire ces récits maintenant, à la distance de bientôt vingt ans, et de voir qu'au moins en ceci les prévisions de l'évangéliste n'ont point été trompées ! On verra que c'est avec cette personne que Neff a échangé le plus de lettres. (V. *Visite*, p. 14.)

on fasse une prière pour mes chers enfants, afin que le Seigneur bénisse de plus en plus l'instruction que je leur ai donnée en son nom. Je les recommande aussi bien instamment aux prières particulières de tous les frères et sœurs, ainsi que tout ce nombreux troupeau à qui nous prêchons l'Evangile; sans en oublier les pauvres et indignes pasteurs. Demandez pour Emilie, comme pour moi, l'humilité; car elle est douée, proportionnellement à sa condition, de qualités si marquées, que le diable la prendrait vonlontiers par-là.

Voici une petite lettre familière que Neff écrivait trois semaines après.

Mens, le 6 juin 1822.

Cher frère et ami,

Il est bien temps que je réponde à toutes tes lettres, qui m'ont fait le plus grand plaisir; mais j'ai ici tant et de si importantes occupations, que tu ne me sauras pas mauvais gré de mon silence, ni de ce que je n'ai point composé de paroles sur tes airs, qui sont d'ailleurs assez difficiles, surtout le premier, à cause de cette mesure coupée par un mot.

Je m'aperçois que tu te plains toujours : pauvre ami, tu n'es pas le seul! Et quand j'ai le malheur d'être livré à moi-même, c'est-à-dire d'avoir beaucoup de temps, je ne fais non plus que des jérémiades; mais à cette heure je n'ai pas le loisir de me *tâter le pouls* si souvent, et je sais à peine où j'en suis pour mon intérieur. Seulement, je fais de

temps en temps de nouvelles expériences, qui m'apprennent à me défier de moi-même, à supporter les autres, et surtout qu'il faut combattre tout de bon quand on veut vaincre ; car si l'on n'est pas persuadé *qu'on peut tout en Christ* on ne fera jamais rien. Je crois avoir remporté hier, sur mon cœur, une victoire, « qui vaut plus que la prise d'une ville, » et qui me met bien au large ; il n'est pas si cruel qu'on le pense de crucifier la chair : le premier coup ou plutôt l'appréhension est le seul mal ; mais ce n'est qu'un éclair.

C'est une vérité dont je souhaiterais de pouvoir faire bien souvent l'expérience, et que chaque disciple de Christ devrait avoir sans cesse présente à la mémoire, savoir : que nous sommes vraiment libres, et que le monde est vaincu. Crois-le pour toi-même, et répète-le souvent aux autres, afin qu'on n'entende pas tant de ces excuses ou de ces plaintes, plutôt lâches et incrédules que produites par l'humilité.

Je te remercie de tous les détails que tu as la bonté de me donner : ne me les épargne jamais ; cela me transporte momentanément au milieu de vous, et me fait le plus grand bien. Si tu étais ici, tu me serais de grand secours pour le chant ; car je suis obligé de créer la musique dans ce pays, où je n'en ai pas trouvé trace. On chante au temple à faire peur ; et ailleurs on ne chantait ni bien ni mal, pas même des chansons.

Maintenant nos cantiques courent les rues, et on commence à prendre un peu de goût. Je vais incessamment monter une école de chant dans les fermes, assisté de quelques jeunes gens qui jouent dn

violon, et du maître de musique catholique qui pour de l'argent, nous aidera tout de même.

Envoyez-nous tout ce que vous pourrez avoir fait d'airs nouveaux. Mlle Pélissier (1) s'en chargera volontiers ; elle est la meilleure de nos chanteuses et celle qui entonne dans les réunions.

Salue les frères-garçons (2), et dis leur que le Seigneur leur prépare ici quelques jeunes frères pour lesquels ils doivent beaucoup prier. Adieu, cher ami, le Seigneur soit avec toi et tous tes enfants.

Ton dévoué frère, NEFF.

Nous arrivons à un moment où, le pasteur que Neff re-plaçait étant de retour, la position du missionnaire à M. subit une modification, et prit, en apparence du moins, p de fixité légale. Nous laisserons raconter les faits à M. pasteur Blanc, en empruntant en outre, de sa lettre écrite long-temps après les événements, quelques détails que pasteur ajoute sur le caractère et le genre de vie de son jeune collègue, et qui font honneur à lui-même par la simplicité de cœur et la modestie qu'elles respirent.

LETTRE DE M. LE PASTEUR BLANC.

« Environ cinq mois après l'arrivée de M. Neff à Me plus de cent personnes, la plupart chefs de famille, craignant qu'il ne partît, parce qu'il n'était plus appelé à rem

(1) Le bras droit de Neff; morte il y a six ans.

(2) On essayait alors d'introduire dans l'église séparée plusieurs institutions des Frères moraves ; mais les races qui parlent la langue française, et entre elles les protestants, et entre ceux-ci les Genevois sentent une répugnance qui a paru jusqu'à ce moment insurmontable pour toute œuvre qui éxige de la simplicité de cœur, du renoncement au monde et de la subordination.

les fonctions de suffragant (le pasteur étant de retour), s'adressèrent au Consistoire pour le supplier de bien vouloir le retenir sous le nom de pasteur catéchiste, s'offrant de le payer de leurs deniers. Le Consistoire, faisant droit au désir des pétitionnaires, nomma M. Félix Neff pour son pasteur catéchiste, le 1er juin 1822. — Partout, dans Mens et les environs, le nom de notre ami n'était prononcé qu'avec respect, et peu s'en fallut qu'on ne le considérât comme un saint exempt de péché ; ce qui l'affligeait profondément, parce qu'il voyait qu'on s'attachait à sa personne et qu'on n'allait pas à Jésus-Christ, qui seul peut pardonner les péchés. Il me dit un jour, avec un grand chagrin : On m'aime trop ; on me reçoit avec trop de plaisir ; on me donne trop d'éloges ; assurément on ne me comprend pas. . . . . .
. . . .

» Comme on l'accusait d'enseigner une doctrine nouvelle il insistait fortement, dans ses sermons et ses entretiens, pour qu'on lût soi-même les passages qu'il citait de la Sainte Bible. Il porta quelquefois en chaire nos vieux livres liturgiques, notre confession de foi, la discipline ecclésiastique, et un ancien catéchisme des Vaudois, pour prouver que les principes qu'il énonçait étaient les mêmes que ceux contenus dans les livres symboliques des anciens protestants. Il lut aussi des sermons du pasteur Bérenger, lesquels avaient été prêchés dans le pays il y avait environ soixante années.

» Doué de très-grands talents naturels, ayant une élocution facile, une âme brûlante de l'amour du Sauveur, il prêchait plusieurs fois dans un jour, sans jamais répéter les mêmes discours ; c'était, au contraire, par des idées neuves, des peintures vives, des comparaisons frappantes qu'il commandait l'attention de son auditoire. Il rendait la Parole de Dieu si claire, qu'on était étonné de ne l'avoir pas comprise plus tôt. Il n'avait étudié, disait-il, que dans trois livres : la Bible, son cœur et la nature. Dans le premier (qui,

par la grâce de Dieu, lui avait appris à étudier les deux autres), il avait connu les perfections et les desseins d'un Dieu saint, juste et bon ; dans le second, il avait senti tout le poids du péché, les ruses de Satan, le malheur et les besoins de sa nature déchue ; dans le troisième, il puisait toutes ses comparaisons. Sa vivacité naturelle lui faisait quelquefois commettre des imprudences ; mais il les reconnaissait aussitôt, et en gémissait. C'était toujours avec reconnaissance qu'il recevait les observations qu'on lui faisait sur son caractère personnel ; mais, se tenant en garde contre toute prudence humaine, il n'écoutait pas les conseils qu'on lui donnait sur ses longues courses, ses pénibles fatigues d'esprit, sur le ménagement de sa santé. Il répondait qu'il ne pouvait se croiser les bras et se livrer au repos quand il voyait tant d'ouvrage et si peu d'ouvriers. Serviteur actif et fidèle de son divin Maître, il se dévouait sans réserve à son service. Tous ses instants étaient remplis. En hiver, il allait quelquefois, avec des temps affreux, ayant de la neige jusqu'aux genoux, visiter ses paroissiens. Si ceux à qui il voulait faire connaître l'Evangile ne savaient pas lire, il entreprenait aussitôt la pénible tâche de leur apprendre à lire ; et c'était avec une douceur et une patience admirables qu'il leur montrait les lettres et leur faisait épeler les syllabes. Ses visites aux malades étaient très-fréquentes. Il leur prodiguait les soins les plus affectueux ; il écoutait patiemment le long récit de leurs malaises, etc. Il les aidait de ses connaissances en botanique pour faire les remèdes ordonnés par le médecin ; il allait même quelquefois chercher les plantes ou arracher les racines indiquées. . . . .

» Sachant que le cœur de l'homme est orgueilleux, plein de la bonne opinion de lui-même, et très-facile à s'irriter, ce n'était jamais qu'avec la plus grande prudence et les plus sages ménagements qu'il abordait quelqu'un pour lui parler de l'Evangile ; il savait, avec beaucoup de tact, saisir les

moindres occasions. C'était en racontant l'histoire de quelque personne pieuse, ou sa propre conversion, qu'il faisait sentir la necessité de naître de nouveau. Mais cette prudence, ces sages ménagements ne l'empêchaient pas de parler avec force à ceux qui ne marchaient pas droit devant Dieu. « Quand on ne croit pas que toute la Bible est divinement inspirée, dit-il un jour à un ecclésiastique avec lequel il avait discuté longtemps ; quand on ne croit pas que l'homme est, par sa corruption naturelle, soumis à la condamnation, et qu'il a besoin d'un Sauveur ; quand on ne regarde pas Jésus-Christ comme Dieu, béni éternellement, on ne lui adresse pas des prières, on ne célèbre pas des fêtes à son honneur, on ne baptise pas des enfants en son nom, on ne se dit pas son ministre ; on prend le froc, et on le jette aux orties ! » Je lui écrivis un jour pour lui confier les peines qui déchiraient mon cœur, à l'occasion de tracasseries qui m'étaient suscitées. « Vous ignorez encore, me répondit-il, que les épingles piquent, que le feu brûle, et que les disciples de Jésus seront haïs du monde. Vous voudriez, par votre excessive prudence humaine, passer à travers les gouttes de pluie sans vous mouiller. Je crains que vous ne vous soyez témérairement engagé au service de l'Evangile, et que vous n'ayez pas imité celui qui, voulant bâtir une tour, calcule d'avance ce qu'elle lui coûtera (¹). Regardez à Jésus !... ne soyez pas un homme de petite foi ! Quand un déluge de maux vous couvrirait, le Seigneur pourrait vous en délivrer !... » Il ajoutait les plus tendres temoignages d'affection fraternelle pour relever mon courage abattu.

» Pendant à peu près deux ans qu'il est demeuré dans nos Eglises, il y a fait le plus grand bien. Le zèle pour la religion s'est ranimé ; un grand nombre de personnes se sont

(1) Il est impossible de n'être pas touché du fait que c'est M. le pasteur Blanc lui-même qui fait cette communication. *Edit.*

occupées sérieusement de leurs âmes immortelles ; la Parole de Dieu a été plus recherchée et plus soigneusement lue ; les catéchumènes sont devenus plus instruits dans leurs devoirs de Chrétiens, et l'ont montré dans leur conduite ; un culte de famille s'est établi dans beaucoup de maisons ; l'amour du luxe et de la vanité a diminué chez un grand nombre ; les aumônes ont été plus abondantes, et les pauvres moins nombreux ; des écoles se sont établies en divers lieux ; et, soit dans Mens, soit dans nos campagnes, tout le monde a pu remarquer une amélioration sensible dans les mœurs et l'amour du travail de nos protestants. Enfin, les travaux multipliés de Neff, son infatigable activité, ses courses, ses instructions, laisseront pour longtemps, dans les Eglises de Mens, un souvenir béni du séjour qu'il y a fait. »

Nous retournons maintenant aux lettres du missionnaire lui-même.

Mens, le 7 avril 1822.

Je regrette beaucoup de ne pouvoir pas donner plus de détails sur l'œuvre de Dieu ici ; il y aurait des faits bien intéressants. Depuis un mois j'ai vu du réveil dans deux communes qui jusqu'ici avaient dormi du plus profond sommeil ; dans l'une d'elles, des enfants de neuf à onze ans ont été les premiers touchés, et cela par une seule visite d'une petite catéchumène de quatorze ans ; c'est Louise, amie d'Émilie (p. 200). Mais moins heureuse que cette dernière, elle est extrêmement gênée et méprisée par ses parents, tellement que, hors des leçons de catéchisme ou de chant, on ne peut point lui parler. Je ne la vois jamais ; on lui a aussi défendu toutes les maisons chrétiennes, même celles de ses proches ;

elle ne peut aussi voir qu'à la dérobée ses jeunes amies ; heureusement elle a tout près d'elle deux ou trois jeunes paysannes qu'on ne peut guère empêcher de venir au magasin, avec lesquelles elle s'édifie, après avoir contribué à leur faire connaître le Sauveur. Du reste, elle est esclave d'une mère de fer, et elle a bien besoin qu'on prie pour elle. Les autres catéchumènes du bourg se voient souvent et s'adjoignent leurs cadettes, qu'elles préparent pour l'année prochaine. Dans le bourg, les jeunes garçons, soit malice, soit autre chose, ont été moins touchés. Dans la campagne, plusieurs des deux sexes sembent marcher dans la bonne voie......

M. Neff commençait la lettre suivante par quelques détails, que nous ne donnerons pas, sur le retour du pasteur dont il avait jusqu'alors rempli les fonctions, sur le mécontentement du Consistoire à l'égard de ce dernier, et sur le trouble que cela jetait dans les esprits. Puis il ajoute :

.... J'ai eu peine à faire entendre aux nouveaux convertis que tout arrive pour le bien des fidèles et pour la gloire de Dieu. Dans ce moment-ci la rumeur est calmée en grande partie. Un sermon très-catégorique et approprié aux circonstances que je fis ici il y a dix jours, a produit un assez bon effet. Nos assemblées du dimanche au soir sont toujours nombreuses, quoique quelques dames n'y assistent plus. Blanc y fait toujours la paraphrase, et y parle avec une liberté qui tient en respect le reste des contredisants. Ce qu'il y a de singulier, c'est que nos assemblées se tiennent presque toujours dans le voi-

sinage de M. N., qui les tourne vainement en ridicule toutes les fois qu'il le peut. Dans les campagnes, il n'a pas produit grand effet; mais on commence néanmoins, surtout la jeunesse, à s'y fatiguer d'une doctrine « si sévère, » comme ils appellent la nôtre; on cherche des endroits cachés pour danser le dimanche après midi; et l'on emploie toutes les armes, surtout le ridicule, pour y entraîner les mieux disposés, ce qui ne réussit que trop souvent. Au milieu de toutes ces oppositions, dont je vous épargne les nombreux détails, le Seigneur me donne chaque jour une nouvelle force et une nouvelle activité; il est difficile de se faire une idée de la liberté avec laquelle je parle à ce peuple, surtout à celui de la campagne; car je leur en dis vraiment plus que saint Etienne n'en disait aux Juifs. Blanc s'y est mis aussi avec force, et corrobore sa prédication par son exemple, et par le blâme qu'il jette noblement et publiquement sur sa conduite passée. Outre lui et moi, le Seigneur a encore un bon nombre de champions qui, chacun pour sa part, rendent témoignage à Jésus-Christ, et ne contribuent pas peu à l'avancement de son règne; je le vois tous les jours dans mes courses à la campagne, où j'ai souvent, au milieu des fatigues, de grands sujets de consolation et d'encouragement. Le nombre des âmes converties augmente insensiblement; et ce qu'il y a de plus admirable, c'est que, sans que je m'en mêle, ils se rapprochent les uns des autres et savent se découvrir mutuellement, quoique dispersés sur une grande étendue de pays. La plupart de ceux de mes catéchumènes dont j'avais bien au-

guré persévèrent et avancent dans la voie étroite ; et plusieurs m'ont devancé de bien des journées dans la foi, et surtout dans la sanctification ; j'ai souvent honte de les entendre se plaindre de leur méchant cœur. J'espère vous les faire connaître individuellement dans un petit tableau de l'œuvre de Dieu dans cette paroisse, auquel je travaille présentement et que je vous enverrai au premier jour ; mais je suis si occupé au dehors pour visiter les malades, que je ne sais guère quel moment prendre pour écrire, parce que, quand je rentre bien fatigué, après trois ou quatre jours de courses dans les montagnes, je ne pense qu'à dormir jusqu'à nouvelle occupation, et ainsi de suite. Je suis fort heureux de pouvoir maintenant prêcher de méditation, car je n'aurais guère le temps de composer.

Je possède le tableau dont il vient d'être question ; mais il est trop plein de personnalités pour supporter la publicité. J'en extrais les quelques lignes qui suivent, qui ne se rapportent qu'à une personne que le Seigneur a déjà appelée à lui. Il en a déjà été fait mention, et elle reparaîtra souvent dans la suite : c'est Mlle Sophie Pélissier. (*Edit.*)

Cette jeune personne, d'environ vingt-quatre ans, est affectée d'une difformité corporelle (elle n'a pas la taille droite) ; de manière qu'elle ne peut briller dans le monde, ce qui lui a toujours donné du penchant pour les choses sérieuses. Elle s'est, dès le commencement, beaucoup occupée de l'Evangile, et a lu, plus qu'aucune autre, les livres qui pouvaient l'instruire. Elle est maintenant une de nos meil-

leures sœurs, et elle s'emploie avec zèle et modestie à l'édification des autres personnes, surtout des jeunes paysannes.

Mens, septembre 1822.

Les choses vont ici à peu près toujours de même; les ennemis cabalent toujours, et font de temps en temps jouer quelques mines, mais qui, le plus souvent, sont éventées avant d'éclater. A mon grand étonnement, voici deux dimanches qu'on a laissé venir la pauvre Louise à nos assemblées du soir. Il paraît que cet enfant a un peu de relâche. Dimanche passé, 24 août, j'ai prêché sur Jérémie VI, 16, *Informez-vous des chemins anciens*, etc. Dans la première partie de mon sermon, je n'ai fait que lire des extraits de catéchisme et des sermons de Calvin, de sa confession de foi, etc. etc., en ayant soin de leur faire remarquer la parfaite conformité de ma doctrine avec celle de nos anciens docteurs. Ce que j'ajoutai ensuite de la décadence de la foi parmi les protestants de presque toute l'Europe a fait un peu crier. On en a parlé à M. N., qui m'en a fait des reproches hier matin : ce qui m'a fourni l'occasion de lui parler assez franchement. Il paraît désirer une explication en présence de M. Blanc : Dieu veuille que nous puissions nous entendre assez pour ne pas augmenter des dissensions qui partagent le public et ne font qu'aigrir les esprits, parce qu'on y voit plutôt les personnes que les choses! J'ai entendu souffler qu'à La Mure, où il y avait eu quelque

réveil, l'ennemi avait gaspillé tout l'ouvrage; mais il y a là depuis quelques jours une bonne sœur qui y avait déjà jeté quelques grains, et qui les ranimera. Priez pour elle et pour ceux qui l'entendent!

Mens, le 17 octobre 1822.

Je découvre chaque jour davantage la corruption des habitants de ce pays, qui, au premier coup-d'œil, m'avaient paru, en général, un peu plus simples et plus pieux que les paysans des autres contrées. La masse est foncièrement incrédule, même à la campagne; — et c'est une chose étonnante qu'ils aient montré pendant quelque temps tant d'empressement à écouter une doctrine toute appuyée sur cette Bible qu'ils traitent de fable. Aussi maintenant ce beau feu diminue-t-il bien; et, comme je l'avais bien prévu, plusieurs non-seulement n'en tiennent aucun compte, mais encore enpêchent ceux qui veulent s'en occuper; tellement qu'à la campagne ceux de mes catéchumènes qui ont conservé un principe de vie sont obligés de lutter continuellement contre la presque totalité de leurs relations. Dans le bourg ils sont un peu moins isolés, et ils me voient plus souvent; aussi ont-ils plus de force, au moins les filles; car il n'y a qu'un garçon qui continue de tenir, ou pour mieux dire, qui ait pris. Les filles se réunissent au nombre de sept ou huit, tous les dimanches après midi, pous lire quelques traités ou autres livres religieux, et pour s'entretenir de leur état

spirituel. Jusqu'ici elles ont choisi pour chapelle quelque bosquet bien reculé dans les environs du bourg : ce sont les seules personnes qui fassent un groupe un peu solide, et qui se réunissent en particulier et régulièrement pour s'édifier. Ce petit noyau est par conséquent le point le plus intéressant du pays. Il commence à s'y joindre d'autres jeunes personnes ; et j'espère que le Seigneur pourra tirer parti de ce commencement de troupeau. On les désigne simplement par l'expression qu'elles emploient elles-mêmes, *las marias*, comme qui dirait les fillettes, parce qu'il n'y en a pas une qui ait seulement dix-sept ans accomplis. Celles de la campagne viennent les voir en venant au marché à Mens, et trouvent toujours près d'elles de l'édification. Elles viennent aussi me voir. En général il règne entre elles une grande affection, qui paraît s'animer de plus en plus chez plusieurs, et qui même se communique à de plus jeunes enfants : car, ce que je n'avais jamais vu, on en voit de douze ans et au-dessous qui sont sérieusement touchées ou même réveillées.

Depuis quelque temps je me suis mis à parler tant bien que mal le mauvais *quésaquo* de ce pays ; et c'est une fortune pour moi dans mes relations avec les paysans, qui la plupart, n'entendent guère mieux le français que le latin, surtout les enfants. Je commence ainsi à pouvoir leur parler de leur salut dans leur jargon et à leur traduire soit le Testament, soit les petits traités en les lisant. Samedi passé je lus de cette manière *la Valaisanne* à quelques jeunes filles qui étaient venues me voir ; et cette lec-

ture, mise ainsi à leur portée, les toucha tellement que plusieurs versèrent des larmes.

Nos leçons de musique vont toujours leur train, et on commence à chanter passablement; ce qui était sans exemple dans ces contrées. Nos réunions du dimanche au soir sont toujours très-nombreuses ; on y compte certainement bien plus de cent personnes ; et si le local était plus grand, il est probable qu'il y aurait encore plus de monde. On y chante beaucoup, soit pour s'exercer au chant et apprendre les airs des Psaumes et des Cantiques, soit pour conserver à la réunion sa destination d'assemblée de chant, soit enfin pour la prolonger jusqu'à la fin de la veillée, afin qu'on ne puisse pas aller au bal en sortant. Ces chants sont interrompus à plusieurs reprises par M. Blanc et par moi. M. Blanc explique quelques versets de la Bible, ou le plus souvent parle à son bon plaisir sur le sujet qu'il croit convenable. Il a un genre simple et quelquefois un peu comique. Dimanche au soir, nous ayant entretenus, du fond de la salle où il se trouvait, avec beaucoup de hardiesse sur la folie de ceux qui refusent de se convertir, et voyant qu'on commençait pourtant à s'endormir; il dit: Je veux vous conter une fable, une fable de La Fontaine. « Il y avait une fois une fourmi ; la fourmi est, comme vous savez, un petit animal qui travaille beaucoup et qui se fournit pour l'hiver ; celle-ci ne l'avait pas oublié. Il y avait aussi une cigale, qui comme toutes ses sœurs, n'avait rien fait de tout l'été que jouir de la vie: quand l'hiver vint, celle-ci se trouva dans la misère, et vint trouver la fourmi pour lui deman-

der un peu de grain. Qu'as-tu fait tout l'été? — J'ai chanté. — Eh bien, danse à présent. » — A ce récit tout le monde riait. Vous riez. Eh bien, cette fable est tout bonnement la parabole des dix vierges ; et comme la parole de Dieu vous endort, j'ai pensé qu'il fallait la déguiser pour vous la faire écouter. Comme les vierges folles, la cigale etc. etc.

Après avoir, dans une autre lettre de même date, dépeint avec beaucoup d'énergie sa propre misère, Neff continuait ainsi :

L'œuvre du Seigneur se soutient ici ; et si j'avais plus de vie et de zèle, elle ferait bien du chemin. Mais quand le cheval est mauvais, la voiture ne va pas vite, et quand la mère n'a pas de lait, l'enfant ne prend pas d'accroissement.

Cependant, quelque sec et aride que soit mon cœur, et quelque incapable que je sois de faire cheminer convenablement ceux qui ont déjà un peu de vie, je ne suis point embarrassé pour annoncer, soit les jugements de Dieu, soit sa miséricorde à la multitude des irrégénérés encore plongés dans le sommeil de la mort ; et la même puissance qui fit jaillir l'eau du rocher dans le désert, fait aussi sortir de mon sein des fleuves d'eau vive, quoique moi-même je n'en aie pas, à ce qu'il me semble souvent, une goutte à ma disposition pour rafraîchir ma langue ; ou que plutôt je néglige d'en boire !...

A MES FRÈRES DE GENÈVE.

Mens, le 1er janvier 1823.

Chers frères et sœurs en Jésus-Christ,

C'est avec joie que je prends la plume aujourd'hui pour vous souhaiter, non comme les mondains, une longue et heureuse vie, mais selon l'Evangile une véritable vie, cette vie qui n'est ni longue ni courte, mais qui fut de tout temps *cachée avec Christ en Dieu*. Et maintenant *qu'elle a été manifestée et que nous l'avons vue*, elle doit demeurer en nous éternellement. Oui, chers amis, c'est cette vie intérieure et divine, non d'imagination, comme la conçoivent les mystiques, mais selon l'Evangile, que je demande à Dieu pour nous tous, parce qu'elle est tout ce que nous pouvons désirer. Celui qui vit connaît et sent ses péchés et sa corruption ; celui qui vit connaît Christ et l'efficace de sa mort et de sa résurrection ; celui qui vit aime et connaît Dieu ; car si Dieu n'habitait pas en lui il ne vivrait point. Celui qui vit aime son prochain ; car celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort. Enfin celui qui vit appartient à Dieu, qui est le Dieu des vivants et non point des morts. Puisse donc le Seigneur nous donner cette vie réelle, et pour cet effet nous nourrir sans cesse du pain qui est descendu du Ciel et qui donne la vie au monde ; car celui qui en mange ne meurt point !

Oh ! que le Seigneur est bon pour Israël, et que sa miséricorde est grande sur ceux qui le craignent! Qu'il est puissant en œuvres, et que sa grâce est efficace ! Combien je l'éprouve aujourd'hui, quand je compare le 1er janvier de cette année avec celui de l'année passée ! Alors j'étais arrivé ici depuis cinq jours, sortant de Grenoble où tout était mort, et de Vizille où il n'y avait qu'un souffle de vie ; j'avais trouvé ici un vaste cimetière, entouré de cadavres; je n'avais pas un frère à qui faire part de mon ennui, pas un cœur qui pût entendre ma voix et comprendre mes paroles : aujourd'hui je vois une riche moisson, partout la vie et le mouvement! L'année dernière ce jour fut employé en sèches visites de cérémonie ; aujourd'hui, sans presque sortir de chez moi, j'ai été tout le jour entouré de ma chère et nombreuse famille ; j'ai eu à donner pour étrennes, non des bijoux, ni des joujoux, mais des traités religieux et des paroles de paix, d'exhortation et d'encouragement à une foule « d'enfants nouveau-nés, qui désirent avec ardeur le lait spirituel et pur, parce qu'ils ont déjà goûté combien le Seigneur est doux, et qu'ils veulent croître dans sa connaissance ! » Oui, chers amis, nous avons ici bien des *Jenny* et des *Catherine Benstead* (1) qui, grâce à Dieu, ne sont pas si malades du corps, mais qui se portent aussi bien de l'âme. La petite Eglise de *las marias* (v. p. 214) se recrute tous les jours de quelque petite sœur qui vient aussi donner son jeune cœur à ce bon berger qui a promis de « por-

(1) Titres de deux traités.

ter les agneaux dans ses bras, et qui laisse venir à lui les petits enfants. » Oui ! « le Seigneur tire sa louange de la bouche des enfants et de ceux même qui sont à la mamelle ! » Les âmes les plus avancées ici, sont de petites filles de onze à treize ans, et plus jeunes encore. Une petite D., âgée de sept à huit ans tout au plus, venue seulement depuis peu d'un hameau assez écarté, et qui ne sait point encore lire, a été instruite et réveillée par Louise ; et maintenant c'est souvent cette enfant qui rappelle les plus âgées au recueillement et à la prière ; elle connaît sa misère, et parle des choses spirituelles comme une chrétiennne de longue expérience. Il n'y a pas jusqu'au fils du pauvre N., le petit Edouard, âgé de cinq ans, qui ne cherche à se dérober à la surveillance de ses malheureux parents pour venir près de Louise et des autres enfants, entendre parler du Sauveur, et pour demander au bon Dieu un cœur et un esprit nouveaux ! Ces chers enfants sont vraiment ma consolation et ma joie, et en même temps un grand sujet de m'humilier ; car je ne puis, sans rougir de ma légèreté et de mon indifférence, les voir pleurer sur les misères de leur cœur, bien plus pardonnables à leur âge, et cependant bien moindres chez eux que chez moi !

A côté des lectures dont ces jeunes filles se nourrissent, et du recueillement où elles vivent pour la plupart, elles savent, comme je vous l'avais déjà dit, s'édifier les unes les autres, unies par un amour vraiment fraternel et qu'on ne peut voir sans attendrissement. Elles se cherchent uniquement pour se parler de leur âme, pour s'exhorter,

s'instruire, se consoler mutuellement, ainsi que pour annoncer, dans la simplicité de leur langage, la bonne nouvelle à ceux qui ne la connaissent pas encore (1). Quand il y a d'autres personnes dans la maison où elles se trouvent quelques-unes ensemble, elles se retirent dans quelque coin et parlent à voix basse, sans qu'on y fasse attention. Quand elles sont libres, elles lisent, elles chantent des cantiques, elles prient, et cela d'abondance, à haute voix, chacune à son tour, sans que jamais personne le leur ait dit; car moi-même je ne le sais que depuis peu. Non contentes de s'édifier entre elles et d'instruire les enfants de leur âge, plusieurs rendent même témoignage au Sauveur parmi le peuple rebelle et contredisant, qui, « entendant souffler le vent, ne sait d'où il vient ni où il va, » et qui prend souvent l'œuvre du Saint-Esprit pour celle de Satan, ou pour l'effet « du vin doux ». Elles édifient même fréquemment et instruisent de grandes personnes déjà réveillées ou du moins bien disposées! Aujourd'hui Alexandrine, sœur d'Emilie, âgée de treize ans, parlant à deux grandes filles de dix-huit à vingt ans, leur a fait verser des larmes à toutes deux. Tous les jours elle m'aide, sans même que je m'en doute, à faire l'œuvre du Seigneur. Elle est maintenant plus vivante qu'Emilie elle-même.

(1) Je conseille à ceux des lecteurs qui éprouveraient encore de la méfiance pour des récits de ce genre de suspendre leur jugement, et de ne pas opposer aux expériences d'un homme sage et lent à espérer, la seule objection « qu'ils n'ont rien vu de pareil. » C'est une chose admirable et attestée par beaucoup d'autres, que la puissance de la grâce sur les plus jeunes cœurs. Je dis la grâce, sans doute, et non une morte connaissance de chapitres et de versets. *Edit.*

Je vous entretiens peut-être trop de mes petits enfants ; mais j'ai le cœur touché des grâces que le Seigneur a répandues sur eux, et je ne sais comment lui en témoigner ma reconnaissance autrement qu'en vous en faisant part, afin que vous m'aidiez à le bénir pour sa grande miséricorde, et à lui demander avec supplications qu'il veuille continuer ses tendres soins à ces faibles germes, qui pourraient si facilement être brûlés par le soleil ardent qui déjà darde sur eux, ou être étouffés par les épines et les chardons que la saison prochaine ne manquera pas de faire croître en abondance.

Quoique ces chers enfants soient ici les membres les plus intéressants de la famille de Jésus, ils ne sont, grâce à Dieu, pas les seuls qui fassent des progrès dans la vérité. Parmi les adultes qui ont compris et goûté la bonne parole de l'Evangile, il en est plusieurs qui croissent dans cette connaissance, et qui montrent par leurs œuvres que le royaume de Dieu est justice, paix et joie par le Saint-Esprit. Les liens de l'amour fraternel se resserrent de plus en plus, et la ligne de démarcation entre le monde et l'Eglise de Dieu est chaque jour plus sensible ; car le diable ne manque pas non plus de travailler de son côté ; et ses émissaires sont souvent plus actifs et plus zélés pour lui que nous ne le sommes pour le Sauveur. Mais jusqu'ici, et encore dernièrement, celui qui se rit de leur malice les a toujours déjoués. Nous aurons lieu d'en parler si j'ai le temps ; pour le moment continuons les bonnes nouvelles.

Depuis longtemps on parlait d'établir ici une Société biblique, dont le besoin est grand. On était

sur le point de mettre ce projet à exécution, quand tout à coup le gouvernement est venu se mettre en travers, en refusant l'autorisation qu'on avait eu la sotte précaution de lui demander. Notre Société biblique est donc au crochet jusqu'à nouvel ordre ; et les hommes de quelque piété, mais encore enfants du monde, n'ont pas le courage de pousser plus avant. Mais les vrais enfants de Dieu ne retournent pas en arrière pour si peu de chose ; et ce qu'ils ne peuvent faire avec un vain bruit, ils le font plus humblement. Nous avons donc profité du renvoi de la Société biblique pour mettre en train une Société de traités. Je ne m'étais pas pressé, parce que j'attendais qu'il y eût pour cela assez de gens capables d'en connaître le prix. Maintenant le terrain est prêt, et la chose est venue de soi-même. Il y a quelque temps que M. Pélissier fils, l'un des plus zélés, alla dans le midi, où il vit notre frère Lissignol qui lui en parla. A son retour, il fut le premier à la proposer ; et après en avoir conféré avec notre frère Blanc et M. Richard, nous avons posé nos bases, formé notre comité et ouvert nos souscriptions. Nous avons dans le bourg cinq collectrices. Ce sont les dames les mieux disposées qui se sont chargées de cela ; elles ont fait leur première tournée aux environs de Noël ; le résultat a été plus grand que nous ne l'attendions pour un pays pauvre et où il y a tant de tièdes et d'ennemis, sans compter les papistes qui sont en majorité ; mais, outre l'avantage des souscriptions, cette manière de les solliciter a encore fourni à nos sœurs de belles occasions de prêcher l'Evangile et de sonder les

dispositions du peuple; sans compter tout ce que ce petit exercice d'humilité, de patience et de prédication a d'avantageux pour elles-mêmes. Un grand nombre ont souscrit ou fait des dons pour faire comme les autres, ou par respect pour les collectrices; d'autres ont eu l'air de reprocher ce qu'ils donnaient ; il en est même à qui on a cru devoir le rendre deux ou trois jours après ; d'autres au contraire ont fourni leur pite avec joie, et prouvé que leur foi n'est pas vaine. Parmi les traits intéressants, on peut citer celui de mes petites filles qui, en grand secret, se sont cotisées, toutes pauvres et gênées qu'elles sont, pour faire une somme d'environ quatre francs, qu'on a marqués comme venant d'un anonyme. Personne ne sait la chose que la collectrice, et moi à qui on l'a confié.

Notre intention est de nous procurer à Paris tout ce que nous pourrons, afin de l'avoir à meilleur compte ; envoyez-moi néanmoins la liste de tout ce que vous pouvez avoir de nouveau, avec le prix, afin que nous le fassions venir de Genève si on ne peut l'avoir ailleurs. Nous n'avons point encore parlé de notre Société dans les campagnes ; nous attendons d'avoir des traités à leur présenter, ce sera la meilleure explication du projet ; par ce moyen nous trouverons encore bien des souscripteurs. Notre Société se propose, non de donner les traités, sauf certaines occasions, mais de les vendre ou de les prêter. Elle deviendra, si Dieu la soutient et la bénit, une petite bibliothèque religieuse, qui fournira de bonnes lectures à tous les habitants du pays qui voudront en profiter. Priez le Seigneur,

chers amis, afin qu'il veuille bien agréer et utiliser la chétive offrande de ses serviteurs.

Notre école de musique chemine toujours ; à compter d'à présent, nous allons mettre en pratique, pour le chant des psaumes et des cantiques, les principes que nous avons donnés aux élèves : il est évident que la musique harmonieuse de nos cantiques a été bien utile pour réunir les dormants autour de la croix de Christ.

Jusqu'ici, chers amis, vous n'avez eu dans la présente que des nouvelles réjouissantes ; mais comme nul tableau n'est parfait s'il n'a des ombres, en voici. Depuis quelque temps N. ne faisait pas grand bruit, et se contentait d'agir sourdement, ou par lui-même ou par des agents, plus aigris même que lui contre l'Evangile ; et nous ne songions presque plus à cette triste ligue, quand tout à coup une visite que lui fit M. Blanc, pour lui demander l'explication d'une lâche calomnie qui venait de lui, nous rappela toute sa haine. Dès ce moment Blanc fut plus indigné contre lui que jamais, et nous nous tînmes sur nos gardes, nous attendant à quelque explosion. En effet, M. N. prêchant le dimanche avant Noël, donna pour tout sermon de préparation un torrent d'injures et de calomnies contre les « mystiques de Genève, les novateurs, les hypocrites, les lâches qui abandonnent la religion pour laquelle leurs pères ont souffert tant de maux, » etc. etc. Ce sermon lui avait été, à ce qu'on pense, conseillé par ses partisans ; et l'on crut qu'il allait nous anéantir et dissiper notre œuvre sans retour. Mais le méchant fait toujours une œuvre qui

le trompe. Au lieu d'éloigner les esprits du chemin de la vérité, il n'a fait que se les aliéner. Pendant même sa prédication il y eut dans le centre du temple et parmi les paysans, une rumeur d'improbation qu'il eut beaucoup de peine à apaiser; et à peine le discours fut-il fini que plusieurs des notables, et surtout les dames, sortirent en foule, et attendirent à peine d'être dehors pour crier à l'infamie. Plusieurs personnes, même des hommes, se trouvèrent mal après le sermon ; les gens les plus indifférents étaient scandalisés. — « Il veut nous faire prendre à coups de fusils, ce particulier-là, » disait un charretier en sortant du temple. Un autre dit en plein café : « Depuis longtemps je n'avais » été à la comédie, mais notre vénérable pasteur nous » en a donné une belle aujourd'hui ! » On n'entendait réellement que clameurs d'indignation; une bonne partie des amis même du prédicateur étaient obligés de le désapprouver publiquement.

Suit l'histoire d'un long débat de Consistoire, dont nous ne donnons qu'un extrait.

L'unique défenseur de N. prétendit que la première cause des divisions étaient les assemblées du soir que j'avais établies, et celles que pendant l'été je tenais en pleine campagne, le dimanche après midi. Mais les anciens, bien décidés à ne pas laisser faire diversion dans cette affaire, demandèrent catégoriquement : Ces réunions font-elles du mal? Est-ce une mauvaise chose? N. fut obligé de convenir que non; et alors ce qu'il en avait dit n'eut

d'autre résultat que de faire prononcer le Consistoire sur un objet dont il n'avait pas encore traité. Tous approuvèrent fortement mes réunions de toute espèce, disant que c'était ce qui pouvait arriver de mieux dans le pays ; et ceux même qui passent pour avoir le moins de piété personnelle, les soutinrent. Après tous ces débats je sortis ; et comme le pasteur refusait toujours de produire son sermon, qu'on lui demandait, le Consistoire se disposait à terminer la séance ; et on allait passer aux voix une délibération qui devait l'écarter définitivement, lorsque N., ayant donné quelques marques d'attendrissement, on crut à sa sincérité, et la séance se termina tout d'un coup par des larmes et des embrassements. N. surtout pleura beaucoup ; il avoua qu'il s'était laissé entraîner, qu'il avait tort, et il promit tout ce qu'on voulut. Blanc revint tout content, et croyait avoir tout gagné. Je branlai la tête à cette nouvelle, ainsi que ceux qui étaient avec moi ; et je lui citai la fable du loup qu'un paysan venait de prendre au piége. En effet, N. est toujours le même, ses partisans sont furieux, et le manifestent tant qu'ils peuvent. C'est dimanche qu'il doit se rétracter ; mais personne ne croit plus qu'il le fasse ; et le Consistoire se repent de son indulgence. Le Seigneur veuille conduire toutes choses pour sa gloire et le bien de ses enfants !

D'après tout ce que vous venez de voir, vous ne serez point étonnés que, loin de nuire à l'œuvre de Dieu, les efforts des ennemis n'aient fait que la raffermir. Le même dimanche du terrible sermon, nous eûmes plus de monde qu'à l'ordinaire à l'as-

semblée du soir ; le jour de Noël, Blanc prêcha le matin à un auditoire immense, et l'après-midi j'eus encore beaucoup de monde ; le soir, notre salle d'assemblée était tellement pleine, que nous fûmes obligés d'enlever les tables et de mettre à peu près les gens les uns sur les autres. La veille j'avais été tenir une assemblée dans un hameau près du bourg, où s'étaient rendus, malgré la neige et le froid, presque tous les paysans des environs. La plupart venaient d'un village voisin, où, depuis plusieurs années, on avait la scandaleuse coutume de tenir vogue le jour même de Noël. Je leur parlai fortement là-dessus, leur montrant l'impiété et le scandale d'une pareille chose ; et j'ai appris que la vogue n'avait presque pas eu lieu. Je vis même plusieurs filles de ce village, ce même jour, à Mens, à notre assemblée du soir. Depuis lors, j'ai tenu encore d'autres soirées dans d'autres hameaux, et toujours il s'y est rendu beaucoup de monde. Le nombre des personnes qui évitent de m'entendre prêcher est très-petit, quoiqu'il y en ait sans doute beaucoup qui n'aiment pas encore l'Evangile.

Ce qui déjoue fort le parti de N., c'est que Blanc et moi, dans nos dernières prédications, n'avons point du tout répondu à ses invectives, et que les fautes restent ainsi à sa charge. Mais vous comprenez qu'en évitant toute allusion aux ennemis, nous ne célons point la vérité.

Le dernier dimanche de l'année, j'ai prêché sur la première épître de saint Pierre, chap. II, 1-3. J'ai d'abord mis à part tous ceux qui n'ont point encore goûté combien le Seigneur est bon, et qui

ne se sont point approchés de lui; je les ai invités à le faire, et leur ai prouvé que jusque-là ils ne peuvent ni comprendre ni observer les préceptes contenus aux deux premiers versets, etc.

Le premier jour de l'an, c'est encore moi qui ai prêché; et, quoiqu'il tombât de la neige en abondance, il y avait beaucoup de monde. Je parlai sur ces paroles : « *Rachetant le temps*, etc. » Sans m'arrêter au lieu-commun ordinaire en pareille circonstance, j'ai commencé par poser en principe le droit de Dieu sur notre temps, qui doit être employé à sa gloire, à l'utilité du prochain, à notre propre édification; je leur ai demandé, selon ces trois chefs, quel usage ils en ont fait, et le leur ai rappelé, etc. J'ai terminé en les suppliant de commencer cette nouvelle année en se réunissant pour adorer le Christ, et déposer au pied de sa croix toute animosité, toute aigreur, etc. Tout le monde était touché; le profond silence qui régnait n'était interrompu que par les sanglots des plus émus; car on voyait couler des larmes de presque tous les yeux.

MM. N. et Blanc y étaient. Quand je descendis de la chaire, le dernier vint m'embrasser avec effusion de cœur; les anciens en firent autant, et N., qui était parmi eux, vint comme les autres; il avait déjà exprimé un jugement très-favorable sur mon discours. Le peuple, qui, en sortant, voyait tout cela, ne pouvait que faire une comparaison singulière entre ce discours et celui de N. Quoique le mien ne pût être soigné pour le style, puisqu'il était improvisé comme à l'ordinaire, tout le monde

m'en a témoigné de la satisfaction, surtout l'ami Blanc, qui a cependant l'habitude de me dire simplement, comme à tout autre, la vérité en véritable frère. Je ne crois pas dire ceci pour me glorifier ; mais je n'aurais jamais osé espérer que la prédication me deviendrait aussi facile ; il me semblait que tels d'entre nos prédicateurs étaient des prodiges, et je vois maintenant qu'un peu d'habitude, et la foi surtout, peuvent faire de ces prodiges tant qu'on veut. Aujourd'hui, monter en chaire sans même avoir eu le temps de songer à mon texte, et faire un discours en règle, sans répétitions, sans chevilles, aussi long et devant tant de personnes qu'on voudra, ne me semble pas une chose difficile. Mais je le répète, c'est pour celui qui croit. Du reste, je vous prie, de garder pour vous ce que je vous dis là ; je ne crois pas, avec mes amis familiers, devoir être modeste jusqu'à cacher les richesses de la grâce du Seigneur.

M. Bonifas nous a envoyé une trentaine de Testaments de Sacy ; nous en avons remis vingt à un curé d'ici, qui, après les avoir placés (ce qui a été bientôt fait), en a redemandé deux cents. Blanc s'occupera à les lui fournir. Si cela tient, les catholiques romains seront bientôt fournis de Bibles comme les protestants ; Dieu veuille qu'ils en fassent un meilleur usage !

Mes jeunes élèves [1] font beaucoup de progrès

(1) C'est la première mention que je trouve, dans les papiers que j'ai en main, de ces jeunes gens que Neff préparait aux études : mais il en sera reparlé plus loin plusieurs fois. Bientôt M. Neff adjoignit un quatrième élève aux trois dont il est ici question ; et tous quatre sont actuellement des ministres évangéliques. *Edit.*

dans les premiers principes des sciences humaines; les deux qui sont convertis en font aussi dans l'intelligence des choses d'en haut; le troisième est toujours bien disposé, mais dort encore. Jusqu'ici je n'ai que ces trois; et je n'ai besoin, pour eux, d'aucun secours étranger. Plus tard, cela pourrait arriver pour l'un d'eux, à cause de l'indigence de sa famille. Si le Seigneur le conserve, je crois qu'il sera un bien bon ouvrier dans sa vigne : aussi zélé qu'intelligent, il emploie tout son temps à l'étude, ou à son édification et à celle des autres ; et il étonne souvent par la justesse et la finesse de ses observations, on peut dire philosophiques. De petite taille, et assez délicat de tempérament, quoiqu'il ait près de dix-sept ans, il ne paraît pas en avoir quinze; mais son âme n'est ni jeune ni petite ([1]). J'ai, cette année, commencé le catéchisme au 1er novembre; et j'ai déjà plus de quatre-vingt-dix catéchumènes inscrits, y compris quelques jeunes gens de quatorze ans, qui ne sont pas les moins bien disposés. La plupart des petites sœurs sont de ce nombre; l'une de celles qui ont été reçues au printemps a voulu revenir avec les nouvelles; elle est peu instruite et peu réveillée ; sa résolution m'a étonné. Mais depuis quelque temps elle gagne du côté de l'intelligence. Une autre encore, qui a été reçue il y a deux ans, a voulu revenir cette année, bien qu'elle soit à près de demi-lieue du bourg; mais celle-là est des plus vivantes.

(1) Le lecteur apprendra avec plaisir qu'il s'agit ici de M. le pasteur Clavel, actuellement à Saint-Laurent (Voy. *Visite*, etc., p. 39, 40 et suivantes).

Mens, le 17 janvier 1823.

Quand je lis les lettres de notre cher frère B..., et que je vois combien il fait d'ouvrage, je n'ose vraiment plus me montrer ; et il me semble que je ne suis bon qu'à mettre au rebut ([1]). Encore ai-je lieu de m'étonner des grâces que le Seigneur me fait, et de la bénédiction qu'il répand sur mon œuvre. Je disais une fois que j'étais comme un portier qui indique l'entrée et y appelle les passants, mais qui reste dehors ; et c'est réellement la vérité. La plupart de ceux qui écoutent la Parole, me laissent bien loin en arrière ; et j'ai besoin de me contraindre pour écouter leurs plaintes, qui me font honte, et pour y répondre selon l'Evangile. Si ces pauvres âmes savaient qui est celui qui leur parle, elles se garderaient bien de lui demander de l'eau vive !

Les petites filles surtout font des progrès étonnants ; il est difficile de supposer une église plus vivante que la société de ces enfants ; non contentes de se réunir en assez grand nombre le dimanche pour prier, elles saisissent toutes les occasions pour se réunir trois ou quatre ; elles ont même fixé des heures pour cela. Leurs petites assemblées sont, à proprement parler, des assemblées de confessions et de prières ; car elles prient toutes, l'une

(1) On est confondu de trouver chez un homme tel que Neff des jugements semblables sur lui-même. Mais voilà l'humilité chrétienne ! Loin d'être jalouse des succès d'autrui, elle les exagère et elle s'anéantit : cette disposition est le vrai caractère de la grandeur réelle de l'âme, et l'un des traits les plus saillants de Neff.

après l'autre, avant de se quitter. Tout cela se fait sans que je m'en sois mêlé; je ne fais pas même semblant d'en être touché, de peur d'en souiller le principe par l'orgueil. Cette petite société est comme une fournaise ardente, où s'embrasent aussitôt les corps les plus froids; à peine une jeune fille les fréquente-t-elle huit ou dix jours, qu'il faut qu'elle se réveille et qu'elle entre dans la même voie.

J'ai prêché dimanche à La Mure; le feu de l'Evangile s'y maintient quoiqu'il ne s'étende pas. Il n'y a là que quatre personnes converties, deux jeunes hommes, dont un, qui s'y trouve depuis peu, est de mes catéchumènes de l'année dernière, et deux demoiselles, dont l'une, déjà un peu âgée, est de La Mure même [1]; l'autre, plus jeune, mais aussi ferme qu'elle est humble et courageuse, n'y est que pour y passer l'hiver. Ces quatre personnes se réunissent chaque soir pour lire, chanter et prier. Les petites filles que Louise avait réveillées dans son voyage, se maintiennent toujours, surtout la plus jeune sœur d'un des jeunes hommes bien disposés dont je viens de parler. Emilie R. n'a que neuf ans; néanmoins elle paraît aussi sérieuse qu'une chrétienne de quarante; les deux autres sont nièces de la plus zélée de nos sœurs d'ici. Gemina, l'aînée, âgée de onze ans, est attentive depuis longtemps; Nisida, la cadette, n'en a que neuf ou dix; ce n'est que depuis peu qu'elle s'occupe de son âme. Elles sont surveillées par la tante, qui leur aide à se soutenir. Si elles avaient l'activité de celles de Mens,

(1) *Visite aux Hautes-Alpes*, p. 35.

elles pourraient faire beaucoup de bien à La Mure. Joignez vos prières à celles que font pour elles leurs petites sœurs d'ici, soigneuses de se souvenir les unes des autres devant le Seigneur.

J'avais été coucher le samedi à La Baume, village protestant près du Drac, à une lieue au-dessus de La Mure; j'y avais tenu l'assemblée selon ma coutume : depuis neuf mois environ que je fréquente ce lieu, je n'y avais encore vu ni opposition ni réveil. Reçu chez le maire avec beaucoup d'honnêteté, j'étais écouté attentivement de tous les habitants, — et n'étais compris de personne. Mais depuis peu j'avais aperçu de la vie chez quatre ou cinq jeunes filles, qui m'ont suivi très-assidûment; déjà instruit de leurs dispositions, je les remarquai dans ma dernière visite, et j'eus lieu de voir qu'on ne s'était pas trompé. Quand j'eus fini l'explication et la prière, au lieu de se retirer tout le monde se rassit et demeura dans le silence. J'avais parlé sur la naissance du Sauveur. Tout occupé de l'état de ces pauvres âmes, et pressé de solliciter pour elles, je priais, appuyé sur mes mains, les coudes sur la table, en poussant quelquefois des soupirs. On crut que je me trouvais mal et on me le demanda plusieurs fois. Après avoir inutilement répété que j'étais bien, je finis par me lever, en leur disant d'un ton affectueux : « Je ne suis point malade, mes amis, mais je » pense à vos âmes; je pense que la plupart d'entre » vous ont déjà oublié tout ce qu'ils viennent d'en» tendre, ou ne s'en occupent plus; et c'est ce qui » me rend triste, etc. » L'à-propos donna de la force à mes paroles; elles parurent faire de l'im-

pression. Elisabeth Isaac, la plus âgée des filles dont j'ai parlé, fondait en larmes, et fut sérieuse tout le reste de la soirée. Le lendemain, montant à La Mure avec une troupe de paysans de ce village, j'eus encore occasion de lui parler ; je lui proposai de faire connaissance avec les sœurs de La Mure ; elle reçut ma proposition avec joie ; et le dimanche étant trop court à leur gré, elles demandèrent et obtinrent de leurs parents la permission de coucher à La Mure chez des amies. Le soir elles assistèrent à notre assemblée de chant, où, quand j'y suis, il y a toujours beaucoup de monde.

Le lundi matin, les ayant conduites chez l'une des sœurs, nous y restâmes assez long-temps. Je leur parlai très-sérieusement et en patois, ce qui fait toujours plus d'effet : elles furent toutes très-touchées. Nos sœurs ajoutèrent quelques remarques très-justes, et les invitèrent à venir les voir souvent ; ce qu'elles promirent ; ajoutant qu'elles préféraient venir au sermon à La Mure plutôt que dans les autres villages, parce qu'elles connaissent beaucoup de monde dans ces villages et qu'on y danse tous les dimanches. Elles allèrent ensuite acheter de petits traités dans une maison, et nous partîmes ensemble avec un de nos frères de Mens. Au bout de trois quarts d'heure de marche elles nous quittèrent, en quelque sorte à regret, pour prendre le chemin de leur hameau. Après leur avoir donné encore quelques paroles sérieuses, nous leur souhaitâmes le bonsoir. J'espère que le Seigneur, dans sa miséricorde, conservera ce peu de levain et bénira nos efforts. Le nombre de mes catéchumènes aug-

mente toutes les semaines ; ils sont environ cent : je serai peut-être obligé d'en faire deux classes.

Les affaires de N. sont toujours plus embrouillées. Quant à nous, nous sommes singulièrement troublés par toutes ces tracasseries ; beaucoup de gens oublient leur propre âme pour s'occuper des ennemis extérieurs, et croient, par cela seul qu'ils sont contre eux, être agréables au Seigneur. Blanc en est aussi très-ennuyé ; et pour surcroît, il a dernièrement reçu la nouvelle de la mort de son père qu'il affectionnait beaucoup. Sa foi s'est montrée dans cette circonstance ; car cette affliction l'a beaucoup moins accablé qu'elle ne l'eût fait dans un autre temps : c'est le témoignage qu'il en a rendu lui-même, ainsi que tous ceux qui connaissent sa sensibilité.

Du 19. Il ne s'est rien passé de nouveau depuis avant-hier, si ce n'est le réveil d'une jeune fille qui vient à l'école chez moi. Mais nous commençons réellement à nous y accoutumer.....

Ce matin j'ai reçu et consolé une de mes chères catéchumènes de l'année dernière, à qui le Seigneur a ouvert les yeux sur la misère de son cœur. C'est une corvée qui, grâce à Dieu, revient assez souvent dans ces temps-ci. Cette fille habite un village à deux lieues d'ici, dans les montagnes. Déjà ce printemps elle m'avait paru la mieux disposée de cette commune-là ; mais, entourée de gens aussi ignorants que mondains, et étant elle-même assez légère, elle avait reculé ; depuis huit jours, sur ma sollicitation, ses parents se sont décidés à l'envoyer passer ici le reste de l'hiver chez une de nos sœurs ; elle

vient chez moi une partie de la journée, et profite des leçons que je donne aux autres. Je ne sais ce qu'elle fera quant à l'instruction mondaine, mais pour le spirituel j'en suis content. Il paraît de plus, que son père, qui est cordonnier, est assez bien disposé aussi. Il était aujourd'hui à Mens; sa fille lui a parlé de l'état de son cœur; il commence, m'a-t-elle dit, à comprendre ce langage, et s'est réjoui des grâces que le Seigneur accorde à sa fille. Si le Seigneur les soutient, ils seront les premiers-nés de cette vallée, qui jusqu'ici a dormi dans l'ombre de la mort.

Ici nous retranchons de longs détails relatifs à M. N., qui se rendit à Paris pour y traiter son affaire. Le Consistoire y envoya de son côté M. Neff; et en dernier résultat, N. demanda sa démission. De retour à Mens, Neff reprit ses travaux ordinaires : voici un fragment de cette époque.

Mens, 15 et 18 mars 1823.

..... « Les ennemis de l'Evangile se sont joués à eux-mêmes un singulier tour. Quelques-uns d'entre eux ayant déterré dernièrement, je ne sais où, un petit livre qui parlait de Genève et des « momiers, » se hâtèrent de le faire courir dans le public en chantant victoire, pensant qu'il contenait notre condamnation. Ne se trouve-t-il pas que ce livre si redoutable pour les momiers est justement le Pauvre horloger de Genève! Et que tous ceux

qui l'ont lu en ont été si édifiés qu'on désire en avoir à quel prix que ce soit! Si donc tu peux m'en envoyer quelques exemplaires, je te serais fort obligé. Maintenant parlons de mon voyage.....

Parti de Paris le dimanche 2 mars, je suis arrivé ici le lundi 10, malgré les mauvais chemins, la voiture mal servie de chevaux et les grandes neiges de nos montagnes. J'ai vu à Lyon mon bon ami C. Dardèle ([1]), qui persévère toujours dans l'amour du Sauveur, et travaille, à ce qu'il paraît, à le faire connaître à quelques autres. C'est peut-être le seul lumignon, bien faible pourtant, qui brille au milieu des ténèbres de cette grande et malheureuse cité : ne l'oubliez pas dans vos prières.

Arrivé à Grenoble le samedi matin, j'en partis après midi pour venir, à pied, coucher à Vizille. J'y trouvai, outre mes anciens amis, un jeune frère, Gachon de Massillargue, que M. Bonnard de Montauban leur a envoyé pour chantre et maître d'école. Il y était depuis environ un mois. Son air vif et bien ouvert, joint à son zèle et à ses connaissances évangéliques, me donne l'espoir qu'il pourra faire du bien dans ce bourg, où tout, excepté M[me] O., qui végète toujours, est encore plongé dans le sommeil de la mort. J'y prêchai le dimanche matin ; et à midi je profitai de la diligence de Gap pour venir coucher à La Mure, où l'on était

(1) Que sont-ils devenus, se demande le lecteur chrétien, à chacun de ces noms qui figurent successivement sur la liste des espérances? Le grand jour le montrera : plusieurs se perdent de vue. Le nom auquel se rattache cette note est le même qu'on a trouvé dans les lettres de Grenoble et de Vizille (p. 164 et 182).

déjà prévenu de ma prochaine arrivée, ainsi qu'à Mens.

Je fus reçu à bras ouverts dans la famille R...., où est notre sœur Miette (Marie) Morel, dont je vous ai déjà parlé, et la petite Gemina (p. 232). J'y trouvai encore Mlle Myon (encore Marie) R..., que j'ai aussi mentionnée précédemment comme étant réveillée depuis peu. Quelques instants après, mon brave Aimé Richard, l'un de mes catéchumènes, ayant appris mon arrivée, vint courant me sauter au cou en pleurant de joie; et après souper plusieurs autres des voisins s'étant assemblés malgré le mauvais temps, nous passâmes le reste de la soirée à chanter des cantiques ou à parler de choses édifiantes.

Le lundi matin j'eus assez de peine à traverser la plaine qui sépare La Mure de la profonde vallée du Drac; la neige, tombée dans la nuit et amoncelée par le vent du nord, encombrait la route; mais une fois parvenu à la descente, je trouvai un chemin plus praticable, et j'arrivai enfin à Mens dans l'après-midi. Il serait difficile de décrire la joie de tous mes amis, et surtout de mes chers enfants; elle ne peut se comparer qu'à la douleur que leur avait causée mon départ. Pendant les deux premiers jours la maison a été constamment assiégée de visites. Le facteur de la poste de Mens, qui venait de La Mure avec moi, apportait deux lettres qui, un jour plus tard, seraient allées à Paris; l'une de ma mère, l'autre de Mens; cette dernière contenait six ou huit billets de mes écoliers, dont plusieurs sont fort touchants, et assez bien conçus pour leur coup d'essai.

Deux ou trois jours après moi, arrivèrent les traités que j'avais achetés à Paris, et qu'on attendait avec impatience. J'en ai mis une partie de côté, afin d'en entretenir nos gens plus longtemps. Les autres ont été distribués par groupes chez nos collectrices qui sont chargées de les faire circuler, principalement parmi les souscripteurs. Elles ont eu la bonne idée de les porter elles-mêmes dans les maisons et de retourner les prendre ; par ce moyen elles ont d'excellentes occasions de parler aux personnes qui les reçoivent et de leur prêcher l'Evangile. Elles forment aussi et éclairent l'opinion du peuple, qui se laisse facilement prévenir par les mensonges des ennemis. J'ai aussi placé de ces traités à la campagne, chez des personnes zélées et éclairées, qui peuvent s'en servir avantageusement ; ils sont en général assez bien reçus, et sont dans le moment présent un merveilleux antidote contre le venin que jettent avec une fureur inconcevable le Prince des ténèbres et ses malheureux serviteurs.

Notre sœur Elisabeth Girod, dite Germaine, la première dont je vous ai parlé il y a peut-être un an, et qui habite le village de Guichardière, au pied de l'Obion, à une bonne lieue d'ici (v. p. 190), a fait des progrès dans la vérité, après avoir longtemps et courageusement porté son fardeau au milieu des contradictions du monde. Le Seigneur a enfin séché ses larmes et réjoui son cœur ! Depuis cette époque, aux environs des fêtes de Noël, elle a redoublé de zèle dans l'œuvre du Seigneur. Elle édifie beaucoup tous les habitants bien disposés des hameaux peu éloignés du sien : elle leur explique en son pa-

tois la Bible ou les traités, selon leur propre expression, *aussi bien que moi ;* et je n'ai pas de peine à le croire. Elle fait aussi des prières d'abondance avec autant de facilité que d'onction. En partant je lui recommandai notre petit troupeau, et en particulier une jeune fille malade depuis fort longtemps au village de Saint-Baudrille, à une demi-lieue d'ici, nommée Elisabeth d'Ozial. Elle a été la voir plusieurs fois pendant mon absence, et le Seigneur a béni son œuvre. La malade est beaucoup plus mal pour le corps, et paraît approcher de sa fin ; mais elle se porte bien quant à son âme. Je l'avais laissée dans l'angoisse et le travail, mais je l'ai retrouvée pleinement consolée, et bénissant le Seigneur de ce qu'il a daigné la visiter pour l'appeler à lui : elle se réjouit dans la pensée qu'elle n'a plus que quelques jours à passer ici-bas, et que bientôt elle verra de près celui qu'elle aime sans l'avoir vu. C'est la première malade qui m'ait donné de la joie ; jusqu'ici je crois bien que je n'avais encore été appelé que par des vierges folles.

Du 9 avril 1823.

.... Quant au spirituel, tout chemine comme par le passé. Plusieurs croissent en connaissance et nous donnent de la joie ; d'autres, qui dormaient, se réveillent ; quelques-uns qui avaient ouvert les yeux les referment ; car l'ardeur du soleil sèche le germe tendre qui n'a pas poussé de profondes racines. Notre Louise (p. 208), hélas ! paraît être de ce

nombre : depuis quelque temps elle est mieux avec le monde, et les amis ne s'y fient plus! Elle avait pourtant servi ci-devant au réveil de plusieurs âmes ; mais elle justifie cette crainte de saint Paul : ..... *de peur qu'après avoir prêché aux autres je ne sois moi-même rejeté!*

Notre chère Elisabeth d'Ozial, de Saint-Baudrille, n'est pas encore morte, que je sache; le Seigneur lui conserve le léger souffle qui l'anime, pour que les derniers rayons de cette lumière expirante servent à l'édification de ceux qui la voient. Elle parle à tous de son bonheur et de sa paix. Les uns en sont scandalisés et publient qu'elle est folle; les autres en sont touchés et désirent mourir aussi de la mort des justes. La plupart des sœurs sont allées la voir et ont été fortifiées par son exemple.

Deux de mes élèves (p. 229) m'ont quitté à Pâques pour reprendre leurs travaux champêtres; Pierre Baume sera, je l'espère, un ouvrier solide et fidèle, non-seulement pour son hameau, mais pour tous les voisins [1]. Son père, en venant le chercher, me dit qu'il espérait non-seulement qu'il continuerait à s'instruire, mais encore qu'il s'appliquerait à instruire les autres; que s'il n'avait pas eu cette espérance, il ne l'aurait pas placé chez moi cet hiver. L'autre, plus jeune, qui doit communier cette année, est aussi très-bien disposé; mais il a moins d'intelligence et de force que Baume; et sa famille ne l'encouragera certainement pas. Il a cependant l'envie de travailler au règne de Dieu; et

(1) Actuellement pasteur près de Montauban.

trois ou quatre filles d'entre les catéchumènes de l'année dernière, réveillées dans son village, lui en fourniront l'occasion. Sa sœur aînée était de ce nombre il y a un an; mais aujourd'hui, séduite par le monde, elle est devenue ennemie du Christ, et c'est elle qui le persécute le plus. Il ne me reste plus que Clavel; je ne sais si ses parents le laisseront, ou s'ils veulent le retirer. Comme ils ne sont pas aisés je crois que, pourvu qu'ils n'en fussent pas chargés, ils nous le laisseraient volontiers; et il vaut la peine qu'on y pense. D'ailleurs, il ne peut guère retourner aux travaux des champs : son corps est trop grêle pour en supporter la fatigue.

J'en ai encore un autre de treize à quatorze ans, demeurant dans le bourg; celui-ci, bien disposé aussi, n'a pas beaucoup d'intelligence, et est encore trop jeune pour compter pour quelque chose.

Girard, dont je vous parlai il y a un an (p. 191), est toujours venu, et vient encore assister tant qu'il le peut aux leçons; il a fait, malgré la lenteur et l'espèce de dureté de son intelligence, d'assez grands progrès dans l'orthographe, la lecture et l'écriture; et il ne tardera probablement pas à obtenir un diplôme pour exercer légalement, et en son propre nom, l'état d'instituteur, qu'il n'exerce à présent que comme sous-maître d'un autre. Il comprend assez bien la doctrine évangélique, et aime la compagnie des enfants de Dieu [1].

Pendant mon séjour à Paris, nos frères du bourg ont formé chez l'un d'eux, ci-devant ivrogne et

(1) Je crois qu'il n'a pas bien tourné. *Edit.*

dissipateur, une assemblée du samedi au soir. D'abord elle était peu nombreuse ; mais au bout de peu de semaines elle a tellement augmenté, qu'à peine l'appartement est assez grand. Blanc, ni moi, n'avons jamais fait semblant de connaître l'existence de cette réunion ; et nous sommes charmés qu'il ne s'y rende absolument que des gens du peuple ; ils sont tout-à-fait à leur aise. *L'un a un cantique, l'autre une exhortation, l'autre une lecture, l'autre une prière, et tout se fait avec ordre.* Il s'y trouve aussi des femmes ; et souvent c'est la fille d'un muletier, ou une servante, qui donne ses idées sur une portion d'un chapitre ; un boulanger, un menuisier, un tisserand, font des observations en leur patois ; et quelquefois l'une de mes catéchumènes termine par une prière d'abondance. C'est là aussi qu'on lit tous les nouveaux traités, sermons, etc.

Nos traités religieux roulent toujours, et sont reçus avec avidité ; les habitants des campagnes commencent à souscrire ; nous y avons déjà trois collecteurs ou collectrices, chargés en même temps des dépôts de traités.

Du 13 avril 1823.

Parmi tous nos tracas, j'ai de temps en temps quelques sujets de joie.

Je vous avais parlé aux environs du nouvel an de mes petites sœurs, et en particulier d'une très-jeune, âgée de sept ou huit ans, tout au plus, la plus avancée de toutes. Cette enfant appartient à un pay-

san riche, mais impie, d'un hameau voisin du bourg. Ses parents avaient été fort scandalisés de sa conversion, et menaçaient de la retirer de chez sa grand'maman, qui demeure dans le bourg, et où elle se trouvait en contact avec toutes nos jeunes sœurs. Ce qui irritait surtout la mère, c'est qu'elle eût oublié ses vaines redites, en apprenant *à prier par l'Esprit.* Son père lui trouvant entre les mains le traité intitulé « La petite fille chrétienne », prit cette brochure, et dès le premier coup-d'œil la jeta avec indignation en s'écriant : *C'est encore de çà, de Jésus-Christ !* Puis il prit sa fille pour l'emmener chez lui, disant que cela la faisait devenir malade. Cependant, peu de jours après, on céda aux instances de l'enfant et on la ramena. On l'eût peut-être laissée ici encore longtemps pour apprendre à lire ; mais, un jour que la mère était venue la voir, elle eut encore un sujet de scandale qui en décida autrement. En la peignant, sa maman lui promettait de beaux habits pour Pâques, des souliers neufs, etc. « Oh ! » chère maman, lui dit Finon, tu ne me parles que » de robes ; pensons à parer nos âmes. » Vous jugez bien qu'au pays de l'orgueil on ne souffre pas que les enfants donnent ainsi des leçons à leurs parents ; aussi l'emmena-t-on définitivement. La voilà isolée dans son hameau, entourée de parents ennemis de Dieu, de son Christ et de son peuple, et ne sachant pas assez lire pour s'édifier seule avec l'Evangile ! Quelle apparence qu'une enfant si jeune, si peu instruite, persévère dans cette position !

Telles étaient nos craintes depuis son départ;

mais personne n'osait y aller, de peur d'être très-mal reçu, peut-être même chassé par les parents, surtout par le père. Cependant, jeudi dernier, quatre de nos plus petites sœurs prirent courage; et, impatientes de la revoir, partirent pendant le temps qu'on les croyait au temple, à la prière. Elles en revinrent sur le soir pleines de joie, l'ayant trouvée plus avancée encore qu'à son départ. Le père n'y était pas; et les femmes ne les avaient pas mal reçues. Elle se plaint beaucoup d'elle-même; l'humilité paraît être la base de son caractère chrétien : elle se retire souvent à l'étable pour prier. Son petit frère l'y suit toujours, et le rapporte à ses parents, qui la traitent durement; mais elle ne leur répond rien, et prie le Sauveur de lui donner de la patience et de la douceur. Elle chargea ses amies de me dire « de prier pour elle, parce qu'elle se sent toujours méchante et tiède » ; et qu'elle languissait bien de me voir pour m'entendre parler « du bon Sauveur qui nous aime tant. »

Ces nouvelles me firent grand plaisir et fortifièrent ma foi, en me donnant un nouveau témoignage du soin que le bon berger prend de toutes ses brebis, même des plus petits agneaux. C'est dans ces oppositions, qu'on connaît le degré d'avancement des âmes; les faibles s'effraient; les charnels s'irritent, et, même en appuyant l'Evangile, y mettent un esprit aigre ou malin, tandis que les âmes vraiment vivantes montrent une force pleine de douceur et de gravité. Une de nos villageoises disait à d'autres : « Ces choses nous troublent et nous

» aigrissent ; laissons-les ; prions pour les adver» saires ; et surtout occupons-nous de notre salut » comme si toutes ces choses n'existaient pas ; tout » ce bruit c'est une ruse de l'ennemi pour nous dé» tourner du travail intérieur que le Seigneur nous » a donné à faire. » Je pris bien cette remarque pour moi ; car, quoique accoutumé à cette guerre, je m'en occupe encore trop. Chers amis, priez pour nous tous, que le Seigneur nous donne du sérieux et de la charité, car souvent nous sommes plus tentés de rire des malices des ennemis que d'en prendre occasion de prier pour eux.

Mens, du 23 avril 1823.

Me voilà donc bientôt, encore une fois, si le Seigneur le permet, sur la grande route de Paris(1). Je compte partir jeudi après le service de prière, où je ferai mes adieux aux amis pour quelque temps ; car le Consistoire, ainsi que ceux qui aiment la parole de vérité, s'attendent bien que je reviendrai tout droit à Mens. Je ne sais point ce que le Maître en décidera ; mais je suis prêt, à cet égard, de suivre sa volonté, toujours excellente et parfaite. — J'ai réuni hier au soir, après le catéchisme, une dizaine de nos frères tisserands chez l'un d'eux, pour leur lire une lettre de M. Wilcks et le journal du frère Bost, ainsi que la lettre du

(1) C'était pour se rendre à Londres, où il allait recevoir l'ordination, comme on va le voir dans le chapitre suivant.

frère Porchat. Nous nous sommes ensuite entretenus jusqu'après minuit ; nous avons prié ensemble à genoux : c'est l'usage ici, quand on n'est pas au temple ; puis je les ai quittés en les exhortant à se réunir souvent pour s'entretenir sérieusement de la seule chose nécessaire, mais entre eux seulement, sans femmes, comme nous étions hier : ils sont alors plus libres et plus familiers.

Notre frère, M. fils, a passé quelques jours à la fabrique de T...., dont il a réuni les habitants, ceux au moins qui l'ont voulu, pendant deux soirs de suite, pour les faire chanter et pour leur expliquer les Ecritures. Il avait dit depuis longtemps qu'il voulait le faire ; mais on avait pris cela pour une plaisanterie. Dieu lui donna force et courage, et aussi du sérieux ; car ils sont presque tous légers.

Avant hier au soir j'allai au Villars, village de Clavel et d'Aimé (1). Hier matin, je réunis dans une étable les catéchumènes de l'année dernière et ceux de celle-ci. Dans ce nombre étaient mes écoliers susnommés, et deux ou trois jeunes filles réveillées, deux autres petits garçons, et quelques filles plus ou moins bien disposées. Il n'y avait de grandes personnes que la maîtresse de la maison et sa fille aînée. Je leur annonçai mon voyage, et les exhortai à la persévérance, en leur indiquant ces trois moyens : la prière, la lecture et la méditation de l'Ecriture, et la fréquention assidue, même au risque de la vie, des frères en Jésus-Christ.

(1) Je pense que c'est Aimé du Lois, appelé aussi Girard. (Voy. *Visite* etc., p. 117). *Edit.*

Pendant que nous parlions, D. (p. 219), la sœur aînée d'Aimé, qui, après avoir été réveillée, a renié, et se moque de son frère et des autres, entra dans l'étable, où on ne lui avait point dit de venir. Après avoir interrogé les autres, je l'interrogeai aussi sur ce qui arrive à une âme qui néglige les moyens d'édification que j'avais annoncés. — Elle retombe, me dit-elle d'une voix mal assurée, sous la condamnation ! Oui, lui dis-je, elle abandonne le Sauveur ! Tu dois en savoir deux mots par expérience. — Et, partant de là, je lui reprochai sa défection, lui annonçant quel serait le sort du sarment qui ne demeure point attaché au cep, etc. Puis, me tournant vers les autres, je leur proposai l'exemple de la femme de Lot. Delphine (1) fort abattue, comme on peut le penser, ne répondit mot; après la séance, je la vis sérieuse, et je lui dis que puisque les exhortations particulières n'avaient produit aucun effet, j'avais cru devoir lui parler en présence de tous.

Hier au soir, au catéchisme, j'ai fait la même chose pour Louise (p. 240). Je l'interrogeai la dernière. Elle avait récité les paroles de Jésus : Jean XIV, 17. Après qu'elle eut expliqué ce que c'est que l'habitation du Saint-Esprit dans les âmes, je lui demandai si cet Esprit nous était donné pour un temps seulement. — Pour toujours, répondit-elle, (v. 16). — Mais si cet Esprit ne se retire point de soi-même, ne pouvons-nous pas, nous, le perdre? — Elle eut beaucoup de peine à répondre. Cependant elle se décida à dire à demi-voix, et les larmes

(1) Nous verrons plus loin qu'elle est morte sans avoir retrouvé la paix !

aux yeux : Oui ! — Oui, répétai-je, avec calme mais avec force, et vous en êtes la preuve ! Le Seigneur vous avait éclairée de son Esprit ; il vous avait fait sentir vivement le poids de vos péchés, et vous avait ensuite fait trouver la paix aux pieds du Sauveur ; vous l'aviez connu ; vous aviez été marquée de son sceau ; vous avez prêché son Evangile et amené des âmes à la vérité ; et maintenant depuis longtemps vous êtes retombée dans la mort, et vous ne conservez quelque forme chrétienne que pour pouvoir trahir plus facilement les enfants de Dieu ! Mais prenez-y garde ; *malheur à celui par qui le Fils de l'homme est trahi*, etc., etc. ! Cette apostrophe frappa tout les auditeurs, à qui je m'adressai ensuite en les invitant à veiller et à prier, de peur de tomber comme Louise, par timidité et par complaisance pour le monde. — En effet, cette jeune fille n'est tombée que parce qu'elle n'a pas eu le courage de résister aux mauvais traitements de sa mère et aux sarcasmes de ses autres parents et amis ; et parce que, pour leur complaire ou pour éviter des coups, elle a consenti à danser, à jouer, à aller en société avec les mondains, et à ne plus fréquenter les enfants de Dieu. Autant en arrivera-t-il toujours, et rien de si juste, *à ceux qui veulent conserver leur vie en ce monde ;* » ils la perdront, dit le Seigneur. — Que de tels exemples soient connus parmi les enfants de Dieu pour leur inspirer de la crainte. *Souvenez-vous de la femme de Lot ; ne faites pas comme Esaü : si quelqu'un veut être ami du monde, il se rend ennemi de Dieu !*

CHAPITRE V.

SUITE A LA MISSION DE MENS. — NEFF SE REND EN AN
POUR Y RECEVOIR L'ORDINATION. — RETOUR A ME
QUITTE MENS ET VA PARTIR POUR LES HAUTES-AL

Nous voici arrivés au moment où Neff jugea né
de rechercher, sans plus de délai, cette ordination q
constituer l'homme de Dieu, lui ouvre au moins de
portes, et écarte une partie des obstacles qu'il trouve
chemin. N'ayant fait aucune étude régulière il ne p
demander la consécration aux facultés françaises : il
rendre auprès d'un corps respectable de pasteurs des
indépendantes d'Angleterre, qui, plus libres dans leur
purent rendre justice aux preuves éclatantes que Nef
déjà données de ses dons comme ministre, sans exi
lui certaines connaissances qui ne lui étaient nullem
cessaires.

Voici ses lettres de cette époque.

A M[lle] RICHARD (1).

Calais, le vendredi 9 ma

Mademoiselle et chère sœur en Jésus-Ch

Permettez-moi de vous adresser la présen
de vous prier de prendre la peine de la com

(1) Actuellement femme du pasteur Cadoret.

guer à ceux qui s'intéressent au règne de Dieu et de son Christ ; car c'est à eux tous que j'écris.

Parti de Paris mercredi matin, je suis arrivé ici hier à six heures du soir. Je comptais partir ce matin à huit heures par le paquebot français, mais j'avais compté sans le maître. Le vent d'ouest, qui nous avait déjà fait avaler beaucoup de poussière hier tout le jour, s'est tellement renforcé cette nuit, et la mer est si grosse, que le bâtiment, quoique chargé des dépêches, n'a pu partir ; d'ailleurs, fût-il parti, le capitaine me conseillait d'attendre un meilleur temps, n'étant pas accoutumé à la mer.

Je suis donc ici en station, au moins pour cette nuit, et peut-être pour plus longtemps. C'est pourquoi j'ai bien le loisir de vous écrire ; d'ailleurs je ne pourrais employer mon temps plus agréablement qu'en m'entretenant avec vous.

Dimanche je passai quelques instants de l'après-midi avec les deux domestiques de notre frère, M. Wilder ; elles partent avec lui pour les Etats-Unis ; elles sont bien intéressantes. Persécutées dans leur pays, le canton de Vaud, et privées du fidèle pasteur qui les avait réveillées, elles ont préféré, quoique riches, entrer en service, et trouver la paix et l'édification dans une maison vraiment pieuse ; elles sont ainsi venues jusqu'à Paris, et s'en vont maintenant en Amérique sans regretter leur pays natal, parce qu'elles sont avec des enfants de Dieu. Nous nous sommes entretenus bien sérieusement : je me sentais plus de vie qu'à l'ordinaire ; le spectacle affligeant de « cette grande ville, toute adonnée à l'idolâtrie » des choses de ce monde, et

et dont les nombreux habitants, légers, vains, orgueilleux, s'occupent de tout excepté de la seule chose nécessaire, me faisait sentir plus vivement le prix du grand salut qui est en Jésus-Christ, et quelle grâce inappréciable le Seigneur nous a faite en nous donnant, avec la lumière et la vérité, des yeux pour la voir et des oreilles pour l'entendre, tandis que des millions de créatures aussi malheureuses, et pas plus coupables que nous, sont privées de cette faveur.

En remarquant avec ces âmes fidèles la grande impiété qui règne dans Paris, nous sentions beaucoup plus que partout ailleurs, combien c'est une chose sans prix que la foi qui nous a été donnée. Nous avons aussi parlé de nos amies de Mens; elles ont béni le Seigneur de ce qu'il lui a plu de vous appeler à la connaissance de son amour ; et, sans en connaître aucune de vous, elles vous aiment au Seigneur, et ont été réjouies et fortifiées par ce que je leur ai raconté. Je ne les verrai peut-être plus dans ce monde; car elles seront parties à mon retour.

Le soir, Wilder me conduisit chez la personne qui reçoit maintenant la réunion du dimanche; M. Monod fils y était; et il m'invita à faire le service. Comme il y avait là plusieurs personnes de distinction, tant Anglais que Français, j'étais, vous pouvez le croire, plus gêné que parmi vous. Cependant le Seigneur m'aida, et on parut édifié : et après l'assemblée, plusieurs des principaux, et surtout le maître de la maison, me firent quelques compliments, peut-être d'usage, et me témoignèrent beaucoup d'intérêt.

Le lundi soir, je fus encore appelé à un autre service. Vous savez que depuis quelques mois il s'est formé à Paris une société pour les missions étrangères ; ses prospectus ont été envoyés dans le temps. La timidité de plusieurs de ses membres l'empêche de lui donner toute l'extension et la publicité, et en même temps toute l'utilité, dont elle serait susceptible ; cependant on lit tous les premiers lundis de chaque mois, dans une réunion publique à l'Oratoire, les nouvelles des missions, et quelque portion de la Sainte Ecriture, d'après laquelle on adresse à l'assemblée quelques exhortations. Lundi dernier se trouvant justement jour d'assemblée de missions, Monod fils me pria de nouveau d'en faire le service.

Dans la même soirée j'appris aussi le résultat de l'appel de Méjanel et de Porchat. Le tribunal de Laon a cassé le jugement inique qui les condamnait, comme vagabonds et prédicateurs de doctrines étrangères, à trois mois de prison, en les mettant pour l'avenir sous la surveillance de l'autorité. Quant aux deux cents francs d'amende, ils ont été maintenus, « pour avoir sans vocation ni autorisation fait des réunions publiques et nombreuses. » Cependant ce dernier article a été beaucoup disputé au tribunal, et on travaille à Paris pour le faire encore casser. — Il est public que le pasteur qui les a accusés est un homme peu estimé ; que Méjanel a été appelé dans cette paroisse par le troupeau, et qu'il n'a prêché dans les granges et dans les champs qu'après avoir honnêtement demandé la chaire au pasteur, qui la lui a refusée. Du reste, il ne paraît pas qu'il ait annoncé aucune doctrine particulière, non plus

que Porchat. Je ne sais si les journaux, qui ont été si pressés à publier le jugement, en feront aussi connaître la cassation.

J'avais entièrement oublié que c'était hier l'Ascension ; et quand, hier matin, vers dix ou onze heures, le conducteur de la diligence avec qui j'étais seul dans le cabriolet est venu à en parler, je ne sais à quel propos, tout-à-coup l'idée de mes catéchumènes m'est venue ; j'ai pensé que c'était précisément l'heure où ils étaient réunis dans le temple, écoutant les exhortations de leur pasteur, et prenant à la face de Dieu et de son église l'engagement sacré de renoncer au monde, à la chair, au péché, et de consacrer à leur Seigneur et Sauveur tout le reste de leur vie. Cette pensée m'a tiré de l'état de tiédeur et d'indifférence où je suis si souvent, surtout en voyage, et m'a fait pousser de profonds soupirs ; je me suis senti pressé de prier pour eux, suppliant le Père de toutes grâces de vouloir bien « confirmer » réellement plusieurs d'entre eux dans l'alliance de sa miséricorde, en leur faisant sentir la grandeur de leurs engagements, et leur donnant la force d'y demeurer fidèles. Hélas ! il y en a si peu parmi eux qui sachent ce qu'ils font ! Et parmi ceux qui le savent, combien peu y en a-t-il qui soient vraiment décidés à vivre pour le Sauveur ! Combien d'autres vont faire un serment faux, ou tout au moins téméraire, et promettre au grand Dieu qui connaît leurs cœurs, ce qu'ils n'ont nulle envie de tenir ! Ces pensées tristes, mais malheureusement trop justes, m'auraient découragé ; mais une chose me soutenait : je pensais que dans le même instant

vous faisiez les mêmes réflexions, et que vous adressiez au Ciel les mêmes vœux pour ces chers enfants! Oui, j'aime à le croire de tous ceux qui connaissent l'excellence de la grâce de Dieu en Jésus-Christ, vous avez ardemment prié le Seigneur dans ce moment solennel, comme vous y étiez invités; vous lui avez demandé sa bénédiction et sa grâce pour ces jeunes cœurs, où le monde et le péché règnent sans doute déjà, mais qui peuvent être ramenés à leur Sauveur par l'efficace toute puissante de son Esprit. Chers enfants! Que le Seigneur ait pitié de vous! qu'il vous ouvre les yeux! et qu'il parle à votre cœur de paix et de grâce! Qu'il vous touche par son esprit, et vous fasse « goûter combien il est doux! » O si vous le saviez! si vous aviez voulu le croire, et vous approcher de lui, comme je vous y ai tant de fois invités de sa part, vous ne voudriez pas pour le monde tout entier perdre un bien si précieux! Combien je regrette de n'avoir pu vous examiner avant votre réception, pour m'assurer de vos connaissances, et surtout de vos sentiments! Je crains bien, mes chers enfants, que vous soyez bien peu avancés de ce côté-là; vous êtes si faibles, si légers, et l'ennemi est si puissant, si rusé! Il est si facile de faire et de penser le mal! il est si aisé de rester enfoncé dans la fange où l'on est né, et de suivre nonchalamment la vieille ornière du péché! Je regrette surtout de n'avoir pu assister à la touchante cérémonie de votre confirmation; mais j'y étais en esprit; et quoique éloigné, mes prières sont montées devant Dieu avec celles des amis qui étaient dans le temple avec vous. Puisse le Seigneur les avoir reçues

favorablement, et en en pardonnant les imperfections, exaucer nos demandes, et vous combler de ses véritables bénédictions en Jésus-Christ notre charitable Sauveur! Amen!

Chers amis qui avez prié pour eux, ne vous lassez point; continuez de supplier le Seigneur pour leurs âmes; veillez sur eux autant qu'il vous sera possible; parlez-leur de ce bon Jésus qui nous a tant aimés et s'est donné pour nous; invitez-les, pressez-les de s'attacher à lui comme au vrai cep de vie; rappelez-leur, rappelez-vous à vous-mêmes que hors de lui nous ne pouvons rien faire, et que si nous l'abandonnons nous sècherons comme le sarment détaché du cep, et que, comme lui, nous ne serons plus bons que pour le feu!

J'espère recevoir de vos nouvelles peu après mon arrivée à Londres; car vous aurez sans doute déjà écrit quand vous recevrez la présente, qui ne vous parviendra pas avant le samedi 17. Je suis impatient d'en recevoir; car j'ignore absolument ce qui se passe à Mens; tout ce que je sais, c'est que le Seigneur est avec vous comme avec tous ses enfants, selon la promesse qu'il leur fit avant de monter à la droite du Père (Matth. XXVIII, 20). Oui, mes chers amis, le Seigneur est avec nous; et, comme dit le prophète, il ne sommeille ni ne dort, — le guet en Israël. Cette pensée doit nous remplir de force et en même temps de honte, à cause de notre défiance et de nos doutes continuels. Soyons fidèles en toute circonstance; et reposons-nous sur le bras du Seigneur; croyons que les choses, comme qu'elles aillent, tourneront toujours à la gloire de

Dieu et au bien de ceux qui l'aiment (Rom. VIII, 27).

Je ne veux point dire qu'il faut, dans les choses qui regardent le règne de Dieu, se tenir dans l'inaction et dormir en attendant le secours, quand la vigilance et l'activité peuvent être utiles ; vous voyez que je ne fais point cela, et que je me donne du mouvement, comme si tout devait être notre ouvrage ; mais je veux dire que, tout en agissant sans relâche pour la gloire de Dieu, nous ne devons ni compter sur nous, ni nous inquiéter du résultat final, qui est toujours entre les mains de ce Dieu que nous devons toujours invoquer et bénir. Heureux celui qui, non par lâcheté ou paresse, mais par un principe d'espérance ou de foi, obéit au commandement de l'apôtre, et sait se décharger sur Dieu de tout ce qui peut l'inquiéter, sachant qu'il prend lui-même soin de nous ! Exhortez-vous les uns les autres à cette confiance et à cette soumission que le Seigneur exige si justement de nous, à qui il a donné une preuve si inouïe d'amour et de miséricorde en nous donnant son Fils ; et prenons bien garde d'oublier sa puissance et sa grâce en nous appuyant, comme nous le faisons si volontiers, sur le bras de la chair.

Exhortons-nous aussi les uns les autres à la charité et à la miséricorde. Nous en avons grand besoin ; et nous ne savons pas en user avec autrui. Soyons bons, même avec les plus grands ennemis ; haïssons leurs œuvres ; combattons leurs principes ; empêchons-les, autant que possible, d'obscurcir le conseil de Dieu ; mais aimons leurs âmes ; prions pour eux ; plaignons leur aveuglement, et témoi-

gnons-leur une affection véritable. Souvenons-nous surtout que nous sommes pétris de la même fange qu'eux ; et que si nous ne sommes pas au nombre des plus corrompus et des plus endurcis des hommes, cela ne vient point de nous, mais c'est un don de Dieu ; car nous sommes *de notre nature* des enfants de colère comme tous les autres ; et nous savons qu'il n'y a point de différence entre les hommes, parce que tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu. Qu'avons-nous donc que nous ne l'ayons reçu? Qui est-ce qui met de la différence entre nous et les autres? Et où peut être le sujet de se glorifier (1 Cor. IV, 7)?

Oui, mes chers amis, nous sommes tous, sans aucune exception, des enfants de colère ; et c'est ce qu'il y a de plus étrange, que Dieu ait bien voulu nous arracher à une perdition, qui engloutira infailliblement tous ceux qui n'auront pas cherché leur refuge dans la croix du Sauveur !

Ayons ces grandes vérités toujours présentes à l'esprit ; méditons-les continuellement ; et nous marcherons dans l'humilité, qui est la racine de la foi et de toute vertu, parce qu'elle nous attire toutes les bénédictions du Seigneur. On peut dire, à cet égard, que les grâces de Dieu sont comme les eaux, qui ne restent point sur les hauteurs, mais qui se réunissent dans les lieux bas. Les cœurs orgueilleux n'y ont point de part, tandis que les esprits humbles qui s'abaissent, en sont comme inondés : telle est la sage volonté du Maître. Abaissons-nous donc et nous serons un jour élevés quand il en sera temps. Souvenons-nous que si notre

divin Chef est monté au ciel, et même comme il est dit, au-dessus de tous les cieux, il était auparavant descendu jusqu'au plus bas de la terre, et s'était anéanti lui-même en prenant la forme d'un serviteur, et se rendant obéissant jusqu'à la mort, à la mort même de la croix.

Chers amis, je ne m'ennuie point de vous écrire; car quoique je sois assez loin de vous, néanmoins mon esprit est souvent avec vous, et mon cœur y est toujours. Je pense que, comme je vous l'avais demandé, vous ne m'oubliez pas non plus dans vos prières. Surtout ne négligez pas de supplier le Seigneur qu'il me donne plus de foi, plus de fidélité, plus d'amour pour lui et son Évangile : j'ai plus besoin de ces choses que vous ne le pensez. Demandez-les aussi pour tous les fidèles, car le plus riche en grâces est encore bien misérable devant Dieu. Oui, je vous le dis, priez, et pour vous et pour tous les hommes, croyants ou incrédules; priez beaucoup. *La prière est la respiration de l'âme;* si nous cessions un instant de respirer, notre sang ne circulerait plus, et nous perdrions d'abord les forces, le sentiment et bientôt la vie. De même si nous cessons un instant de prier du fond du cœur, notre âme manque aussitôt du souffle de vie qui anime le nouvel homme, c'est-à-dire du Saint-Esprit; et nous retombons, quant au spirituel, dans la faiblesse, l'indifférence, la tiédeur et la mort. — Soyons donc continuellement unis au Sauveur par la prière et la méditation des choses divines, surtout des vérités du salut. Repassons dans notre esprit nos nombreux péchés : sondons la corruption

de notre cœur; puis comparons ce triste tableau avec celui des souffrances inouïes et du grand amour du Sauveur; et nous apprendrons à nous humilier nous-mêmes, à supporter les autres, et à aimer le Dieu d'amour qui ne se lasse point de nous. Nous en verrons assez, alors, pour faire naître dans notre cœur ces soupirs dont parle saint Paul, et que l'Esprit de Dieu produit ainsi dans notre cœur, par la connaissance du péché. Ce sont ces soupirs, inexprimables par le simple langage, qui constituent la véritable PRIÈRE, celle que Dieu exauce, parce qu'elle est selon sa volonté, et qu'elle est l'ouvrage de son Esprit. — Ces choses sont peut-être difficiles pour quelques-uns de vous; mais il en est qui peuvent les entendre, et aider les autres. C'est en méditant ces vérités un peu difficiles qu'on s'éclaire le plus.

Adieu, mes chers amis; souvenez-vous que le Seigneur Jésus est mort pour nos péchés. Soyez plus sérieux, plus recueillis que nous ne l'étions ces temps passés. Demandez aussi, pour moi, que le Seigneur me guérisse de cette misérable légèreté, qui contriste son Esprit et qui nous prive de sa paix (Eph. v, 4.). Aimez-vous les uns les autres; édifiez-vous les uns les autres; occupez-vous de vos âmes plutôt que du mal que les ennemis de Jésus-Christ disent ou font contre son Evangile. Je ne salue personne en particulier, parce que je m'adresse à tous, tant grands que petits, et que je me souviens de tous ceux qui aiment le Sauveur et cherchent la gloire de son nom. Que la grâce de Dieu le Père, et du Seigneur Jésus-Christ, ainsi que la communica-

tion du Saint-Esprit, soient avec vous tous. Amen !

Votre dévoué serviteur et affectionné frère en Jésus-Christ, NEFF.

AUX AMIS DE MENS.

Londres, 12 mai 1823.

Me voici enfin arrivé à Londres, depuis hier à six heures du matin. Je ne pus partir de Calais vendredi à cause du mauvais temps ; j'appris même, en sortant, qu'un navire marchand venait d'échouer à l'entrée du port, et je vis, un instant après, les mâts qui sortaient de l'eau ; on avait sauvé l'équipage et une partie de la cargaison. A mon départ, le lendemain, le temps était doux et brumeux, la mer très-calme. Je n'éprouvai rien pendant deux heures que nous côtoyâmes la terre ; mais une fois que nous fûmes au large, que je ne vis plus que l'eau, et que, le vent fraîchissant, on eut hissé les voiles, le roulis commença. Je me trouvai mal un moment, mais ensuite de nouveau tout-à-fait bien, et je m'endormis jusqu'à ce qu'on fût tout près du port de Douvres, où nous arrivâmes après cinq heures de traversée. Nous en repartîmes à sept heures du soir par la pluie et un vent assez froid ; j'étais placé en dehors, tout-à-fait à découvert ; mais, à l'aide de mon parapluie, je me suis mis à l'abri de mon mieux, ainsi que deux jeunes hommes qui étaient sur la même banquette. Nous aurions fort bien pu tomber, si nous nous étions endormis ; mais le froid et le vent nous en empêchèrent suffisam-

ment. La nuit passa plus vite que je ne l'espérais, et le vent nous sécha bientôt du peu de pluie que nous avions eue. Je craignais que cette mauvaise nuit ne me fît du mal ; mais, grâce à Dieu, il n'en résulta rien.

En route, quoique entouré de voyageurs parlant français, j'avais déjà éprouvé combien il est désagréable de ne pas connaître la langue du pays où l'on voyage. Arrivé à Londres, je l'éprouvai bien davantage. Du bureau de la diligence, je fis porter ma malle et me fis conduire chez M. Wilks, qui m'avait donné son adresse et promis de me procurer un logement où il y eût quelqu'un qui parlât français. Je trouvai bien sa maison, c'est-à-dire celle de son père, où il loge ; mais il n'y avait que des domestiques qui ne savaient pas plus de français que je ne sais d'anglais ; me voilà bien planté ! On a beaucoup de peine à me faire comprendre que M. Wilks n'y est pas ; et je ne puis absolument pas faire entendre ce que je veux savoir. Je suis obligé de laisser ma malle dans le corridor, et de m'en aller à la bonne fortune dans la grande ville de Londres, que je voyais pour la première fois, cherchant un logement. J'enfilai la rue vis-à-vis de moi, A peine avais-je fait deux cents pas, que j'entends une voix assez forte et soutenue, comme celle d'une proclamation, et je vois une foule réunie en cercle dans un carrefour assez vaste ; je m'approche ; et, dès le premier moment, je puis m'assurer que c'est un prédicateur méthodiste, grand et beau jeune homme, simplement vêtu de noir, monté sur un petit banc, et appuyé sur une grande borne, qui

lui servait comme de chaire. Une petite Bible à la main, il parlait avec gravité, abondance et onction à un auditoire assez attentif, d'environ cent personnes. Ce groupe n'était pas tout stable ; plusieurs venaient ; d'autres s'en allaient ; d'autres riaient sans s'arrêter ; mais personne ne disait rien ni ne paraissait faire du bruit intentionnellement. Le discours dura assez longtemps ; je ne sais depuis quand il était commencé. J'entendais souvent répéter les mots *Lord God*, *Yésous-Chraïst*, et autres, qui indiquaient suffisamment qu'il annonçait la bonne nouvelle. Je me rappelai alors ce que dit la souveraine sagesse au livre de Salomon : « La sa» gesse élève sa voix dans les rues ; elle est ouïe » dans les carrefours, aux lieux où l'on fait le plus » de bruit. O insensés ! jusques à quand aimerez-vous » la sottise? Etant repris par moi, convertissez» vous. » Après le discours, le prédicateur adressa à l'assemblée, qui s'était beaucoup accrue sur la fin, quelques paroles à voix plus basse, et termina par une prière très-fervente, pendant laquelle une partie des auditeurs se découvrirent à moitié : c'est à cause de la pluie qu'ils ne le firent qu'à moitié. Puis il descendit de sa banquette, et fut entouré de plusieurs personnes à qui il toucha la main ; de ce nombre était un soldat, qui l'avait écouté depuis le commencement. J'aurais bien voulu faire aussi connaissance avec lui ; mais comment? Ne pouvant lui parler anglais, il fallut le laisser partir sans lui avoir rien dit ; il tira d'un côté ; et un homme qui avait tenu son chapeau tira de l'autre, emportant la banquette, et tout fut dissipé.

Voilà, chers amis, un échantillon des prédications populaires de l'Angleterre ; c'est ainsi que des centaines de serviteurs de Christ prêchent son Evangile, et que des centaines de mille âmes ont été réveillées de leur état de mort. Dans le commencement, ces prédicateurs-là avaient jusqu'à vingt mille auditeurs à la fois, et prêchaient jusqu'à cinquante fois dans une semaine, dans vingt ou trente lieux différents, quoique les assemblées, comme on peut le penser, ne fussent pas toujours, ni partout, de plusieurs milliers de personnes. Ce n'est pas sans travail que le laboureur obtient sa récolte, et que la vigne donne son fruit ; ce n'est pas non plus sans peine que les ouvriers du Seigneur avancent le règne de leur Maître. Si vous aviez vu de tels hommes, vous ne trouveriez pas que je me donne trop de peine ; vous trouveriez, bien au contraire, que je suis, ce qui est très-vrai, un grand paresseux, un lâche et mauvais serviteur, et vous prieriez le Maître de la moisson pour qu'il me donne plus d'amour pour sa gloire, plus de zèle pour le salut des âmes, et pour qu'il pousse dans sa moisson des ouvriers plus fidèles que moi.

Cependant, il s'agissait de trouver un logis. Et comment? Pas une affiche, pas une enseigne qui pût m'indiquer ce que je voulais ! et personne qui pût me comprendre ! Plusieurs de ceux à qui je m'adressais passaient tout droit sans m'écouter : les Anglais sont quelquefois ainsi ; d'autres me faisaient entendre qu'ils ne me comprenaient pas. Je fis de la sorte quelques lieues dans cette immense ville, sans savoir où j'allais, ni quand je pourrais me caser

quelque part. Cependant, après une si mauvaise nuit, j'avais besoin de repos et de nourriture, et j'étais fort mal à mon aise. Mais qu'est-ce que cela? Le Roi de l'univers, quand il vint sur la terre, n'eut pas un lieu où reposer sa tête ; — et encore ce n'était pas faute de pouvoir se faire entendre : il était dans son propre pays. « Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu. »—Je pense à cela maintenant ; mais alors cette idée ne me vint pas, et déjà je m'impatientais. Pourtant, que faire? Le murmure n'avance rien; je pensai que Dieu ne m'exposait pas à cet ennui sans avoir quelque charitable intention, et je me résignai.

En continuant à parcourir les rues et les places, j'aperçois une porte sur laquelle il y avait, parmi des mots anglais, le mot *France;* je m'en approche, espérant trouver là quelqu'un qui entende le français. Au même instant, un monsieur bien mis s'approche aussi; je lui demande s'il pourrait m'indiquer un hôtel où l'on parle français; il me comprend à moitié, et voit bien que je suis un *Frenchmann;* il me fait signe de le suivre, et me conduit dans un grand et beau temple anglican, où il y avait déjà du monde. Je lui dis que je cherchais un hôtel, et non pas une *church* (une église); alors il sourit, et me conduisit dans une salle où il y avait un autre jeune homme. Je supposai que c'étaient des ministres ou diacres. Après s'être consultés, ils me remirent un billet par lequel ils priaient les passants de m'indiquer le chemin de *French-Church*, de l'église française, en ajoutant le nom de la rue. Puis ils me mirent sur la direction; et me voilà mon-

trant à tous les carrefours mon billet à ceux qui voulaient bien le lire.

J'arrivai enfin à l'église française, au moment où on l'ouvrait pour commencer le service du dimanche matin ; le concierge du temple fut le premier que je rencontrai. — Vous parlez français? — Oui. — Oh! que je suis heureux ! —En effet, il me sembla que je me retrouvais tout à coup, après m'être longtemps égaré dans un désert. Il ne put cependant m'indiquer un hôtel où l'on parlât français, et me dit d'attendre le pasteur, qui le saurait mieux que lui.

J'entrai ; et, peu après, le ministre entra aussi; il me promit de m'indiquer un hôtel assez voisin du temple, où je trouverais ce que je cherchais. J'avais honte de rester au temple sans être rasé ni reblanchi ; mais je n'avais pu le faire, n'ayant point d'asile. Pendant la lecture et les prières liturgiques, j'avais grand sommeil, et je craignais de m'endormir tout de bon pendant le sermon ; car le pasteur avait la voix faible, et au premier moment l'air très-froid ; il aurait pu faire un sermon sans vie, et alors il m'eût été certainement bien difficile, las comme j'étais, de ne pas m'assoupir. Mais, quels ne furent pas mon étonnement et ma joie quand, aux expressions de la prière qui précède immédiatement le sermon, je reconnus la doctrine la plus évangélique, et que j'entendis un discours des plus chrétiens! Certes, je ne pensai plus à dormir, mais bien plutôt à bénir le Seigneur, qui, par ce concours de circonstances bizarres, m'avait fait rencontrer un de ses ministres fidèles, et entendre un discours si édifiant ; il n'y manquait rien.

Comme je devais revoir ce pasteur pour mon adresse de logement, il me fut facile d'entrer en conversation avec lui, et de lui témoigner ma satisfaction ; il me parla comme il avait prêché, c'est-à-dire chrétiennement, et me fit monter dans une chambre où il se déshabilla, et me fit part de la petite collation qu'on lui apporta. Ce ministre est Suisse, du canton de Vaud, et se nomme Scholl ; je ne le connaissais nullement. Mais ne se trouve-t-il pas que, sans que je lui eusse dit mon nom, il devina qui j'étais (1) ! Vous me demanderez comment ? C'est que, pour comble de bonne rencontre, il se trouve que le second pasteur français de Londres est ce M. Boissot, un de mes amis les plus intimes, que j'ai vu plusieurs fois à Lausanne et à Moudon, et au réveil duquel le Seigneur m'avait employé moi-même avec Rochat et autres (2). Or, M. Boissot, en parlant de moi à M. Scholl, lui en avait donné une idée si juste, que ce dernier me reconnut tout de suite. Je n'ai pas encore vu le cher Boissot, parce qu'il est à la campagne pour cause de santé, mais il revient cette semaine ; je le verrai avec bien du plaisir.

Me voilà donc en pays de connaissance. Après quelques moments d'entretien, M. Scholl me conduisit à l'hôtel ; puis, en me quittant, il me donna

(1) J'introduis ici quelques détails contenus dans une autre lettre du même jour, et qui raconte les mêmes événements. *Edit.*

(2) Je crois que c'est le même qui est mentionné p. 97 au bas, et que nous avons écrit Boizot. Neff en parlait avec beaucoup d'amour et d'estime dans quelques portions de son journal que nous n'avons pas publiées. *Edit.*

son adresse, en me priant de l'aller voir souvent. De mon hôtel je retournai de suite, avec un commissionnaire, chercher ma malle chez M. Wilks; j'y trouvai une jeune dame qui ne parle pas français, mais qui me reçut très-gracieusement, et me remit une lettre de M. Wilks, datée du vendredi, où il m'avertissait qu'obligé d'être à la campagne jusqu'au lundi, il m'indique, si j'arrive avant ce temps, un logement chez une personne de sa connaissance et de celle de M. Guers, dont le nom ne m'est pas inconnu; et il me donne l'heure et le lieu où je pourrai le trouver lundi. Je laissai ma réponse par écrit, et m'en retournai. Aujourd'hui je suis installé dans l'hôtel où il m'adressait, où je me trouve fort bien, et où l'on parle français. Le fils est secrétaire d'une Société de Missions.

Le 17 je me rendis à quatre heures et demie à l'hôtel de la Société des Missions de Londres, où je devais trouver M. Wilks. Cet hôtel est un superbe édifice, assez grand, composé de plusieurs belles salles, cabinets, bureaux, etc., tous destinés aux séances des différents Comités de cette Société, célèbre par le bien qu'elle a fait et qu'elle fait encore tous les jours aux pauvres païens. Les séances générales ne peuvent se tenir là, elles sont trop nombreuses; mais c'est là que le Comité se réunit toutes les semaines. J'attendis M. Wilks dans une antichambre; il vint bientôt; puis il me dit que l'on avait fixé le jour de ma consécration à lundi prochain, 19 mai. Il me fit ensuite entrer au Comité, où je m'assis à côté de lui. Il y avait à cette séance cinquante membres tous d'âge mûr, la plu-

part pasteurs, les autres de riches banquiers ou négociants, quelques lords peut-être, etc. Pendant la lecture des lettres, qui paraissaient venir de loin, des domestiques présentaient du thé à tous les membres et reprenaient les tasses, sans le moindre bruit. Dans la discussion, jamais deux personnes ne parlaient à la fois ; au moindre conflit de voix, un petit coup donné sur la table par le président ramenait l'ordre et le silence. Cinq ou six secrétaires écrivaient sur une longue table, au bout de laquelle est placé le fauteuil du président. Peu après, je vis entrer un grand jeune homme, d'environ trente ans, avec une jeune femme mise modestement et portant un voile ; c'était la seule femme qu'il y eût dans la salle. On les fit asseoir l'un à côté de l'autre au bout de la table, vis-à-vis du président ; je pensai et j'appris ensuite que c'étaient un missionnaire et son épouse, prêts à partir. Le président leur parla quelques instants ; après quoi, un des plus anciens membres assis à la table, leur adressa une assez longue exhortation, avec une gravité et en même temps une expression de bonté et de sentiment qui me firent bien regretter de ne pas la comprendre, non plus que l'ardente prière que fit ensuite pour eux un autre membre du Comité. Pendant cette prière tous étaient debout, et les missionnaires à genoux. La circonstance et le ton de la prière suffisaient pour élever mon âme au même sentiment que les autres, et sans la comprendre je m'y joignis aussi réellement qu'eux tous.

Après que les missionnaires furent sortis, M. Wilks se leva ; et, s'approchant du président, il

adressa quelques paroles à l'assemblée. Ensuite il me fit approcher aussi ; il me présenta au président, qui, se levant et me serrant la main avec affection, me dit, en français, au nom de toute la Société, qu'ils étaient bien charmés de me voir à Londres, surtout pour le sujet qui m'y amenait. Il m'assura que tous ceux qui avaient entendu parler de moi, me portaient une grande amitié, et finit par me souhaiter toute sorte de succès et de bénédictions. Je répondis ce qui convenait, et nous nous retirâmes, M. Wilks et moi. On me donna une carte d'entrée pour la séance des missions qui doit se tenir jeudi.

En traversant les salles, je fus frappé des portraits et tableaux dont elles sont garnies : ce sont les portaits des missionnaires nègres, indous, américains, océaniens, et des autres nations sauvages où l'Evangile est prêché. Les tableaux représentent l'arrivée des missionnaires chez les différents peuples barbares, leurs entrevues avec les rois de ces pays-là, etc., etc.

En sortant de cette Société, M. Wilks me donna une carte pour une autre assemblée qui se tient ce soir à un autre endroit.

Quelques pas plus loin nous rencontrâmes un jeune homme, parlant français, à qui M. Wilks me présenta encore. Ce monsieur me connaissait de nom et me pria de monter à sa chambre, dont nous étions tout près. Ne se trouve-t-il pas que c'est M. Falle, ce ministre qui a remplacé, après moi, M. le pasteur Bonifas à Grenoble ! Son séjour est dans la Guyenne, près des Pyrénées ; et il est

venu ici pour l'anniversaire des Sociétés de Missions. Je vis chez lui un jeune missionnaire espagnol qui parle fort bien anglais, mais non français; on ne tardera pas de l'envoyer dans son propre pays, distribuer des Bibles et faire ce qu'il pourra pour le règne de Dieu. Il est protestant depuis plusieurs années et il habite l'Ecosse.

Voilà, chers amis, bien des détails qui, j'espère, vous intéresseront; c'est dans cette attente que je vous les donne; il vous semblera que vous êtes à Londres avec moi, comme il me semble, en vous écrivant, que je suis au milieu de vous à vous raconter tout cela. Je ne vous dis rien de la ville de Londres; cela viendra plus tard et n'est pas du ressort de l'édification; mais j'ai été frappé de la manière dont le dimanche y est observé, surtout en comparant Londres avec Paris, où l'on ne reconnaît le jour du Seigneur qu'au tumulte d'une foule qui, ce jour-là, est encore plus dissipée que dans tout autre temps. A Londres, sauf les pharmacies et les boulangeries, tous les magasins et boutiques, sans aucune exception, sont exactement fermés; on n'entre dans les cafés que par les allées, et encore on n'y peut ni jouer, ni chanter, ni même parler haut; les cabarets, les spectacles, tout est fermé; on n'entend ni musique, ni danse, ni aucun divertissement. Ce pieux silence n'est interrompu que par le son des cloches; les temples seuls sont ouverts; aussi les Français disent-ils que le dimanche Londres semble un désert, un cimetière, etc. En effet, on n'y voit que peu de monde dans ces rues où, pendant la semaine, on peut à

peine passer ; car Londres est bien autrement populeux et actif que Paris.

Chers amis ! je voudrais pouvoir écrire à chacun de vous ; mais cela n'est pas possible, et d'ailleurs cela n'est pas nécessaire. Il faut que j'écrive aussi à Grenoble, à Genève, à Paris, par le courrier de ce soir, si je le puis ; en tout cas, faites donner de mes nouvelles à M. le pasteur Bonifas et à nos amis de La Mure, que je salue aussi bien affectueusement. Je languis beaucoup d'avoir de vos nouvelles ; mais elles ne peuvent être encore ici ; car il faut douze jours au moins pour qu'elles arrivent.

On se réjouit ici de ce que l'Evangile est reçu parmi vous, et on prie pour vos âmes, plus peut-être que vous ne priez pour vous-mêmes ; il y a dans tout ce pays un bien grand nombre de ces vrais disciples de Jésus-Christ que le monde méprise, mais que le Seigneur aime et honore ; car il est écrit : Celui qui me sert, mon Père l'honorera (Jean XII, 26). Mais, comme il est dit au verset précédent : pour le servir, il faut le suivre, et pour le suivre, il faut ne pas aimer sa vie. Oui, chers amis, il y en a ici beaucoup de ceux qui ont blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau, et qui proclament son Evangile par toute la terre. Ici cet Evangile ne passe point pour une « doctrine nouvelle ; » car depuis longtemps il y est connu et annoncé dans sa pureté par un grand nombre de serviteurs fidèles. Puisse le Seigneur me faire puiser à cette source d'eaux vives une abondante mesure de bénédictions et de grâces, afin que je puisse ensuite les répandre sur vous quand il me fera la faveur de pouvoir vous

parler de bouche comme je le désire ardemment! Priez-le pour moi et pour vous-mêmes, afin qu'il nous bénisse tous en Jésus-Christ. Amen!

Votre, etc.

Nous avons vu qu'on avait annoncé à Neff que sa consécration aurait lieu le lundi 19 mai; et en effet cette action importante eut lieu ce jour-là, dans la chapelle de Poultry. Neuf pasteurs et docteurs en théologie, après avoir examiné notre missionnaire, lui conférèrent la qualité et tous les droits d'un ministre de l'Evangile. — Voici les questions auxquelles il eut à répondre avant de recevoir l'ordination :

1° « A quoi reconnaissez-vous l'appel de Dieu?

2° » Qu'est-ce qui vous a porté à vous vouer au saint ministère?

3° » Quelles sont les doctrines que vous regardez comme principales? »

Voici une partie de la réponse qu'il fit à la première de ces questions :

« J'ai embrassé la vocation de ministre de l'Evangile, parce que le Souverain Pasteur de nos âmes m'a, dès le commencement, donné l'ardent désir d'annoncer la Bonne-Nouvelle aux pécheurs, et que toutes les fois que j'ai voulu me vouer à quelque autre occupation j'ai senti ma conscience chargée : une voix me disait : Va et annonce le royaume de Dieu. — Parce qu'il a daigné répandre sa bénédiction sur mes travaux, et que déjà plusieurs âmes ont été conduites à sa connaissance par la Parole qu'il m'a donné d'annoncer en son nom; — parce qu'il a daigné m'ouvrir les portes, et que depuis deux ans j'ai été appelé plusieurs fois par des consistoires et des Eglises; en sorte que je n'entre point dans la vigne de moi-même et sans vocation. »

Troisième question (Quelles sont les doctrines, etc.?)

« .... Je ne prétends point pénétrer le secret de Dieu, ni m'expliquer comment et pourquoi le mal est entré dans le monde; seulement je sais qu'il existe, qu'il réside dans notre cœur, que nous l'apportons en naissant, et qu'excité par l'exemple du monde et l'influence de Satan, il domine dans nos âmes et nous fait porter des fruits mauvais pour notre condamnation.

» Je crois que, dans cet état, l'homme n'est digne ni capable d'avoir aucune part au royaume de Dieu, et qu'il ne mérite que la malédiction, selon la justice du Très-Haut.

» Je crois que, sans exception, tous les hommes sont privés de la gloire de Dieu, selon ce qui est écrit au III[e] ch. des Romains. Je crois qu'il n'existe en nous-mêmes, ni dans toute la création, aucun moyen de nous sortir de cet état de perdition; mais que Dieu nous a aimés quand nous étions ses ennemis; et qu'il a envoyé dans le monde, en forme de chair de péché, la Parole éternelle par laquelle il a fait les siècles, que cette Parole a habité parmi nous, sous le nom de Jésus, qui signifie Sauveur. Je crois que ce Sauveur, 1° a obéi pour nous à tous les commandements de la loi, nous acquérant ainsi la justice qui nous manquait; 2° qu'il a souffert dans son corps et dans son âme, jusqu'à la mort en croix, toute la malédiction qui pesait sur nous : que, par ce sacrifice, le Père est appaisé envers nous, et nous tient pour justes en son Fils bien-aimé. Je crois que les disciples de Christ sont faits par la foi une même plante avec lui, qu'ils sont considérés de Dieu comme étant chair de sa chair, os de ses os, qu'ils sont de vrais membres de son corps dont il est la tête; qu'ainsi ils peuvent dire qu'ils ont été condamnés, maudits et punis en Christ, justifiés et glorifiés en Christ, qu'ils sont représentés et assis avec lui dans les Cieux!

» Je crois que la vraie foi par laquelle seule nous avons

part à cette grâce, consiste : 1° à être profondément convaincus et vraiment touchés de notre état de corruption, et de la justice de notre condamnation éternelle ; — 2° à mettre toute notre confiance dans les souffrances et la justice de Jésus-Christ, espérant tout par lui et rien sans lui. Il n'y a point de foi sans cette connaissance de nos péchés et de l'entière nullité de nos mérites.

» Je crois que nous ne sommes point sauvés, *parce que* nous aimons Dieu, mais *afin que* nous l'aimions ; mais que si nous sommes sauvés par la foi sans les œuvres de la loi, nous sommes aussi créés par Jésus-Christ pour accomplir les bonnes œuvres que Dieu nous a préparées.

» Je crois encore que, pour répondre à ce but du Seigneur, il est absolument nécessaire qu'il écrive lui-même sa loi dans notre esprit, qu'il change nos cœurs et nous fasse devenir de nouvelles créatures.

» Je crois que ce changement est le résultat d'une foi véritable. Je crois qu'à partir de cette nouvelle naissance, nous sommes appelés à nourrir ce nouvel homme par la parole de Dieu, la prière et tous les moyens d'édification à notre portée ; et que nous devons veiller sur nous-mêmes, usant fidèlement de tous les secours et les grâces de Dieu, de peur d'être séparés de Christ, et rejetés comme le sarment qui ne porte pas de fruit.

» D'après ces points principaux, seuls essentiels de la doctrine évangélique, je crois que nous devons, en instruisant les hommes : 1° chercher à les convaincre de péché par tous les moyens scripturaires et *de raisonnement ;* 2° les conduire à Jésus, l'*Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde ; qui ne rejette aucun de ceux qui vont à lui ;* 3° les engager tous à lire et à méditer la Parole de Dieu, et surtout prier pour ceux qui ne connaissent pas la vérité, afin que le Seigneur éclaire leur esprit, leur fasse sentir leurs péchés, et leur donne le pardon et la paix en Jésus ; prier aussi pour ceux

qui le connaissent, afin que Dieu les garde de tout péché et les conduise à la perfection dans la charité et l'humilité.

» Je crois aussi que nous devons annoncer Christ et Christ crucifié, sans entrer dans des discussions peu édifiantes sur les points de doctrine contestés entre les Chrétiens : laissant à Dieu les choses cachées, et nous attachant avec simplicité aux choses directement salutaires pour nos âmes, propres à nous rapprocher de Dieu, et à nous unir à nos frères par le lien de la charité.

» Au reste, je crois que le devoir d'un bon dispensateur est de donner à chacun la nourriture qui lui convient : aux enfants en Christ, du lait ; aux hommes faits, de la viande solide ; instruisant, exhortant, menaçant ou consolant, selon l'état de chacune de ses brebis.

» Enfin, je me conforme, tant pour les articles de foi que pour la morale évangélique, aux confessions de foi des Eglises réformées de la France et de la Suisse, dans lesquelles je suis né, et auxquelles je désire consacrer mon ministère. »

Nous avons donné de suite ce qui regardait l'ordination de notre missionnaire. Mais il écrivit et il reçut, pendant son séjour à Londres, quelques lettres que nous avons à placer ici. Voici d'abord celle qu'il écrivit *à ses catéchumènes* de Mens.

Londres, 15 mai 1823,
8 heures du soir.

Mes chers enfants,

Il n'y a pas longtemps que je vous ai écrit à tous en général ; mais j'ai besoin dans ce moment de m'entretenir avec vous, pour consoler mon cœur qui languit loin de vous. Je prenais bien patience, comptant d'abord, comme sûr, de quitter ce sé-

jour vendredi prochain, et désirant de vous revoir bientôt (1). Mais aujourd'hui, quand j'ai appris que cela n'était pas encore décidé, et qu'il me faudrait peut-être rester encore quelque temps, alors l'ennui m'a pris, et mon cœur en est angoissé.

J'ai pensé à vous tous ; je me rappelle votre attachement pour moi, votre foi à l'Evangile, et tous ces heureux moments que j'ai passés avec vous en vous entretenant de notre bon Sauveur ; je pense d'ailleurs que vous languissez sans doute aussi de votre côté ; et tout cela a augmenté ma tristesse. Alors j'ai pris mon portefeuille et j'en ai tiré vos chères petites lettres, que vous m'écrivîtes quand j'allai à Paris cet hiver. Oh ! que mon cœur a été ému en les voyant ! elles ont été presque toute ma compagnie ; car presque personne ici ne parle français. Je n'ai pas eu besoin seulement de les lire ; je les ai portées à ma bouche pour les baiser, comme on ferait du portrait d'un ami ou d'un parent qui est bien loin ou qui est mort, et qu'on ne reverra plus ; *et alors il m'a fallu pleurer* (2). Ainsi, mes chers enfants, j'ai versé des larmes en pensant

(1) Il écrivait, à cette même époque, à une autre personne : « Ne sachant pas l'anglais, mes visites sont fort insipides ; et le plus vite que je pourrai partir d'ici sera pour moi le plus agréable. J'y resterai cependant tout le temps nécessaire pour former des liaisons utiles au règne de Dieu dans notre pauvre France. »

(2) Ce seul trait, joint aux lignes qui précèdent (et nous en verrons d'autres tout semblables), suffirait pour dessiner tout le caractère de Neff sous le rapport de la tendresse, et pour expliquer tout ce qui pourrait sans cela apparaître chez lui comme de la rudesse ou de la dureté. Ne l'oublions jamais : il y a deux tendresses et deux sévérités directement opposées l'une à l'autre, celle de l'Evangile et celle du monde ; l'une flatte ce que l'autre déteste, et inversement.

à vous et en voyant vos chères lettres ; et cependant vous savez que je ne pleure pas facilement, et que mon cœur est bien peu sensible. Voyez ce que je vous disais si souvent au catéchisme, que je vous aimais plus que ne font vos parents, plus que si vous étiez tous à moi selon la chair ! Et il y en avait sans doute beaucoup qui ne voulaient pas le croire.

Mais ce ne sont pas seulement ceux qui m'ont écrit, à qui je pense et que je regrette ; ce sont tous ceux qui aiment le Sauveur, ou du moins qui désirent l'aimer, tous ceux qui connaissent leurs péchés et qui ont envie d'être sauvés. O si, du moins, je n'avais pas encore la crainte que quelqu'un de vous se laissât détourner de son chemin pour aimer le monde, comme il y en a qui l'ont déjà fait, je prendrais mieux mon parti de toutes mes autres peines ! O, mes chers enfants ! ne me donnez pas ce chagrin ! Soyez fidèles à votre bon Sauveur, et réjouissez le cœur de votre pasteur, que vous aimez tant et qui vous a appris à connaître ce Sauveur miséricordieux ! Que j'apprenne, mes chers amis, que vous marchez dans la vérité ; car je puis dire, comme l'apôtre Jean : Je n'ai point de plus grande joie que celle-ci, d'entendre que mes enfants marchent dans la vérité. Le Seigneur vous en fasse la grâce !

Soyez vigilants, humbles et persévérants dans la prière, afin que le Saint-Esprit habite en vous ! N'oubliez point que le démon cherche à vous dévorer et qu'il ne dort jamais. Quand les brebis savent que le loup est autour d'elles, elles se gardent bien de s'écarter du berger ; elles se serrent, au con-

traire tout près de lui, afin qu'il les protége; car elles ne peuvent pas se défendre, ni même fuir, parce que le loup court plus vite qu'elles. Faites de même, mes enfants! Tenez-vous près du bon Berger, Jésus-Christ. Il ne s'enfuira point en voyant venir le loup; au contraire, il donnerait sa vie pour vous défendre, s'il le fallait, comme il l'a déjà donnée une fois pour vous sauver. Or, ce loup, ce terrible lion, vous le connaissez; c'est Satan, l'ennemi de vos âmes; c'est le monde, ses plaisirs, ses richesses, sa vanité; c'est toutes les paroles qui peuvent nous détourner; c'est, enfin, notre mauvais cœur et le péché qui est en nous. Tous ces ennemis sont plus forts que nous; mais Jésus est encore plus fort, car il a vaincu le monde; il a désarmé et lié l'homme fort, c'est-à-dire, Satan; il a mis nos âmes en liberté (Luc XI; Jean XVI, 33; Marc III, 27). Aussi Jésus dit-il : « Quiconque est né de Dieu surmonte le monde, et le malin ne le touche point. »

Mais ce n'est pas seulement chacun en particulier, c'est tous ensemble que vous devez vous approcher du Seigneur. Ne négligez pas de vous réunir, comme que ce soit d'ailleurs, pour prier ensemble le Sauveur, pour lire la Parole de Dieu ou de bons livres, et pour vous entretenir de votre salut en vous exhortant les uns les autres, de peur que quelqu'un ne s'endurcisse par la séduction du péché. Vous savez que là où deux ou trois sont ensemble au nom de Jésus-Christ, il est au milieu d'eux. Que cette parole est consolante, mes chers enfants! Oh! goûtez-en l'efficace en vous réunissant véritablement au nom du Sauveur, non pour dire du mal de

personne, ni pour employer mal votre temps, mais pour prier, lire, chanter des psaumes et des cantiques du fond du cœur. Et dans tout cela n'oubliez pas de prier pour votre ami et bien affectionné frère en Jésus-Christ,

F. N.

Voici maintenant quelques extraits des lettres que Neff reçut à cette époque de quelques-uns de ses élèves ou de ses catéchumènes.

Vers la fin de mon séjour à Londres, je reçus une lettre de Jaques Clavel, l'un de mes écoliers et catéchumènes, de seize à dix-sept ans, que j'avais laissé chez moi, soit pour qu'il n'oubliât pas ce qu'il avait appris, soit pour qu'il pût travailler plus directement au règne de Dieu pendant mon absence. Cette lettre, pleine d'humilité, annonce la connaissance des Ecritures. En parlant de lui-même, il dit:

« Je ne désire point avec assez d'ardeur le lait spirituel et pur, afin de croître par son moyen! Mon cœur est penché vers la terre plutôt que vers les biens invisibles qui sont éternels; et j'ai plutôt soif de l'eau d'ici-bas que de l'eau vive que Jésus donne et qui jaillit en vie éternelle. »

Il m'annonce l'heureux délogement de notre sœur de Saint-Baudrille (p. 241), qui, depuis longtemps, avait une maladie de langueur ; il me dit :

« Le 5 mai, j'allai à Saint-Baudrille, et trouvai Elisabeth sur le lit de mort; elle était assez tranquille et put encore me parler sans beaucoup de peine; la joie qu'elle éprouvait en voyant approcher sa fin était peinte sur son visage. Le

19 mai, j'appris qu'elle venait de s'endormir entre les bras de Celui qu'elle avait tant aimé, avec l'espérance de régner pour toujours avec lui. Avant que d'expirer, elle fit réunir tous ses parents autour de son lit et leur dit : « Adieu, chers parents, je m'en vais pour toujours vers mon bien-aimé Sauveur. »

» Le jour du décès d'Elisabeth, j'allai coucher à La Baume, où nous avons formé une petite réunion ; les filles paraissent avoir toujours les mêmes dispositions ; un petit garçon semble avoir choisi la bonne part. »

Par une lettre de la même date, un autre frère me dit :

« Les réunions que vous avez formées à Mens, le samedi et le dimanche au soir, continuent sur le même pied ; elles paraissent augmenter ; notre petit Clavel nous fait de temps en temps des explications. »

Enfin, Clavel me dit dans une lettre du 29 mai :

« Priez pour moi, cher frère, afin que j'aie plus de zèle pour avancer le règne de Dieu ; car la moisson est grande et il y a bien peu d'ouvriers. O oui, il y a peu de gens aussi qui connaissent le prix de ces chères âmes qui ont coûté la vie à notre bon Sauveur ; et je ne puis non plus m'empêcher de pleurer quand je pense au petit nombre de ceux qui cherchent cette parole d'un si grand prix, et qui ouvrent leurs oreilles à la voix de l'Ami fidèle ! »

Le 28 mai, Neff se retrouvait déjà à Paris. Il avait assisté aux anniversaires de diverses sociétés ; heureux, disait-il, d'avoir trouvé, à Londres, le pasteur Falle, qui avait pu lui servir d'interprète. La lettre suivante est déjà datée de Mens.

Mens, le 13 juillet 1823.

Tu trouveras que j'ai bien tardé à donner de mes nouvelles; mais je suis resté assez longtemps en route, et j'étais bien aise de reprendre un peu l'air du pays avant que d'écrire aux amis,

Arrivé à Bellegarde, je passai chez R. où je vis Louison et sa mère; je les entretins sérieusement pendant quelques moments; après quoi je montai la colline à pied, devant la diligence. Louison m'accompagna; elle paraissait avoir conservé quelque amour pour l'Evangile et goûter ce que je lui disais.......

Jusqu'à Lyon, je fis route avec des Grecs, très-gais, très-légers et très-vifs, mais avec qui, comme tu le penses, je n'eus pas occasion de fatiguer ma poitrine, non plus que les autres voyageurs.

J'arrivai à Lyon le mardi matin, entre neuf et dix heures, et allai de suite arrêter ma place à la diligence de Grenoble pour deux heures après midi; puis j'allai chez mes amis Dardèle. J'aurais bien aimé voir les amis dont Vierne m'a parlé, mais je ne sais où j'ai laissé leur adresse. — C...r est bien portant de corps; mais il est très-faible quant à la vie spirituelle, quoique encore vivant, selon moi.

J'arrivai à Grenoble le mercredi matin. A mon arrivée, notre frère Bonifas lisait une lettre de M. S. de Paris, concernant l'affaire de sa dénonciation. Elle donne à penser que l'Evangile a de puissants ennemis, cachés dans l'ombre, qui favorisent de tout leur pouvoir le néologisme, désigné dans cette lettre sous le nom de doctrines allemandes; et il ajoute

que le gouvernement n'est pas pour ces doctrines, qui effectivement sont subversives de tout ordre moral et politique. — Le lendemain matin, nous allâmes voir le préfet, qui nous reçut très-poliment et nous assura qu'il était entièrement convaincu de la pureté de nos intentions. Il m'adressa quelques questions sur ce qui pouvait m'avoir fait chercher l'ordination en Angleterre plutôt qu'ailleurs : Bonifas lui répondit. Nous ne parlâmes que fort peu de doctrine ; mais il put bien s'apercevoir que celle que nous prêchons est bien plutôt propre à maintenir l'ordre politique qu'à le troubler, et que là-dessus le gouvernement peut être parfaitement tranquille. Il me témoigna quelque crainte sur mon retour à Mens, qui pouvait être le prétexte de nouveaux troubles, et me recommanda d'user de prudence et de douceur, m'invitant à y entrer sans bruit, etc. J'étais déjà disposé à agir de la sorte et j'en exprimai la résolution. Il me parla aussi de ma qualité d'étranger et me fit considérer ma naturalisation comme indispensable, sans cependant me donner lieu à lui demander comment je pourrais y parvenir le plus sûrement.

Il paraît, d'après tout cela, et le préfet nous l'a d'ailleurs affirmé, que tous les prédicateurs évangéliques non français, ou en relation religieuse avec l'étranger, ont été représentés au gouvernement comme prêchant dans les églises de France une nouvelle doctrine, et comme étant chargés de quelque mission politique de la part des Anglais. Cette double calomnie, dont la perfidie ne doit point nous étonner, a pu paraître une vérité : et si elle

n'est pas bientôt détruite, elle pourra singulièrement entraver la marche des évangélistes. Mais celui qui a toujours gardé les siens, et qui se plaît à confondre le mensonge, ne laissera point prévaloir les portes de l'enfer contre son Eglise; et pour mon compte je ne suis en peine de rien.

Le mauvais temps me retint à Grenoble jusqu'au vendredi après midi. Pendant ce temps nous allâmes voir, avec Bonifas, des soldats prisonniers à la citadelle, qui étudiaient des passages du Nouveau-Testament d'après les listes que j'ai fait imprimer; l'un d'eux, naguère bandit déterminé, paraît dompté et même réveillé par la Parole de vie; les autres, plus malheureux que méchants, des déserteurs, semblent humbles et attentifs; l'un d'eux allait partir. Je vis aussi chez Bonifas un autre soldat, qui allait partir pour la guerre d'Espagne; c'est, je crois, un Picard, appartenant à une famille pieuse; deux de ses frères sont aussi soldats, mais loin de lui. Tous entretiennent une correspondance très-édifiante; celui-ci fut trouvé par Bonifas lisant, dans le corps-de-garde, *la Fille du laitier*.

Le vendredi au soir je vins à Vizille; j'y passai le samedi et le dimanche, et j'y prêchai. J'étais bien aise de voir deux ou trois jeunes personnes dont Bonifas m'avait parlé. Elles sont en effet dans d'assez bonnes dispositions; l'une, entre autres, paraît sérieusement touchée; mais le monde et les parents les entraînent encore souvent; elles sont très-exposées. M. O. paraît avoir fait des progrès dans l'amour de la vérité, et depuis longtemps il porte jusqu'à un certain point l'opprobre de Christ. Ga-

chon est toujours rempli de zèle; et sa petite école va assez bien. Ainsi Vizille semble promettre quelque chose; — je et crains pourtant que dans peu on n'y trouve plus rien. M. O. est près de quitter; et, une fois loin, l'impiété qui déjà fomente sourdement, reprendra ses anciens droits. Gachon sera aussi obligé de quitter; et les évangélistes n'auront, dans ce lieu, plus même un pied-à-terre [1].

Le lundi, de grand matin, Gachon vint m'accompagner jusqu'à La Frêt; et de là je vins seul sur une charette de paysans, jusqu'à La Mure. En entrant chez M. F. Robequin [2], j'y trouvai l'un de de nos anciens de la campagne et notre brave frère Benjamin B. de Mens, qui me reçut avec l'expression de la plus vive joie. Bientôt on sut mon retour; et comme c'était marché il y avait ici beaucoup de gens de Mens; la plupart vinrent aussitôt. J'avais assez à faire à répondre à leurs témoignages d'affection. Notre fidèle Aimé Richard [3] ayant ouï que j'étais arrivé, partit comme un trait sans se donner le temps de mettre ses souliers; je crus qu'il m'étoufferait en m'embrassant. En parcourant le marché, je rencontrai plusieurs paysans qui me venaient au devant; la plupart, muets de joie, ne pouvaient exprimer leur satisfaction que par leurs larmes; ceux qui n'osaient m'embrasser voulaient à toute force me baiser les mains, quoique ce ne soit point une salutation usitée dans ce pays.

(1) Prophétie trop bien accomplie pour le moment.

(2) Probablement un parent de la personne du même nom, mentionnée dans ma *Visite*, p. 35, au haut.

(3) P, 269 et *Visite*, p. 26.

J'allai faire visite dans plusieurs maisons de La Mure, où je fus très-bien reçu : j'eus l'occasion d'entretenir quelques instants nos petites amies. Elles paraissent toujours sensibles à l'amour du Sauveur ; mais étant peu soignées, elles ne prennent pas grand accroissement. Dans le cours de la matinée je vis encore deux autres anciens qui me firent le même accueil que le premier.

Vers les quatre heures je partis, accompagné de Benjamin B. et d'un autre ; je m'arrêtai aux Rives, pour saluer le doyen d'âge de notre Consistoire; pendant ce temps arrivèrent deux autres de nos amis. L'un d'eux me donna son cheval pour faire le reste de la route, qui n'est que montée depuis là à Saint-Jean-d'Héran. Je m'arrêtai encore pour saluer un autre membre du Consistoire.

En sortant de ce village, et au pied de la dernière montagne que nous avions à passer, je rencontrai mon petit Clavel : il fallut presque l'empêcher de sauter sur mon cheval, tant il était content. Plus haut, nous trouvâmes quatre petits garçons, enfants de nos amis ; et, au Collet, trois hommes qui nous attendaient. Là je descendis de cheval, et, voyant le bas de la colline tout plein de monde, soit curieux, soit amis, qui venaient à ma rencontre, je jugeai à propos de ne pas entrer à Mens par ce chemin-là, afin d'éviter, selon les conseils du préfet, toute apparence de triomphe. Je priai de suite nos amis de se retirer seuls, sans bruit, dans leurs maisons, et d'exhorter leurs gens de rester chez eux pour ce soir-là; puis, prenant avec moi seulement Benjamin, je passai à Villette, où je m'arrêtai chez

notre sœur M^te^ Morel, à présent Mme Chagnard, à qui ma visite fit grand plaisir.

A la tombée de la nuit, nous entrâmes dans le bourg, du côté opposé au grand chemin, et tout près de la maison de M. Pélissier. Là je trouvai notre ami Blanc, avec deux autres anciens et plusieurs de nos sœurs. Je n'y fus pas reçu plus froidement qu'ailleurs ; on me fit des reproches de m'être tant fait attendre ; car depuis huit jours on venait tous les soirs à ma rencontre. Cependant on approuva ma précaution de n'être pas venu le samedi ni le dimanche, où la grande affluence eût produit cet éclat que je voulais éviter.

Depuis ce moment il ne s'est passé ici rien de remarquable jusqu'à hier à midi, où M. le maire et M. Blanc ont reçu, chacun, une lettre du préfet, concernant les réunions du soir. Il paraît qu'on les a dénoncées à ce magistrat comme ayant lieu tous les soirs, et ayant pour objet principal de venir m'entendre. Il invite M. Blanc à les faire cesser. Quant au maire, il lui reproche de ne pas l'en avoir informé, et lui demande des renseignements.

Immédiatement après l'arrivée de ces lettres, le Consistoire s'est assemblé : la première chose qu'on a faite a été de décider que les réunions du soir n'auraient plus lieu dans une maison particulière, mais dans le temple, et assez tôt pour que l'on pût, pour le moment, se retirer encore de jour. Après cela, M. Blanc s'est mis en devoir de répondre à M. le préfet, afin de redresser son jugement sur les réunions. La lettre du préfet laisse entrevoir quelque regret de ce qu'on

m'ait permis de revenir, parce que, ayant appris depuis ce moment des choses qui ont eu lieu pendant mon absence, il les confond avec mon arrivée et m'en croit la cause. — Il a été éclairé sur tout cela.

Cependant je me considère comme étant ici bien peu solide, et je ne sais trop si j'y pourrai rester encore ; j'attends la décision du Maître de la vigne. Je lui demande force et patience ; car, sans m'étonner aucunement, tout ceci me fatigue beaucoup, surtout à cause de la distraction que cela occasionne chez les personnes bien disposées, qui ne s'occupent que de ces choses et non de leurs âmes. Tu pourras extraire de ce que tu viens de lire ce que tu jugeras à propos.

Voici maintenant quelques détails que je ne voudrais pas que ma mère connût, parce que, faite comme elle est, elle en serait fort en peine. Pendant que j'étais à Genève, Blanc m'écrivait. Tu sais qu'on l'avait insulté. Le même individu est venu, quelques jours après, jeter de nuit des pierres à sa fenêtre, et l'a fait une troisième fois. Le préfet l'a appris ; et dans sa lettre à M. Blanc, il lui demande de lui faire connaître l'auteur de ce délit : M. Blanc n'a pu s'y refuser et il lui donne tous les détails. Le même personnage est actuellement appelé auprès du procureur du roi par un homme fort tranquille de Mens, qu'il a attaqué près du bourg, un dimanche au soir, et qu'il a maltraité en se faisant aider d'un mauvais sujet plus jeune que lui. On suppose qu'ils allaient attendre M. Blanc ; et que, trouvant cet homme qui passe pour « momier, » ils lui cherchèrent chicane.

L'individu dont je te parle a encore aggravé ces deux affaires en insultant et provoquant, à La Mure, des catholiques, et en les traitant de « brigands de royalistes, etc. » Il paraît que ce jeune homme, qui venait tout récemment de Genève où il a été pour se marier, est justement le même dont le beau-père avait averti un de mes amis qu'on voulait me tuer si je retournais à Mens, etc. Tout cela ne saurait m'inspirer la moindre crainte ; et, quoique avec prudence, je ne ferai pas un pas de moins pour mon devoir. Je voudrais que les inquiétudes de l'autorité ne me donnassent pas plus d'ennuis et de crainte que ces gens-là.

Mens, le 2 août 1823.

Quand je t'écrivis la dernière fois, nos affaires venaient de s'embrouiller de nouveau ; maintenant nous croyons y voir un peu plus clair. Sans entrer dans des détails peu intéressants, je te dirai que l'opinion de l'autorité est que M. N. et moi, étant l'un et l'autre cause ou occasion du trouble, il est convenable de nous éloigner tous les deux. — M. N. vient, dit-on, d'être confirmé par le roi dans sa place de pasteur à X.; le préfet de Grenoble ayant hâté les négociations ordinaires, afin d'en débarrasser plus tôt son département. De mon côté, j'ai dû faire dire au préfet que le Consistoire allait chercher un autre pasteur, et que j'étais prêt à me retirer dès que la place serait pourvue, et même avant s'il l'exigeait : que je désirais seulement le voir moi-

même, afin d'effacer entièrement, s'il était possible, les préventions qu'il pourrait avoir conservées contre moi sous le rapport politique.

J'appris ces choses et je fis ces démarches à Grenoble, il y a environ dix jours. Aussitôt Bonifas écrivit à Lissignol pour l'avertir que ma place était très-décidément vacante et lui demander des renseignements sur un ministre qu'il avait proposé à Blanc. Cherche quelque moyen de faire presser ce ministre par des frères, afin qu'il accepte cette place de Mens, où, sans avoir plus à combattre ce loup furieux de N., il aurait à paître un grand troupeau de nouveau-nés du Saint-Esprit, ou du moins des âmes déjà accoutumées à la voix du bon Berger. A défaut de celui-là, si quelqu'un pouvait en découvrir un autre vraiment fidèle, il rendrait un grand service à la cause du Seigneur en nous le faisant savoir : il est assentiel de profiter des bonnes dispositions du Consistoire, qui est très-prononcé pour le choix d'un pasteur évangélique.

De retour à Grenoble, j'ai commencé, de l'avis de Bonifas, à prévenir les amis de mon prochain départ ; cette nouvelle les a profondément affligés, ainsi que beaucoup d'autres personnes ; mais elle a fait aussi beaucoup de bien, en les rendant sérieux, et en leur faisant sentir combien il est important de marcher pendant qu'on a la lumière. Cette disposition me donne la facilité de mettre à profit les derniers jours, — qui peuvent être encore longs. Le Seigneur m'a donné une grande sérénité et une grande force, pour les encourager et les consoler. Je les presse maintenant de s'approcher toujours

plus près du Sauveur, de s'unir étroitement les uns aux autres, et de secouer ce misérable préjugé « que l'édification ne peut venir que des hommes » titrés, et sous les formes ordinaires du culte. » Je leur rappelle que les évangélistes ne sont point appelés à passer leur vie au milieu d'un troupeau, mais à porter la lumière de lieux en lieux, ainsi que nous le voyons dans les Actes, les Epîtres, etc. Je leur dis qu'ils doivent apprendre à se passer de moi, comme les enfants sevrés se passent de la mamelle. J'ajoute, comme Jean-Baptiste : « Ce » n'est pas moi qui suis le Christ ; » et comme Paul : « Je n'ai point été crucifié pour vous : » celui qui plante n'est rien, non plus que celui qui » arrose. » Plusieurs entendent raison, et paraissent disposés à se conserver dans la foi en se formant en petits groupes, pour lire et méditer la Parole et pour prier ensemble. Notre cher frère R., percepteur des impôts, semble disposé à travailler à cette œuvre. Déjà mercredi au soir, dans une petite réunion d'hommes, il a parlé avec abondance, clarté et force ; priez pour lui, afin que le Seigneur le fortifie, l'instruise, et surtout l'engage, comme Matthieu, à quitter le bureau du péage pour le suivre tout-à-fait. Sa femme, quoique fille, nièce et cousine des plus grands ennemis de Jésus-Christ, l'encourage à travailler au règne de Dieu, et y travaillerait plus elle-même, si elle n'était pas mère et nourrice.

Notre bonne sœur Sophie P. est plus mal ; elle est bien faible ; elle tousse et crache du sang jour et nuit ! Je crains beaucoup que le Seigneur nous en

prive : ce serait la plus grande perte que nous pussions faire, car elle possède la confiance chrétienne des âmes réveillées, et les reçoit avec une bonté et une modestie peu communes.

Elisabeth Germaine de Guichardière, notre fille aînée en la foi (p. 239), est aussi malade ; elle est mieux depuis quelques jours ; mais nous craignons qu'elle ne soit atteinte de cette terrible maladie de poitrine qui moissonne partout tant de jeunes chrétiens ; ce serait, après Sophie, la plus grande perte pour Mens. Son sérieux plein d'humilité, sa joie douce et toute spirituelle, sa simplicité, sa connaissance, son zèle, son infatigable activité, en faisaient, pour tout le pays, un vrai missionnaire. Quoiqu'elle soit assez éloignée de Mens, les sœurs vont la voir autant qu'elles le peuvent ; toutes en reviennent édifiées ; j'ai été témoin moi-même de la sagesse et de la sollicitude avec laquelle, comme la fille du laitier, elle exhorte ses vieux parents à mettre leur âme en sûreté avant le grand jour du Seigneur. Elle s'attend à la mort et en parle avec enthousiasme. Sa mère, très-instruite dans les Ecritures, a une assez grande intelligence, et serait dans le cas d'établir solidement la saine doctrine si elle l'embrassait du cœur ; mais elle n'est pas réveillée ; c'est ce qui fait gémir Elisabeth. Le père, moins savant, écoute sa fille avec plus d'humilité. Le frère, malade de la poitrine, mais toujours debout, semble n'avoir plus d'inimitié contre l'Evangile qu'il rejetait au commencement ; il possède les Ecritures mieux que sa sœur ; mais le sens spirituel lui en est encore voilé ; et quoiqu'il trouve

fort ridicules ceux qui se croient justes, il ne paraît point encore connaître son état de mort et de péché.

Plusieurs des voisines d'Elisabeth paraissent faire quelques progrès; elles ont été témoins de sa tristesse dans le temps où elle cherchait le repos; et maintenant elles sont frappées de la paix qu'elle goûte auprès du Sauveur; cet exemple les instruit davantage que toutes les prédications. — Notre chère petite Finon [1], toujours fidèle et sérieuse, a enfin trouvé la paix, et se tient comme un petit agneau dans le sein du bon Berger; nos petites sœurs la voient très-rarement et encore en cachette. C'est admirable qu'un enfant de cet âge, ne sachant pas lire, entourée d'ennemis du Sauveur qui n'épargnent rien pour la détourner, et habituellement privée de voir des chrétiens (on ne l'amène jamais au temple), puisse conserver une foi aussi solide et faire autant de progrès, — tandis que, dans une position contraire, tant d'âmes se refroidissent et laissent éteindre ce feu que le Saint-Esprit a allumé en eux!

Je viens d'apprendre que, le père de N., pasteur à X., étant mort, N. prendra peut-être lui-même cette place, qu'il postule depuis longtemps, plutôt que celle de Die. Ce serait un bien pour le Dauphiné; mais si Cook est encore pour longtemps en Languedoc, il ferait une triste acquisition.

(1) (V. p. 244 de l'écrit actuel.) On me dit qu'elle a persévéré dans la foi jusqu'à ce jour. *Edit.*

nos amis se laissèrent ainsi épouvanter ; et si j'avais voulu les croire, je serais parti dès le lendemain (samedi dernier), sans rien dire à personne, et par conséquent sans prêcher le dimanche. Je résistai à un conseil si timide, disant que, quand toutes leurs frayeurs seraient légitimes, je ne partirais point aussi lâchement ; que je voulais prêcher encore une fois, d'autant plus que l'assemblée était convoquée, et que Blanc était hors d'état de fonctionner ; qu'agir autrement serait jeter le découragement dans l'âme de tous nos amis, et faire croire à la réalité du danger qu'on ne faisait que soupçonner. Néanmoins, comme ils tremblaient toujours que le courrier du samedi n'apportât quelque mauvaise nouvelle, je consentis, pour les tranquilliser, à passer cette journée hors du bourg.

Après donc avoir fait mes malles, je me rendis, le vendredi au soir, sur une colline située à une lieue de Mens, où est la campagne de notre frère Richard. Il s'y trouvait pour ses moissons avec son épouse et sa sœur ; et il était convenu qu'on m'avertirait en cas d'événement. Nos amis Richard furent bien surpris de me voir arriver si tard, et plus encore du sujet de ma visite. Je les rassurai cependant, et leur dis de prendre courage. Après le souper, ils réunirent leurs fermiers et trois ou quatre jeunes sœurs de chez eux ou de chez les voisins ; et nous passâmes une soirée édifiante.

Le lendemain, notre sœur Sophie Pellissier et une autre arrivèrent avec M. Pellissier fils. J'employai mon temps à les exhorter au courage et au dévouement à l'œuvre de Dieu. Le soir, ayant ap-

pris que rien n'était arrivé, sinon une lettre chargée à mon adresse (c'était mon diplome), je redescendis. J'appris que le Consistoire qui s'était assemblé avait décidé que je prêcherais le lendemain, et partirais le lundi, pour éviter de nouveaux désagréments. Un membre ayant demandé si je devais faire uu sermon d'adieux on décida que non, de crainte d'exciter trop d'émotion et peut-être même pis ; car plusieurs de nos amis ne sont pas tellement régénérés qu'ils prennent tout en patience de la part des adversaires, et nous avons dû en touf temps éviter toute occasion de choc entre les deux partis.

Je prêchai donc, le lendemain matin, sur ce texte : « C'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer au royaume des cieux. » L'après-midi, je lus et j'expliquai le chapitre XII des Romains; et le soir, après le chant de quelques cantiques consolants, je parlai sur l'amour fraternel, d'après les versets 13, 14, 15, puis, je fis chanter le cantique : « L'amour de Jésus nous presse ; » et le vingt-deuxième verset du cantique 168 ; et je terminai par une prière où le Seigneur m'assista sensiblement.

Le bruit s'était peu à peu répandu que j'étais sur mon départ; mais, comme je n'en avais dit mot en public, beaucoup ne le savaient pas ou ne le croyaient point encore, Cependant, on vit au temple, et surtout l'après-midi et le soir, beaucoup de visages tristes et beaucoup de personnes qui pleuraient. Plusieurs femmes sortirent, après le service du soir, en manifestant un tel désespoir, que je fus

obligé de les tancer en quelque façon en sortant avec elles, pour éviter le scandale. J'eus lieu de reconnaître combien il avait été sage de ne point faire d'adieu public.

Dans le courant de la journée, j'avais réuni plusieurs de nos amis vraiment convertis chez M. Richard, pour leur recommander les âmes réveillées ou bien disposées, les exhortant à les visiter, à les attirer chez eux, à les réunir pour les édifier, les prévenant qu'il ne faut nullement se reposer, pour l'œuvre de Dieu, sur les seuls secours de l'Eglise extérieure : j'avais déjà préparé ce terrain d'avance. J'allai ensuite chez un de nos tisserands où plusieurs s'étaient réunis, et je leur adressai les exhortations que je crus convenables. Bon nombre de nos frères de la campagne s'y trouvaient.

Le lendemain, dès le matin, j'allai faire mes adieux dans les maisons que je fréquentais le plus souvent. Partout je trouvai des groupes nombreux plongés dans la plus vive douleur ; je profitai de leur affliction pour faire à chacun des observations utiles sur la légèreté et l'esprit peu charitable qu'on a souvent manifesté ; je leur montrai le Sauveur toujours prêt à les recevoir, leur rappelant que nul ne peut leur ravir sa grâce. Enfin, je terminai avec un dernier groupe par une prière, et m'arrachai de leurs bras en les recommandant à la grâce du Seigneur ; puis je partis, accompagné de Clavel. Nous passâmes dans plusieurs villages, situés sous le mont Chatel, pour y saluer des frères et des sœurs qui nous attendaient, et en particulier nos braves amis Baulme, père et fils, et l'Aîné Girard du Loix. Dans

cet après-midi je ne fis guère qu'une lieue ; et j'allai coucher à B. Une sœur qui demeure près de là et qui nous avait attendus à la plaine, nous y accompagna, et nous suivit encore le lendemain jusqu'à Saint-Sébastien. Les habitants de cette commune me disaient en pleurant que, s'ils croyaient pouvoir réussir, ils iraient tous à Grenoble, afin d'obtenir que je restasse pour être leur pasteur, et qu'ils se chargeraient de mon entretien à eux seuls : ce sont les principaux du lieu. Mais, en les remerciant de leur bonne volonté, je leur dis qu'aussi près de Mens on ne le permettrait pas. Je passai le Drac l'après-midi, et je m'arrêtai, à demi-lieue de là, dans un village où il n'y a que trois maisons protestantes, mais où se réunissent plusieurs des habitants de La Beaume, entre autres, nos quatre sœurs B... et J.... On apporta dans cet endroit un enfant à baptiser. Après la cérémonie, je relus et j'expliquai la liturgie du baptême, leur faisant remarquer, ainsi que dans beaucoup de prières liturgiques, la saine doctrine, telle que je la leur ai toujours enseignée. Ils retournèrent ensuite chez eux avec regret; et les quatre sœurs dont j'ai parlé nous accompagnèrent jusqu'à La Mure, où elles couchèrent.

Le lendemain, je suis venu à Vizille, et jeudi ici. Je compte aller donner, à la place de Bonifas, la communion de septembre à Bourgoin, Vienne et Roibon au nord du département, tandis que Bonifas ira à Mens consoler nos amis et les fortifier. Pendant ce temps, peut-être aurai-je quelque chose de plus sûr que maintenant......

Parlons maintenant d'un autre objet bien intéressant : il s'agit de mon petit Clavel. Il serait fort utile à Mens pour entretenir la vie chez tous ceux qui, dans le peuple, ont reçu l'Evangile ; il pourrait même faire quelque bien à ceux qui n'ont pas encore goûté la Parole de vérité ; d'un autre côté, il a encore, pour cela même, bien des choses à apprendre ; il serait urgent de lui faire passer au moins quelques mois ou avec moi ou avec un autre, dans une ville à portée de l'instruction ; je l'ai provisoirement amené avec moi ; mais les moyens me manquent pour l'entretenir. Voyez ce qu'on pourrait faire. Il ne fera pas bien besoin à Mens jusqu'à l'hiver ; mais à cette époque il sera utile qu'il y retourne........

Ma mère, ainsi que toi, me parle de bons frères qui pourraient aller à Mens ; mais ils ne sont pas français ; et si un étranger pouvait convenir, je serais resté.

En pensant à Clavel, n'oubliez pas l'Aîné Girard du Loix ; il me paraît toujours plus capable d'être un évangéliste ; mais il faudrait qu'il passât aussi quelque temps dans un lieu à portée de l'instruction.

Bourgoin, 8 septembre 1823.

M. Blanc a reçu une lettre de Genève qui lui apprend que la petite église a eu à souffrir des persécutions......

Je suis sûr que vous aviez besoin d'un petit orage pour vous ranimer. Un trop long calme corrompt

l'eau, l'air et tous les autres corps ; des soldats trop longtemps en paix deviennent lâches, paresseux, ou finissent par se diviser, se disputer, se battre entre eux pour des vétilles. Au camp, en face de l'ennemi, on ne songe plus à tout cela; chacun veille ; chacun est à son poste ; on se serre les uns contre les autres ; en un mot, on est soldat tout de bon.......

Il n'y a encore rien de fait quant à mes vues sur les Hautes-Alpes. Cependant j'y songe toujours, et j'y tiendrais plus qu'aux places qu'on me propose sous le beau ciel du Languedoc. Dans les Alpes, je serais seul pasteur, et par conséquent libre ; dans le Midi, entouré de pasteurs la plupart amis du monde, je serais sans cesse inquiété. Quant à la description de B., elle peut être vraie en partie pour quelques endroits, mais cela n'empêche pas que cette contrée, assez semblable aux Alpes suisses, n'ait ses avantages et même ses beautés. S'il y a des loups et des chamois, il y a aussi des vaches, des pâturages, des glaciers, des sites pittoresques ; et de plus, un peuple énergique, intelligent, actif, endurci aux fatigues, et qui offre un meilleur terrain à l'Evangile que le peuple riche et corrompu des plaines et des vallées fertiles du Midi....... Il y a ici (à Bourgoin) environ une quarantaine de protestants adultes ; quelques-uns ont famille ; tous sont occupés dans la fabrique d'indiennes d'un M. P., protestant lui-même. La plupart sont Suisses ou Alsaciens. Je suis arrivé samedi, et j'ai fait, dès le même soir, la prière de préparation. Hier, dimanche, j'ai prêché et donné la sainte Cène le ma-

tin ; et l'après-midi j'ai fait une paraphrase du chapitre XV de saint Luc ; on a été très-attentif et on a paru surpris. Ici, comme ailleurs, on dit « Il y a là quelque chose » ; et ce mot *chose* désigne la *vie*, la force secrète de cette parole pénétrante que l'Ecriture compare à une épée à deux tranchants, et qui est même appelée en propres termes *l'épée de l'Esprit*.

J'ai fait plusieurs visites à des personnes bien disposées, et j'ai pu avoir quelques entretiens sérieux.

..... Point encore de nouvelles de Mens. Bonifas doit y monter ; il leur fera sans doute beaucoup de bien ; car il est ardent et toujours sérieux.

Lyon, le 10.

Je ne croyais pas apporter moi-même ma lettre ici, cependant m'y voilà tout d'un coup. N'en étant qu'à dix lieues de poste, et n'ayant rien à faire à Bourgoin pendant tout le jour, j'ai eu l'idée de venir faire un tour pour voir la famille Dardel, et une femme que j'ai connue à Vizille, et qui manifestait quelque bon désir.....

Sois bien tranquille sur mon compte ! Quand même je semble, pour le moment, un peu en l'air, tout ira bien, puisque c'est le Seigneur qui mène la barque......

A M. BLANC, A MENS.

Grenoble, 26 septembre 1823.

.....Je me réjouis du séjour de notre frère Bonifas à Mens. Il paraît qu'il n'a pas perdu son temps,

qu'il a vu, en gros et en détail, à peu près toutes les âmes bien disposées; et qu'il a été pour tous une occasion et un moyen d'encouragement. Voilà ce qui s'appelle des visites évangéliques, et paître l'Eglise de Dieu, l'Eglise qu'il a acquise de son propre sang! Il serait bien à souhaiter que tous les pasteurs qui connaissent Christ, pussent se persuader que c'est là ce qu'ils ont à faire, et missent une bonne fois la main à l'œuvre. Il y trouveraient pour eux-mêmes une grande joie, et éprouveraient que la meilleure *nourriture* du chrétien doit être *de faire la volonté de son Maître, et d'accomplir son œuvre.*

.... Je n'ai pas oublié vos propositions concernant les montagnes du Queyras. Cette église aurait pour moi l'avantage particulier que vous connaissez; c'est qu'étant depuis longtemps sans pasteur, elle serait obtenue plus facilement. D'un autre côté, elle est isolée, et l'on doit y être bien plus libre; j'entends pour faire du bien.

Je suis plus peiné que surpris de l'effet que vous font les oppositions du monde. Il est bien terrible que vous ne puissiez pas vous persuader que nous ne sommes destinés qu'à cela, comme les brebis de la boucherie, et que tout ce que vous avez souffert jusqu'ici ne sont que de légères égratignures, dont un simple fidèle ne devrait faire que sourire. Vous savez bien mieux que moi l'histoire de l'Eglise; vous m'avez souvent parlé des maux qu'elle a soufferts, soit de la part des païens, soit de celle des hérétiques, soit de l'Eglise romaine. A voir les choses sans lunettes, que pouvons-nous souffrir qui

soit comparable à ce que d'autres ont souffert? Si nous nous effrayons de pareilles choses, que ferons-nous dans les vraies afflictions? Et, comme dit l'Eternel, *si tu n'as pu courir avec les gens de pied, comment tiendras-tu avec les chevaux? Si tu as été dispersé dans la terre de paix, que ferastu quand le fleuve sera débordé?* De deux choses l'une : ou nous sommes des infidèles quand nous nous affligeons pour la persécution, ou le Seigneur a eu tort de dire : « Réjouissez-vous quand, à cause » de moi, on vous aura injuriés et persécutés, et » qu'on dira contre vous, en mentant, *toute sorte* » de mal. Je vous le dis, réjouissez-vous alors, et » sautez de joie ; car votre récompense est grande » aux cieux ; c'est ainsi qu'on faisait aux prophètes » qui ont été avant vous. »

Mais, cher ami, voilà que je vous prêche sans presque m'en apercevoir. Vous savez très-bien tout cela; et si la Parole de Dieu ne peut pas faire elle-même impression sur votre esprit et redresser votre cœur, que pourrais-je gagner en l'entremêlant de raisonnements humains? Tout ce que je puis faire, c'est donc de vous adresser à la source de toute grâce et de tout don parfait, à Celui qui, pour nous tracer un chemin jusqu'au ciel, n'a pas toujours marché sur des roses, entouré de respect et d'honneur; à Celui qui, chargé lui-même de la plus lourde de toutes les croix, nous invite à charger la nôtre pour le suivre, et qui nous dit : « Celui qui » vaincra, je le ferai asseoir avec moi sur mon » trône, comme j'ai vaincu et je suis assis sur le » trône du Père. »

Oui, cher frère, Celui-là a toujours de la force pour deux ; et il vous en donnera si vous en avez envie. Mais, je vous en prie, ne parlez plus de *voir finir tout cela*, *de voir Satan vaincu*, etc. Ou mettez bas les armes et rendez-vous à l'ennemi, ou faites votre compte d'avoir à combattre toute votre vie. A Dieu ne plaise *que cela finisse !* J'en augurerais avec raison qu'il n'y a plus de vie parmi vous. D'ailleurs, une paix parfaite est mortelle pour le nouvel homme. Il pourrit comme un vaisseau dans le port ; il s'affaiblit et devient lâche comme des soldats en garnison. Que Satan soit seulement vaincu en nous ; qu'il soit chassé de nos cœurs ; que, malgré ses clameurs, ses menaces, ses coups intérieurs, quelques âmes continuent leur chemin vers la Cité céleste, méprisant ses efforts et les combattant par la patience, la foi et la prière : voilà la victoire que nous devons désirer, demander et espérer ; mais pour notre pauvre chair, point de paix, point de repos, point d'honneur, point d'estime.

LETTRE POUR RECOMMANDER LES ASSEMBLÉES D'ÉDIFICATION MUTUELLE.

Neff, ce pasteur fidèle, ne pouvant plus, pour le moment, prêcher de bouche à ses chers amis de Mens, leur envoyait pendant ce moment d'épreuve des exhortations pressantes à se réunir d'autant plus entre eux, pour s'édifier les uns les autres.

AUX AMIS DE MENS.

Vizille, le 6 octobre 1823.

Bien-aimés frères en Jésus-Christ notre Seigneur,

Je profite de l'occasion de notre ami Louis pour m'entretenir quelques instants avec vous. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est ma plus grande joie; vous savez tout l'intérêt que je porte à vos âmes, et combien ardemment je désire que la bonne Parole de vérité fructifie dans vos cœurs. J'ai appris avec un grand plaisir que vous ne négligez point *vos assemblées mutuelles* (Héb. x, 25), mais que vous continuez à vous réunir, pour vous édifier les uns les autres et vous fortifier dans la connaissance de la vérité. En effet, il est bien difficile, ou, pour mieux dire, il est impossible de faire des progrès ou seulement de se maintenir dans la foi, si on se relâche de cette bonne habitude de se rassembler entre frères, pour travailler d'un commun accord à l'œuvre du salut; et celui qui la néglige, prouve qu'il n'a point son salut au cœur et point de zèle pour la gloire de Dieu et de Jésus-Christ. Ceci peut se prouver facilement par les exemples suivants.

Les hommes de tout pays et de tout état aiment à se réunir, 1° pour leur plaisir; 2° pour leur utilité. — Pour leur plaisir : Les joueurs ne jouent pas seuls; les ivrognes recherchent les ivrognes; les libertins, les amis de la gaîté, recherchent la compagnie de leurs semblables; les diseurs de bons mots, les conteurs d'anecdotes, d'aventures, les jeunes moqueurs, les vieux médisants, hommes et femmes,

aiment à faire société avec ceux qui se plaisent aux mêmes discours. Les amateurs de nouvelles, les amis de la politique se réunissent pour lire les journaux et pour parler des affaires de l'état. Il n'y a pas jusqu'aux avares, aux usuriers, à ceux qui n'aiment que l'argent, qui ne trouvent du plaisir à s'entretenir de propriétés, d'héritages, de revenus, de profits, de richesses, etc. Comment donc les chrétiens, les citoyens du Ciel, les rachetés de Jésus-Christ, les héritiers du Royaume de Gloire, ne trouveraient-ils pas un vrai plaisir, une douce joie à se réunir au nom du Sauveur, pour s'entretenir de la seule chose nécessaire, pour parler de ce bon Sauveur qui les a tant aimés et qui s'est donné pour eux (Gal. II, 20. Jean X, 11, XV, 13), pour se féliciter du bonheur dont ils jouissent et de la gloire qui les attend, pour se faire mutuellement part des grâces qu'ils reçoivent de leur Père céleste? Certainement celui qui serait indifférent et froid pour ce genre d'entretiens, prouverait que les choses du ciel ne sont point de son goût et qu'il aime mieux le monde et les choses du monde. D'ailleurs, les disciples du Sauveur doivent s'aimer les uns les autres ; c'est même cet amour fraternel, cette sincère et vive charité, qui doit les distinguer des autres hommes, et les faire connaître pour les disciples du Dieu Sauveur ; c'est là le commandement ancien et nouveau (1) ; c'est le second commandement de la loi (2); c'est le second commandement de l'Evangile (3);

(1) Jean XIII, 34, 35; XV, 17. — I Jean II, 7, 10; III, 2, 14. — IV, 10, 11, 21 ; II Jean, 5.
(2) Matt. XXII, 39.
(3) Jean, III, 23.

c'est celui à l'égard duquel il n'est pas besoin d'être instruit par les hommes, parce qu'on l'apprend de Dieu même (1 Thess. IV, 9). Or il est impossible de s'aimer sincèrement sans chercher à se voir, à s'entretenir. On ne connaîtrait, on ne croirait pas que les enfants de Dieu ont de l'amour les uns pour les autres, s'ils vivaient isolés ou confondus avec le monde, s'ils n'aimaient pas à être ensemble, comme les brebis d'un même troupeau. Je pourrais, chers amis, vous dire beaucoup plus de choses pour montrer que les chétiens fidèles ou qui ont envie de le devenir, doivent être portés à se rechercher les uns les autres, et à se réunir, quand ce ne serait que par le plaisir qu'ils doivent y trouver.

Que sera-ce donc si nous examinons l'utilité, l'avantage de cette union, de ce commerce fraternel? Comme les mondains recherchent pour leur simple agrément la compagnie de ceux qui ont les mêmes goûts, de même ils recherchent, chacun suivant leur état, la société de ceux qui se proposent le même but, pour réussir dans les choses de ce monde. Ainsi les hommes se réunissent et forment des armées pour se défendre contre leurs ennemis, ou pour se défaire des brigands ou des bêtes féroces. Chacun de son côté et seul ne pourrait rien faire; mais tous ensemble sont forts. C'est aussi pour mieux réussir, en réunissant leurs moyens et leurs lumières, que les hommes de lettres, les naturalistes, les commerçants ont formé de tout temps des sociétés. Et quelque chose que l'on veuille faire ou apprendre, on cherche toujours à fréquenter ceux qui veulent faire ou apprendre la même chose, afin

de profiter de leur expérience, de leurs conseils et souvent de leurs secours. Comment donc les disciples de Jésus-Christ qui veulent parvenir à la connaissance de Dieu, qui cherchent la perle de grand prix, et qui ont, au dedans et au dehors, tant d'ennemis à combattre, ne sentiraient-ils pas, plus que les autres encore, le besoin qu'ils ont de se réunir, de se fortifier, de s'instruire, de s'encourager mutuellement?

Au reste, cela nous est recommandé expressément par le Seigneur lui-même dans toute l'Ecriture Sainte ; et les devoirs que les fidèles ont à remplir envers leurs frères ne sauraient s'accomplir s'ils n'avaient que peu ou point de fréquentation mutuelle. — Deux valent mieux qu'un, dit Salomon ; si l'un tombe, l'autre le relèvera ; et s'il vient quelqu'un les attaquer, qui soit plus fort que l'un d'eux, les deux ensemble le battront. Si deux couchent ensemble dans un lit, ils en auront plus chaud, et la corde à trois cordons n'est pas sitôt rompue (Eccl. IV, 9, 12). — David déclare qu'il s'accompagne de ceux qui craignent l'Eternel et qui gardent ses commandements (Ps. CXIX, 63). — Dans le prophète Malachie (III, 13-16), au milieu des mondains murmurant contre Dieu, ceux qui craignent l'Eternel sont représentés comme « parlant l'un à l'autre » et attirant par là l'attention du Seigneur, qui semble en prendre note pour le jour des rétributions. — Le Psaume CXXXIII est consacré tout entier à célébrer cette union fraternelle : Oh ! que c'est une chose bonne que les frères s'entretiennent ensemble, etc.! C'est là que l'Eternel a ordonné la vie et la bé-

nédiction pour toujours !— Cette bénédiction particulière, attachée à cette union, notre Sauveur nous l'indique aussi : « Là, dit-il, où deux ou trois seront assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Matt. XVIII, 19-20). Il recommande aux fidèles de s'édifier mutuellement, de s'instruire mutuellement, de prendre garde les uns aux autres pour s'exciter à la charité et aux bonnes œuvres, de reprendre ceux qui sont déréglés, de consoler ceux qui sont affligés, de fortifier ceux qui sont faibles, de s'exhorter mutuellement, et il ajoute : « chaque jour » (Héb. III, 13. Col. III, 16. 1 Thess. V, 11, 14. Rom. XV, 14).

Or, tout cela ne peut point se faire si on reste toujours chacun chez soi, ou si on ne se voit que, comme tout le monde, pour ses affaires particulières ; il faut nécessairement se voir, se réunir exprès pour accomplir ces commandements.

Et n'allez pas croire qu'assister régulièrement aux exercices publics soit tout ce qu'il faut pour accomplir l'exhortation de la Parole de Dieu ; vous sentez bien qu'au temple, où personne ne parle que le pasteur, on ne peut faire tout ce qui est prescrit ci-dessus. D'ailleurs, dans le temple vous êtes confondus avec une foule de gens qui ne comprennent rien à l'Evangile ou qui n'y croient pas, et à qui on ne peut parler un langage spirituel ; tellement que, pour les amener à la connaissance de la vérité, le prédicateur fidèle est obligé de négliger en quelque façon l'instruction des âmes plus avancées ; et l'on ne peut jamais y entrer dans de si grands détails que

quand on est un petit nombre d'amis familiers et animés du même sentiment.

Je pense, chers amis, vous en avoir dit assez sur ce sujet important. Vous devez sentir depuis longtemps la vérité de ces choses; mais on ne saurait trop les répéter; il faut avoir là-dessus des idées claires; et que l'on sache bien que non-seulement il est permis aux disciples de Jésus-Christ de se réunir ainsi pour leur édification, mais même que cela est ordonné par le Seigneur, à cause de l'utilité ou plutôt de la nécessité de la chose.

Maintenant, si quelqu'un qui se dit disciple du Sauveur et désireux de sauver son âme paraît manquer de zèle pour ces moyens si efficaces d'édification et ne s'y prête pas volontiers, on doit être à peu près sûr qu'il n'a point d'amour pour la vérité, et qu'il est encore bien loin d'être converti : car, s'il a un peu de vie dans son cœur et s'il croit à l'Evangile, il ne peut nier que ces choses ne soient bonnes, utiles, nécessaires, expressément recommandées par le Seigneur. Qu'est-ce donc qui l'arrête? Deux choses seulement, les voici : l'amour du monde, et la crainte du monde. — Plusieurs sont retenus par l'amour des choses de la terre et par le grand intérêt qu'ils y mettent. Aussi, quand ils sont invités à venir s'édifier avec leurs frères, ils répondent pour l'ordinaire qu'ils n'ont pas le temps : malheureuse excuse qui perd plus de gens que tous les péchés réunis ensemble. Il y aurait trop à dire si on voulait y répondre. Lisez dans le commencement du livre *de la Prière du cœur*, des observations qui peuvent s'appliquer à notre sujet comme

à la prière. Le vrai chrétien rougirait de faire une pareille réponse, lui qui doit chercher avant tout le royaume du ciel, et qui appelle, avec Jésus-Christ, l'œuvre de son salut « la seule chose nécessaire» (Luc XII, 31 ; X, 42). Lui qui sait qu'il servirait peu à un homme de gagner tout le monde s'il perd son âme, comment pourra-t-il dire qu'il n'a pas le temps de s'en occuper? Ne vous y trompez pas, mes amis. Le chrétien n'a rien d'aussi pressant que le soin de son âme et la gloire de son Dieu; c'est la première, la plus importante affaire de sa vie. Son esprit en est toujours occupé, son cœur en est rempli ; et si quelqu'un n'est pas dans cette disposition, il méprise Dieu, il foule aux pieds Jésus-Christ ; il néglige ce grand salut, et il n'échappera point (Héb. II, 2).

Rappelez-vous que les succès de ce monde, le cas qu'on fait des richesses et des choses de la terre, sont les épines qui étouffent la semence et l'empêchent de fructifier (Marc IV, 18). Rappelez-vous surtout comment Dieu reçoit les excuses de ceux qui sont plus pressés d'aller, l'un à sa métairie et l'autre à son trafic, que d'aller au festin où il les fait inviter ; et qui ont plus au cœur d'essayer leurs bœufs et de visiter leurs champs que de recevoir son message. Ils étaient invités, dit le roi, mais ils n'en étaient pas dignes : en vérité, pas un de ceux-là ne goûtera de mon souper (Matt. XXII, 5, 8 ; Luc XIV, 18, 19, 24).

D'autres ne peuvent pas dire qu'ils n'ont pas le temps ; et même ils avouent qu'ils y trouveraient du plaisir, mais ils craignent le monde ; ils ont peur de

s'attirer la raillerie, le blâme, la haine, peut-être les mauvais traitements des ennemis de Jésus-Christ; ils ont peur de s'attirer des maux, de déplaire à leurs parents, à leurs maîtres, à leurs amis et voisins; en un mot, ils ont honte de la croix de Christ; ils n'osent pas le confesser devant les hommes. A ceux-là je n'ai rien à dire; ils ont lu l'Evangile, et ils savent ce qui leur est réservé; ils savent comment les recevra Celui qui n'a pas eu honte de nous, quand il a comparu devant Caïphe, Hérode, Pilate et le peuple juif, et qui a été élevé sur le bois de la croix devant tous ses ennemis pour expier nos péchés.

Quant à vous, chers amis, j'espère que vous ne perdrez point courage; et qu'avant de vous mettre à suivre Jésus-Christ, vous avez fait votre compte d'avoir des afflictions dans le monde, et d'être méprisés et haïs comme votre divin Maître. Si vous aviez pensé autrement, vous auriez mal prévu les choses et vous vous seriez trompés. Je ne crains point de vous le dire : c'est en observant le devoir que je vous ai recommandé aujourd'hui, qu'on est surtout assuré de s'attirer des persécutions; il faut en prendre son parti. L'ennemi de nos âmes est trop intéressé à nous désunir pour ne pas y faire tous ses efforts; il sait bien qu'en écartant les charbons d'un brasier ardent, ils sont bientôt éteints, qu'en divisant les meilleurs soldats, ils sont bientôt vaincus : et nous devons regarder l'acharnement du monde contre les réunions chrétiennes comme une preuve de leur utilité.

Si donc vous désirez garder la foi pour le salut de

vos âmes, gardez-vous de vous retirer pour périr (Héb. x, 39). Quand le monde, animé par l'Esprit de ténèbres, déclare la guerre à vos assemblées d'édification, c'est alors au contraire qu'il faut, plus que jamais, s'unir étroitement et se serrer les uns contre les autres, comme les soldats d'un même carré chargé par la cavalerie. Tout ceci est basé sur l'expérience. Partout où il y a eu des enfants de Dieu ainsi réunis, ils ont été persécutés ; mais aussi, dès qu'ils se sont laissé disperser entièrement ils sont retombés dans la mort comme le reste du monde.

Je viens de lire un sermon de Nardin, dont une partie se rapporte directement à notre sujet ; c'est celui du premier dimanche après Pâques, sur le texte Jean xx, 19, 31. Si quelqu'un a ce volume (c'est le troisième), je vous conseille de lire les deux premiers points de la première partie de ce sermon.

Je n'ai pas le temps aujourd'hui de m'étendre sur la manière dont vous devez vous occuper dans les réunions; vous le savez déjà; et une autre fois je vous donnerai là-dessus quelques détails. Puisse le Seigneur faire naître dans vos cœurs une véritable soif de sa Parole et de sa grâce, tellement que vous ne puissiez vous passer de la compagnie de vos frères ! Puissiez-vous surtout être tellement enrichis des dons de son Esprit, que vous ayez besoin de lui rendre témoignage et de louer son nom dans l'assemblée de vos frères (Ps. xxii, 22) ! « Si quelqu'un croit en moi, dit Jésus, des fleuves d'eau vive couleront de son sein » (Jean xii, 31). Puissiez-vous être ainsi chacun une fontaine de vie, et répandre

autour de vous, par vos paroles et vos œuvres, la bonne odeur de Jésus-Christ, afin d'attirer les âmes à lui !

Adieu, chers amis, que le Seigneur vous fasse croître dans sa grâce et dans son amour ! Qu'il vous fortifie puissamment dans l'homme intérieur par son Esprit !

Que l'amour du Père, la grâce de notre Sauveur, et l'onction du Saint-Esprit soient avec vous tous, jour et nuit ! Amen!

Grenoble, le 8 octobre 1823.

Ma chère maman,

Il y a trois ans, à pareil jour, que je t'écrivais du Locle. Me voilà parvenu au bout de mes vingt-six ans ; la vie passe bien vite ; nos jours passent comme l'ombre ! Je n'ai jamais considéré la jeunesse comme devant durer longtemps ; mais aujourd'hui je sens toujours plus avec quelle rapidité elle s'envole. Cette réflexion m'attristerait sans doute si, comme tant de pauvres humains, j'étais sans Dieu et sans espérance au monde ; mais, grâces en soient rendues au Père des lumières, cette idée du peu de durée de nos jours est pour le fidèle un sujet de consolation et de joie ; elle lui aide à supporter le faix du jour et la chaleur ; car, à quelque époque de sa vie qu'il soit, il sait que dans peu de temps Celui qui doit venir viendra, et qu'il ne tardera point.

Blanc est venu ici, et a vu M. le préfet et plusieurs autres personnes : il a été partout bien reçu ; et les

autorités paraissent être actuellement fort peu prévenues contre nous. Notre frère Richard aussi est venu à Grenoble ; nous l'avons vu plusieurs fois ; je crois que décidément il abandonne son vilain « bureau de péage » qui, sous toutes sortes de rapports, était un obstacle soit à son propre avancement, soit à ce qu'il travaillât à l'œuvre de Dieu plus librement.

Nous avons presque décidé Bonifas à aller se fixer à Mens : il semble depuis longtemps disposé à quitter Grenoble, qui n'est pas digne même d'un ministre mondain, loin d'être le poste d'un évangéliste. Mais il pensait au midi, sa patrie ; et les frimas de Mens lui répugnaient. D'ailleurs, il était retenu par un sentiment de délicatesse. Quand il vint à Mens l'hiver dernier pour la fameuse séance consistoriale, où N. fut déposé, celui-ci lui dit : « Vous voulez m'ôter ma place pour la prendre. » En conscience, il n'y songeait non plus que le pape. Il crut donc devoir repousser cette imputation, en protestant qu'il ne viendrait point à Mens. Aujourd'hui qu'il voit que ce troupeau intéressant ne peut point trouver de pasteur fidèle, et que lui-même ne trouverait guère à se placer dans son pays, il écoutera peut-être les propositions du Consistoire qui le désire ardemment. On peut juger combien je le désire moi-même, et quelle joie ce serait pour moi de sentir mes chers enfants en si bonnes mains ! J'invite les amis à prier le Seigneur pour la réussite de ce dessein ; je le crois bon et dans l'intérêt du règne de Christ.

Dimanche j'ai prêché à Vizille. Deux hommes de

Mens qui le savaient et qui avaient affaire à Vizille, s'y sont trouvés, étant partis plus tôt pour cela. J'ai passé l'après-midi avec eux. L'un d'eux est celui chez qui se tient le plus souvent la réunion des frères. Elle paraît se consolider, ainsi qu'une ou deux assemblées de femmes, présidées par des sœurs. J'aime beaucoup le témoignage des ennemis. Ils disent actuellement à Mens : « *O! il n'est pas nécessaire de chercher des ministres, à présent que tout le monde prophétise!* Et ils ne savent pas que cela est prédit et ordonné par le Saint-Esprit (Actes II, 17, 18; 2 Cor. XIV, 1, 31). Je viens d'écrire aux frères une longue lettre, ou plutôt un traité en forme, sur la nécessité des réunions.

Pendant son séjour ici, Blanc m'a fait plusieurs lettres pour ses parents du Queyras ([1]); et aujourd'hui le cher professeur Bonnard de Montauban, en écrivant à Bonifas, me propose, sans en savoir rien, la même église.

J'ai pris ici mes précautions contre le climat glacé du pays où je vais me rendre. J'ai, en particulier, fait faire une bonne capote en *pluche*, un gilet à manches tricoté, etc. etc. Je compte remettre demain mon porte-manteau à un voiturier qui va à Briançon par Gap; et moi-même, dès vendredi matin, si Dieu le permet, je vais m'enfoncer dans les Alpes par la sombre et pittoresque vallée de l'Oysan. Vous n'aurez pas sitôt de mes nouvelles, soit parce que mes premiers jours se passeront probablement en courses, soit parce que le ser-

(1) On voit par-là et par les lignes suivantes que Neff venait de se décider à se rendre dans les Hautes-Alpes.

vice des postes dans ce pays-là n'est rien moins qu'accéléré. Cependant, j'écrirai dès que je le pourrai.

Du 9. Je viens de chercher mon passeport, visé pour le Queyras et signé par le préfet. Il est important d'être en règle, surtout sur la frontière, et autour des forts et des douanes qui abondent dans les montagnes où je vais.

Nous avons reçu les journaux de B... et de Bott (1). J'en ai fait une copie complète. Les circonstances et le style de B..., comparés avec la lettre de son fidèle disciple, donnent bien la mesure de leurs différents caractères, et aussi de la différence de leurs missions. Mais on ne saurait dire lequel est plus fidèle, non plus que ce brave F...s. Les succès de leurs travaux m'étonneraient, et j'aurais peine à y croire, si, comme je l'ai déjà observé, cela n'était expliqué par le caractère général, religieux et plus sérieux, des peuples allemands. Nous sommes de grands sots d'attendre, dans le Midi, quelque chose de semblable ! Le caractère léger et si facilement impie des Français, non-seulement empêche le grand nombre et la promptitude des conversions, mais nuit aussi à leur étendue et à leur solidité. — B... m'appelle le « caporal au cœur d'acier » ; mais je ne sais pas, moi, de quoi est faite

(1) Jeune aide-missionnaire. — Mon premier mouvement a été de retrancher toute cette fin de lettre ; puis, jugeant qu'il serait pourtant injuste, soit envers la mémoire de Neff, soit envers les lecteurs, de ne pas donner à ceux-ci ce morceau, remarquable sous plus d'un rapport, je me suis soumis au jugement qu'on en porterait, sachant probablement mieux que d'autres ce qu'il y a de vérité ou d'illusion dans le jugement que Neff portait sur ses compagnons de travaux. *Edit.*

sa foi : il faut qu'elle soit bien solide pour pouvoir porter, au milieu de tant de tribulations, une famille aussi nombreuse. Cela me fait peur, à moi qui suis souvent bien embarrassé de ma pauvre personne, et dans un chemin de roses, à côté de ceux où il passe ! Aussi je me contente de l'approuver (1) sans envier son sort, ni chercher à suivre son exemple. J'y resterais pris comme le corbeau de la fable dans la laine du mouton.

Adieu, chère maman, que le Seigneur soit avec toi et te fortifie en corps et en âme ! Salue les frères ! Je les invite sérieusement à prier pour moi, et pour les pauvres montagnards vers lesquels le Seigneur m'envoie maintenant. Je me porte fort bien maintenant ; il y a longtemps que je n'ai pas grande peine ; j'espère en avoir un peu plus à l'avenir (2).

Ton dévoué fils,

F. N.

(1) Il y avait là une autre expression que je n'ai pu laisser passer. *Edit.*

(2) Quelle phrase simple et belle, ainsi jetée là sans prétention, si nous la comparons avec la peur d'occupations qu'on trouve chez tant d'ecclésiastiques ! — Et qu'elle est remarquable surtout quand on observe que c'est son dernier mot avant d'entrer dans les Hautes-Alpes !



CHAPITRE VI.

ARRIVÉE DE NEFF DANS LES HAUTES-ALPES, ET CO
DE SA MISSION DANS CES CONTRÉES.

Briançon, le 28 octob

Chers amis et frères en Jésus-Christ! J
avais prévenus par ma dernière lettre du
rant, que vous n'auriez peut-être pas sitôt
nouvelles; et je voulais attendre pour vous
ner que j'eusse vu M. le sous-préfet de Bri
pour lui demander la permission de me fix
son arrondissement, et d'y exercer les foncti
ministère, en attendant la résolution du Cons
des Hautes-Alpes, etc. Je suis venu, à cet eff
hier, muni d'une lettre des anciens du Que
mais M. le sous-préfet n'y est pas, et je ne sa
au juste quand j'aurai une réponse. En atten
je vous écris pour vous donner une idée du c
où le Seigneur vient de m'appeler : je désire q
soit pour y rester quelque temps.

Je partis de Grenoble le 9 : Bonifas m'acco
gna plus d'une lieue. Nous parlâmes bien séri
ment; il était tout résolu d'aller à Mens pre
ma place. Arrivé à Vizille, je rencontrai nos
Pélissier, père et fils, de Mens, qui allaient à G
noble; le dernier se rend à Toulouse, pour

fixer. C'est grand dommage pour Mens ; et il n'y va pas non plus de trop bon cœur ; mais il faut obéir. Ils me témoignèrent combien ils désiraient que M. Bonifas vînt à Mens ; puis le fils me remit une lettre de Clavel, qui me fit grand plaisir. Ce jeune frère m'annonce qu'un nommé Richard (Voyez *Visite*, p. 26), riche cultivateur du Villard-du-Touage, village de l'ami Clavel, chez qui j'avais souvent tenu des assemblées, et que je regardais depuis longtemps comme bien disposé, était enfin décidément converti. Cet homme avait remis à Bonifas une lettre pour moi, dans laquelle il montrait beaucoup de zèle, mais qui me semblait encore équivoque. Je lui répondis comme à un homme qui n'a pas encore bien connu sa misère, et lui traçai clairement la route de la porte étroite. Mais le Seigneur la lui avait déjà montrée. Il dit à Clavel, qui lui avait remis la lettre : « Quand M. Neff était ici, il me connaissait et je ne le connaissais pas ; maintenant je le connais et il ne me connaît pas ». Il paraît que la visite de Bonifas lui a fait beaucoup de bien ; Clavel me dit que, depuis ce moment, il tient régulièrement trois assemblées par semaine chez lui. Sa plus grande attache était l'avidité et un trop grand zèle pour le travail, qui consumait tout son temps ; actuellement, dit Clavel, il cherche plutôt les choses d'en haut que celles de la terre, et « il a déjà vendu une partie (au moins) de ce qu'il a pour acheter la perle de grand prix. »

Clavel me donne aussi d'assez bonnes nouvelles de ceux qui connaissent le Seigneur : « Ceux, dit-il, qui n'aimaient que votre personne retournent à

leur mauvais train ; mais ceux qui aimaient votre doctrine se fortifient tous les jours. » J'avais pris sur moi de lui offrir quelques secours afin qu'il pût se consacrer entièrement à l'œuvre de Dieu : il m'a répondu en me remerciant : « Je ne crois pas en avoir actuellement besoin, car partout où je vais, je trouve des frères, ou du moins des amis, qui se font un plaisir de me recevoir. »

Mais je m'aperçois que je remplis tout mon papier de Mens et non pas du Briançonnais.

De Vizille, Gachon (p. 237 et 285) m'accompagna une lieue dans la vallée d'Oisan. C'était le soir ; l'aspect sévère et majestueux de ces masses de rochers diversement colorés semblait communiquer à mon âme une nouvelle force ; je parlais à Gachon avec une vie et une espèce d'enthousiasme qui ne m'est pas ordinaire. Cet état dura quelque temps. Après quoi, Gachon étant retourné chez lui, je retombai dans ma tiédeur habituelle.

Je ne pus faire que deux lieues avant la nuit ; mais le lendemain , avant le jour, je continuai ma route avec un homme de Briançon , que j'avais trouvé à l'auberge. La vallée d'Oisan est vraiment belle pour un étranger ; étroite et profonde , bordée de montagnes à pic, dont les cimes prismatiques et bizarrement découpées semblent toucher au ciel , elle offre, dans le bas, une terre fertile et de beaux villages. La Romanche, qui la parcourt dans toute sa longueur , y dépose un limon gras , semblable à celui de l'Arve. Au-dessus du chef-lieu, appelé le Bourg d'Oisan , la vallée se rétrécit tellement que la route est toute taillée dans le roc : on

parcourt même un assez long espace dans une galerie obscure percée dernièrement. Plus loin on en trouve encore une, mais moins longue; plus haut on retrouve cependant encore des villages. Mon compagnon de voyage avait les pieds blessés, et nous allions lentement; nous montions continuellement, en suivant toujours la Romanche; le climat devenait froid, et bientôt nous eûmes la pluie. Quand nous eûmes quitté les derniers villages, nous aperçûmes de petits bois de mélèzes; je n'en avais jamais vu que dans les bosquets de plaisance. Plus loin, au-dessus de la route, nous vîmes un glacier; c'était le premier que je visse; j'eus tout le temps de le considérer, en passant parmi les débris de rochers qu'il a accumulés à sa base dans le fond de la vallée. Pour cette fois, je fus tout-à-fait dans les Alpes.

Enfin, nous arrivâmes, dans le district de La Grave (1), à un hameau nommé le Froc (ou le Fraux), au pied d'une superbe cascade qui semble tomber sur les toits. Là nous nous séparâmes. Mon compagnon alla coucher au chef-lieu, près de la rivière; et moi je suivis des paysans qui conduisaient des mulets au Chazelet, village situé à une demi-lieue plus haut, à gauche de la route, et à la hauteur du glacier. C'est là que je vis cinq ou six familles protestantes. Ce hameau est probablement le plus élevé et le plus froid de toute la France; on n'y voit aucun arbre, aucun buisson; les habi-

(1) *Visite dans les Hautes-Alpes*, p. 69, 108 au haut, et 168. V. aussi la carte.

tants ne brûlent que des mottes de gazon, de
bouse de vache et du crottin de brebis ; ce feu
assez bon. Ces gens sont si attachés à leurs habi-
des et si peu soucieux, qu'ils ne daignent pas ex-
ter une mine de charbon de pierre qu'on a dé-
verte au pied de la montagne. C'est là que j'ai
pour la première fois, du pain cuit depuis plus d'
an. Trempé dans l'eau, il est meilleur que je
l'aurais cru : du reste je n'en ai mangé que par
riosité, car le blanc ne manque jamais à l'aube
il vient toutes les semaines de Briançon. On
chauffe le four qu'avec de la paille, et seule-
une fois par an.

Le peu de protestants de ce village sont tous
papistes ; ils ont été convertis au protestantisme
y a environ vingt ans, par un homme de leur
lage, qui avait été instruit lui-même par le père
notre ami Blanc, qui habitait alors à Briançon
homme ne savait pas lire ; et cependant peu
fallut qu'il ne réformât toute la commune. Mais
prêtre fanatique arriva, excommunia gens et li-
et six familles seulement restèrent fermes au m
de mille persécutions. Depuis cette époque, ces
ves gens ont été visités quelquefois par des pasteurs
étrangers, mais qui, moins chrétiens qu'eux-
mes, ne pouvaient guère les édifier. Le seul q
se rappellent avec bénédiction est le brave H
Laget, actuellement pasteur à Bernis (Gard).
jeune chrétien a parcouru, avant son ordination
la plupart des églises du Dauphiné comme missi-
naire. Il est partout en odeur de sainteté ;
nulle part il n'a séjourné assez pour réveiller
âmes.

Blanc m'avait beaucoup parlé de ces gens, et j'y vins de sa part. Ils me reçurent avec joie et de leur mieux ; j'y baptisai un enfant, et leur donnai la communion. J'eus avec eux plusieurs conversations intéressantes ; ils connaissent la Bible mieux que moi-même. Obligés de combattre les papistes, ils ont dû puiser à la source de la lumière ; il ont une doctrine assez saine, tirée des anciens livres protestants ; mais il n'y en a point parmi eux de vraiment converti ; je le leur ai dit franchement, en leur faisant comprendre qu'il ne suffit pas d'avoir abattu le vieil édifice du papisme, mais qu'il faut actuellement édifier un nouveau temple, fondé sur Christ. Ils accueillaient assez bien ces choses, et quelques-uns paraissaient les avoir un peu comprises. Puisse le Seigneur les faire croître dans sa connaissance ! Je ne crois pas les revoir avant le printemps : ce pays-là est inaccessible en hiver.

Je fus retenu jusqu'au mardi par la pluie et la neige qui tombaient en abondance. Le mardi, à neuf heures du matin, je partis par un temps superbe : les glaciers brillaient comme le diamant ; la terre, fortement gelée, était couverte de neige presque partout. J'avais, pour venir à Briançon, à passer une montagne fort élevée, déjà couverte de neige, appelée le Lautaret [1]. Si j'étais parti de grand matin, j'aurais eu plus froid, mais bon chemin et beau temps ; au lieu que j'eus le dégel, et ensuite la neige, le vent, etc. Il n'y a que ceux qui ont passé par le

(1) On a oublié de le noter sur la carte de la *Visite aux H.-A.*; il est à l'endroit de la syllabe *rêne*, dans le mot *Villard d'Arène*.

mauvais temps les cols des Alpes, qui sachent tout ce qu'il faut souffrir en de tels passages, surtout quand la neige, portée par le vent, vous vient au visage et dans les yeux, comme du sable, et efface continuellement la légère trace que doit suivre le voyageur entre ces précipices.

Il était midi quand j'arrivai à l'hospice, bâti au sommet du col. Je ne m'y arrêtai point; et, en moins d'une heure, je fus au bas de la montagne, dans une vallée moins sombre que celle de l'Oisan, et qui va jusqu'à Briançon, toujours en descendant. Je comptais y arriver le même jour; mais la neige tombait en si grande quantité que je fus obligé de m'arrêter à une lieue de distance.

Le mercredi matin, je découvris, en sortant du village où j'avais couché, les forteresses de Briançon, et bientôt après, la ville, bâtie à l'entrée de la gorge qui conduit en Piémont par le Mont Genèvre. Je laissai la ville à ma gauche, et vins droit au Grand-Villard, à demi-lieue de la ville, chez M. Eloi Cordier, oncle de mon ami, M. Blanc, qui m'avait remis une lettre pour lui. Ce brave homme me reçut comme il aurait reçu son neveu. C'est le seul protestant de toute la vallée de Briançon; il est tanneur et cultivateur; son fils aîné demeure dans le hameau voisin, et exerce la même profession. M. Cordier, qui a été maire de la commune, est un homme assez instruit en fait de religion, et de beaucoup de bon sens, quoique rustique dans toutes ses habitudes. Il a toujours eu beaucoup de zèle pour les intérêts de l'Eglise protestante; et sa maison est l'entrepôt des Bibles et Testaments

pour les deux communions. Il est en correspondance avec MM. Lissignol et Bonnard; il a fait souvent des voyages, et bien des démarches pour les églises du Briançonnais; je n'ai partout entendu dire que du bien de lui par les protestants. Je ne tardai pas non plus à reconnaître que mon hôte était un homme pieux, et je cherchai à mettre le temps à profit avec lui. Nous eûmes, dès le premier jour, plusieurs conversations édifiantes; il me parla de M. Henri Laget, qui lui avait tenu le même langage que moi; mais, comme ceux de La Grave, il m'avoua que jamais autre personne ne lui avait parlé de la sorte. Maintenant il paraît comprendre assez bien la doctrine du salut par grâce, et nous en parlons souvent; il reconnaît et déplore l'aveuglement général; il voit maintenant qu'il n'y a guère de vrais protestants parmi ceux qui prennent ce titre; et il se sent pressé de prêcher l'Evangile aux autres. Mais je crois qu'il lui manque encore quelque chose quant à la connaissance de sa propre misère. Du reste j'espère que cela viendra; car, s'il continue à marcher comme il l'a fait depuis quinze jours que je le connais, il ira bon train. Sa femme, son fils et sa belle-fille ne paraissent point encore avoir compris ces choses.

Le soir du jour de mon arrivée, un homme du Queyras vint chez Cordier; c'est un nommé Jaques Philippe, marchand de bas, que j'avais vu à Grenoble et à Mens, et qui m'avait entendu prêcher deux ou trois fois. Il connaît et aime la saine doctrine, et avait fort goûté mes prédications. Il fut très-étonné de me voir ici; nous parlâmes toute la

soirée de choses édifiantes ; et dès le lendemain, avant le jour, il vint dans ma chambre pour parler encore de l'Evangile avant de partir. Il fut convenu que nous le reverrions à Guillestre, le lundi suivant, à la foire ; il me témoigna la joie qu'il avait de me voir venir dans son pays, m'assura qu'il préviendrait ses compatriotes, et déjà il dit à M. Cordier beaucoup de bien de moi.

Le mauvais temps me retint au Grand-Villard jusqu'au samedi. Pendant ce temps j'allai à la ville me munir de souliers et de guêtres pour la montagne. Le samedi, M. Cordier, son fils, son mulet et moi, nous partîmes pour la vallée de Freyssinières, vallée célèbre par les affreuses persécutions qu'y endurèrent les Vaudois et les Albigeois, dont les habitants de Freyssinières sont des descendants. De Briançon pour aller à Freyssinières, on descend le long de la Durance et par la grande route du midi, environ deux bonnes lieues ; puis on prend à droite, dans la montagne, un sentier tout semblable à celui du Pas-de-l'Echelle (1) ; et on arrive à l'entrée de la vallée de Freyssinières au-dessus des ruines d'une ancienne ville que les habitants du pays appellent *Rama*, et qui, disent-ils, était autrefois capitale de ces contrées, et s'appelait *Ramolus*.

L'entrée de cette vallée est plus chaude que

(1) J'avais employé dans ma *Visite* la même comparaison (p. 48), sans avoir encore lu cette lettre. Il en est de même de la mention que Neff fait, plus loin, des gorges de Moutiers-Grandval. Cette coïncidence de deux hommes qui ne se sont pas copiés peut faire sentir combien la ressemblance entre les endroits comparés doit être frappante. *Edit.*

Briançon ; on y trouve des vignes et des fruits. On y était en vendange ; et nous bûmes du vin doux à Palons, premier village, où sont quelques familles protestantes, la plupart parentes de MM. Blanc et Cordier. Nous allâmes aussi chez l'ancien maire, pour lequel j'avais une lettre. Jamais je n'ai vu site plus pittoresque que celui-là. Maisons, rochers, prairies, précipices, moulins, cascades, tout y est pêle-mêle ; la vigne, le sapin, le noyer, le mélèze y sont comme confondus ; c'est un chaos aussi singulier qu'agréable.

Le même soir nous eûmes déjà l'occasion de dire quelque chose d'utile dans la maison du maire.

Le dimanche matin nous partîmes tous pour nous rendre au temple à une lieue et demie de Palons, dans le milieu de la vallée. Pendant la première lieue j'étais à cheval et j'entendais derrière moi M. Cordier qui s'entretenait avec quelques femmes, et qui tâchait de leur faire comprendre la doctrine du salut. Près de Freyssinières nous rencontrâmes un jeune homme bien mis qui venait au devant de nous : c'était M. Baridon fils, percepteur des contributions, jeune homme riche, instruit, et, dit-on, zélé pour la religion. J'avais une lettre pour son père, l'un des principaux du pays ; je descendis chez lui, où l'on me fit beaucoup d'accueil ; puis, comme il se faisait tard, nous laissâmes les papas derrière, et nous partîmes à pied, le fils Baridon et moi, nous entretenant de l'Evangile jusqu'au temple, situé à demi-lieue plus haut (1). Ce temple est neuf ; l'intérieur même n'en est pas achevé ; personne

(1) *Visite*, p. 56 et 57.

n'y avait encore prêché ; il n'y avait ni bancs, ni chaire ; on arrangea le tout comme on put. Quoique tous les hameaux n'eussent pas été prévenus, l'auditoire était cependant assez nombreux ; j'eus trois baptêmes à faire et un mariage à bénir. Les habitants parurent contents de ma prédication, surtout pour la simplicité ; ils me comparaient, comme ceux des autres endroits, à Henri Laget. Le fils Baridon me parla des deux sermons de Gaussen sur les dix vierges et la conversion, que M. Lissignol lui a envoyés. Il paraît que ces discours lui ont fait impression. Nous nous entretînmes encore tout le long du chemin en revenant à Freyssinières. Il fut convenu qu'il descendrait le lendemain avec M. Cordier et moi, à Guillestre, comme envoyé de l'église de Freyssinières, afin d'y traiter avec les anciens du Queyras qui devaient aussi être à la foire et faire avec moi quelque arrangement. Puis nous revînmes coucher à Palons chez le maire, où il s'assembla plusieurs personnes : nous chantâmes des psaumes.

Je n'ai pas encore vu le fond de la vallée de Freyssinières, où sont situés deux ou trois villages tout protestants, dans un lieu qui, à ce moment, est déjà tout couvert de neige; mais qui est, dit-on, charmant en été. De là, en passant la montagne, on pourrait aller beaucoup plus vite à Mens dans la belle saison. Il y a dans cette partie de la vallée un temple et une cure non occupée, où je pourrais venir passer une partie de l'été (1). — Les habitants de ce

(1) On voit que Neff parle, sans s'en douter encore, de son cher Dourmillouse.

pays sont vêtus de gros drap couleur fauve, comme le poil de loup; ils paraissent n'être pas sots; ils ont, surtout ceux du fond de la vallée, beaucoup d'attachement à la doctrine « de leurs pères. »

Lundi nous descendîmes, M. Cordier et moi, à Guillestre ; c'est une petite ville située sur le Guil, près de l'endroit où ce torrent se jette dans la Durance, et à l'entrée de la vallée du Queyras, qui s'enfonce dans les hautes montagnes, au sud-est de celles de Briançon. Après le plus gros de la foire, les anciens des différentes églises se réunirent à l'auberge où j'étais ; ils témoignèrent le plaisir qu'ils avaient de voir arriver un jeune ministre disposé à desservir leurs églises ; ils me demandèrent si j'avais bonnes jambes et bon courage, si les montagnes me faisaient peur, etc. MM. Cordier et Baridon répondirent pour moi ; les anciens furent agréablement surpris de m'entendre déjà parler patois. Il fut convenu que moyennant l'autorisation du sous-préfet, à qui l'on écrirait, je viendrais dès ce moment prendre le logement destiné au pasteur à Arvieux : et nous partîmes. Nous fîmes plus de trois lieues dans une gorge étroite et profonde où coule le Guil, et qui ne peut être comparée qu'à celle où passe la route de Bâle, entre Moutier-Grandval et Courrandelin (1) ; seulement le chemin est plus étroit, et les montagnes beaucoup plus hautes et plus arides ; le soleil n'y donne presque jamais.

Au bout de cette vallée on en trouve une autre un peu moins sombre, qui a la forme d'un T ; on

(1) Voyez la note de page 328; puis *Visite*, etc., p. 97.

prend la branche de gauche en remontant vers le nord ; on quitte le Guil pour monter, une lieue plus haut, le long d'un torrent assez rapide, jusqu'à Arvieux ; en patois ce mot signifie « air vif », et en effet l'air y est très-vif et très-salubre. Cet endroit est le chef-lieu de la commune ; on le nomme la ville ; mais ce n'est qu'un village très-ordinaire ; c'est là qu'est le temple (1). Il n'y a cependant pas de protestants dans l'endroit même : ceux-ci, au nombre de vingt-cinq familles, habitent les deux derniers villages de la vallée, la Chalp et Brunissard (2). C'est dans le premier qu'est la maison toute neuve du pasteur. Quoique au pied de très-hautes montagnes, et déjà à une élévation considérable, la situation de la Chalp n'est pas mauvaise ; le fond de la vallée est assez large, doucement incliné au midi et jouissant des rayons du soleil presque tout le jour en hiver, ce qui est fort rare dans ce pays, où quelques villages ne voient pas le soleil pendant deux, trois et même quatre mois.

Je n'ai pas encore habité la maison du pasteur ; il fallait y faire quelques réparations ; j'ai couché et mangé chez l'ancien avec qui je suis venu.

Le troisième jour, je suis parti pour visiter les églises de Mollines et de Saint-Véran à trois et quatre lieues d'Arvieux au sud-est. On prend d'abord la route de Guillestre jusqu'au château Queyras, où l'on passe, puis on monte au sud jusqu'aux

(1) *Visite*, p. 104. D'après une autre lettre de Neff, ce temple a été nouvellement bâti sur les ruines de celui qui fut détruit à la révocation de l'édit de Nantes.

(2) Voyez la planche ci-contre. Brunissard est dans le fond.





LA CHALP D'ARVIEUX



LA CHALP D'ARVIEUX

dernières habitations de la vallée des Mollines. C'est là, tout près des vallées du Piémont, situées de l'autre côté de la montagne, que sont des protestants chassés par les persécutions aux dernières limites de la végétation, au pied des rochers qui servirent de retraite à leurs ancêtres (1). Ces contrées sont plus hautes et plus froides qu'Arvieux ; on n'y voit absolument aucun autre arbre que le mélèze ; et les villages sont bâtis comme ceux des Hautes-Alpes de Savoie, Valorsine et autres. L'hiver y dure environ huit mois ; mais le bois n'y manque pas. J'ai prêché dans les deux principaux villages. Les protestants y sont plus instruits et plus zélés que partout ailleurs dans le Dauphiné : ils paraissent réjouis de mon arrivée, et semblent écouter volontiers l'Evangile ; avec eux on met facilement en train une bonne conversation.

Je suis revenu prêcher dimanche à Arvieux. L'après-midi je vins à Brunissard, dont les habitants ont coutume de s'assembler à ce moment-là dans une étable, pour chanter, lire et prier. J'en profiterai s'il plaît à Dieu.

Je baptisai un enfant, né le matin, dans l'étable où il avait reçu le jour et où sa mère était couchée. Les étables servent de salon, de chambre à manger, à coucher, et de chapelle pendant tout l'hiver ; elles sont construites de manière à loger toute la famille, gens et bêtes.

Le père de l'enfant, jeune et riche paysan du hameau, m'accompagna, lundi, ici à Briançon, où je

(1) *Visite*, p. 100 - 116.

suis revenu, en passant le col et la vallée de Servière. Il n'y a, par ce chemin, que trois lieues et demie ([1]), tandis que par Guillestre il faut au moins dix heures. J'espère voir M. le sous-préfet aujourd'hui, mercredi ; en attendant je ne perds pas mon temps ; j'évangélise notre ami Cordier chez qui je suis. Le temps est magnifique depuis douze jours, et je me porte à merveille ; les montagnards s'étonnent de l'agileté avec laquelle je gravis leurs rochers et de la facilité avec laquelle je me fais à leur genre de vie.

Briançon, le 31 octobre 1823.

..... Le sous-préfet que je viens de voir, accompagné de Cordier, me dit qu'il ne pouvait autoriser un étranger à remplir les fonctions de pasteur, puisque la loi le lui interdit ; que je devais, sans délai, me faire adresser vocation par le Consistoire d'Orpière ([2]), et présenter en même temps une demande en naturalisation. J'aurais voulu être autorisé à desservir ces églises provisoirement, afin de n'être pas obligé de précipiter les démarches ; en tout cas je n'en ferai aucune avant d'avoir reçu une réponse de M. Soulier ; et jusque-là je ne cesserai pas néanmoins de visiter les églises du Queyras et de Freyssinières, prêchant tantôt ici et tantôt là. J'ai

(1) M. Ehrmann, assez bon marcheur, en compte cinq depuis La Chalp. V. *Visite*, p. 168.

(2) Voyez au bas de la petite carte réduite qui accompagne celle de ma *Visite* ; et ne confondez pas ce nom avec celui d'*Orsières*. *Edit.*

out lieu de croire que le sous-préfet, bien qu'il n'ait pas voulu prendre sur lui de m'autoriser, me laissera au moins passer quelques semaines tranquille.

Il s'agit maintenant de savoir si M. le pasteur-président d'Orpière voudra m'adresser vocation ; si le ministre de l'intérieur voudra me confirmer, et si M. le garde-des-sceaux voudra m'accorder une lettre de naturalisation. Je ne serais pas surpris si, pour solliciter toutes ces faveurs, j'étais obligé d'aller encore une fois à Paris : j'y suis tout disposé; car il y a là bien des messes à dire. Cependant, d'après les lois et usages du royaume, il ne faut pas songer à prêcher ici l'Evangile sous une autre forme.

Je n'ai pu voir qu'en passant les églises du Queyras et de Freyssinières; cependant elles m'ont paru intéressantes ; je ne crois pas que la totalité des protestants aille au-delà de six ou sept cents, divisés en cinq groupes, et séparés par de grandes distances. En été ces distances sont moindres parce qu'on traverse les montagnes ; mais en hiver on est obligé de suivre les vallées, ce qui prolonge singulièrement.

Le Briançonnais est froid, surtout le Queyras; cependant il y a d'agréables positions. La Chalp, en particulier, est tournée au midi. On y a d'excellent laitage et de bonne viande ; le pain et le vin viennent de Guillestre ou de Briançon, plusieurs fois par semaine ; outre le logement on fournit encore le bois au pasteur.

La lettre suivante nous présente, comme le feront encore plusieurs autres, une de ces interruptions de sujet et un de ces changements de ton qu'on trouve si habituellement dans la vie réelle, et qui reparaissent tout naturellement dans une publication du genre de celle-ci, où l'on donne par ordre de date des lettres souvent bien différentes entre elles, sans y mettre plus de transitions que Dieu n'en met souvent dans les événements de la vie. Cette lettre est une vive bourrasque contre l'un des meilleurs amis du missionnaire, contre un homme pieux que chacun reconnaîtra par le contenu même de la lettre, mais qui contrariait un plan chéri de Neff, en reculant devant un projet qui avait paru arrêté. On y verra percer l'amère ironie d'un homme dévoré du zèle de la maison de Dieu, et qui se trouve peu secondé ; on y retrouvera la grippe de Neff contre le mariage des ecclésiastiques, et des expressions rudes sur ces attachements selon la chair, que d'autres inclineraient à diviniser. L'éditeur se décharge de nouveau de tout jugement, et continue de publier sans notes ni commentaires.

A M. LE PASTEUR ***.

Arvieux, le 19 novembre 1823.

Bien-aimé frère en Jésus-Christ,

J'ai reçu, dimanche matin, à bon port, la lettre et le paquet, en date du 13 courant. Le paquet est destiné, comme vous auriez pu le penser, au président du Consistoire de Gap, qui est M. d'Aldebert que vous connaissez, et qui réside à Orpière. Il a fait beaucoup de chemin de trop.

Quant à la lettre, elle m'a beaucoup réjoui, par

la bonne nouvelle qu'elle contient. Vous voilà donc papa ; je vous en félicite. Dieu veuille que ce titre ne vous coûte jamais de larmes, et vous cause une vraie satisfaction selon l'Esprit, c'est-à-dire que cet enfant soit au Seigneur, ainsi que tous ceux que vous pourrez avoir encore! — Je vous félicite aussi de la patience chrétienne avec laquelle madame à supporté ses douleurs; puisse-t-elle aussi en être dédommagée selon son cœur, et recevoir avec la même résignation toutes les peines attachées à son nouvel état! Jusqu'ici, cher ami, tout va bien, et votre lettre m'a fait grand plaisir. — Mais ma joie a été courte et s'est changée en grande tristesse, quand j'ai vu qu'en résultat de toutes ces bonnes nouvelles, vous ne vouliez plus aller à Mens! Vraiment je m'en doutais déjà, quoique j'eusse encore un peu d'espérance, et que cette espérance me soutînt. Voilà bien les Français ; voilà bien les gens à imagination vive! Ils prennent vite feu; mais ils sont bientôt glacés; et de leur part on ne peut compter que sur ce qu'on tient! Ah! saint Paul avait bien raison de dire que celui qui s'enrôle pour la guerre ne doit point s'embarrasser des affaires de ce monde; et que celui qui est marié s'occupe des affaires d'ici-bas, plutôt que de celles du Seigneur! Qu'est-ce qui peut donc, dans votre position, vous empêcher de partir? Madame ne sera pas toujours faible, ni votre enfant toujours infirme, s'il plaît au Seigneur! D'ailleurs, vous ne pensez pas pour cela perdre encore indéfiniment, dans G., un temps qui nous est donné uniquement pour travailler à l'œuvre de Dieu! A Mens, comme ail-

leurs, vous et votre famille auriez tout ce qui vous est nécessaire! Mais ce sont, dites-vous, des nouvelles du règne de Dieu qui vous font prendre cette résolution. Quelles nouvelles? Elles sont de Mens ou d'ailleurs; elles sont bonnes ou mauvaises. Si, à Mens le règne de Dieu paraît aller bien, c'est pour vous un encouragement à vous y rendre. S'il va mal, raison de plus pour que vous y portiez un secours nécessaire. Est-ce dans le Midi? Prenez garde de voir de loin tout en beau, et que ce ne soit encore un second G., qui promette beaucoup et ne donne que de l'amertume! Vous devez vous défier des nouvelles lointaines, et surtout du premier jugement de votre ardeur. Vous me conseillez pour Mens, Olivier; mais il est étranger, et à Mens on n'est pas encouragé à présenter un étranger. De plus, il est intime ami de Ch., et peut-être, comme lui, engoué de tel docteur, dont ni vous ni moi n'aimons la doctrine. Avant de le connaître particulièrement, je me garderai de le proposer: au contraire, je l'éloignerai d'un lieu où tout est prévenu contre M. et Compagnie.

Je vois ce qui va arriver à Mens. Le Consistoire, ennuyé, prendra quelque pasteur mondain; Blanc, ou fléchira, ce qu'à Dieu ne plaise, ou plutôt partira; et voilà nos pauvres brebis à la gueule du loup! Je vous parle vivement; mais c'est dans l'amertume de mon cœur. Je n'ai point d'enfants selon la chair, et je me soucie peu de ces émotions animales; mais j'ai quelques enfants en Jésus-Christ, et je les aime certainement autant qu'un vrai père. J'en suis séparé par une puissance

upérieure ; je les sens faibles et entourés d'ennemis ; un frère plein de vie et de zèle m'avait promis d'aller les nourrir et en engendrer d'autres ; je me berçais d'une douce espérance ; à présent il abandonne ce projet, et me voilà de nouveau dans l'anxiété ! Pardonnez, cher ami, la liberté avec laquelle je vous parle ; je sais que vous pouvez me supporter ; vous devez sentir combien je m'intéresse à ces chères âmes auxquelles le Seigneur m'a fait la grâce d'annoncer la bonne nouvelle. Il y a là encore beaucoup à faire ; le langage évangélique n'y est pas tout-à-fait nouveau ; on le comprend mieux qu'ailleurs ; et beaucoup d'âmes ont déjà le germe de la vie, et n'attendent que de nouveaux travaux pour éclore ou pour manifester cette vie.

Quant à moi, outre le souci que me donne toujours mon cher Mens, j'en ai encore d'autres ; je suis ici comme de contrebande, sans autorisation de personne ; et je ne veux point aller à Orpière me présenter au président avant d'avoir reçu une réponse de M. Soulier, à qui j'ai écrit d'abord après mon arrivée. M. Bonnard a eu la bonté d'écrire à mon sujet à M. Baridon de Freyssinières. Je vois bien que j'aurai à lutter, et contre l'influence des prêtres romains, et contre les intrigues des prêtres protestants ; mais, à la garde du Seigneur, il arrivera ce qui doit arriver ! Que Dieu me donne seulement foi, patience et fidélité ! Les églises du Queyras et de Freyssinières, peu nombreuses, très-écartées, et situées aux dernières limites du monde habitable, parmi les rochers et les mélèzes et près de neiges éternelles, n'ont rien d'attrayant pour les

mercenaires, mais peuvent offrir à l'évangéliste un champ intéressant. Les Alpins sont enfants d'Adam, et par conséquent pécheurs et enfants de colère comme les autres; ils ont passé, comme l'Eglise de France, à travers le siècle de ténèbres appelé le siècle des lumières ; et depuis longtemps la voix de la vérité ne s'y est point fait entendre. En un mot, ils dorment parmi les morts; mais ils ne sont pas si impies que les riches habitants des plaines ou des basses vallées ; et on peut plus facilement faire du fruit parmi eux.

EXTRAIT D'UNE LETTRE A SA MÈRE.

Gap, le 16 décembre 1823.

.....Depuis ma dernière lettre, j'ai été en course jusqu'à aujourd'hui. Après plusieurs tournées dans les différentes églises des Alpes, je reçus une lettre de Blanc qui me pressait de prendre des lettres des anciens de Queyras et de Freyssinières, et de descendre à Orpière, auprès du président du Consistoire, pour me faire adresser vocation. Je fis donc faire la lettre en Queyras, signée des anciens des trois églises ; je passai le col d'Isoire (1) le 27 novembre, et vins au Grandvillard chez notre ami Eloi Cordier qui me donna aussi une lettre pour le président. Le samedi, je vins en Freyssinières, où les anciens ajoutèrent leur approbation à la lettre

(1) La carte devrait porter ce nom sur la hauteur qui sépare Brunissard de Servières. On écrit aussi Isoard.

e ceux du Queyras. Je pris en outre, chez l'ancien Laridon, la lettre que le professeur Bonnard lui avait adressée à mon sujet. Le dimanche je prêchai à Dourmillouse ([1]), dernier village de la vallée ; et le lundi, de grand matin, je partis pour passer le col d'Orsière qui sépare Freyssinières du Champsaur ([2]), vallée où coule le Drac, qui passe ensuite près de Mens. Je pris deux guides pour passer cette montagne, l'une des plus hautes de la France, rarement praticable dans cette saison. Après avoir quitté le village nous marchâmes pendant trois heures dans les neiges, anciennes et nouvelles, au pied des glaciers, et toujours en montant jusqu'au col. Le temps était beau, et le froid supportable, malgré la grande élévation ; dans beaucoup d'endroits la neige était solide ; dans d'autres on enfonçait quelquefois de deux pieds ; les paysans avaient enveloppé mes souliers de vieux chaussons de laine, et nous avaient fournis de provisions, surtout de vin, pour le voyage. Depuis la chute des neiges, en septembre, deux hommes seulement avait franchi ce passage ; leurs traces se voyaient par moments encore, croisées çà et là par les pas des loups, des chamois et de quelques preneurs de marmottes.

Depuis le col nous eûmes encore pour deux heures de marche par une descente rapide jusqu'au bas des neiges, où se trouve le premier village du

(1) Nous placerons plus loin, lorsque Neff s'y arrêtera, les planches qui représentent les approches de Dourmillouse et l'endroit lui-même.

(2) C'est la belle vallée qui court de Saint-Bonnet à Orsières. Il serait bon de marquer aussi ce nom sur la carte.

Val-d'Orsière, près des sources du Drac ; nous dînâmes au chef-lieu du canton. Là mes guides me souhaitèrent le bonjour, et je continuai ma route le long du Drac jusqu'à la nuit. J'eus justement le temps d'atteindre la grande route qui mène de Gap à Grenoble.

Le lendemain avant le jour, je repris mon voyage pour aller.... Devinez? A Mens! y prendre Blanc, afin qu'il vînt, comme il me l'avait promis, m'accompagner à Orpière. Je suivis la grande route pendant cinq ou six heures; puis, ayant passé le Drac, je pris les sentiers, et arrivai au coucher du soleil, à la Peyre, au pied du mont Chatel, à trois quarts de lieue de Mens. Paul, oncle de Pierre Baulme, labourait près du village. Il m'aperçut, quitta sa charrue et vint à toutes jambes à ma rencontre ; rien n'égale sa surprise et sa joie. Personne ne m'attendait ; depuis longtemps même on n'avait reçu de mes nouvelles. Je vins ensuite à la maison de Baulme. Le père, la mère et plusieurs voisins étaient dans la cour; ils ne me virent que quand je fus au milieu d'eux, et ne furent pas moins étonnés que Paul. La femme d'Aîné Girard du Loix, qui se trouvait là, accourut au Loix appeler son mari ; un autre alla chercher Pierre Baulme qui gardait les brebis; tout était en mouvement. Après souper, une partie des voisins étant assemblés chez Baulme, je les entretins longtemps. Quelques-uns d'entre eux ajoutaient leurs réflexions aux miennes ; toute notre conversation se faisait en patois.

A dix heures je partis pour Mens, accompagné de

P. Baulme et d'Aîné du Loix ; je n'avais pas voulu arriver de jour pour éviter l'éclat. Je trouvai la porte de la maison Pélissier déjà fermée ; leur surprise ne fut pas petite non plus. Le lendemain, on donnait à deviner qui était arrivé ; et bientôt les visites ne manquèrent pas. Jamais le retour d'un père chéri, au milieu d'une famille qui l'attendait depuis dix ans, n'a causé plus de joie ; pour moi, quoique peu sensible, je ne pouvais me défendre d'une certaine émotion, en me voyant encore une fois au milieu de ces chers amis, et surtout de ces chers enfants qui m'avaient vu partir avec tant de regret. Il manquait à la fête le père Pélissier, notre ami Richard fils, et le brave capitaine Luya, qui étaient à la foire de Grenoble. La pauvre mère Bonnet, mon hôtesse, en apprenant mon arrivée, prit ses maux de nerfs, et fut au lit jusqu'à mon départ ; son tempérament ne peut supporter aucune émotion vive.

Il fut décidé avec Blanc que nous partirions dès le lendemain, jeudi, pour Orpierre; mais le matin je me trouvai indisposé; tous ces voyages m'avaient échauffé; je pris, chez M. Pélissier, un bain tiède qui me fit beaucoup de bien. Malgré le retard, nous comptions partir le même jour ; mais on en dit tant à Blanc qu'il consentit à renvoyer au lendemain. Je fis donc le service du jeudi ; il y vint beaucoup de monde, bien que les campagnards ne fussent pas prévenus. Le soir, je tins l'assemblée des frères chez Louis Payon, tisserand ; je la trouvai, sur la fin de la soirée, augmentée des deux tiers. Je me rendis à celle des femmes, chez M. Du Seigneur. Je

croyais partir à pied ; mais nos bonnes sœurs Pélissier firent tant qu'elles me trouvèrent un cheval, petit, mais très-bon, et qui fut prêt dès le point du jour. Blanc était monté sur un gros gris; et nous voilà partis pour Orpierre.

Après avoir franchi le col de la Croix-Haute nous prîmes le Buëch à sa source, et le côtoyâmes jusqu'à une lieue d'Orpierre, où nous arrivâmes le second jour, samedi à midi. Le président du Consistoire, M. d'Aldebert, né à Nîmes, est un camarade d'étude de Blanc, homme d'un bon cœur et attaché à ses devoirs. Il avait apporté de Nîmes d'assez grandes préventions contre moi ; mais le capitaine M..., ancien du Consistoire de Mens, qui venait de faire un tour à Orpierre, son pays natal, les avait détruites en partie. Bref, nous trouvâmes tout assez bien préparé. Le dimanche matin, je prêchai dans le temple d'Orpierre, et Blanc fit le service l'après-midi. Puis les anciens, assemblés chez le pasteur, délibérèrent sur la demande des Eglises du Queyras. Il fut résolu qu'on m'adresserait vocation pour cette section des Hautes-Alpes, et qu'on demanderait ma nomination au roi, par le ministre de l'intérieur. Tout fut fini le lendemain à midi ; et nous partîmes pour revenir à Mens. En passant à Serre, nous mîmes à la poste le paquet pour le ministre, qui doit d'abord passer par les mains de M. le préfet de Gap. Nous continuâmes ensuite notre route ; et le mardi au soir nous fûmes de retour à Mens. On n'était pas sûr que j'y repassasse.

Le mercredi je fis beaucoup de visites ; MM. Pé-

lissier, Richard et Luya étaient de retour et parurent s'en réjouir. Le jeudi, je fis encore le service public à onze heures; il y avait beaucoup de monde de Mens et des environs. Je dînai chez M. Richard; puis je partis accompagné de nos amis de la Peyre: je devais repasser par ce hameau. Aîné m'accompagna jusqu'au-delà du Drac, à trois lieues de Mens, où devait passer la diligence de Gap. Nous arrivâmes à la nuit, et la voiture passa à huit heures; j'y montai et fus rendu ici, à Gap, avant le jour. J'allai vers les dix heures voir M. M..., à qui M. Pélissier m'avait adressé. Il me reçut fort bien, et me conduisit aussitôt à la préfecture. Le secrétaire-général, qui nous fit assez bon accueil, me fit observer que M. le préfet ne pouvait faire passer nos papiers à Son Excellence avant que j'eusse obtenu des lettres de naturalisation. Toutefois, comme nous insistions, il ajouta qu'il conviendrait que le président du Consistoire, en assurant le ministre de l'intérieur que j'allais m'occuper de cette affaire, le priât de prendre en considération les besoins pressants de cette partie de l'Eglise protestante, etc..... Je retournai donc à Orpierre (dix lieues de Gap), où j'arrivai le lendemain vers les neuf heures du matin, ayant couché à Serre. M. d'Aldebert fut fort surpris de me revoir sitôt. Je lui exposai l'affaire; il mit tout de suite la main à l'œuvre, et fit une lettre pour Son Excellence et une pour M. le préfet.

Il devait le même jour, samedi, partir pour Rosan, une de ses annexes à six lieues de là. Mais un temps affreux de bise et de neige, survenu tout à coup, le retint. Nous passâmes le reste de la journée

et la veillée ensemble; j'eus l'occasion de lui parler librement de la vie qui est en Christ, du triste état des Eglises d'aujourd'hui, etc. Je ne sais s'il m'a bien compris, mais au moins ces discours ne paraissaient pas l'ennuyer; il me témoigna même qu'il était réjoui de ma visite, et qu'il éprouvait pour moi une affection vraiment fraternelle. Puisse le Seigneur bénir ce peu de semence, et faire de cet homme un serviteur complètement éclairé et fidèle! . . . .

Le lendemain matin, dimanche, je quittai Orpierre; et, comme nous en étions convenus avec M. d'Aldebert, je passai à Trescléoux, son annexe la plus voisine, à deux lieues de distance, et j'entrai chez un ancien du Consistoire, que j'avais déjà vu la semaine précédente. C'est un homme aimable, assez instruit, et le régent des enfants protestants. Je prêchai à midi; et le soir, plusieurs personnes étant venues veiller chez lui, nous chantâmes des psaumes, j'expliquai un chapitre, etc. J'avais eu dans le jour plusieurs occasions de l'entretenir très-sérieusement : il paraît un homme religieux « selon la loi » et d'un bon raisonnement.

Le lundi, le temps étant meilleur, je partis de Trescléoux; je visitai, en passant à Méreuil, une famille pieuse que le pasteur m'avait recommandée, et vins coucher à Veines, à quatre lieues d'ici, où je suis arrivé mardi à dix heures. M. M., était absent, et le préfet aussi. J'ai donc passé le jour à attendre : puis ce matin j'ai trouvé M. M.; il m'a conduit de nouveau à la préfecture, mais je n'ai pu voir M. le préfet; et il ne paraît pas qu'il y ait grand

chose à faire. J'espère le voir demain ; en attendant je vous écris.

Jeudi 28. Je viens de chez le préfet. Il m'a répété qu'il ne pouvait envoyer les lettres au ministre avant que j'eusse mes lettres de naturalisation ; mais il m'a promis de m'aider à les obtenir, autant qu'il dépendrait de lui. Je saurai peut-être aujourd'hui quelles sont les pièces nécessaires pour cette démarche ; sans doute plusieurs doivent venir de Genève; j'en ferai la demande incessamment.

Tu vois, chère maman, que je ne suis pas encore fixé en Queyras, ni ailleurs ; il est même fort possible que je ne le sois jamais. Je ne sais pourquoi tu parles sans cesse de venir me joindre ? Tu penses déjà à vendre ton peu d'effets, à quitter la chambre, etc.! Chère maman, ce sont des châteaux en Espagne ! Attends la volonté du Seigneur ; ne te hâte pas à croire les choses faites ; moi, je n'espère jamais que ce que je possède; aussi suis-je rarement frustré. Je n'ai pas le temps de répondre aux nombreuses salutations dont tu me fais part ; le courrier va partir; peut-être est-il déjà trop tard.

Adieu, chère maman ; que le Seigneur nous donne patience et soumission! Amen.

Ton dévoué fils, F. N.

Voici une lettre qui reprend avec quelque détail quelques-uns des faits indiqués dans les lettres précédentes. Nous n'en donnerons que ce qui n'a pas déjà été dit.

Gap, le 18 décembre 1823.

J'ai eu dernièrement l'occasion de visiter Mens; voici quelques détails concernant l'œuvre de Dieu dans cette contrée. — Quand je quittai Grenoble, le 10 décembre, le frère B..... paraissait décidé de prendre la place de Mens; je m'en réjouissais, ainsi que tous les amis de la vérité. Peu de jours après, il écrivit à Mens; le Consistoire lui avait déjà accordé vocation; il allait la remettre au préfet pour l'envoyer à Paris, quand tout à coup il changea de résolution et se rétracta du tout. Blanc se transporta à Grenoble et lui adressa d'assez vifs reproches; lui-même venait de recevoir une lettre de moi, où je lui témoignais mon déplaisir sur ces événements; mais rien ne put l'ébranler, il persista dans sa résolution. Par cette conduite peu conséquente il s'est fait du tort dans l'esprit de beaucoup de gens; et même cela réjaillit sur la doctrine; car on lui suppose des vues d'ambition, d'intérêt, etc., dont je le crois innocent. Voilà donc le pauvre Blanc encore seul jusqu'à nouvel ordre! Ceux qui n'ont qu'un demi-jour sur les choses du règne de Dieu, s'affligent beaucoup de cela, et craignent que tout retombe dans l'ancien état de sommeil; je commençais aussi à le craindre; mais ma tournée à Mens, et deux lettres reçues quelques jours auparavant, dont une de Mlle Sophie (1), m'ont fait juger qu'au contraire c'est un bien qu'il manque un

(1) Je pense Sophie Pélissier. (V. p. 211). *Edit.*

pasteur à Mens. A la vérité le public paraît en souffrir ; mais les âmes réveillées n'en prennent que plus de zèle, plus d'activité et de force ; elles apprennent à se passer de la robe, et à s'édifier avec tous ceux qui ont connu Christ. Bonifas, dans sa tournée à Mens, les avait fortement exhortés à se réunir ; c'était ce que je leur avais fait promettre en partant. Il avait aussi essayé de leur tracer certaines règles de discipline pour ces réunions ; mais je ne jugeai pas qu'on dût les mettre à exécution ; l'esprit peu méthodique des Français ne peut porter aucun joug de cette espèce ; il faut leur laisser toujours la bride longue. D'ailleurs, toutes ces organisations effarouchent les âmes encore faibles, et donnent beaucoup de prise aux ennemis ; et quand les gens sont portés de bonne volonté, ils savent bien se réunir et s'édifier sans s'encadrer. C'est ce qui est arrivé à Mens ; plusieurs personnes, soit dans le bourg, soit dans le village, tiennent souvent des réunions très-nombreuses.... Clavel s'y trouve régulièrement et s'y rend fort utile ; on y lit l'Ecriture-Sainte et plusieurs anciens livres choisis ; chacun fait ses réflexions sur la lecture, le plus souvent en patois. Depuis mon départ, il s'y est joint plusieurs hommes que je ne connaissais pas du tout, et d'autres qui se faisaient déjà remarquer comme amis de la vérité, mais sans être réveillés. J'ai pu m'apercevoir, et l'on m'a aussi assuré que la plupart de ces frères font, quoique lentement, des progrès sensibles dans la connaissance et dans l'amour du Sauveur. Ces réunions se tiennent le jeudi et le dimanche au soir ; je crois qu'elles sont lon-

gues. On n'y chante point, pour ne pas réveiller l'attention des ennemis.

Outre cette réunion d'hommes, il s'en tient trois ou quatre autres, de femmes et de jeunes filles. La respectable dame Richard-Michel, femme âgée et très-faible de santé, mais pleine de bon sens et de piété, tient la principale de ces réunions chez Mme Du Seigneur, où se rendent principalement les femmes mariées; elles sont souvent en assez grand nombre. La seconde est présidée par notre bien-aimée sœur Sophie Pélissier; c'est celle des jeunes filles. Cette chère sœur, pleine d'humilité, de foi et de lumières [1], conduit cet intéressant troupeau avec la tendresse et le discernement d'un ancien pasteur; outre cette fonction, elle est prête à recevoir et à visiter tous ceux à qui elle peut être utile; elle a établi, dans son assemblée, un tronc pour les missions. Ces chères enfants travaillent de leurs mains pour cette bonne œuvre; Sophie leur en donne l'exemple; et, quoique riche, elle s'occupe habituellement à piquer des bonnets de femmes, ce qu'elle n'avait jamais fait, pas même pour elle; et tout le produit est pour les missions. On a ouvert ce tronc déjà une fois, et le produit s'est élevé à plus de vingt-six francs; il faut observer que la plupart de ces jeunes filles sont fort pauvres, ou gênées par des parents incrédules et avares. Sophie explique l'Evangile en patois avec une simplicité, une clarté et une connaissance étonnantes.

Mlle Richard, sœur du percepteur, tient aussi

(1) Nous avons déjà dit qu'elle est morte depuis quelques années.

une réunion de ses plus proches voisines; quoiqu'elle n'ait pas encore trouvé, pour elle-même, cette plénitude de repos et de confiance en Christ qui, seules, vous rendent capables de rendre efficacement témoignage à l'Evangile. Elle n'a d'ailleurs pas encore assez mis de côté la fausse honte. Une de ses parentes, quoique fille et nièce de notre plus grand ennemi, et mère de famille, nourrice, etc., ne laisse pas de faire beaucoup de bien; elle n'est pas moins instruite que sa sœur; elle a plus de caractère et de fermeté.

Enfin, il se réunit souvent çà et là des groupes d'âmes réveillées ou bien disposées, sans qu'aucune des personnes ci-dessus nommées s'y rencontrent.

A la campagne, les Baume, père, oncle et fils, Aimé du Lois et Clavel, tiennent de fréquentes réunions; il y en a une régulière à La Peyre tous les samedi et dimanche au soir; les autres se tiennent tantôt ici et tantôt là : seulement ces chers frères tâchent de s'entendre, surtout le dimanche, pour ne pas se trouver deux au même endroit. Il paraît qu'ils s'acquittent de cette tâche avec activité et hardiesse. En entrant dans un village, ils font inviter tous les habitants à se rendre dans telle et telle maison; et dès que l'assemblée est formée ils ouvrent leur service, selon la lumière que Dieu leur donne. On commence à leur accorder autant de confiance qu'à moi-même, et leurs travaux sont déjà bénis. Clavel va souvent dans un hameau tout protestant, nommé le Verdier, où est mariée une de nos sœurs des plus zélées et des plus richement

douées, qui ne perd pas son temps. On y trouve aussi d'autres femmes, et un assez grand nombre de personnes attentives. Dans la maison où se tient l'assemblée il y avait un jeune homme fort mal disposé, qui ne manquait jamais de sortir dès qu'il voyait entrer un serviteur de Jésus-Christ; cette conduite affligeait beaucoup ses parents, mais on n'avait rien pu sur lui; un beau soir, comme Clavel entrait, et qu'il voulait, lui, sortir selon sa coutume, il se trouva pris entre une table et un pétrin, et fut obligé de rester, pour ne pas faire de bruit. Il écouta donc comme malgré lui; mais le Seigneur, qui lui avait pris le corps dans ce coin, prit aussi son cœur; il pleura; et depuis lors il n'en est point de plus zélé; je ne sais s'il est déjà tout-à-fait éclairé; mais celui qui a commencé l'œuvre l'achèvera.

La conversion de Richard du Touage (p. 321) a été marquée par une grande joie. Mlle Sophie m'écrivait: « Il est si heureux, qu'il en parle à tout le monde. » Dans le commencement il tenait trois fois par semaine de nombreuses assemblées chez lui; mais sa femme et sa belle-mère se sont mises en travers et le gênent beaucoup. Cependant il travaille toujours à l'œuvre de Dieu; et déjà plusieurs de ses voisins commencent à chercher la source du même bonheur. Il y avait déjà dans ce village quatre ou cinq de mes catéchumènes réveillées; il leur est d'une grande utilité.

C'est encore ce même Richard qui a été entre les mains du Seigneur l'instrument du réveil définitif de la mère Bonnet, mon hôtesse; cette femme,

juste et pieuse selon le monde, d'un tempérament délicat, très-nerveuse et très-violente, n'avait jamais pu comprendre la doctrine de Christ, bien que j'eusse demeuré chez elle près de vingt mois (p. 169). Plusieurs fois j'avais lu et prié près de son lit dans ses maladies; elle m'avait même demandé plus d'une fois ce qu'il fallait faire pour être sauvée; mais un voile couvrait ses yeux, et son cœur restait dans les ténèbres; elle avait seulement montré pour moi une affection très-vive, sans trop savoir pourquoi. A ma dernière visite, le 3 décembre, elle était dépouillée de sa propre justice, mais alors dans l'angoisse et la douleur. Mon arrivée lui fit une impression si forte, qu'elle ne put point me parler de son état, et j'étais loin de le soupçonner. Je partis pour Orpierre sans en être informé; mais le jour même de mon départ, elle fit rester chez elle notre sœur Elisabeth Germaine (p. 292) qui est presque rétablie, et lui ouvrit son cœur. Elle craignait surtout que Dieu ne la châtiât de ce qu'ayant eu la lumière dans sa maison (c'étaient ses expressions) elle n'en avait pas profité. Elisabeth lui fit connaître les trésors de la miséricorde, et elle trouva la paix et la joie. A mon retour, le 10, je la retrouvai renouvelée dans son entendement; elle me surprit beaucoup; et en me racontant les grandes choses que le Seigneur lui avait faites, elle me dit: « Je ne vous aime plus autant que quand vous êtes parti [1]! A présent j'aime au-

(1) On comprend qu'elle parlait de l'affection aveugle et purement naturelle que nous ne portons jamais qu'à ceux qui nous plaisent sous

tant Clavel et Elisabeth ; je m'attachais à l'homme ; et maintenant je m'attache à la Parole de vérité. » Ses deux filles pleuraient de joie en bénissant le Seigneur. Comme plusieurs jeunes filles, en prenant congé de moi, me disaient de prier pour elles, elle ajouta : « et pour moi aussi, qui suis la plus jeune de toutes. »

Je vous parle en détail de la conversion de cette bonne femme, parce que j'en ai été d'autant plus réjoui, qu'elle m'a servi de mère pendant près de deux ans. J'avais souvent gémi en voyant une âme si sincère et si zélée demeurer dans les ténèbres ; mais Dieu connaît l'heure de chaque chose, et sa bonté ne se dément point.

Entre autres personnes dont le changement m'a aussi étonné, j'ai remarqué une nommée Z..... Cette jeune fille, qui avait, je puis dire, le malheur d'être d'une beauté remarquable, était bien la plus mondaine et la plus endurcie de toutes ; elle venait souvent chez Mme Du Seigneur, où j'avais eu fréquemment l'occasion de lui parler de la vanité des choses du monde et de l'excellence des biens célestes ; mais jamais je n'avais aperçu que cela eût fait sur elle la moindre impression. A mon dernier passage à Mens, en revenant d'Orpierre, je vins chez Mme Du Seigneur. Z.... y arriva dans ce moment et me salua d'un air affectueux qui me surprit. Je parlai pendant quelques moments du sort affreux de ceux qui ont méconnu le temps de leur visita-

quelque rapport ; tandis que maintenant elle avait reçu l'amour tel que Dieu le commande et le produit. Dans ce sens, cette parole d'une femme simple, est d'une rare élévation. — Mme Bonnet vit encore, et je l'ai vue avec un grand plaisir, lors de mon passage à Mens.

tion, et je la vis émue quand je sortis. On m'a dit, le même soir, qu'elle avait versé beaucoup de larmes; et toute la veillée elle fut rêveuse. Je la recommandai, en partant, à toutes les sœurs qui sont à portée de la voir (1).

A SA MÈRE.

Gap, le 14 janvier 1824.

..... Le fameux E. D. de Mens, actuellement gendre du donneur d'avis de F., est maintenant à Genève. Après s'en être tiré tant bien que mal, et en payant les frais du procès dont je t'avais parlé précédemment, il vient d'avoir une seconde ou plutôt une troisième affaire. Il a été accusé, on ne sait par qui, auprès du procureur du roi, comme ayant, avant son départ, prononcé dans un café d'horribles blasphèmes contre Dieu, en même temps que contre son père, qui l'avait chassé de chez lui pour des raisons honteuses. Il a été condamné, il y a environ trois semaines. Comme il est à Genève, on ne peut pas l'arrêter, mais il ne peut revenir à Mens.

..... Dernièrement on a fait une collecte à Mens pour la Société Biblique. Tous les partisans de N. (2) ont refusé de souscrire; plusieurs même ont fort mal répondu aux collecteurs, qui étaient MM. Pélissier fils et le capitaine Luya. L'un des principaux

(1) Hélas! il est à craindre que, de ce côté-là, les espérances de Neff et de ses amis n'aient pas été réalisées! *Edit.*

(2) Celui dont il a tant été question précédemment (p. 224 et autres).

a même dit qu'il donnerait volontiers vingt-cinq louis pour qu'il ne vînt point de Bibles!... Et ce sont ceux-là qui se disent les vrais protestants et se glorifient de n'avoir pas changé de religion!.... En sortant de la maison de l'homme qui leur avait fait cette réponse, les collecteurs entrèrent chez Bonnet. Je m'y trouvais ; la mère et les filles souscrivirent chacune à part, et pour plus que je ne me serais attendu. Il y avait là l'amie d'Alexandrine, notre brave petite sœur Victoire B. (p. 220 et 201). Son père n'avait rien voulu donner. Le capitaine lui demanda si elle au moins ne voulait pas souscrire. La pauvre petite n'avait point d'argent, et pour toute réponse se mit à pleurer. Le contraste de cette scène avec celles qui venaient d'avoir lieu, nous émut nous-mêmes : « Cher enfant, lui dit le capitaine, ne pleure point, le Seigneur Jésus est plus riche que ton père ; il n'a pas besoin de nos dons ; c'est notre bonne volonté qu'il demande ; il connaît la tienne ; prie pour la Société Biblique, et tu auras plus donné que beaucoup d'autres. »

Quand je revins d'Orpierre à Mens, je trouvai tout le monde consterné de la subite et dangereuse maladie d'une de nos sœurs, Julie, femme de Benjamin B., fabricant de toiles. Cette femme, d'environ quarante ans, est la fleur des chrétiens ; tout le monde tremblait de la perdre, même les mondains. Les pauvres, dont elle est la mère, la pleuraient comme on pleurait Dorcas ; et les âmes fidèles pleuraient en elle une sœur de bon conseil, aussi édifiante par sa conduite que par ses discours. Mais le Seigneur a eu pitié d'eux ; et quand je suis parti, elle

paraissait hors de danger ; sa maladie a été en édification pour plusieurs ; sa patience, sa résignation, la joie angélique qui brillait sur son visage ; et les paroles pleines de grâce et de vie qui sortaient de sa bouche au milieu des douleurs, étonnaient des gens qui n'avaient jamais vu de chrétiens prononcés au lit de mort.

Après toutes les courses que Neff avait été appelé à faire pour se mettre en règle avec le gouvernement, et qui lui avaient fourni une occasion de revoir Mens et de donner à ses amis tous les détails qui précèdent, le missionnaire rentra dans ses Alpes. Voici les lettres de cette époque.

Arvieux, le 10 février 1824.

Je partis de Gap le jeudi 15 janvier, et arrivai à Arvieux le samedi suivant ; j'y étais attendu avec impatience, parce qu'il y avait des enfants à baptiser. Ces pauvres gens tiennent plus au baptême d'eau qu'au baptême du Saint-Esprit !

Le lundi, 19, je redescendis à Guillestre, pour acheter quelques ustensiles ; et le même soir je montai à Vars, à six lieues d'ici [1]. Il s'y trouve sept ou huit familles protestantes ; c'est tout près de Barcelonnette. Je les réunis dès le soir, puis le lendemain à dix heures, et la veillée dans une étable. La plupart furent assez attentifs. Il me fut donné de leur parler abondamment de la seule chose nécessaire ; et j'éprouvai parmi eux ce sentiment qui accompagne pour l'ordinaire la prédica-

(1) *Visite*, p. 88 et suiv.

tion reçue dans des cœurs bien disposés. J'avais tant chanté et parlé pendant ces trois heures, que mon gosier en était très-irrité ([1]) ; mais je pris un peu de lait de brebis qui m'ôta cette légère incommodité.

Le mercredi, je revins coucher à Guillestre. Le jeudi, je fis le recensement de mes catéchumènes d'Arvieux ; j'en trouvai une quinzaine entre la Chalp et Brunissart. Le samedi, je partis pour Saint-Véran, à l'autre extrémité du Queyras (p. 333). Il était tombé de neuf à dix pouces de neige ; et un vent très-fort l'élevait en tourbillons, qui ressemblaient de loin à des colonnes de fumée. Les chemins n'étaient point tracés ; je restai six heures pour faire quatre lieues ; c'est la plus mauvaise journée que j'aie encore eue dans les Alpes. Je tins une assemblée le même soir dans une étable ; puis, le lendemain à onze heures, le sermon dans le temple ; l'après-midi le catéchisme ; et le soir nous passâmes encore la veillée ensemble. Pendant toute cette visite, j'eus encore la liberté de parler à cœur ouvert de la vérité qui est selon la piété ; je ne perdis pas une heure pendant mon séjour dans cette commune. C'est la plus élevée et peut-être par cette raison la plus pieuse du Queyras ; elle passe même pour la plus haute de l'Europe ([2]) ; l'air y est très-vif. On y trouve environ vingt-trois familles protestantes. La plupart des hommes y sont fort intelligents, connaissant les Ecritures et s'entretenant vo-

(1) *Visite*, p, 116, au milieu.

(2) *Visite*, p. 109, au milieu, et 111, au haut.

lontiers de choses spirituelles ; quelques femmes partagent ces dispositions ; mais la plupart sont ignorantes et bornées, comme, du reste, dans tout le pays. Je suis très-satisfait de cette dernière tournée dans cet endroit ; j'y ai été déjà quatre ou cinq fois : ils paraissent avoir fait quelques progrès, et m'ont avoué qu'ils se voyaient bien plus pécheurs depuis qu'ils me connaissent.

Le lundi je revins, à une demi-lieue de là, à Pierre-Grosse et de là à Fongillarde ; c'est, comme Saint-Véran, un village frontière du Piémont. Après y avoir visité l'école protestante, je passai la veillée dans une étable, qui ne tarda pas à se remplir de monde. Nous chantâmes quelques psaumes, et j'expliquai quelques paroles de la Bible. Le lendemain, je fis dans la même étable le sermon et le catéchisme ; puis je revins à Arvieux, où je fis aussi le catéchisme. — Le dimanche je prêchai aux Violins [1] ; et l'après-midi je fis le catéchisme. Le dernier soir nous veillâmes à l'auberge (ou au cabaret). Les habitants du village s'y trouvèrent ; nous chantâmes, et j'expliquai un chapitre ; puis à dix heures la plupart se retirèrent. Les plus éloignés avaient pris des brandons pour se guider dans les neiges.

Le lendemain je partis pour Dourmillouse, accompagné d'un homme de cet endroit. Ce village, le plus élevé de la vallée de Freyssinières, est cé-

(1) Si le lecteur n'y prend garde, Neff l'entraîne avec lui, sans l'en avertir, dans un tourbillon. Nous rappelons que les Violins sont dans le val de Freyssinières ; et que Neff commence déjà à traverser la combe du Guil sans en faire mention, comme nous passons une rue.

lèbre par la résistance que ses habitants ont, depuis plus de six cents ans, opposée aux efforts de l'Eglise romaine ; ils sont, sans mélange, de la race des Vaudois, et n'ont jamais fléchi le genou devant l'idole, même dans le temps où tous les habitants du Queyras dissimulaient leur croyance. On voit encore les restes des forts et des murs qu'ils avaient élevés pour se préserver des surprises de leurs ennemis ; ils doivent en partie leur conservation à la position de leur pays, qui est presque inaccessible. La population de ce village, composé d'une quarantaine de familles, est toute protestante, ainsi que celle des autres villages de la vallée dont j'ai parlé ailleurs (Violins et Mensals). L'aspect, tout à la fois affreux et sublime de ce pays, qui a servi de retraite à la vérité pendant que presque tout le monde gisait dans les ténèbres ; le souvenir de ces anciens et fidèles martyrs, dont le sang semble encore rougir les rochers ; les profondes cavernes où ils allaient lire les Saintes Ecritures et adorer en esprit et en vérité le Père des lumières ; tout ici tend à élever l'âme, et inspire des sentiments difficiles à décrire.

Cependant ces sentiments ne tardent pas à faire place à la tristesse, dès que l'œil retombe sur l'état actuel des enfants de ces antiques témoins du Crucifié ; car depuis longtemps on ne trouve pas, parmi eux, une seule âme qui connaisse réellement le Sauveur. Ils sont dégénérés, au moral comme au physique ; et leur aspect rappelle au chrétien que le péché et la mort sont les seules choses vraiment héréditaires aux enfants d'Adam. Toutefois la plupart ont du respect pour les Saintes Ecritures ; et il

faut espérer que, s'ils ne sont rien en eux-mêmes, ils sont encore bien-aimés de Dieu « à cause des pères, » et que le Seigneur fera encore luire les rayons de sa face sur ces lieux qu'il choisit autrefois pour son sanctuaire. — J'ai déjà pu connaître qu'ils s'occupent davantage des choses spirituelles depuis que je séjourne parmi eux ; plusieurs sentent leur état de dégradation, et bénissent Dieu de ce qu'il m'a envoyé pour attiser le feu mourant de leur piété. J'ai déjà dit qu'Henri Laget leur fit, il y a quelques années, quelques visites (p. 324) ; ils ne comprenaient pas sa doctrine ; mais ils sentirent la vie qui l'animait et ils s'en réjouissaient ; et quand, à sa dernière prédication, il leur déclara qu'ils ne verraient plus son visage, ils en furent attérés. « Il » nous sembla », dirent-ils dans ce langage pittoresque qu'inspire toujours un vif sentiment, « que » c'était comme si un coup de vent avait éteint le » flambeau dont nous nous éclairions pendant la » nuit au milieu des précipices. »

Il est à remarquer que, de tous les pasteurs qui ont visité cette vallée ces dernières années, aucun n'a eu l'idée de recevoir les jeunes gens à la Sainte-Cène ; ce qui me procure l'occasion d'en instruire un nombre décuple de ce qu'il y aurait sans cela. J'ai fait inscrire presque tous les jeunes gens de quinze à trente ans ; et dans cette vallée il s'en trouve quatre-vingts pour le catéchisme. J'avais fait ce recensement, dimanche pour le bas de la vallée, et lundi au soir à Dourmillouse. Le mardi j'y prêchai au temple ; une partie des habitants du bas de la vallée s'y rencontrèrent. L'étroit sentier

qui y conduit est, en été, inondé par une belle cascade, et conséquemment en hiver par des glaces qui tapissent tous ces rochers. Aussi pris-je dès le matin avec moi quelques jeunes hommes de bonne volonté, et nous allâmes ouvrir à coups de hache des degrés dans la glace aux endroits les plus dangereux, afin que les habitants des villages inférieurs pussent monter sans accident. L'assemblée était nombreuse. L'après-midi, je fis le catéchisme; et le soir fut encore employé à l'édification. Le jeudi une douzaine de mes catéchumènes, des plus âgés, vinrent m'accompagner jusqu'aux Minsals, où je fis le catéchisme à ceux du bas de la vallée ; puis j'allai coucher au chef-lieu de la commune, aux Ribes, chez M. Baridon, percepteur des contributions. Le fils cadet est le seul de mon église qui, pour l'éducation, soit ce qu'on appelle un monsieur : encore est-il par l'habit, presque semblable aux autres. C'est un jeune homme de bon sens, zélé protestant; mais, comme tant d'autres, il n'est pas assez sérieux pour être chrétien ; car les habitants des Hautes-Alpes, aussi bien que ceux des autres contrées de la France, ne sont point graves; et quoique plus pieux que d'autres, ils sont gais, facétieux. Bien souvent une saillie, un bon mot, vient bien mal à propos exciter le rire au milieu de la conversation la plus sérieuse. Il faut y être habitué pour n'en être pas à chaque instant déconcerté.

Le vendredi je revins à Palon. Il n'y a là que huit familles protestantes, mais elles sont nombreuses. Je réunis aussitôt les catéchumènes et les habitant dans une étable, et je fis le catéchisme et une pré-



ication. Comme ce village est plus fertile, et pro-uit même du vin, il y a moins de piété qu'ailleurs; e leur parlai très-sérieusement de leur état de nort, sur ces paroles du Sauveur : Jean VIII, 22-24. Quelques jeunes filles de l'endroit ayant de 'oreille et aimant le chant, c'est une prise de plus our un évangéliste, et j'en fais grand cas; l'expé-ience m'a prouvé qu'il y a plus à espérer là qu'ail-eurs.

Le samedi, je partis de bonne heure pour reve-ir à Arvieux, où je suis censé habiter. Je n'y arri-vai que le soir.

Voilà l'histoire d'une de mes rondes; j'en ai autant à faire continuellement. Elles me prennent vingt-un jours; puis c'est à recommencer.

Comme nous en sommes encore aux premiers pas de la mission de Neff dans ces contrées, ce sera ici le lieu d'in-roduire une description fort remarquable qu'il faisait plus ard du pays et des habitants, dans un rapport qu'il écrivait en mars ou avril 1825.

L'œuvre d'un évangéliste dans les Alpes ressem-ble beaucoup à celle d'un missionnaire chez les sau-vages; car le peu de civilisation qu'on trouve dans ces lieux est plutôt un obstacle qu'un secours. — De toutes les vallées que je visite, celle de Freyssi-nières est, sous ce rapport, la plus reculée; il y faut tout créer : architecture, agriculture, instruction; tout y est dans la première enfance. Beaucoup de maisons sont sans cheminées et presque sans fenê-

tres. Toute la famille, pendant les sept mois de l'hiver, croupit dans le fumier de l'étable, qu'on ne nettoie qu'une fois par an. Leurs vêtements, leurs aliments, sont aussi grossiers et aussi malpropres que le logement. Le pain, qu'on ne cuit qu'une fois par année, est de seigle pur, grossièrement moulu et non tamisé. Si ce pain dur vient à manquer sur la fin de l'été, on cuit des gâteaux sous la cendre, comme les Orientaux. Si quelqu'un tombe malade, on n'appelle point de médecin ; on ne sait lui faire ni bouillon ni tisanne. Je leur ai vu donner, dans l'ardeur de la fièvre, du vin et de l'eau-de-vie. Heureux si le malade peut obtenir une cruche d'eau près de son grabat ! Les femmes y sont traitées avec dureté, comme chez les peuples encore barbares ; elles ne s'asseient presque jamais ; elles s'agenouillent ou s'accroupissent où elles se trouvent ; elles ne se mettent point à table, et ne mangent point avec les hommes ; ceux-ci leur donnent quelque pièce de pain et de pitance par dessus l'épaule, sans se retourner ; elles reçoivent cette chétive portion en baisant la main et faisant une profonde révérence.

Les habitants de ces tristes hameaux étaient si sauvages à mon arrivée, qu'à la vue d'un étranger, fût-ce un paysan, ils se précipitaient dans leurs chaumières comme des marmottes. Les jeunes gens, surtout les filles, étaient inabordables.

Avec tout cela, ce peuple ne laissait pas de participer à la corruption générale, autant que sa pauvreté le lui permettait. Le jeu, la danse, les jurements les plus grossiers, les procès, les querelles s'y

rencontraient comme partout ailleurs ; et les papistes qui habitent la partie inférieure de la commune sont encore plus corrompus.

Néanmoins, la misère de ce peuple est digne de pitié, et doit inspirer d'autant plus d'intérêt qu'elle résulte en grande partie de la fidélité de leurs ancêtres, refoulés par l'ardeur de la persécution dans cette affreuse gorge, où il est à peine une maison qui soit à l'abri des éboulements de neige et de rochers. Dès mon arrivée je pris cette vallée en affection, et je ressentis un désir ardent d'être pour ce peuple un nouvel Oberlin. Malheureusement je n'y puis passer que tout au plus une semaine de chaque mois, tandis que, vu la longueur de la vallée et le nombre des villages, il faudrait y demeurer constamment. Cependant le Seigneur a béni le peu de soins que j'ai pu leur donner; et il y a là, sous plus d'un rapport, bien du changement. Le plus difficile était d'abord de me faire entendre ; ils étaient plongés dans la plus profonde ignorance ; et quoique, pour la plupart, ils sussent un peu lire, ils n'avaient que très-peu de livres, et n'y comprenaient guère plus qu'à du latin. S'ils voulaient lire à haute voix, c'était d'un tel ton qu'il était impossible d'en saisir le sens.

C'est ici le lieu d'observer combien se trompent ceux qui pensent avoir beaucoup fait pour l'œuvre de Dieu en répandant force livres parmi le peuple des campagnes ! J'ai eu depuis longtemps l'occasion de m'assurer que les livres sans docteurs sont presque autant que perdus pour la classe peu instruite, au moins en France.

Les maîtres d'école que je trouvai en Freyssinières ne seraient pas pris pour des écoliers dans tout autre pays; on leur donnait pour tout salaire un louis pour cinq ou six mois; car, en été, il n'est pas question d'école.—Je fus obligé de laisser les choses dans cet état pour le premier hiver, et j'y suppléai de mon mieux en donnant moi-même des leçons à tous ceux qui voulurent en recevoir, tant grands que petits; le plus difficile à leur faire saisir, c'était le ton; et, soit là, soit dans les autres vallées, j'ai eu toutes les peines du monde à former quelques lecteurs passables. — J'essayai de leur donner aussi quelques principes de musique; ils y prirent d'abord beaucoup de plaisir; et cela servit à les attirer aux réunions. Mais ils sont si peu doués sous ce rapport, qu'ils n'ont encore fait que très-peu de progrès.

Nous rentrons maintenant dans l'ordre chronologique des lettres. On voit, par celle qui suit, combien le missionnaire vivait encore à Mens par la pensée.

A Mlle ÉMILIE B.

Arvieux, le 20 février 1824.

Chère sœur,

Voilà plus d'un mois que j'ai quitté Mens, et j'en ai déjà reçu plusieurs lettres; mais point encore de vos nouvelles, ni de votre bonne maman, ni de personne de chez vous. Je désire pourtant ardemment d'en recevoir, et j'espère que vous n'aurez pas de raison maintenant pour ne m'en pas donner, puis-

que je vous écris le premier. Depuis que je suis de retour dans les Hautes-Alpes, j'ai déjà bien couru le pays; j'ai prêché bien des fois; cela m'empêche de m'ennuyer et me fait supporter plus facilement d'être éloigné de Mens. Mais quand je suis ici, à Arvieux, chez moi, et entouré de gens qui, quoique très-braves selon la religion du monde, n'ont point du tout de vie, alors je reporte involontairement mes pensées vers ce pays où sont tous mes amis, tous mes enfants en Jésus-Christ, et je soupire du fond de mon cœur. Non, jamais je n'ai aimé ma patrie, comme j'aime Mens; je ne le sens bien que quand j'en suis éloigné.

J'ai fait ces temps passés le recensement de mes catéchumènes; j'en ai en tout environ cent vingt, sans compter ceux du Champsaur, qui sont près de cinquante. Dans le Queyras proprement dit, il n'y en a que de jeunes; mais en Freyssinières, où personne n'avait fait le catéchisme depuis vingt ans, il y en a de très-âgés; leur nombre dans cette vallée passe quatre-vingts. Vous pensez que je suis loin d'en être fâché; je bénis le Seigneur de ce qu'il m'a réservé ce travail.

..... J'ai écrit à M. Richard quelques détails sur les premiers jours de mon retour en Queyras et à Vars; je lui ai parlé de mes emplettes, de marmites, etc. Si vous n'avez pas connaissance de cette lettre, priez qu'on vous la communique.

A Dourmillouse, où j'ai passé quatre ou cinq jours, on m'a fait manger du chamois et de la marmotte plusieurs fois; mais elle ne ma pas fait mal.

J'ai trouvé à Freyssinières une lettre de M. Bon-

nard, de Montauban, qui me donne toutes sortes de bons avis, et me souhaite mille bénédictions. J'ai reçu, à Guillestre, une lettre de Mlle Sophie, qui m'a fait grand plaisir ; elle me parle des traités que je demande; à Freyssinières on attend les catéchismes avec impatience. J'ai aussi été étonné de recevoir cette lettre toute seule, et que, ni Clavel, ni personne n'ait ajouté deux lignes. L'affection que j'ai pour vous tous me rend extrêmement intéressants tous les détails qu'on peut me donner. Qu'on écrive souvent et longuement ; pourvu que ce soit un papier mince et d'écriture serrée, je le recevrai toujours avec joie. J'ai surtout été bien surpris que ni M. Blanc, ni Mlle Sophie, ne me parlent de notre chère Julie Benjamin (p. 356), dont je demandais si instamment des nouvelles. Si, comme je l'espère, le Seigneur l'a conservée jusqu'à ce jour, dites-lui mille choses de ma part, ainsi qu'à son mari, que j'aime de tout mon cœur; et donnez-moi de leurs nouvelles sans manquer, ainsi que de notre bien-aimée sœur Elisabeth Germain, qui n'était pas encore remise tout de bon à mon départ (p. 353).

Mlle Sophie me parle d'Adèle N. : je pense faire un petit billet pour elle. Dites-moi si on a revu notre chère petite Finon, et ce qu'elle fait. Cette enfant me pèse bien sur le cœur; le Seigneur l'a gardée comme par miracle si longtemps à cet âge et sans secours ; il serait bien triste de la voir enfin tomber (1). O! chers amis, prions pour cette pauvre

(1) J'ai déjà indiqué (p. 293) qu'au jugement de ses connaissances elle est restée sinon ardente dans la foi, au moins au nombre de celles qui, jusqu'à ce jour encore, n'ont pas fait naufrage.

âme, ainsi que pour tous ceux qui chancellent. Le Seigneur est fidèle, rappelons-lui ses promesses ; il a dit que « nul ne ravirait ses brebis de sa main ; et qu'il était plus puissant que le monde. »

Je ne vous dis pas de me donner des nouvelles de X, ni de Victoire ; elles m'écriront sans doute quelques mots : au moins je le désire.

Je désire bien aussi qu'on ne se plaigne pas toujours, mais plutôt qu'on se réjouisse et qu'on glorifie le Seigneur, l'auteur de toutes grâces. Si le chrétien a de quoi gémir et s'abattre en considération de sa profonde misère, il a aussi, grâce à la miséricorde de son Dieu, de quoi chanter des hymnes de louange et de triomphe : il est roi et sacrificateur, il est enfant de Dieu, cohéritier de Christ, citoyen du ciel ; il attend l'héritage incorruptible de gloire ; il le possède d'avance par la foi ; que dis-je ? il est déjà assis dans les lieux célestes en Jésus-Christ (Eph. II, 6) ! Oui, il a de quoi se réjouir et se glorifier ; il peut défier la mort et la vie, le monde et l'enfer, le présent et l'avenir. Rien ne peut l'arracher des bras de son Sauveur et le priver de sa gloire, si lui-même ne l'abandonne ; et il est bien difficile qu'il le veuille sérieusement. D'ailleurs, nous avons le Défenseur, nous avons le véritable Ami, qui reçoit nos prières et recueille nos soupirs.

Si, comme autrefois,
Encor je me vois
Et pauvre et pécheur,
Je verse mes peines,
Jésus, dans ton cœur.

(CANT. 205.)

L'espérance est la source de la joie ; et nous devons espérer ; cette vertu est une des trois grandes dont parle saint Paul (1 Cor. XIII, 13) ; elle est comme la tige de la charité, dont la foi est la racine. Le chrétien espère parce qu'il croit, et il aime parce qu'il espère. Vous savez que si quelqu'un au monde a de quoi se plaindre de son misérable état, c'est bien moi ; et cependant je n'en parle guère, quoique le peu que j'en dis soit souvent de trop.

Tâchez donc, soit vous, soit vos amis, de me donner de vos âmes quelques bonnes nouvelles. Dites-moi, vous, si vous avez tâché de vous corriger de votre manie d'avoir toujours raison, et si à présent vous avez plus souvent tort : ce serait bonne marque. Il n'est pas joli de se citer soi-même ; mais avec vous je passe par-dessus ces petites convenances ; vous savez que la modestie n'est pas mon partage. L'autre jour, étant à Vars, je demandais à quelqu'un de l'endroit si telle vallée que je voyais, à trois ou quatre lieues, n'était pas celle de Freyssinières ; on me dit que non ; que c'était celle de Ch..., et on m'en indiquait, pour Freyssinières, une plus loin, là où je sais qu'est Argentière. J'en fis l'observation : le paysan persista : je me tus. Peu après je demandai la même chose à un autre ; même réponse. J'étais bien convaincu qu'il avait tort, et l'expérience l'a prouvé. Cependant, croyez-vous que j'aie soutenu opiniâtrément mon opinion? Non. J'ai cédé presque de suite ; et j'ai attendu de passer par l'endroit même pour me convaincre. Je ne sais pas si Emilie eût fait ainsi? Croyez-vous cependant que j'aie mal fait? Ce défaut, qui est capi-

tal chez vous, m'a souvent fait bien de la peine ; et si je vous en parle encore aujourd'hui, c'est une preuve de l'affection que j'ai pour vous ; ainsi, ne m'en sachez pas mauvais gré. Vous savez d'ailleurs que vous avez le droit de représailles, et que malheureusement la matière ne manque pas chez moi. C'est me rendre un grand service ; ici je ne trouve personne qui soit en état de me dire des vérités ; c'est une privation bien sensible ; et j'aurais besoin de vous pour cela ; car à Mens même il n'y en avait guère d'autres que vous qui eussent assez de franchise pour me faire cette amitié. Si vous ne pouvez plus voir mes sottises et me les dire, priez au moins le Seigneur qu'il m'avertisse lui-même et que ma conscience me suffise. Saluez, etc. etc.

Arvieux, le 15 mars 1824.

Je viens de recevoir une lettre du président de notre Consistoire ; il m'envoie copie d'une lettre de M. le préfet. Le garde-des-sceaux a reçu ma demande en naturalisation, et se dispose, à ce qu'il paraît, à y faire droit ; mais il réclame encore deux pièces, que je dois faire faire par M. le maire d'Arvieux. Si je l'eusse su plus tôt, c'étaient deux mois de gagnés. Mais qu'y faire ? Si le Seigneur le veut, il saura tirer parti de ce retard ; dès demain je les enverrai.

M. Richard fils m'informe que nos ennemis fomentent toujours à Mens ; ils ont encore dénoncé les petites réunions que tiennent nos frères et nos

sœurs. Il ne paraît cependant pas qu'on les ait encore inquiétés légalement. On a fait grand bruit de mon dernier voyage à Mens: et c'est bien miracle s'ils ne parviennent pas à me rendre suspect aux autorités de ce département-ci, ou même à Paris. Qu'il en soit ce qu'il plaira au Seigneur; tout ce que je lui demande, c'est la soumission et la foi.

On m'apprend que M. Blanc travaille à son œuvre avec plus de zèle que jamais; il avait besoin d'être seul. Priez pour lui.

Mme Richard me donne d'assez bonnes nouvelles de l'état spirituel de son assemblée, composée d'une cinquantaine de femmes ou filles qui, du reste, ne sont pas toutes réveillées, bien s'en faut, mais plus ou moins bien disposées et retirées du monde. Le nombre des âmes vraiment vivantes est partout très-petit.

J'ai reçu une lettre d'un tisserand, nommé Salomon Bachasse, qui, quoique zélé, connaissait peu sa misère et la grâce de Dieu! Sa lettre me prouve qu'il a fait de bien grands progrès depuis quelque temps; entre autres expressions je citerai celle-ci: « Jean-Baptiste, dit-il, avait bien raison d'appeler » race de vipères ceux qui venaient à lui; car le » cœur de l'homme, avant qu'il soit né de nouveau, » n'est qu'un amas de corruption. L'homme, de » lui-même ne peut rien; mais il peut tout en » Christ qui le fortifie. Oui, c'est Christ qui donne » la *force*, le *vouloir* et le *désir* de faire le bien; » j'espère qu'il voudra bien me faire cette grâce, » car il ne laisse jamais son œuvre imparfaite. » Le

reste de la lettre est plein de passages de l'Ecriture cités fort à propos. Voilà comment parle un de mes disciples ; *jugez si la doctrine que je leur ai prêchée est bien arminienne.* Dernièrement je leur ai envoyé une épître où, croyant devoir les relever, je ne leur parle que de la fermeté des promesses de Dieu, et où je leur fais un devoir principal de l'espérance ; je leur cite à cette occasion un grand nombre de passages de l'épître aux Hébreux (1).

Ce Salomon me donne des nouvelles de beaucoup de gens, entre autres d'un nommé A. qui, pendant tout le temps de mon séjour à Mens, avait montré beaucoup de piété, mais qui maintenant s'est tout-à-fait détourné ; je n'en suis point étonné ; il avait mille et un livres religieux, et était fort instruit pour un paysan ; mais c'était un *timide* ; sa femme et sa belle-mère, deux vraies mégères, le persécutaient beaucoup ; et pour ne pas leur trop déplaire, il ne venait presque plus aux réunions et voyait très-peu les frères. Ceci me confirme dans l'opinion que « quiconque, fût-il un ange, néglige » pour quelque prétexte que ce soit, les réunions » mutuelles des frères et leur commerce particulier, » est bien peu solide et ne doit pas même être » compté dans le troupeau des brebis. » Il est à désirer que les fidèles n'oublient jamais le psaume CXXXIII, ni cette promesse du Sauveur : « Là où » deux ou trois seront assemblés en mon nom, je » serai au milieu d'eux. »

(1) Je crois que cette lettre nous manque : mais celle qui précède ici immédiatement est écrite dans le même esprit. *Edit.*

La même lettre m'apprend que, tous les samedis et dimanches au soir, nos chers frères Clavel, Baume et Aimé Girard, vont de côté et d'autre pour édifier leurs frères et avancer le règne de notre Dieu. Mme Richard me dit : « Clavel est toujours rempli de » l'Esprit du Seigneur et ne néglige ni lui-même, ni » les autres. Richard du Villard chemine toujours » dans la droite voie. Notre jeune frère Aimé Senebié » m'a fait aussi bien plaisir ; on voit que son cœur » s'épanouit de joie quand il parle de l'espérance qui » est en lui. » — Ce dernier est un de mes élèves, qui, s'il persévère, pourra faire aussi un évangéliste. Quant à Baume et à Clavel, je suis de l'avis de M. Haldane ; et, si c'est son sentiment, je crois que Montauban leur ira fort bien ; là ils apprendront les sciences scolastiques aussi bien qu'à Genève, et ne seront pas exposés à s'imprégner d'idées particulières qui pourraient par la suite rétrécir leur sphère d'activité dans l'œuvre de Dieu. Je pense qu'il convient d'écrire au professeur Bonnard en même temps qu'à M. Haldane ; j'écrirai moi-même au premier, afin de hâter la besogne ; écrivez-lui aussi, parce que je ne peux rien dire de précis sur les ressources qu'auront nos jeunes amis.

On m'écrit de Mens :

« J'aimerais beaucoup que l'on pût procurer à Mens un de nos frères de Suisse; mais il conviendrait que ce ne fût pas un des *outrés*. Les nouvelles du canton du Vaud ont fait lever bien haut la tête aux incrédules de Mens ; mais les croyants n'en sont point étonnés ; ils m'écrivent que tout cela fortifie leur foi. Témoigne, dans l'oc-

casion, à ces chers frères, combien leurs frères du Dauphiné prennent d'intérêt à leur sort, et prient pour que leur foi ne défaille point. »

Saint-Laurent en Champsaur,
le 25 mars 1824.

Votre bonne lettre m'a fait un bien grand plaisir. Je ne vous avais jamais parlé assez en particulier pour bien connaître vos sentiments; mais il me semblait que vous manquiez de la chose qui est la plus nécessaire, savoir, la connaissance de vous-même. Vous parliez souvent avec légèreté et malice de ceux qui s'opposaient à l'œuvre de Dieu, et rarement vous parliez de votre propre misère. Votre lettre montre qu'actuellement Dieu vous a fait la grâce de découvrir de plus en plus le fond de corruption qui est en vous ; du moins vous en parlez avec plus d'expérience que par le passé; et c'est bonne marque. J'espère, comme vous, que celui qui a commencé cette bonne œuvre l'achèvera, et qu'après avoir sondé et fait saigner la plaie, il y appliquera le remède; c'est-à-dire qu'il vous fera éprouver la douceur de son amour, et vous donnera cet Esprit d'adoption qui rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. C'est ce que vous devez lui demander présentement si vous ne l'avez point encore reçu. On l'obtient par la prière, et surtout par la foi, dès que. convaincu de notre profonde misère et de notre indignité, et désavouant toute folle présomption, nous mettons

toute notre confiance dans ses immuables promesses, dans l'efficace du sang précieux de Jésus versé pour nous.

Si, une bonne fois, vous recevez cet Esprit de grâce, veillez comme la sentinelle à le conserver. Le meilleur moyen pour cela est premièrement de se tenir toujours dans l'humilité; secondement, de se garder du péché; car dès que, résistant aux conseils de l'Esprit, nous obéissons à la chair, l'Esprit contristé se retire et nous mourons; c'est-à-dire nous perdons la vie intérieure, au moins pour un temps (Rom. VIII, 12-13). Troisièmement, il faut se tenir autant que possible, dans le sérieux et le recueillement. La grande maladie du peuple français est la légèreté, et une gaîté vaine et folle. Elle lui nuit en bien des choses, mais surtout dans la piété; car celui qui est toujours prêt à rire, à plaisanter, à dire des bons mots, ne saurait être souvent ni longtemps bien disposé; il cesse de veiller; et son ennemi a bon marché de lui; il le prend au dépourvu, loin de son chef, désarmé. Saint Paul nous le dit: « Qu'on n'entende parmi vous aucune parole folle, ni plaisanterie, qui sont des choses malséantes! » Tout est sérieux dans l'Evangile: l'affreuse malédiction à laquelle nous échappons à peine, le miracle de grâce et d'amour qui nous a rachetés, les cruelles souffrances et le profond abaissement de notre Sauveur, sa tristesse, ses larmes, ses angoisses, sa sueur de sang, ses plaies, ses douleurs, sa croix; tout y est sérieux, tout est grave, et plutôt triste que gai.

D'un autre côté, l'aspect de cette multitude de

créatures immortelles qui, suivant le chemin large, courent en aveugles à leur perdition sans connaître le salut que Jésus leur a acquis, — le spectacle plus triste encore et plus révoltant de tant de pécheurs qui, aveuglés par le Prince de ce monde, repoussant tristement cette grâce, foulent au pied le sang de l'alliance et font ouvertement la guerre à Dieu; — enfin la tiédeur, la faiblesse, la lâcheté de ceux mêmes qui l'ont reçu et le reconnaissent pour Sauveur, — et surtout la défection, la trahison de plusieurs qui, après avoir été illuminés, et avoir goûté le don céleste, sont retournés comme la truie se rouler dans le bourbier ; — tout cela, aussi bien que la vue de notre propre misère et de notre infidélité, devrait nous rendre graves et sérieux, et non pas gais et légers ; et s'il y a de la joie pour le chrétien, c'est une joie douce, céleste, angélique, pleine de gravité et de tendresse, plus près des larmes que du rire ; car jamais le chrétien n'est moins joyeux en Jésus-Christ que quand il est gai selon le monde. Aussi, après les moments si fréquents de légèreté, se trouve-t-on vide, sec, confus, mécontent de soi et des autres.

Oui, cher frère, voilà la grande maladie, le grand ennemi du chrétien français. C'est donc là que vous devez veiller, et sur vous-mêmes et sur les autres, les avertissant sans façon, quoique avec douceur, toutes les fois qu'ils manqueront ; et cela tout de suite ; car si vous attendez quelques minutes, il est trop tard ; et vous-mêmes vous vous laissez entraîner au torrent.

Vous pensez bien, cher ami, que cette petite in-

struction n'est pas pour vous seul; j'espère que vous en ferez part à tous ceux qui sont disposés à recevoir mes avis. Je voudrais seulement vous avoir enseigné ces choses par mon exemple, aussi bien que je le fais par mes paroles; mais c'est parce que je me suis toujours très-mal trouvé de me laisser aller à la légèreté, que je suis plus fortement engagé à vous en avertir.

Enfin, je terminerai tout ceci par mon refrain ordinaire : Priez ! oui, priez ; car la prière est le seul lien entre le ciel et la terre, entre les disciples aveugles, faibles, chancelants, et le Maître, fort et généreux ; entre le sarment languissant, par lui-même stérile, et le cep plein de vie.

Il paraît que Neff se trouvait à cette époque dans une disposition d'onction très-particulière ; car, après la lettre qui précède, en voici une autre adressée aux frères de Mens, qui forme une sorte de *mandement pastoral*, plein du même esprit, et qui peut figurer à côté des plus belles pièces de ce genre.

FÉLIX NEFF, MINISTRE DU SAINT-ÉVANGILE, A TOUS LES FRÈRES QUI SONT A MENS.

Saint-Laurent du Cros, le 25 mars 1824.

Chers et bien-aimés Frères en Jésus-Christ notre Seigneur,

« Quand nous étions morts dans nos fautes et » dans nos péchés, vivant selon le train de ce monde, » étant ennemis de Dieu par nos affections char- » nelles, par nos pensées et par nos mauvaises œu-

» vres, en un mot quand nous n'étions que des pé-» cheurs, Christ est mort pour nous. » Nous avons appris cette bonne nouvelle : plusieurs d'entre vous l'ont écoutée avec attention, et paraissent l'avoir reçue de bon cœur et avec joie. Cependant j'entends dire qu'il y a du relâchement et de la tiédeur parmi vous, que vous négligez vos assemblées mutuelles, ou du moins que vous n'y apportez point un esprit attentif, ni un cœur bien disposé. D'où vient cela, chers amis? Est-ce que Dieu n'est plus le même? Est-ce que Christ a changé à votre égard? Son Evangile a-t-il perdu de sa beauté, le salut de son prix et de son importance? Vos âmes ne sont-elles plus immortelles? N'y a-t-il plus de colère à venir à éviter, de paradis et de grâce à obtenir? N'avez-vous plus de cœur mondain et charnel à purifier, de vices à corriger, de péchés à combattre, de vertus à acquérir et à pratiquer?

Rien, mes bien-aimés, rien n'a changé que vous : mais prenez-y garde ; le relâchement conduit au sommeil, et le sommeil à la mort. Il en est déjà de ceux qui semblaient des plus zélés, qui ont fait comme Démas (2 Tim. IV, 10), qui se sont engagés de nouveau au service du Prince de ce monde, et qui ont honteusement abandonné leur espérance qui devait avoir une si grande rémunération. Ils ne sont plus maintenant des vôtres, et peut-être, hélas! ils ont péri pour toujours! Ne craignez-vous point un sort si terrible? O chers frères, veillez! oui veillez; car votre Ennemi ne dort jamais ; et la condamnation ne sommeille point non plus. La mort est sur vos pas ; l'éternité s'avance, le juge est à la porte!

Mais il serait peu utile de vous avertir du danger de votre état, si je ne cherchais à vous en indiquer les causes ; c'est aussi ce que je vais entreprendre en peu de mots. Il en est sans doute plusieurs parmi vous qui n'ont pas encore goûté combien le Seigneur est doux, c'est-à-dire qui ne connaissent point le prix immense du salut, et l'excellence de la grâce qui est en Christ. Ceux-là ne peuvent point être longtemps zélés. Leur zèle est un feu charnel, ou du moins très-passager, qui s'éteint bientôt : ils ne sauraient prendre plaisir à une chose dont ils ne connaissent pas la valeur. La perle de grand prix est pour eux comme la perle de la fable pour le coq qui l'avait trouvée en grattant : « elle est belle, dit-il ; mais un grain d'orge ferait bien mieux mon affaire ! »

La plupart de ceux qui ne connaissent ainsi que peu ou point la douceur de l'amour de Dieu sont dans cet état parce qu'ils ne connaissent point non plus leurs péchés ; ils n'ont pas soif; et pour eux l'eau est insipide : ils ne connaissent point combien c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant ; c'est pourquoi ils font peu de cas du refuge que leur offre le Sauveur dans ses plaies sacrées. A ceux-là donc je répèterai ce que j'ai dit tant de fois : Sondez vos cœurs ; méditez les les Ecritures ; et surtout priez Dieu qu'il vous donne son esprit de lumière, afin que vous puissiez voir toute la profondeur de votre corruption, et par conséquent sentir le besoin que vous avez du céleste médecin.

Quant à ceux qui ont goûté l'amertume de la

condamnation sans avoir encore trouvé le repos, je leur dirai : Ne vous relâchez point; ne perdez pas courage; vous feriez naufrage au port; vous retourneriez en arrière au moment où vous touchez à la délivrance. Vous avez fait le plus mauvais du chemin; persévérez; encore un pas, et vous serez au but. Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra. Voici, je viens bientôt dit l'Epoux. — Répondez donc comme l'Epouse : « Viens, Seigneur Jésus, viens bientôt! « Ne faites pas comme *Facile*, dans le *Voyage du Chrétien*, qui était parti de bon courage, mais qui n'osa jamais passer le « bourbier de la défiance; » faites comme le Chrétien qui, accablé de son pesant fardeau, marcha pourtant avec patience jusqu'à la porte étroite, et de là jusqu'au pied de la croix, où il trouva la délivrance. Ah! certes, il ne regrettait pas sans doute, en ce lieu de bénédiction, d'être parti et d'avoir tout bravé pour venir jusque-là!

Enfin, quant à ceux qui, après avoir trouvé la paix de leur âme en Jésus-Christ, se laissent aller à la tiédeur et n'ont plus qu'une vie faible et languissante, je crois pouvoir dire avec certitude que ce mal vient de ce qu'ils négligent la prière et la méditation; ils se contentent de savoir ces choses et ne les pratiquent point : ils parlent de la grâce de Dieu, mais ils ne la cherchent point : ils connaissent Jésus-Christ, mais ils ne recherchent pas un commerce continuel avec lui; ils ne sont pas assez chrétiens dans le particulier; voilà pourquoi ils ne le sont pas non plus dans leurs réunions; ils ne le cherchent pas dans leur cabinet, voilà pour-

quoi ils ne le trouvent pas parmi leurs frères. Nous ne devons pas aller chercher Dieu dans les temples; nous devons l'y porter; nous devons, nous-mêmes, être des temples du Saint-Esprit. La source de la vie n'est pas en nous-mêmes, elle est en Dieu; et dès que nous cessons d'y puiser, par la prière, par la lecture et la méditation, nous nous trouvons secs et arides. Il en est comme d'une prairie sur le penchant d'une montagne, exposée au soleil et dans un terrain sablonneux : dès qu'on cesse d'y conduire de l'eau, elle sèche et languit.

Vous savez donc le remède. Approchez-vous de Dieu, et il s'approchera de vous; humiliez-vous devant lui, chacun en particulier comme tous ensemble; persévérez, insistez; faites comme la veuve chez le juge inique; comme l'ami chez son voisin, pour avoir du pain. Luttez, comme Jacob, par vos larmes et vos prières; et ne laissez point aller le Seigneur qu'il ne vous ait bénis; c'est ainsi que vous le retrouverez, ainsi que vous le possèderez dans vos cœurs. Alors vous pourrez le porter dans vos réunions, et, avec lui, l'édification, le recueillement, la véritable dévotion. Des paroles de vie sortiront de votre bouche, parce qu'elles partiront de l'abondance du cœur; vos discours seront assaisonnés de sel avec grâce; et vous aurez toujours quelque bonne chose à dire pour animer ceux qui vous écoutent. Lisez le chapitre second du *Voyage du Chrétien*, où *Facile* et *Obstiné* suivent le Chrétien hors de la ville de Corruption.

Je vous parle avec franchise, chers amis, parce que je m'intéresse à vos âmes; je sais la crainte que

l'on doit avoir du Seigneur, et je tâche d'en persuader les autres ; je crois, c'est pourquoi je parle. N'est-ce pas déjà assez que la grande multitude ferme les yeux et les oreilles à la lumière et à la parole de l'Evangile ? Faut-il encore que le petit nombre, à qui Dieu a fait la grâce inappréciable d'ouvrir les yeux et de sentir la force de la vérité se fasse en quelque sorte traîner dans la voie du salut ?

O chers amis ! le sort de ceux qui ne connaissent pas l'Evangile est bien affreux ; car ils mourront dans leurs péchés, et ne pourront point aller où est Christ. Mais, quel sera le nôtre, si, après avoir entendu cette bonne nouvelle, nous l'abandonnons par lâcheté, par paresse ou par indifférence !

Mon cœur est avec vous, car je ne puis passer un instant sans penser à vous tous ; mais il s'afflige en pensant que vous avancez si peu dans la connaissance et dans la grâce de notre bon Sauveur. Prenez de nouveau courage, et ne laissez pas écouler cette bonne parole ; méditez sur ce que je viens de vous dire ; et qu'à l'avenir je n'aie plus qu'à vous féliciter, et à bénir le Seigneur pour sa miséricorde envers vous.

Puisse ce bon Dieu accompagner de l'influence de sa grâce les paroles de son serviteur, et vous dire Lui-même tout ce que je ne puis vous faire entendre ! Amen ! — Adieu, chers amis ; puisse la bénédiction de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, vous accompagner à toujours !

Votre bien affectionné frère en Jésus-Christ.

SUR LE CHAMPSAUR (1).

Freyssinières, le 12 avril 1824.

Cher ami et frère en Jésus-Christ,

Je n'ai encore pu recevoir aucune nouvelle de mes affaires près le ministre de la justice ; mais, quoi qu'il doive arriver, je suis tranquille, sachant que tout est dirigé par le Grand Ministre de la justice universelle, qui conduit tout à sa fin la plus avantageuse.

Ayant terminé le samedi matin tout ce que j'avais à faire à Gap, j'en partis sur les dix heures, et me rendis à Saint-Laurent en Champsaur. Tout ce pays, tourné vers le nord, était et est encore couvert d'une neige épaisse ; le vent du nord, qui a régné pendant cinq semaines consécutives, a singulièrement retardé le printemps. Cette intempérie, quoique fort désagréable, était avantageuse à mon ministère ; les jeunes gens, ne pouvant être occupés à la campagne, avaient tout le temps d'assister à mes leçons. Je trouvai l'école en fort bonne marche. Ferdinand Martin, l'instituteur (2), avait fait apprendre à ses écoliers, la plupart catéchumènes, tout l'abrégé de l'Histoire Sainte, et y avait même ajouté d'assez bonnes explications, faisant pour eux

(1) On se rappelle que c'est la vallée qui va de Saint-Bonnet à Orsière.

(2) Je crois avoir dit quelque part que c'est un des quatre élèves que Neff envoya plus tard à Montauban, et qui tous quatre sont maintenant des ministres évangéliques.

et les autres un catéchisme public dans le temple, tous les dimanches après midi. Il a fait, pour son compte, de grands progrès dans la musique vocale, au moyen d'une ou deux pages de principes et d'exercices que je lui avais laissées lors de mon dernier passage, le 10 janvier. Il est en état de solfier presque sans faute tous les psaumes de David, en mesure de rondes et de blanches ; c'est surprenant, pour n'avoir eu qu'une seule leçon.

Le lendemain, dimanche, je prêchai le matin à une assemblée nombreuse, pour la population. L'après-midi je réunis les catéchumènes, au nombre de quarante-huit. Le soir, j'eus une assemblée assez nombreuse dans une étable. Le lendemain et les jours suivants, je fis le catéchisme chaque jour, à midi. Je passai rapidement l'abrégé de l'Histoire Sainte ; puis, leur ayant distribué de mes feuilles de passages, je leur en fis apprendre chaque jour un numéro.

En partant de Gap, j'avais écrit à M. Blanc pour lui annoncer que j'allais passer quelques jours en Champsaur ; et j'avais invité Baume et Clavel à venir me voir. Ils arrivèrent effectivement le mercredi. Je ne vous dirai pas combien leur visite me réjouit ; depuis plus de deux mois, je n'avais point vu de frères. Ils assistèrent au sermon que je fis le jeudi, et à deux ou trois catéchismes ; et ils furent surpris de la grande intelligence et de la mémoire de la plupart des jeunes gens du Champsaur. Il est vrai qu'à la campagne je n'en ai jamais vu de tels, c'est-à-dire un aussi grand nombre d'intelligents relativement au total. Ils ont fait, en neuf jours, autant

de progrès que ceux de Mens, de Queyras et de Freyssinières en auraient pu faire en trois mois. Puisse le Seigneur leur ouvrir le cœur autant que l'esprit, et leur faire sentir les vérités qu'ils ont si facilement apprises !

Il y a quelques années que Henri Laget, cet évangéliste dont je vous ai déjà parlé, avait instruit pendant environ quinze jours, la classe précédente de catéchumènes ; je ne doute pas qu'il ne leur eût donné de bonnes instructions ; mais, abandonnés à eux-mêmes, ils ne paraissent pas en avoir conservé grand'chose.

Le jeudi et le dimanche je fis, outre le catéchisme, une prédication dans les règles, et je donnai la Cène. Pendant la semaine que j'ai passée là j'ai visité dans différents hameaux les principaux particuliers, et j'ai eu l'occasion de leur parler ouvertement plusieurs fois. J'ai trouvé dans une maison plusieurs excellents livres envoyés par nos frères Bonnard, Laget, Lissignol, etc., entre autres, *le Pauvre Joseph*, que je n'avais jamais pu trouver, *le Miel du Rocher*, et une *Psalmodie des Frères*, laissée par le brave Oberlin fils, ainsi qu'un cahier manuscrit de relations édifiantes. Il y a en outre, dans le pays trois ou quatre exemplaires de notre *Recueil de Cantiques*. Mais tout cela était jusqu'ici la lumière sous le boisseau ou la perle dans le fumier et sous la patte du coq. J'en fis le reproche aux propriétaires, en leur disant : Vous avez chez vous de pareils trésors, et vous n'en avez rien tiré !....

La lecture de quelques cantiques de la grande

psalmodie me toucha vivement, et me fit passer un de ces moments si doux, et si rares chez moi, d'amour pour le Sauveur. Je me sentais animé plus qu'à l'ordinaire ; et en leur lisant çà et là quelques versets à leur portée, je tâchai de leur communiquer quelque étincelle du feu qui réchauffait mon cœur. Il est excessivement rare que je puisse parler avec quelque sentiment de l'amour de Jésus et de la joie que donne sa grâce ; et cette absence glace presque toutes mes prédications ; je suis obligé, pour les animer, d'emprunter les foudres de Sinaï ; et ce feu-là ne va pas au cœur. Le très-petit nombre de fois qu'en prêchant je me suis senti touché moi-même, j'ai toujours vu l'auditoire très-ému et souvent tout en larmes. Du reste, si le Seigneur me refuse cette foi sensible et pleine de douceur, je dois croire que c'est pour bonnes raisons et me contenter de ce qu'il me donne ; tous les outils sont bons dans sa main.

Le Champsaur, quoique froid, est fertile ; et sa proximité de la grande route et de la ville de Gap augmente sa richesse. Cette prospérité temporelle doit nécessairement y diminuer les dispositions à la piété, et rendre les habitants plus mondains. La beauté de ce peuple est encore un achoppement pour eux ; il n'est en Dauphiné aucun endroit où le sang soit si pur, et où les femmes, des montagnardes, se mettent avec tant de goût ou plutôt de luxe. Cependant, malgré leur légèreté, leur mondanité et leur richesse, ils paraissaient m'écouter avec plaisir, et semblaient prendre beaucoup d'affection pour moi. Ils m'ont traité avec beaucoup d'affabilité, ainsi que mes deux jeunes amis, et m'ont forte-

ment invité à les aller voir le plus souvent possible.

Ils avaient beaucoup entendu parler des affaires de Mens ; et j'ai été obligé de leur en parler nettement, pour prévenir ou détruire les fausses idées ; mais on leur avait dit de moi tant d'absurdités que ces calomnies m'ont été favorables dans leur esprit dès qu'ils m'ont vu et entendu. J'éprouvais plus de difficulté à les amener à des conversations spirituelles que cela ne m'arrivait dans les hautes montagnes. Quelquefois j'étais obligé de m'y prendre un peu rudement. Un paysan me demandait : Comment vont aujourd'hui les affaires de notre religion ? — Très-mal, lui répondis-je vivement. — Comment ? — Parce qu'on ne trouve partout que tiédeur et impiété. — Oh ! mais ce n'est pas ce que je veux dire ! Je vous demande si on nous inquiètera, etc. — Je vous entends bien ; mais je ne juge pas du bon ou du mauvais état de la religion comme vous, etc. etc.

Ferdinand Martin ne m'a presque pas quitté pendant tout ce temps ; il paraît bien disposé ; au moins est-il intelligent et très-avide d'instruction ; il commence, tant bien que mal, à évangéliser du peu qu'il sait ; et, ce qui est bon signe, c'est qu'on commence à se moquer de lui. Il veut absolument venir passer l'été avec moi. Le lundi 29, il vint m'accompagner jusqu'au col de la Rochette, qui communique avec la route d'Embrun. Nous cheminions lentement dans la neige ; et tout le long du chemin il me parla de choses édifiantes. Puis, il m'embrassa en me quittant, et me dit, les larmes aux yeux : Puisse le Seigneur nous faire croître dans sa grâce !

Venez nous voir souvent ; ne nous oubliez pas ; nous avons besoin de vous !

Baume et Clavel n'ont pas été inutiles, surtout à Ferdinand ; car ces jeunes gens ne perdent pas leur temps ; ils sont plus fidèles que moi à cet égard. Ils me donnèrent des nouvelles du Trièves, et me dirent, entre autres, qu'Aimé Girard ne se relâche point, malgré sa femme que tout cela n'accommode guère, et qui semble s'endurcir toujours plus.

Je remis à nos jeunes amis, en les quittant, des lettres pour plusieurs personnes ; et ils repartirent le vendredi matin.

En quittant le Champsaur je revins à Freyssinières ; on achevait le temple neuf. L'année dernière j'y étais arrivé fort à propos pour en diriger les travaux ; car personne, ni ouvriers, ni habitants, ne savait bien comment tout cela devait s'arranger, la chaire, les bancs, etc. Ce travail me retint là quinze jours, pendant lesquels j'ai parcouru les différents hameaux de la vallée pour y faire le catéchisme. Comme à l'ordinaire, je me suis principalement arrêté à Dourmillouse. Pendant mon séjour les catéchumènes ont redoublé de zèle pour apprendre les passages de ma feuille ; et quoique la plupart aient peu de mémoire, ils savaient cependant presque tous assez bien ; plusieurs passaient la nuit pour étudier. Je faisais le catéchisme le soir, parce que de jour les garçons travaillaient aux carrières d'ardoise, et les filles gardaient les brebis dans quelques rochers où la neige avait déjà fondu. On commençait tard ; et souvent il était onze heures avant qu'on pût se retirer. Ceux qui

étaient de loin s'en retournaient alors avec des brandons de paille. Je n'ai pu qu'être satisfait de leurs bonnes dispositions, ainsi que de celles de plusieurs hommes faits, qui assistent aux catéchismes avec leurs femmes.

Arvieux, le 27 avril 1824.

.... Je languis bien de savoir s'il y a quelque chose de nouveau pour nos deux jeunes amis de Mens. M. Bonnard doit vous avoir écrit pour vous donner des renseignements sur la manière dont ils pourraient être à Montauban, sur le prix, etc. Si j'avais prévu que M. H. fît traîner cela aussi longtemps, je me serais bien gardé de proposer ces jeunes gens quand il vint si officieusement offrir des secours à Bonifas, qui ne lui avait rien demandé, « pour instruire, disait-il, de jeunes chrétiens capables de faire des prédicateurs de l'Evangile. » Ces longueurs font une mauvaise impression : Bonifas et moi passons pour des barbouillons ou des enfants : les parents de Baume se dégoûtent; et Clavel, qui est pauvre, est en attendant sur le pavé et sans ressource; il m'écrit qu'il n'a plus de quoi se tenir du pain; ses parents viennent d'être expropriés pour dettes, et le retour du printemps a dissous sa petite école. Il n'a donc plus ni terre à cultiver, ni brebis à garder, ni rien à gagner. Que faut-il faire? J'ai cru devoir aller à son secours ; et sans trop regarder à mes propres besoins, j'ai écrit à M. Blanc de mettre 50 fr. à sa disposition, sur mon compte. Puis j'ai écrit à Clavel de prendre patience au moyen

de cela, et de continuer son œuvre à Mens et aux environs, etc. Aimé Senebier, un autre de mes élèves (p. 374), mais plus aisé que Clavel, est aussi décidé à étudier; ses parents sont disposés, à ce qu'on m'écrit, à l'aider; et si les deux autres partent, ce sera pour eux et pour lui une raison décisive.

Il s'agit donc de voir si, au cas que M. H. nous plante là, on ne pourrait pas trouver ailleurs quelques secours, seulement pour un an. Une fois à l'académie, le Seigneur ne les abandonnera pas, et ici ou là on trouvera bien quelques chrétiens qui comprendront qu'il est aussi nécessaire de former trois ou quatre ministres évangéliques en France que des missionnaires pour les Indes. Il est bien étrange qu'on soit si zélé pour le salut des peuples de l'autre hémisphère, et si indifférent pour celui de ses proches voisins! Il ne serait pourtant guère bon ni sage de laisser mourir de faim les gens de sa propre maison pour aller porter du pain à l'autre bout du monde.

Je crois que si M. H. connaissait mon brave Clavel, il ne serait pas tant indécis. Voici ce que ce cher ami m'écrit, croyant qu'on ne pense plus à lui :

..... Cependant, quand je considère combien les âmes immortelles sont chères à notre bon Sauveur, je ne puis m'empêcher de croire qu'il me dira d'une manière ou de l'autre : « Va aussi travailler à ma vigne! » D'ailleurs, qu'importe d'être appelé serviteur du Très-Haut par les hommes, pourvu que nous soyons marqués du sceau de l'Alliance, et que nous portions partout en nos corps la mort du Seigneur Jésus? Peut-être le Seigneur ne veut-il pas que nous ayons

ce titre, afin que sa gloire soit plus hautement manifestée; car il confond les choses fortes par les faibles. La sagesse de Dieu ne va guère non plus avec celle du monde; car la sagesse du monde ne relève pas beaucoup la croix de Christ; c'est celle-ci seulement que Paul voulait connaître; l'autre science enfle, mais celle-ci produit la charité et l'humilité. Cette science-là rend sage, humble, vigilant, actif, courageux; elle donne une grande liberté de parler, etc.

Je ne dis pas cependant tout cela pour mépriser la science humaine; car, à cause de la corruption des cœurs charnels, on est obligé d'en faire usage. Pour faire goûter à quelqu'un quelque chose qu'il n'aime pas, il ne faut pas la lui donner d'abord toute pure, mais la mêler avec une liqueur dont il est passionné; et peu à peu il s'y accoutumera, si toutefois elle ne lui fait pas mal. Mais l'Evangile est pour plusieurs une odeur de mort.

Voilà les dispositions que manifeste ce jeune homme, dans le temps même où il se croit abandonné de tout secours humain et où il n'a pas même de pain. Il me semble qu'il serait dommage de laisser aller cet ouvrier s'engager comme pâtre chez quelque fermier, tandis qu'il y a tant de brebis du Seigneur à paître ou plutôt à chercher.

Guillestre, le 4 mai 1824.

Bien-aimé frère en Jésus-Christ, notre Seigneur,

Je ne m'attendais pas au plaisir de recevoir de vos chères nouvelles de votre propre main; et j'en ai été d'autant plus réjoui que celles que vous me donnez

de votre état spirituel sont bien meilleures que vous ne pensez. Je suis bien loin de trouver votre état déplorable, comme vous dites, et j'ai béni le Seigneur avec joie de voir qu'il vous a accordé une si grande faveur. Oui, cher ami, pendant que vous vous plaignez de vous-même, je bénis le Père de toute grâce pour vous et je vous félicite. « Vous êtes bienheureux, vous qui avez faim et soif de la justice, car vous serez rassasié ! »

Voyons un peu en ordre ce qui s'est passé dans votre âme, depuis que vous avez connu la Parole de vérité. D'abord vous avez, comme tous les autres, été longtemps sans vous connaître vous-même ; vous étiez content de votre conduite et de vos sentiments ; et, voyant beaucoup de gens qui faisaient plus mal que vous, vous auriez volontiers remercié Dieu, comme le Pharisien, de ce que vous n'étiez pas « comme ces péagers, » etc. Vous saviez bien, sans doute, que vous n'étiez pas un saint ; mais au moins vous vous croyiez passable, et vous n'aviez pas grande crainte du jugement de Dieu. Je ne crois pas me tromper en disant cela ; vous et bien d'autres étiez ainsi, il y a deux ou trois ans.

Quand vous avez entendu la prédication du pur Evangile, vous avez été porté à vous examiner plus sérieusement vous-même ; et vous n'avez pas trouvé que vous ressemblassiez au portrait que la Sainte-Ecriture fait du vrai fidèle. Vous avez vu la nteté de la loi de Dieu, qui est spirituelle, pure, parfaite, qui juge des intentions et des affections de notre cœur ; et en comparant vos sentiments et vos actions à cette sainte loi, vous avez vu que vous en

étiez bien éloigné ; vous avez vu qu'au lieu d'aimer Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même, vous n'aimiez que vous seul : qu'au lieu de chercher les choses qui sont en haut où Christ est assis à la droite de Dieu (Coloss. III, 1-2), vous ne pensiez qu'à celles qui sont sur la terre. Vous avez appris à connaître en votre cœur mille péchés d'orgueil, de souillure, de malice, enfin une grande racine de corruption que vous ne connaissiez pas. Alors, justement effrayé des terribles menaces de la loi, vous avez craint de paraître devant Dieu en cet état ; vous avez senti que la justice devait vous condamner ; et que le plus grand malheur qui pourrait vous arriver serait d'être enlevé de ce monde, si mal préparé, et de mourir ainsi dans vos péchés.

Ces réflexions vous ont rendu sérieux et peut-être triste ; vous avez tremblé en pensant aux dangers de votre position ; vous avez songé à fuir arrière de la colère à venir ; mais au lieu de vous jeter avec toute confiance entre les bras de Celui qui est le seul refuge des pécheurs, et qui seul dans l'univers peut et veut les préserver de la malédiction, vous avez fait comme *le Chrétien* (*Voyage du Chrétien*), vous avez voulu gravir la montagne de la loi, pour vous cacher dans le bourg de la Morale, c'est-à-dire que vous avez pris la bonne résolution de changer de vie et de sentiments ; vous avez, comme vous le dites, espéré de revenir de vos égarements ; vous avez fait vos efforts pour cela ; vous vous êtes donné beaucoup de peine, pensant en venir enfin à bout, et vous disant qu'une fois ce

grand ouvrage fait, vous pourriez aisément être pardonné de Dieu et reçu en grâce. Pauvre aveugle! Vous ne saviez pas que la montagne est inaccessible pour de faibles créatures comme nous; vous ne saviez pas que hors de Christ on ne peut rien faire. Aussi à quoi avez-vous abouti? Vous le dites : à rien, à moins que rien; vous vous trouvez aujourd'hui plus reculé que jamais; vous commencez à perdre courage, et vous dites que cette maladie est incurable.

Par vos seules forces, oui; mais si vous n'êtes pas encore parvenu au but que vous vous proposiez, vous avez toutefois, sans le savoir, beaucoup gagné; car vous avez appris à connaître les profondeurs de votre misère; vous savez maintenant combien les racines du péché sont grandes, combien la plaie est envenimée; en essayant de briser vos fers, vous avez connu combien ils sont pesants et solides. Voilà où vous en êtes, à ce qui paraît par votre lettre. Eh bien! qu'attendez-vous? que faites-vous maintenant? Vous dites que vous méditez l'invitation du Sauveur: « venez à moi, vous tous, etc. » C'est fort bien; mais il paraît que vous ne la comprenez guère; car vous avez l'air de dire qu'elle n'est adressée qu'à ceux qui sont véritablement régénérés. En vérité, je ne sais où vous avez les yeux, et ce que vous faites de votre bon sens. Comment! Avec tous vos livres : Le *Miel du Rocher*, *Germain le Bûcheron* (vers la fin), le *Voyage du Chrétien*, etc.; comment n'avez-vous pas encore compris que ce sont justement ceux qui ne sont pas régénérés qui doivent être travaillés et chargés, et

que Jésus appelle à lui, justement pour faire ce qu'ils ne peuvent pas faire (Luc xviii, 26-27).

Si le Sauveur nous disait de nous régénérer d'abord nous-mêmes, afin qu'il nous sauvât ensuite, il se moquerait de nous comme quand on crie de loin à un enfant qui est tombé : « Viens ici et je te relèverai, » ou comme un médecin qui dirait à un malade : « Guérissez-vous, et je vous donnerai des remèdes ! » Ne savez-vous pas que « quand nous étions privés de toute force Christ est mort pour nous »(Rome v, 6)? qu'en parlant aux Ephésiens qui étaient alors régénérés, saint Paul leur dit : « Quand vous étiez morts dans vos fautes, vous avez été vivifiés ensemble avec Christ, par la grâce duquel vous êtes sauvés? » — Vous dites que les enfants d'Abraham doivent faire les œuvres d'Abraham. Sans doute ; mais n'avez-vous pas lu aussi « qu'avec les pierres mêmes Dieu peut faire des enfants à Abraham » (Matt. iii, 9)?

Comment voulez-vous, avant que vous puissiez faire du bien, faire du bien et vous changer, pour que Dieu vous fasse grâce ? Hors de Christ vous ne pouvez rien faire. Si donc vous attendez de bien faire pour aller à Christ, quand irez-vous ? Il faut qu'il vous reçoive tel que vous êtes ; et puis il fera ce que vous désirez. Attend-on que l'arbre porte de bons fruits pour le greffer? Lisez vos livres, consultez l'Ecriture, consultez vos frères, qui ont trouvé la paix ; tous vous diront qu'ils sont allés à Christ en pauvres pécheurs ; qu'ils n'avaient pas une bonne pensée à lui offrir, et que cependant il les a reçus avec une entière miséricorde. N'attendez donc pas un jour de

plus ; allez à ce bon Sauveur tel que vous êtes ; tout ce que vous voudriez lui offrir de bon ne servirait qu'à vous éloigner de lui ; cette sotte idée vient d'un orgueil secret ; c'est encore un péché de plus, et une tentation de l'ennemi. Mais je vous dis là tout ce que vous pouvez voir dans le *Miel du Rocher*, tout ce que vos frères peuvent vous dire aussi bien que moi. — Ne faites plus d'objections, plus de si, plus de mais ; vous n'auriez jamais fini ; et vous laisseriez écouler le temps de la grâce sans en profiter. Vous êtes actuellement, à ce qu'il me paraît, — plus vous direz non, plus je croirai que oui, — justement préparé pour recevoir grâce ; pourvu que vous renonciez au projet insensé de vous rendre plus recevable que vous n'êtes.

Priez toujours sans vous tourmenter de ce que vos prières sont encore très-imparfaites ; n'offrez rien au Sauveur ; ne lui promettez rien, pas même de l'aimer, ni de le servir mieux ; mais demandez-lui tout, absolumeut tout ; il donne tout gratuitement, à tous ceux qui ne croient pas pouvoir le payer ; mais ceux qui se *croient riches*, *il les renvoie à vide* (Esaïe, IV ; Luc I, 53). — Si vous faites ce que je vous dis, vous éprouverez combien le Seigneur est miséricordieux, et alors vous aurez le cœur au large. Vous pourrez mieux édifier les autres, et prier même publiquement : vous pourrez, délivré vous-même, publier la délivrance et la grâce de l'Eternel et chanter sa louange parmi les fils des hommes (Psaume CVII, 22).

Voilà, cher ami, ce que je crois devoir vous dire pour votre édification. Ne soyez pas honteux

de parler de votre âme à ceux qui connaissent déjà ces choses ; faites-leur part aussi de cette lettre ; elle peut donner à plusieurs des instructions utiles ; car tous ceux qui cherchent leur salut sont plus ou moins dans la même position. Adieu, cher frère, que le Seigneur daigne bénir ces paroles, et vous faire éprouver combien il est doux et humble de cœur !

Votre dévoué frère en Jésus-Christ, F. N.

Voici un mot de billet d'un curé des environs d'Arvieux. Il fait, de même que la réponse de Neff, allusion à un détail que je ne comprends pas bien : mais la chose est sans importance.

LE CURÉ DE *** A M. NEFF.

Arvieux, le 28 mai 1824.

Monsieur,

Craignant d'avoir trop abusé de votre bonté en vous faisant trop longtemps attendre, je viens à la hâte vous prier d'excuser mon indiscrétion, dans l'attente que vous me procurerez l'avantage de réparer ma faute. Lorsque vos occupations vous appelleront dans la région supérieure, j'espère que vous me ferez l'honneur d'accepter au plus tôt un petit rafraîchissement.

Dans cette avantageuse attente, recevez, Monsieur, l'assurance de mes respects.

A M. X., CURÉ DE *** EN QUEYRAS.

Arvieux, le 30 mai 1824.

Monsieur,

La lecture de votre lettre m'a vraiment fait regretter de n'avoir pas profité hier de l'occasion de faire votre connaissance. Vous ne m'avez point fait trop attendre : je vous dirai franchement ce que j'ai pensé. J'ai cru que d'abord vous m'aviez pris tout simplement pour un passant avec qui vous pourriez faire route jusqu'à Arvieux ; et qu'ayant ensuite appris qui j'étais, vous aviez changé d'avis. L'éloignement que plusieurs de messieurs vos collègues manifestent pour nous, m'a fait naître ce doute ; la lettre que vous avez eu la bonté de m'adresser me prouve qu'il était injuste, et je viens à mon tour vous en demander pardon.

Au reste, Monsieur, je ne crois pas avoir besoin de vous prévenir que vous ne trouverez en moi ni un homme agréable selon le monde, ni un savant, ni un faiseur de controverses. Je ne sais ni ne veux savoir qu'une chose, Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Je ne me propose qu'un seul but, celui de faire connaître ce tout-puissant Dieu-Sauveur aux coupables et malheureux enfants d'Adam. Partout où je rencontre une âme qui connaît et aime cet adorable Emanuel, je trouve un frère, un compagnon de voyage ; et ma plus grande joie est de pouvoir faire quelques pas avec lui dans le désert de ce monde impie et maudit. Tout mon dé-

sir est de trouver en vous un véritable et fidèle racheté du Seigneur Jésus. Je pourrais alors, oubliant les faibles couleurs qui nous distinguent, ajouter mes salutations fraternelles à l'assurance du profond respect avec lequel, M. le curé, etc.

FÉLIX NEFF, ministre protestant.

Pierre-Grosse de Mollines,
13 juin 1824.

Parti de Guillestre le mardi 1er juin, j'arrivai à Gap le même jour. Le lendemain, je fis mes affaires, j'écrivis deux lettres, l'une à Mens et l'autre à Paris. et j'allai encore le même soir en Champsaur, où je suis demeuré huit jours; j'y ai fait quatre catéchismes, deux sermons et beaucoup de visites. Six personnes du Trième (pays de Mens) y sont venues ; de ce nombre étaient Clavel et Baume ; ils m'ont apporté quelques lettres. Il y vint aussi de Gap un horloger de Genève, nommé Gaillard, établi en France depuis quinze ou seize ans, que je ne connaissais pas ; ainsi que trois autres jeunes hommes, aussi protestants.

Je vous ai déjà dit que le Champsaur, étant riche et peu civilisé, est par conséquent fort peu chrétien ; je vois néanmoins que l'Evangile y a plus vite fait effet que dans les autres églises que je dessers, bien que j'y sois venu beaucoup moins souvent. Prévenus contre moi, ces gens ont écouté avec plus d'attention, et ont par conséquent mieux compris ; l'opposition et le réveil s'y manifestent déjà d'une manière sensible, tandis que dans les hautes vallées presque tous dorment.

A Saint-Laurent du Cros, le brave Ferdinand Martin (du Pont) chemine et travaille toujours ; il s'est établi entre lui et les jeunes amis du Triève une correspondance qui lui fera beaucoup de bien. Il sait presque par cœur, tout « le Miel découlant du Rocher » et paraît le comprendre ; il a acheté un exemplaire de notre recueil de cantiques, et s'est fait prêter celui des Frères moraves, que je vous ai dit avoir trouvé dans une maison où le brave Henri Oberlin l'avait laissé.

Ce frère fait toujours le catéchisme en public, et lit chaque dimanche au temple les sermons de Nardin, dont il paraît fort touché lui-même. Il visite beaucoup les divers habitants de son voisinage ; et partout il cherche à édifier, et forme de petites réunions qui sont encore sans ordre, mais qui n'en valent peut-être que mieux pour le moment. On le contredit, on le questionne, et tout cela l'excite à s'instruire et fait ensuite triompher la vérité. Encore très-peu avancé lui-même, Ferdinand ne peut guère prêcher que la repentance ; mais il la prêche rigoureusement, exhortant tout homme à fuir la colère à venir, à renoncer au monde et à la vanité, et à se préparer à la rencontre du Seigneur.

C'est surtout parmi la brillante jeunesse du pays que les effets sont plus sensibles ; mondains comme ils le sont, ils ne peuvent rester longtemps indifférents ; la plupart, comme à l'ordinaire, se révoltent contre l'Evangile et ses serviteurs ; mais quelques-uns se retirent de la génération perverse. De ce nombre sont, outre Ferdinand, un jeune homme,

nommé Dominique, et quelques autres jeunes personnes, dont la plus sérieuse est sœur de ce dernier; elle paraît fort touchée; et, selon toutes les apparences, elle sera une sœur bien ferme et bien droite dans sa voie; elle a déjà eu à essuyer, en refusant de danser, beaucoup d'insultes de la part des jeunes gens; mais elle n'a point honte du Sauveur, quoiqu'elle n'ait certainement pas encore goûté sa douceur. — Dominique, d'un caractère plus facile, paraît cependant se retirer du monde; il aime à lire la Bible et la connaît beaucoup; il sait un grand nombre de cantiques du recueil et de la psalmodie. Deux autres jeunes filles, parentes de Dominique, paraissent aussi rechercher la vérité.

Beaucoup d'autres personnes encore paraissent écouter l'Evangile; mais je n'en puis rien dire de plus pour le présent; seulement ce peuple est beaucoup plus intelligent que tous ceux que je connais jusqu'ici. Quand on leur parle de doctrine et surtout de ce qui regarde le cœur de l'homme, ils vont presque au-devant de vos idées. Mais cela ne prouve pas qu'ils soient touchés intérieurement.

On débite sur mon compte dans le Champsaur les mêmes absurdités qu'à Mens; les croit qui veut; mais cela me fait moins de peine que de plaisir; car là où il n'y a point d'adversaires il n'y a, pour l'ordinaire, point de réveil.

Ferdinand insiste toujours pour venir passer quelque temps avec moi; mais, outre que je n'aurais guère la commodité de l'instruire, il me semble être bien utile en Champsaur. Néanmoins, comme il a besoin de croître en connaissance, je ne sais

trop à quoi me décider ; un petit conseil des amis ne serait pas de trop. Ferdinand paraît avoir autant de mémoire que d'intelligence ; s'il persévère dans la vérité et qu'il ait l'occasion de s'instruire, il fera peut-être un ouvrier encore plus utile que Clavel ou Baume, bien qu'aujourd'hui ces derniers le surpassent pour la connaissance et la vie.

Ce mercredi, je suis revenu à Gap, et le jeudi à Guillestre. Le lendemain, j'ai fait route, en venant au Queyras, avec un Piémontais, Vaudois protestant, qui est régent dans le département de la Drôme. J'ai eu occasion de lui parler sérieusement et il m'a promis de me voir à son retour.

Je ne me rappelle pas si je vous ai écrit depuis mon dernier voyage à Briançon et à Freyssinières. Je passai le col d'Isoire (p. 340) et vins au Grand-Villard. Je trouvai notre ami Cordier plus affermi dans la foi ; il persévère et avance ; il est seul au milieu de catholiques incrédules et corrompus ; il ne paraît pas qu'il puisse rien faire pour le règne de Dieu. Son fils aîné est un parfait honnête homme, qui ne peut concevoir qu'il ait besoin de naître de nouveau. La femme de ce fils offrirait plus de chance de conversion ; mais c'est encore peu de chose. Cordier a été à Turin, où il a une fille mariée ; on a trouvé étrange sa nouvelle manière de voir, mais on n'a pas pu le comprendre.

Du Grand-Villard, je comptais remonter en Queyras ; mais une abondante chute de neige ne me permit pas de passer le col d'Isoire ; et j'allai à Freyssinières, qui n'est pas si loin qu'Arvieux, et où l'on va en descendant la Durance par la grande route.

J'y trouvai Jean Baridon de Dourmillouse, Fr
çois Berthalon de la Ribe, et deux autres fr
toujours bien disposés, surtout les deux pre
et annonçant tout ce qu'ils ont compris de l'œ
vre du salut. Le père Baridon, ancien de l'É
me disait, en parlant de François Berthalo
« Celui-là est votre Jean-Baptiste, il prépa
voies devant vous. » La fille de Jean-Bari
Dourmillouse (Susanne) est toujours bien
sée ; elle est âgée de quatorze ans ; je l'ai e
à parler à ses camarades, qui, quoique zélés
tent encore bien peu de chose.

En Queyras tout est encore engourdi, surt
Arvieux, où ils sont deux fois morts et dérac
Saint-Véran, quelques jeunes hommes de
à vingt ans apprennent des passages, et do
quelques marques, sinon de réveil, au mo
bonnes dispositions. Une jeune fille seulem
raît partager ces dispositions ; et une veuve
appellent en patois Annôta, paraît très-sérieu
elle avance, son caractère annonce qu'elle se
lide et active. A Mollines, tout dort encore
qu'on y bâtisse avec beaucoup de zèle un t
fait de main.

J'ai eu bien de la joie de la visite de nos a
Trièves ; ils m'ont appris que l'oncle, le père
jeune sœur de Baume, sont tout-à-fait réveil
fidèle Aimé du Loix est toujours plus actif
l'œuvre du Seigneur. Quoiqu'il soit actuel

(1) *Visite*, p. 53, vers le bas. Je crois que malheureusement
à son sujet était encore trop indulgente !

de quatre enfants et qu'il ait un domaine à
ver, il travaille presque autant à l'œuvre de
que s'il n'avait rien autre à faire ; c'est dom-
qu'il soit si peu instruit et parle si mal fran-
Sa femme, qui le contrariait beaucoup, est ac-
ement mieux disposée, et montre surtout beau-
d'humilité ; une jeune fille qu'il a prise pour
re est aussi réveillée ; elle a appris, dit-il,
e est une pauvre pécheresse. Dans un village
de son hameau, où l'Evangile avait éprouvé
s furieuse opposition, deux familles sont
enant réveillées.

me dit, on m'écrit et je vois par ses propres
s, que notre ami le pasteur Blanc fait beaucoup
ogrès. Mon absence lui était nécessaire ; il se
ait trop sur moi. Parmi ses catéchumènes de
année quelques-uns étaient déjà réveillés ;
es ont reçu la vie par son instruction ; mais
néralité, surtout des garçons, sont demeurés
les ténèbres.

A SA MÈRE.

Pierre-Grosse, 14 juin 1824.

e n'ai encore admis nulle part aucun de mes ca-
mènes, parce que, ne pouvant les voir que ra-
nt, ils ne sont encore guère avancés. Quelques
de famille, surtout en Champsaur, avaient l'air
ouver cela bien long ; mais je leur ai répondu
ce dilemme : Ou mes catéchumènes sentent
portance de leur instruction, ou ils ne la

J'y trouvai Jean Baridon de Dourmillouse, François Berthalon de la Ribe, et deux autres frères. toujours bien disposés, surtout les deux premiers, et annonçant tout ce qu'ils ont compris de l'œuvre du salut. Le père Baridon, ancien de l'Eglise, me disait, en parlant de François Berthalon (1) : « Celui-là est votre Jean-Baptiste, il prépare les voies devant vous. » La fille de Jean-Baridon de Dourmillouse (Susanne) est toujours bien disposée ; elle est âgée de quatorze ans ; je l'ai engagée à parler à ses camarades, qui, quoique zélées, sentent encore bien peu de chose.

En Queyras tout est encore engourdi, surtout à Arvieux, où ils sont deux fois morts et déracinés. A Saint-Véran, quelques jeunes hommes de dix-huit à vingt ans apprennent des passages, et donnent quelques marques, sinon de réveil, au moins de bonnes dispositions. Une jeune fille seulement paraît partager ces dispositions ; et une veuve, qu'ils appellent en patois Annôta, paraît très-sérieuse. Si elle avance, son caractère annonce qu'elle sera solide et active. A Mollines, tout dort encore, quoiqu'on y bâtisse avec beaucoup de zèle un temple fait de main.

J'ai eu bien de la joie de la visite de nos amis du Triève ; ils m'ont appris que l'oncle, le père, et la jeune sœur de Baume, sont tout-à-fait réveillés. Le fidèle Aimé du Loix est toujours plus actif dans l'œuvre du Seigneur. Quoiqu'il soit actuellement

(1) *Visite*, p. 53, vers le bas. Je crois que malheureusement ma note à son sujet était encore trop indulgente !

père de quatre enfants et qu'il ait un domaine à cultiver, il travaille presque autant à l'œuvre de Dieu que s'il n'avait rien autre à faire ; c'est dommage qu'il soit si peu instruit et parle si mal français. Sa femme, qui le contrariait beaucoup, est actuellement mieux disposée, et montre surtout beaucoup d'humilité ; une jeune fille qu'il a prise pour bergère est aussi réveillée ; elle a appris, dit-il, qu'elle est une pauvre pécheresse. Dans un village voisin de son hameau, où l'Evangile avait éprouvé la plus furieuse opposition, deux familles sont maintenant réveillées.

On me dit, on m'écrit et je vois par ses propres lettres, que notre ami le pasteur Blanc fait beaucoup de progrès. Mon absence lui était nécessaire ; il se reposait trop sur moi. Parmi ses catéchumènes de cette année quelques-uns étaient déjà réveillés ; d'autres ont reçu la vie par son instruction ; mais la généralité, surtout des garçons, sont demeurés dans les ténèbres.

A SA MÈRE.

Pierre-Grosse, 14 juin 1824.

...Je n'ai encore admis nulle part aucun de mes catéchumènes, parce que, ne pouvant les voir que rarement, ils ne sont encore guère avancés. Quelques pères de famille, surtout en Champsaur, avaient l'air de trouver cela bien long ; mais je leur ai répondu par ce dilemme : Ou mes catéchumènes sentent l'importance de leur instruction, ou ils ne la sen-

tent pas ; dans le premier cas, ils se garderont bien de perdre patience; et dans le second, ils ont besoin qu'elle se prolonge encore beaucoup. Actuellement l'instruction va plus lentement; la plupart sont pasteurs ou pastourelles et n'assistent que rarement au catéchisme.

Je ne puis assez recommander aux frères et sœurs de ne pas oublier, devant le trône de Dieu et de l'Agneau, cette nombreuse famille; il est bien probable qu'il n'existe pas sur le continent beaucoup de troupeaux de deux cents catéchumènes confiés au même pasteur, et qui soient instruits dans une doctrine pure avec autant de simplicité, et uniquement sur le Nouveau Testament. Ce serait une chose bien triste que, sur un si grand nombre, nul ne prît vie.

Quant au climat de mon champ de travaux, il varie singulièrement; j'en change souvent, jusqu'à trois fois dans un jour. A Gap, Guillestre et Pallon tout est en fleurs comme à Genève; et dans mon dernier voyage le chant du rossignol m'a souvent réjoui; mais en Queyras, surtout à Saint-Véran et ici, on ne voit que des corbeaux et des alouettes. Depuis huit mois que je connais Saint-Véran et Mollines, je n'y ai vu encore aucune feuille verte sur les arbres; à peine le mélèze commence-t-il à bourgeonner; quelques saules et un frêne, qu'on tient au chaud comme un figuier, n'ont encore nulle végétation. Arvieux est plus avancé : j'ai déjà vu, au 14 juin, du cerfeuil et quelques herbes dans mon jardin; les montagnes et les vallées se couvrent de fleurs, la plupart nouvelles pour moi;

si j'avais le temps et mes livres, je ferais une belle collection de plantes rares. Je t'envoie deux violettes des Alpes, ou pensées de montagnes, qui commencent à paraître ; c'est la première fleur des bois; je les ai cueillies hier en traversant la forêt de mélèzes qui est entre Pierre-Grosse et Saint-Véran ; elles n'arriveront pas fraîches, mais tu peux juger de leur grandeur en les mettant dans de l'eau tiède.....

Saint-Véran, le 17 juillet 1824.

Je suis absolument sans nouvelles de Paris; cela m'étonne un peu ; mais je ne puis qu'attendre...... Bien que je ne sois pas de ceux qui voient tout en noir, je ne suis pas non plus d'un caractère très-espérant; et c'est par principe que je m'attends au pire dans tous les cas douteux; c'est le moyen de n'être jamais cruellement déçu. Pour la présente affaire (ma naturalisation), j'en doute chaque jour davantage; car Satan ne doit pas avoir manqué d'intriguer en cela, comme en toutes choses; et je serais moins surpris de voir arriver au premier jour un ordre de partir tout de suite de France, que de recevoir des lettres de naturalité. Mais je suis prêt à tout événement; et si je ne peux faire entendre l'Evangile aux hommes blancs, peut-être que les sauvages du Madagascar ou des îles Sandwich le recevront mieux; et si je ne puis partir comme missionnaire en titre, j'irai comme maître d'école, plutôt que de rester les bras croisés dans cette Europe, si policée et si chrétienne qu'elle ne veut

pas entendre parler de Jésus. Tout cela n'est cependant encore qu'un rêve ; car jusqu'ici je prêche bien sans empêchement....

Saint-Véran, le 19 juillet 1824.

Mon cher Salomon,

Votre petit billet m'a vraiment réjoui. Dans l'autre lettre vous m'appreniez que vous étiez dans l'inquiétude et le travail; et que vous reconnaissiez la corruption de votre cœur : c'était déjà beaucoup, et j'en bénissais le Seigneur. Aujourd'hui vous avez trouvé du soulagement auprès de Celui qui seul peut nous en donner ; vous avez compris que le Seigneur nous reçoit tels que nous sommes, et que c'est lui qui, après nous avoir fait grâce, nous purifie et nous sanctifie par son Esprit. C'est la connaissance de ces vérités et le sentiment de cet amour du Sauveur qui doit nous rassurer ; car si notre paix vient de partout ailleurs, elle est fausse et nous mènera infailliblement à la mort. Aussi vous avez bien raison de détester le penchant de notre cœur qui voudrait toujours faire quelque chose pour lui-même et par lui-même, afin de pouvoir s'en glorifier. C'est l'orgueil, c'est la propre justice qui se cache dans le fond de nos cœurs, et qui souille de son souffle empoisonné tout ce que nous pourrions faire, dire, ou penser de bon. Mais en faisant cela, l'orgueil se détruit lui-même ; car si nous veillons, nous le sentirons bien venir ; et ce sera une occasion de nous humilier toujours davantage, même pour nos bonnes œuvres, qui sont si imparfaites. Aussi, ce

ne sont pas elles qui nous sauvent, mais le sang de Jésus-Christ, et tout ce qu'il a fait et mérité pour nous ; car ses mérites à lui sont purs et parfaits ; et c'est d'eux que nous devons nous revêtir pour paraître devant Dieu. Quant aux discours des mondains qui cherchent à nous détourner, il faudrait avoir bien peu de connaissance pour les écouter ; on finit bientôt par en lever les épaules ; on sent qu'ils sont de pauvres aveugles, qui veulent dire qu'il n'y a point de lumière parce qu'elle ne peut pas les frapper, et point de dangers, parce qu'ils ne voient pas l'abîme qui est sous leurs pieds. On les plaint, on prie pour eux, et quand on le peut, on les avertit charitablement de chercher la porte étroite et d'appeler à eux le fils de David, qui peut leur ouvrir les yeux. Notre plus grand ennemi, c'est nous-mêmes ; c'est du cœur, dit le Sauveur, que sortent les mauvaises pensées, les adultères, le larcin, etc.

C'est de notre cœur que vient l'orgueil, l'avarice, la haine, et tout ce qui nous attache au monde en nous éloignant de Dieu.... Les méchants ne sont pas toujours là pour nous détourner, mais nous portons partout notre *vieil homme*, notre cœur charnel et trompeur.... Partout aussi nos infatigables ennemis, Satan et toutes les malices spirituelles qui lui obéissent, peuvent et savent nous trouver. Quand nous sommes seuls, c'est pour nous inspirer mille mauvaises pensées, tantôt l'orgueil, tantôt le doute et le murmure, tantôt l'impureté, tantôt les projets mondains, d'avarice et de fausse gloire. Quand nous sommes en compagnie, même

avec nos frères, ils nous inspirent la légèreté, les plaisanteries et paroles folles, les vains discours de politique, d'affaires mondaines, etc., dans le temps que nous devrions nous édifier les uns les autres, ou prier en particulier. — Relisez là-dessus la lettre que je vous ai écrite et où je vous parle beaucoup sur la légèreté (1); puis lisez encore : Eph. II, 10-19; V. 1-20. Philip. I, 27-29; IV, 4-8. Coloss. III, 4. 1 Thess. V. C'est en lisant, en méditant les Ecritures, en s'entretenant sérieusement les uns les autres, et surtout en priant beaucoup, qu'on se maintient et qu'on se fortifie dans la vérité. Au reste, vous devez prendre courage; le Seigneur est fidèle, et si nous demeurons en lui il demeurera en nous (Jean XV, 4). Il nous garde par la puissance de Dieu par la foi (1 Pierre, I, 5). Si, quand nous étions ses ennemis, il nous a réconciliés par le sang de sa croix, combien plus maintenant, étant déjà réconciliés, serons-nous sauvés de la colère par lui?

Il y a bien longtemps que je n'ai point eu de nouvelles de vos voisins et de vos voisines ; je serais bien aise de savoir ce qu'ils font. En attendant, saluez de ma part tous ceux qui se souviennent de moi, en particulier Marie Morel; dites-moi aussi ce que fait votre femme et si elle aime aussi le Sauveur? Si votre frère Benjamin m'écrivait un petit mot avec sa femme, j'en aurais bien du plaisir; en attendant, donnez-moi de leurs nouvelles, et saluez-les de ma part bien affectueusement; saluez aussi *lou Payan* et sa femme, ainsi que ceux de chez Franque et les Rouchon.

(1) Je pense que c'est la lettre du 25 mars (p. 375).

Adieu, cher ami, que le Seigneur vous bénisse et vous fortifie, ainsi que tous ceux qui cherchent la paix dans ses meurtrissures. Amen.

Votre dévoué frère en Jésus-Christ, NEFF.

A M. LE PASTEUR BLANC.

Guillestre, le 29 juillet 1824.

J'étais à Saint-Véran quand on m'a remis votre dernière, et l'incluse de Paris (1). J'avais un pressentiment de ce qui allait arriver; aussi n'en ai-je pas été fort surpris. En qualité de serviteur de Christ, je n'ai rien de bon à attendre de la part du monde; il serait même absurde de compter autrement. Mais le Seigneur, qui confond les choses fortes par les faibles, et les honorables par celles qui ne le sont point, saura bien vaincre sans tous ces secours humains que nous avons la faiblesse de chercher. Il nous semble toujours, comme à Israël, que nous devons descendre en Egypte pour y chercher de l'appui; mais l'Eternel s'en irrite, et nous annonce que c'est un bâton froissé qui nous percera la main.

Et en effet, un mois plus tard seulement, Neff avait la joie de faire la dédicace solennelle du temple des Violins; c'est l'hiver suivant qu'il formait son école à Dourmillouse, et au printemps suivant qu'éclatait l'admirable réveil de Freyssinières.

(1) C'était la nouvelle que sa naturalisation ne lui était pas accordée.

Mollines, 16 août 1824.

Vous admirez, dites-vous, la manière dont j'ai pris ce dernier contre-temps (le refus de sa naturalisation). Mais j'aurais bonne façon, en vous prêchant la résignation, de m'abandonner au découragement!.... Vous avez pu voir plus d'une fois que la nouvelle imprévue d'un revers me frappait péniblement, mais que cela ne durait guère; et dès que j'étais appelé à affermir les autres je me trouvais aussitôt fortifié moi-même. Rien ne fond tant le cœur comme de se plaindre; et c'est justement ce que vous faites trop facilement. C'est cela, plus que le manque de foi, qui vous abat si vite. D'ailleurs, je vous ai dit dernièrement d'où vient que vous ne pouvez vous accoutumer à la haine, au mépris, à la perfidie des enfants de ce siècle; c'est que vous avez de la peine à concevoir que cela doive être nécessairement, et que cette lutte continuelle et souvent terrible soit inséparable de l'Evangile; c'est, comme je vous l'ai dit, que vous n'aviez pas fait, en entrant dans le ministère, votre compte là-dessus, mais au contraire sur l'estime des hommes, l'aisance et le bien-être temporel. Mon cas est différent. Quand j'ai ouvert les yeux à la vive clarté de l'Evangile, les premières choses que j'ai vues ont été la rage, la fureur des loups contre les brebis du bon Berger; car c'était un moment de crise; je n'ai pu me faire illusion sur le sort qui m'attendait dans cette voie; et aujourd'hui je compte pour peu de chose les petites contradictions que je rencontre; comme un enfant, né sur le champ de ba-

taille, s'accoutume de bonne heure au sifflement des balles, et dit volontiers comme le guerrier du nord : « J'en ferai désormais ma musique. » — Au reste, je ne puis me glorifier de ces dispositions ; car si, de ce côté-là j'ai quelque force, par la grâce du Seigneur, je n'en ai encore que très-peu en comparaison de tant d'autres ouvriers mille fois plus fidèles que moi ; d'ailleurs, j'ai tant et tant d'autres sujets de m'humilier, de me détester moi-même, qu'il faudrait bien que je fusse fou pour m'estimer le moins du monde et pour ne pas rougir quand on me donne des louanges......

L'hiver ne nous a quittés que le 29 juin, et il est revenu hier matin ; les montagnes étaient toutes blanches de neige nouvelle jusqu'aux villages ; il a gelé ; et j'ai vraiment souffert du froid pour venir ici. La veille, la grêle avait ravagé plusieurs collines ; il n'y a ni pâturage, ni fourrage, et très-peu de grains ; la misère menace les pauvres Alpins. Encore s'ils étaient riches en Dieu, tout cela serait peu de chose ; mais toutes les misères à la fois ! C'est vraiment une triste chose que ce pauvre monde ; on voit qu'il est maudit.

A LA VEUVE BONIOT, A MENS.

Guillestre, le 25 août 1824.

Bien-aimée sœur en Jésus-Christ,

Quoique je sois éloigné de vous, je ne vous oublie pas dans mes prières ni dans mes lettres ; et de son

côté notre cher ami, votre neveu Aimé, a toujours eu la bonté, dans ses lettres, de me donner de vos chères nouvelles qui me font toujours bien du plaisir ; il me dit que vous continuez à travailler à l'œuvre du Seigneur, et que vous désirez que je vous écrive quelques paroles d'encouragement. Ma chère sœur, il y a longtemps que je vous aurais écrit ; mais ne sachant pas bien au juste votre position spirituelle, j'aurais aimé recevoir deux mots de votre part auparavant.

Le Seigneur vous a fait la grâce singulière de reconnaître la misère et la corruption du cœur humain ; et Il vous a fait trouver le repos dans les plaies sacrées de Jésus, qui a été navré pour nos forfaits et froissé pour nos iniquités (Esaïe LIII). Il a plus fait : Il vous a mis au cœur de publier parmi les pauvres pécheurs la bonne nouvelle de notre salut. Vous avez là de grands sujets de le bénir dès cette vie et pendant toute l'éternité. C'est lui qui nous a aimés le premier (1 Jean IV, 19) : Il s'est fait trouver à nous quand nous ne le cherchions point. Remarquez combien il y a sur la terre de millions de créatures qui n'ont jamais entendu parler de lui ; et, parmi le petit nombre de ceux qui sont à portée d'entendre la bonne nouvelle, combien il y en a peu qui la puissent comprendre et recevoir ! Que sommes-nous, plus que les autres, pour que Dieu nous ait choisis pour nous faire une si grande grâce, — et nous retirer de la corruption qui règne dans le monde, pour nous faire participants de la nature divine ! Combien nous devrions toujours dire comme saint Paul : « L'amour de

» Christ nous presse et nous possède ! Nous ne devons » plus vivre pour nous-mêmes, mais pour Celui qui » est mort et ressuscité pour nous. »—« Voyez, dit Jean, quelle charité le Père nous a témoignée que nous soyons appelés enfants de Dieu ! » « tandis que nous sommes, de notre nature, des enfants de colère et de rébellion comme les autres. »

Considérons chaque jour combien l'amour de Christ est grand envers nous, et combien nous en sommes indignes. Croissons dans la connaissance de notre Dieu : nous apprendrons par là à le bénir, à l'aimer toujours davantage, et à le servir plus fidèlement. On apprend à connaître une personne quand on la fréquente beaucoup et qu'on vit avec elle ; de même on n'apprend à bien connaître le Sauveur que quand on est dans sa communion, quand on le prie, et que, comme Hénoc, on marche avec Dieu. Ce n'est pas dans les colléges et les académies des sages de ce monde qu'on apprend cela ; ce n'est pas non plus dans les livres ; c'est dans la méditation et la prière ; c'est là la bonne et sainte science, que Dieu a cachée aux savants et aux intelligents, et qu'il a révélée aux petits enfants (Luc x, 21). Mais on peut être enfant à tout âge ; car un homme qui a vieilli dans la mondanité et qui se convertit à Dieu, est alors un petit enfant en Jésus-Christ ; et même il ne parviendra jamais, dans ce monde, à une aussi grande connaissance que celui qui est réveillé dans sa jeunesse.

Ainsi, chère sœur, pour ce qui vous regarde, je suis sûr que vous avez encore beaucoup à croître et à avancer en expérience pour apprendre à vous

connaître vous-même et à connaître les autres, et aussi à connaître le Seigneur. Il en est de la vie du chrétien comme d'un voyage ; à mesure qu'on avance, on trouve tous les jours quelque chose de nouveau, tantôt une tentation, tantôt l'autre, tantôt de la joie, tantôt de la tristesse, des craintes, des doutes, des espérances, du courage, de la faiblesse, de la ferveur, puis de la tiédeur, une sécheresse où l'on est sans pouvoir seulement prier, comme si on passait par un désert ; et alors il n'y a que de l'ennui ; tout cela s'appelle les expériences chrétiennes. Le monde ne connaît rien de tout cela, parce qu'il n'a pas seulement commencé de se mettre en route pour la cité céleste ; ce n'est que quand on a beaucoup fait d'expériences de ce genre, qu'on peut véritablement « édifier, soutenir et consoler ses frères » (2 Cor. I, 4-6 ; Héb. II, 10).

Non-seulement il faut faire soi-même de telles expériences, mais il faut aussi remarquer celles que font les autres ; car on ne passe pas tous par les mêmes combats, les mêmes tentations. Mais il est bon de remarquer ce qui arrive à autrui et de s'en souvenir, parce qu'on en profite pour soi-même, et que quand on trouve d'autres âmes dans cette même position, on les console et on les instruit, en leur racontant comment d'autres s'y sont trouvées et par quel moyen elles en sont sorties.

Il faut donc tirer parti de tout ce qui se passe dans notre cœur, bon ou mauvais. Nardin, qui connaissait beaucoup le Seigneur, parle beaucoup de ces expériences-là dans ses sermons. Bunian, celui qui a fait le *Voyage du Chrétien*, lorsqu'il fut en

prison pour l'Evangile, écrivait à son troupeau et citait ses propres expériences. Il avait passé par de grands combats; et il disait : « Je vous envoie du
» miel que j'ai tiré moi-même de la gueule du lion;
» car les tentations viennent d'abord à nous comme
» le lion que Samson rencontra; il semble qu'elles
» vont nous dévorer; mais quand, par le secours du
» Seigneur, nous les avons vaincues, nous y trou-
» vons un miel délicieux et fortifiant dont nous pou-
» vons faire part à nos frères. Ainsi du fort procède
» la douceur, et de celui qui dévorait est procédée
» la nourriture. »

C'est une énigme, les Philistins ne comprennent pas cela.

Prenons donc courage, dans quelque position que nous soyons. Tout tourne au bien de celui qui aime Dieu, c'est-à-dire qui veut l'aimer et le servir. Approchons-nous de lui avec confiance; soyons sûrs qu'il ne nous renverra pas à vide, mais que nous retirerons toujours quelques bénédictions, et qu'ensuite nous pourrons les répandre sur ceux qui nous écoutent. « Celui qui croit en moi, dit le Sauveur, des fleuves d'eau vive couleront de lui. » Si nous sommes en lui, sa grâce habitera en nous, et nos discours seront toujours assaisonnés de sel avec grâce, procurant l'édification à ceux qui nous écoutent. »

Rappelons-nous aussi que nous sommes le sel de la terre. Or, le sel, pour préserver les choses de se corrompre, doit en être proche; si on le tenait dans un sac au coin de la maison, la viande qui est dans un autre endroit se pourrirait; mais on le met

parmi la viande pour la conserver. Ainsi nous devons nous tenir parmi ceux qui ont besoin d'entendre la bonne Parole de vérité, et répandre parmi eux cette Parole comme du sel, pour garder et sauver leur âme de la corruption qui règne dans le monde. Le Seigneur nous a fait passer des ténèbres à la lumière, afin que nous annoncions ses vertus. Faisons donc valoir les talents que Dieu nous a confiés; et si quelques-uns de ceux qui semblent en avoir reçu plus que nous ne les font pas valoir, tant pis pour eux; nous savons ce qui leur est réservé; que cela ne nous empêche pas de faire du nôtre le plus d'usage que nous pouvons. Celui qui travaille à édifier les autres s'édifie soi-même; et tout chrétien qui néglige le salut de ses frères expose aussi sa propre âme.

Je désire bien avoir des nouvelles de notre chère sœur de Gichardère (p. 239), et des fidèles de S.-Pancrace, des Boutins, et de tous ces endroits que vous voyez, je pense, quelquefois. S'il s'en trouve encore qui cherchent le Seigneur, saluez-les affectionnément de ma part, et dites-leur que je me souviens toujours d'eux et des jours où j'allais y faire l'assemblée le soir. Oh! si plusieurs avaient pu écouter cette bonne nouvelle et recevoir ce bon Sauveur! Combien j'en serais réjoui! Mais ne perdons pas patience; faisons comme le laboureur qui sème longtemps avant de recueillir. Un jour viendra qu'il rapportera les gerbes en chantant de joie.

Oui, donnez-moi de vos nouvelles et de tous ceux qui de vos côtés se souviennent du Seigneur-Jésus.

Sophie a reçu une lettre qu'elle vous fera voir.

Je pense que vous montrerez celle-ci à tous ceux qui peuvent s'en édifier. Adieu, chère sœur en Jésus-Christ ; que le Seigneur vous éclaire, vous console et vous fortifie de plus en plus par son Esprit !



CHAPITRE VII.

DÉDICACE DU TEMPLE DE FREYSSINIÈRES. — FONDATION DE L'ÉCOLE DE DOURMILLOUSE. — AUTRES TRAVAUX. — MARIE PHILIPPE.

Guillestre, fin août, et septembre 1824.

J'ai à vous parler aujourd'hui d'un événement bien intéressant, de la dédicace du temple de Freyssinières. Ce n'est pas, en France, une petite fête qu'une décicace. Après avoir vu les temples démolis partout, et les fidèles obligés de s'assembler en secret et au péril de leur vie, dans les bois et les cavernes des montagnes, il est bien solennel de voir maintenant ces mêmes temples rebâtis par l'autorisation et le secours du souverain, et bien naturel que les protestants en témoignent leur reconnaissance envers Dieu et envers le roi qui les protége.

Nous attendions, à la dédicace de Freyssinières, M. Blanc, de Mens. M. Bonifas même avait écrit qu'il s'y trouverait. M. Bert, de La Tour, modérateur des églises vaudoises du Piémont, devait y venir avec quelques-uns de ses collègues. Le président de notre Consistoire, M. d'Aldebert, qui en avait fixé le jour, devait surtout s'y rencontrer. Enfin, M. le sous-préfet, quoique catholique, avait promis d'y assister. Mais, de tous ceux qui avaient

promis, M. le sous-préfet est le seul qui ait paru, ainsi qu'un vieux pasteur vaudois. Tous les autres ont eu quelque prétexte ou quelque raison pour manquer; et, sans ce vieillard, qui, à septante-trois ans, n'a pas craint de passer les Hautes-Alpes et de faire deux journées pour venir, je me serais trouvé seul, ce qui eût été comme un affront pour l'église de Freyssinières.

La solennité a eu lieu le dimanche 29 août; et dès l'avant-veille j'avais commencé les préparatifs. Un berceau en feuillage de chêne ornait et ombrageait la façade d'entrée, et était destiné à préserver de l'ardeur du soleil ceux des auditeurs qui ne pourraient pas avoir de place dans le temple.

Dès le samedi il arriva plusieurs étrangers, entre autres notre ami Ferdinand Martin, du Champsaur, avec son oncle et quelques autres. Le soir du même jour, assez tard, arriva aussi le vieux pasteur vaudois, accompagné de plusieurs laïques. Nos gens étaient très-mortifiés de ne point voir arriver M. Bert, et surtout M. le président; mais on les attendit en vain.

Au premier moment il sembla que nous devions avoir un malheur de plus; car je ne pus éviter, le soir, en soupant avec le vieux pasteur vaudois, une discussion qui devint même assez vive. Comme il donnait, à tort et à travers, mille louanges aux protestants et surtout aux Vaudois, en les élevant aux nues en comparaison des catholiques romains, je ne pus souffrir cette flatterie; et je me permis quelques observations indirectes sur le danger de flatter les gens, et sur le peu de profit qu'on trouve à s'é-

lever au-dessus de ses adversaires; j'ajoutai qu'il valait mieux que nous ôtassions la poutre de notre œil, etc. M. M., le pasteur, riposta, et découvrit par là toute la fausseté de ses principes. J'étais fort mal placé. D'un côté, il n'était guère séant de combattre publiquement (car il y avait nombreuse société) un vieillard très-respecté, qui avait eu la complaisance de venir de si loin pour notre service; et de l'autre, je ne pouvais, en aucun cas, laisser passer l'erreur et ne pas rendre témoignage à la vérité. Je tâchai donc de tout arranger, en usant, contre mon caractère, tout à la fois de franchise et de douceur; en sorte que le vieux pasteur fut seul à se fâcher. La dispute dura assez longtemps. Comme il combattait contre l'Evangile, il se faisait prendre à tout moment par ses propres paroles et par les passages mêmes qu'il citait. Les Vaudois souffraient avec lui; mais la plupart des Alpins paraissaient goûter mes arguments et sentir la fausseté des siens, surtout quand il dit qu'il valait mieux un demi-honnête homme que rien du tout. Sur la fin, comme il me trouvait très-sévère, je lui citai sa propre discipline vaudoise, Il convint qu'elle était bien un peu sévère; « mais, ajouta-t-il, si vous lisiez M. Vincent de Nîmes et M. Saïler [1], vous verriez qu'il ne faut pas trop tendre la corde, et qu'il faut savoir s'accommoder au siècle.» — Pour le coup je n'eus pas grand'peine à lui répondre; je lui demandai s'il voulait envoyer le Saint-Esprit à l'école de Mes-

(1) Ce nom est écrit indistinctement : je n'en suis donc pas sûr. — On verra du reste dans la suite, que le pasteur dont il s'agit était un homme complétement étranger à la piété évangélique.

sieurs Vincent et Saïler, et réformer l'Evangile comme les modes ; et je lui dis en deux mots ce que je pensais de ces deux messieurs. Alors il s'emporta tout-à-fait, criant que M. Vincent était la lumière du siècle et la gloire du protestantisme, plutôt que les mystiques, etc. etc. Je le laissai crier, me contentant de lui dire que j'avais cru que c'était Jésus-Christ qui était la lumière de tous les siècles. Il se leva très en colère ; et la discussion finit là.

Cependant, comme je ne voulais pas que cette discussion fût un sujet de scandale pour les faibles et troublât notre fête, je le suivis jusqu'à sa chambre pour lui souhaiter le bonsoir. Touché de ce procédé, et sentant qu'il avait eu tort de se fâcher, il m'embrassa affectueusement en me disant : « Mon cher ami, j'admire vos principes ; mais, au nom de Dieu, ne dites pas de mal de MM. Vincent et S.... » Je le lui promis en souriant, à condition qu'il n'en parlerait plus ; et nous nous quittâmes sans aigreur, à la grande satisfaction de tous les assistants. De là jusqu'à son départ nous n'eûmes plus aucune altercation, et je tâchai de le traiter avec beaucoup d'égards. J'eus soin, le lendemain, que pareille discussion ne revînt pas ; et je laissai passer quelques petits lardons qu'il me lança de temps en temps parmi ses plaisanteries ; car il est fort gai. J'ajoute tout d'un temps que, le lundi matin, nous fîmes une lieue ensemble, et qu'ayant déjeûné à La Roche, nous nous séparâmes bons amis. Il m'invita même très-fort à aller le voir. Je ne sais pourtant s'il s'en soucierait beaucoup.

Le dimanche le temple se remplit, dès le matin,

de gens de toutes les vallées voisines, tant catholiques romains que protestants. Je montai en chaire à neuf heures, et fis un service provisoire en expliquant quelques versets du chapitre VIII des Hébreux, et en faisant le parallèle des deux alliances.

Après ce service arriva M. le sous-préfet; et comme notre président ne venait pas, je priai le vieux pasteur vaudois de vouloir bien faire le service de dédicace; cela convenait, vu son âge. Il prêcha sur Jérémie VII, 4 et 5. « Ne vous fiez point sur des » paroles trompeuses, en disant : C'est ici le temple » de l'Éternel.... etc. » Quoique âgé, il prêche encore avec autant de force et de facilité qu'un jeune homme; mais c'est la loi toute pure, spirituelle tout au plus, mais telle que s'il n'existait point d'Evangile et point de Sauveur. Après le sermon je montai en chaire pour faire la prière de bénédiction; le Seigneur m'accorda de prier avec onction, et selon l'ordre des choses à demander. Après cela, le pasteur lut à l'assemblée une pièce de vers de sa composition, touchante par les souvenirs qu'elle rappelait. Je fis chanter encore un psaume, et donnai la bénédiction; puis nous sortîmes et allâmes dîner avec M. le sous-préfet, qui, venu le même jour d'Embrun, voulait encore y retourner. Ce magistrat me parut fort aimable, franc et d'une grande popularité; il touchait la main aux plus chétifs montagnards, leur parlait patois, et repoussait avec humeur les louanges; il est botaniste et excellent agronome. Il s'intéresse beaucoup à la commune de Freyssinières, où il vient souvent, pour visiter un troupeau de chèvres du Thibet

qu'il y tient pour le roi. Il ne me sera peut-être pas inutile d'avoir fait sa connaissance dans cette occasion.

Après le dîner, qui fut court, M. le sous-préfet partit, et nous retournâmes au temple, d'où l'on n'était presque pas sorti. Ferdinand avait fait chanter des psaumes ; et depuis, j'ai appris que pendant notre dîné il avait, sous le pavillon, à la porte du temple, annoncé le salut par Jésus-Christ, assez publiquement pour que des personnes de plusieurs vallées l'aient remarqué.

Ayant cru, comme tout le monde, que nous aurions deux ou trois présidents de Consistoires, je n'avais pas supposé que mon tour viendrait de prêcher ce jour-là, et je ne m'étais nullement préparé ; bien m'en a pris d'avoir l'habitude d'improviser, puisqu'il m'a fallu prêcher deux fois. Le Seigneur, sans doute, l'a ainsi voulu, afin que cette nombreuse assemblée entendît annoncer l'Evangile de vérité simplement et sans détour. Je prêchai sur Héb. VIII, 2 : «Christ est le ministre du sanctuaire et du vrai » tabernacle qu'a bâti le Seigneur et non point les » hommes» (1). Je définis d'abord les temples matériels, selon l'ancienne et la nouvelle alliance ; et je prévins que je n'en parlerais point dans le cours de mon discours. Je divisai celui-ci en trois parties. 1° Christ, ministre du sanctuaire céleste (Héb. IX, 14, 24), où il est entré comme sacrificateur et

(1) Je crois que ce sermon remarquable a été imprimé, et qu'on le trouvera par conséquent dans la collection des Œuvres de Neff, qui doit suivre celle-ci. *Edit.*

victime, etc. 2° L'Eglise, tant militante que triomphante, appelée un temple saint au Seigneur. 3° Nos cœurs, appelés les temples du Saint-Esprit. — En traitant le second point, le Seigneur me donna quelques idées neuves et que je crois importantes sur ce que c'est que l'Eglise. — A la fin de chaque partie, et surtout de la dernière, j'eus l'occasion d'adresser aux auditeurs une invitation pressante à recevoir la grâce et à aller à Christ.

Pendant toute cette journée, nos amis du Champsaur et quelques autres restèrent aux Violins ; et le soir ils retournèrent au temple avec les gens du village chanter des psaumes : Ferdinand y fit des exhortations et des prières. Ils sortirent après dix heures ; et le lendemain, 30 août, ils retournèrent chez eux par le col d'Orsière.

Le même jour, lundi 30, je montai à Briançon avec un des frères de M. Blanc, sa cousine et le fils aîné de notre frère Cordier, qui nous reçut avec joie. L'autre frère de Blanc alla à Mens, et je lui remis des lettres.

Je faisais cette course de Briançon pour passer quelque temps de plus avec M. Blanc cadet, qui me paraissait intelligent et vif (1). Nous nous entretînmes tout le long du chemin, et encore beaucoup chez son oncle Cordier, qui m'aida passablement. M. Blanc faisait d'abord beaucoup d'objections; mais il finit par comprendre et approuver en partie

(1) Plus tard il figure fortement dans les journaux de Neff et dans l'histoire d'un réveil chez les Vaudois du Piémont. Voyez au commencement de 1825.

la doctrine de vie. Je lui donnai tous les traités que je trouvai chez le frère Cordier ; il repartit le mardi au soir, 31 août, pour aller à Arvieux par la montagne, et de là en Piémont, où il demeure ainsi que toute sa famille ; il m'invita aussi beaucoup à aller le voir. Puisse le Seigneur lui toucher le cœur et le faire entrer dans la voie où son aîné marche déjà ! Puisse-t-il devenir une lumière dans ces vallées, jadis si célèbres par le zèle de leurs habitants, et aujourd'hui si mortes quant à la vraie piété !

J'ajouterai à cette occasion que M. Bert n'ayant pu venir à la dédicace, avait envoyé par son collègue le sermon qu'il avait préparé pour cette solennité. Il ne contient point d'erreurs proprement dites ; et même on pourrait dire que la vérité s'y trouve ; mais tellement fondue dans des riens, qu'il faudrait passer à l'alambic des centaines de sermons de cette sorte pour en faire un qui fût capable de réveiller les âmes. Et cependant c'est sans contredit le plus évangélique de tous les pasteurs vaudois ! J'ai l'intention d'aller visiter ce pauvre pays. Je sais que plusieurs Anglais y ont passé depuis Trail et Coulin (1) ; et rien ne s'y est encore manifesté (2).

Le lendemain mercredi, 1er septembre, je redescendis à Freyssinières. Je trouvai, en arrivant à Pallon, la femme de l'ex-maire, attaquée d'une épidémie qui a passé dans toutes les maisons de ce

(1) Voyez la note de la page 176.
(2) Depuis lors les choses vont beaucoup mieux dans ces contrées.

hameau, sans pourtant avoir encore tué personne. Dans ces tristes contrées on ignore entièrement le soin des malades ; s'ils relèvent, ce n'est que la Providence toute seule qui les guérit, car on ne leur donne pas même à boire, si ce n'est quelquefois du vin. Rarement ont-ils le bonheur qu'on leur accorde de l'eau froide. Je fis de la tisanne à cette pauvre femme, qui est mère de six petits enfants, et je la veillai cette nuit-là pour lui en donner (1) ; elle avait trop de fièvre pour supporter la conversation ; je ne pus lui parler de rien.

Le lendemain je donnai à son mari tous les conseils que je pus, et je partis. Je vis, en passant à la Ribe, notre frère François Berthalon ; il avait, à la dédicace, fait connaissance de Ferdinand : l'un et l'autre en ont retiré beaucoup d'édification. Je lui montrai quelques lettres des frères du Triève, et il me témoigna le désir d'y aller faire un tour en automne. Ce jeune homme est bien intéressant ; je le crois encore en travail pour la nouvelle naissance ; mais il a trop de connaissance pour douter longtemps de la miséricorde du Sauveur, dont il sent bien vivement le besoin (p. 404).

Le jeudi j'allai coucher aux Minsals. Je comptais voir les frères François et Jean Besson ; mais ils étaient depuis quelques jours à la montagne pour faucher. Le père et les sœurs me dirent que les garçons auraient bien du regret de ne s'être pas trouvés à la maison ; que s'ils le savaient ils viendraient

(1) Je ne fais ici une note que pour diriger l'œil sur cette phrase. Tous les commentaires seraient inutiles.

bien vite. « Si vous restiez demain, me disaient-ils, nous irions les chercher. » Cette famille paraît toute bien disposée ; elle est composée de dix personnes ; les deux fils aînés sont réveillés sur leur misère. . . . .

Le vendredi, 3 septembre, je montai à Dourmillouse ; il n'y avait presque personne non plus ; tous fauchaient dans les montagnes. On me donna un cheval et un guide pour me conduire jusqu'au col d'Orsière, que je passai ; et j'allai le même jour au Champsaur, où je devais me trouver le dimanche suivant, 5. J'avais déjà passé ce col, le 9 août, par un temps superbe ; il n'y avait de la neige que par places sur le sentier ; mais à une lieue et demie avant d'atteindre le sommet on en trouvait alors déjà, dans le fond du vallon, des tas de plus de trente pieds d'épaisseur. C'était au-dessous des glaciers. Or, comme on peut le croire, ces tas n'étaient pas fondus le 3 septembre. Quoique ce col soit bien au-dessus des glaciers, on y trouve encore çà et là quelques petites plantes, qu'à la vérité on ne trouve nulle part dans les vallons. La plus commune est le genepi, absinthe des Hautes-Alpes, plante très-sudorifique, du genre des mille-feuilles, à ce qu'il me semble. Ces végétaux n'ont souvent qu'un mois pour croître et fleurir. En passant cette montagne à la fin de l'été, on voit les quatre saisons : le printemps, près des tas de neige, où le crocus, la gentiane et autres fleurs sortant de dessous la neige commencent à fleurir ; ailleurs les moissons blanchies ; près de là les blés de l'année prochaine, déjà verts, et les feuilles jaunes annoncent l'automne ; et

sur le col, la neige et la glace font trouver un hiver éternel (1).

Le samedi au soir, arriva chez Ferdinand Martin, où je loge, son beau-frère de La Peyre en Trièves, avec deux de ses fils.

Le dimanche, 5, était jour de patron ou de *vogue*, et par conséquent de grande dissolution; il y a même souvent du sang à pareil jour; car les gens du Champsaur sont grands buveurs et très violents. Cependant, cette fois-ci, il n'y a pas eu grand tapage; un peu M. le curé, un peu moi, nous avons mis de l'eau dans leur vin; et l'on ne vit que peu de protestants dans les jeux et les bals. Il vint beaucoup de monde au sermon du matin, et encore passablement à celui de l'après-midi. Nous allâmes ensuite dans une maison où se réunissaient les mieux disposés.

Comme Ferdinand Martin avait reçu par occasion plusieurs lettres des frères du Trièves, je leur en envoyai d'autres par la même personne qui repartait.

Je restai à Saint-Laurent jusqu'au mercredi, 8, qui était encore jour de fête. Dans l'intervalle je visitai plusieurs familles, entre autres un ancien de l'Eglise des plus considérés et des plus riches, qui, jusqu'ici très-mondain, commence à sentir sa maladie spirituelle et cherche les enfants de Dieu. Mais il aura bien des chaînes à rompre s'il veut se

(1) C'est pendant la journée du lendemain que l'infatigable missionnaire écrivit plusieurs lettres, que nous placerons plus loin, afin de ne pas interrompre le fil historique de ces jours.

convertir tout de bon. Une de ses filles est aussi assez bien disposée ; mais le reste de sa famille ne l'est nullement ; déjà sa femme lui fait la guerre, et un de ses fils, grand chasseur, ne rougissait pas de dire, en montrant ses chiens et ses armes : « *Voilà mes Dieux !* »

Je repartis le mercredi, 8 septembre, d'abord après le sermon, et vins coucher à Orsière. Ferdinand m'accompagna près de deux lieues avec un autre jeune homme, nommé Joseph. Ce dernier, d'environ vingt-cinq ans, est d'un naturel fier et hardi, plein d'intelligence, et, à ce qu'il paraît, plein de bonnes dispositions, mais encore peu dompté. Il fréquente beaucoup Ferdinand et commence à se retirer du monde. S'il parvient à une véritable conversion il fera un ouvrier courageux et actif. Une de ses sœurs, qui est catéchumène, est aussi très-bien disposée ; le reste de sa famille est mondain.

Je comptais passer le col dès le lendemain matin ; mais avant qu'il fît jour j'entendis gronder le tonnerre. Le temps fut très-mauvais jusqu'à onze heures et demie ; et les montagnes étaient déjà couvertes de neige jusqu'aux hameaux les plus élevés. C'était le 9 septembre. Vers midi le temps s'éleva et je voulus partir ; mais on me le déconseilla, en disant qu'il y avait plus d'un pied de neige sur la montagne. Je ne voulais pas le croire ; d'ailleurs je voulais prêcher le lendemain à Dourmillouse où l'on m'attendait ; et pour faire le tour il m'eût fallu faire plus de vingt lieues, au lieu de cinq, c'est-à-dire rester deux jours en route. Je pris un guide, une bouteille de vin de Provence ; et, chacun armé d'un

gros bâton, nous nous acheminâmes vers le col. Il y a trois grandes heures de montée depuis Orsière; nous en fîmes une et plus sur le sec; puis nous trouvâmes la neige, en petite quantité d'abord; mais plus nous montions, plus elle augmentait : le temps se couvrait de nouveau, la neige recommença à tomber abondamment, et un épais nuage nous enveloppa dans un moment. Le temps était calme; j'ouvris mon parapluie; et quoiqu'il n'y eût aucune trace, nous connaissions assez bien le chemin pour ne pas nous égarer. La neige augmentait toujours. Arrivés au pied du col, nous y en trouvâmes un bon pied. Là est un lac très-profond qui, quoique abrité du côté du nord et exposé aux rayons du soleil tout le jour, ne dégela pas en 1816. Nous nous arrêtâmes sous un rocher pour boire un verre de notre vin; puis nous prîmes la montée rapide et rocailleuse qui conduit sur le col : nous en avions encore pour demi-heure à peu près. Ici il faudrait un poète pour faire la description de ces scènes alpestres, affreuses et magnifiques tout à la fois; à ma place M. De Saussure eût fait de belles expériences de physique. Nous avions de la neige jusqu'au genou, tombée dès le matin : une grêle, poussée par un vent terrible, joignait son bruissement sourd aux éclats répétés de la foudre et au roulement des avalanches, qui déjà descendaient dans les plus hauts rochers; nous voyions les éclairs briller au-dessous de nous autant qu'au-dessus et à côté; de temps en temps les tourbillons de neige semblaient vouloir nous engloutir, puis disparaissaient aussitôt. Heureusement tout cela venait par der-

rière, et il n'y avait point autour de nous de précipices ; nous ne courions aucun danger réel, si ce n'est de la foudre ; mais dans les plus belles plaines on n'est guère plus à couvert : je ne lâchai point mon parapluie, qui m'abritait beaucoup. Enfin nous arrivâmes sur le col, où nous trouvâmes de la neige amoncelée à plus de trois pieds ; et le vent était insupportable. Heureusement on redescend tout de suite ; et quelques pas au-delà nous étions presque à l'abri. Je donnai alors à mon guide un franc : à Chamounix il en faudrait donner six ou plus, par un temps comme celui-là.

Il s'en retourna ; et je continuai ma route, qui de là ne pouvait me manquer. Il me restait deux lieues jusqu'à Dourmillouse ; je descendis encore vingt minutes avec de la neige au-dessus du genou, et par un chemin très-rapide qu'il fallait côtoyer ; puis j'arrivai sur un terrain plus uni, et où il n'y avait plus qu'un pied de neige. En même temps le brouillard se leva autour de moi, et je vis quelques pointes de rochers dorées des rayons du soleil ; je chantai alors quelques versets du *Te Deum;* et, pressant le pas, je trouvai bientôt la trace des troupeaux que la neige avait chassés dans la vallée. Je vins alors tout à mon aise, et j'arrivai de grand jour à Dourmillouse, où l'on ne fut pas peu surpris de me voir arriver par le col. Cependant je n'étais demeuré que quatre à cinq heures en chemin, comme par le beau temps, et j'arrivai sans mal et sans peur. Toutefois, je ne me remettrai pas en route dans de si hautes montagnes par le mauvais temps ; c'est curieux à voir une fois.

Je prêchai le vendredi 11, à Dourmillouse. L'abondance de la neige qui était tombée la veille les empêchant d'aller à leurs travaux, ceux de la Combe (Violins et Mensas) furent prévenus et montèrent au sermon. Je redescendis ensuite avec les deux frères Besson, des Mensas. Cette famille de dix personnes semble toute assez bien disposée, surtout les deux fils aînés, Jean et François, l'un de vingt-deux, l'autre de vingt-huit à trente ans. Ces deux jeunes hommes voient quelquefois Susanne Baridon de la Ribe ; et, quoique peu avancés encore, et tous les deux bègues, ils font tout ce qu'ils peuvent pour répandre autour d'eux la connaissance de Christ. Mais ils se plaignent de la tiédeur de leurs alentours et surtout de leurs propres misères. L'un d'eux me disait en son patois : « Il vous arrive par» mi nous comme à une femme qui fait son feu avec » du bois vert ; elle s'époumone à souffler pour le » faire un peu flamber ; et dès qu'elle le quitte un » instant tout s'éteint de nouveau. » Leur village, enfoncé dans l'endroit le plus étroit de la vallée, enseveli dans les neiges, et ne voyant pas le soleil de tout l'hiver, les maisons basses, obscures et malpropres, et les habitants stupides, hideux, dans le fumier de leurs étables avec le bétail de toutes les espèces, tout cela représente assez bien les Tartares du Nobi.

De là je suis revenu prêcher à Saint-Véran, Mollines et Arvieux. Un grand nombre de jeunes gens, et même des pères de familles, sont déjà partis ou vont partir pour la Provence ; car le pauvre Alpin est obligé, comme l'hirondelle, de s'éloigner

pendant le long hiver, de ses arides rochers, et de chercher sa subsistance dans des climats plus doux. Cette année surtout, la disette est grande ; rien n'a réussi ; et le manque presque total de fourrage les oblige à vendre à très-bas prix la plupart de leurs bestiaux, leur unique ressource.

Samedi dernier, 24 courant, je suis venu ici, à Guillestre ; j'y ai trouvé, dans une lettre de M. Blanc le journal de mes amis B..., etc. La lecture de ces intéressantes lettres m'a fait vivement sentir et mon infidélité et la stérilité de ces tristes contrées. Oh! quand l'Evangile trouvera-t-il dans les contrées méridionales de la France des âmes comme celle de ces chers frères de l'Alsace? Si j'étais seul à ne faire que du faible et triste ouvrage (1), je ne m'en consolerais pas ; mais c'est général dans tout le Midi. Et quand on y regarde de près, on voit quel es Lissignol, les Gachon, les Cook, les Bonnard, etc., tous plus zélés que moi, n'avancent guère non plus ; et que le peu d'âmes qu'ils réveillent sont, pour la plupart, languissantes et timides. Le Français, vif et léger, semble d'abord ému et touché de la Parole de Dieu, mais il se fatigue et se distrait bientôt ; la plus brillante floraison ne donne qu'une chétive récolte ; et si quelque fruit mûrit, ce n'est que bien lentement.

Electrisé par l'exemple de nos amis, j'ai été plus sérieux et plus pressant que jamais, dans les cinq ou six assemblées que j'ai tenues depuis ce moment jusqu'à présent ; et il semblerait que ce n'est pas en

(1) Il n'était qu'à sept mois de son beau réveil de Freyssinières !

vain. Tant à Vars qu'ici, j'ai vu plusieurs personnes touchées et même effrayées ; mais je suis tant accoutumé à voir des impressions effacées comme elles viennent, que je n'y compte plus du tout, jusqu'à ce que j'aie vu un résultat bien marqué. — J'ai laissé à Vars *le Miel découlant du Rocher* chez un homme qui paraît le comprendre assez bien. C'est un ex-catholique très-laborieux, et riche pour le pays ; il est disposé pour la connaissance du royaume de Dieu, mais il est grandement attaché à ses liens ; et, s'il est affranchi de ce joug, ce sera une grande œuvre de la grâce. Un jeune homme du même village, qui va, comme les autres, partir pour le Midi, a passé hier la soirée avec nous ; il est demeuré ici exprès pour assister à notre veillée. Il écoutait de toutes ses oreilles, et je lui ai parlé pendant plus de quatre heures. Il m'accompagnait partout, et témoignait avec vivacité qu'il s'estimerait heureux de pouvoir abandonner toute chose pour demeurer avec moi. Mais sa mère est veuve et pauvre.

Je vais remonter à Freyssinières, à Briançon, etc. Priez pour moi et pour les pauvres Alpins !

Voici maintenant les lettres que Neff écrivait pendant le cours des derniers évènements et au milieu de tous ses travaux.

Saint-Laurent, 4 septembre 1824.

Chers frères et sœurs du Villars-de-Touage (près de Mens),

Quand un cultivateur soigneux a greffé quelques jeunes arbres fruitiers parmi les buissons et les ron-

ces d'une terre inculte, il va souvent les visiter pour voir si rien ne pousse ; et c'est sans doute une grande joie pour lui, quand il voit verdir et fructifier les nouveaux bourgeons qu'il a insérés dans le tronc sauvage. C'est avec une joie pareille, et d'autant plus grande que le sujet est plus important, que je vois se développer chez vous le germe de la nouvelle créature que le Seigneur a mise en vous par l'efficace de son Esprit, et par la prédication de cette Parole de vie qu'il m'a permis, dans sa grande miséricorde, de vous annoncer pendant quelque temps. Oui, chers frères et sœurs, c'est un grand sujet de joie et de reconnaissance envers Dieu, de voir que le travail de ses serviteurs n'est pas tout-à-fait perdu, et que « sa Parole ne retourne point à lui sans effet. »

Je n'ai pas la consolation de vous aller voir, et de jouir par mes propres yeux et mes propres oreilles du spectacle qu'offre une petite réunion de rachetés de Jésus-Christ, auxquels le Seigneur m'a envoyé dire : « Le Fils de l'homme est venu chercher et » sauver ce qui était perdu ; Celui qui croit en lui » a la vie éternelle ; Que celui qui veut de l'eau vive » en prenne sans qu'elle lui coûte rien ! » — Je n'ai, dis-je, pas cette joie ; mais un de mes chers amis et frères, à qui j'avais recommandé vos âmes et qui ne vous a point oubliés, a soin de me donner souvent de vos nouvelles, et, je pense, des miennes à vous, quand il en sait.

Ses lettres me font bien plaisir ; mais elles me font sentir bien plus vivement le malheur d'être éloigné de vous. Oh ! combien de fois je soupire du

fond de mon cœur, en pensant aux soirées, si agréables pour moi, que nous avons passées ensemble! Sans doute je conserve un souvenir affectueux de tous les amis que j'ai laissés en Trièves; et je regrette tous les lieux où je me suis vu entouré de ces chères brebis que le Seigneur m'avait confiées; mais je puis dire avec vérité que le Villars est l'endroit où j'allais avec le plus de plaisir. Presque tous les habitants semblaient se réunir pour écouter la Parole de Dieu; et plusieurs, à ce que je savais, désiraient sincèrement en profiter pour leur salut. Ces derniers étaient simples et timides pour la plupart, mais cela ne me les rendait que plus chers! Il me semble encore que je suis avec vous, tantôt dans une assemblée nombreuse, expliquant la Parole de Dieu, tantôt instruisant en particulier mes chers catéchumènes, invitant les uns et les autres à se rendre aux tendres poursuites du bon Berger, à lui donner leur cœur, à recevoir sa grâce, à entrer dans son royaume spirituel. Plusieurs, hélas! ne savaient pas avec quel plaisir je venais, à la fin de la journée, malgré le mauvais chemin, la pluie et la neige, pour vous apporter de bonnes nouvelles. Ils ne pouvaient comprendre pourquoi je les pressais si fort de se réveiller de leur sommeil de mort, pourquoi j'étais quelquefois si pénétré, si sérieux, en les conjurant, au nom de Jésus, d'être réconciliés avec Dieu. O chers amis, combien ma joie serait plus grande si tous en avaient profité! Il en est encore beaucoup qui ne l'ont point senti, qui ont endurci leur cœur pour ne se point convertir, ou qui croient n'en avoir pas besoin. Il en est plusieurs qui négligent

totalement la seule chose nécessaire, et laissent venir sans inquiétude cette terrible nuit dans laquelle on ne peut plus rien faire ! La lumière a cependant brillé et brille encore à vos yeux ; le Seigneur vous appelle depuis longtemps ; sa voix puissante vous crie : « Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'en» tre les morts. Prépare-toi à la rencontre de ton » Dieu ! » Jésus se tient à la porte de vos cœurs ; il vous les demande avec amour ; il veut y entrer, y faire sa demeure, et vous faire goûter combien il est doux....

O vous, chers amis qui l'avez déjà goûté, et qui trouvez plus de joie en lui qu'en tout ce que le monde a de meilleur ! dites à ceux qui ne veulent pas le connaître, dites-leur qu'il est doux et humble de cœur, qu'il est le pain de vie, la source des eaux vives ; que quiconque croit en lui n'a plus ni faim ni soif ; qu'on trouve auprès de lui le repos de son âme, la joie et la consolation ; rendez-leur témoignage de l'amour, de l'immense charité de ce bon Sauveur qui nous a aimés quand nous étions ses ennemis, et qui nous a cherchés quand nous ne pensions point à lui. Mais, sur toutes choses, montrez-leur, par votre exemple, l'efficace de cette grâce que vous leur annoncez ; faites briller à leurs yeux la lumière de vos bonnes œuvres, afin qu'ils soient comme forcés de reconnaître que l'Esprit de vie habite en vous, qu'ils écoutent avec plus de confiance vos exhortations, et qu'ils soient portés à venir puiser à la même source. N'oubliez pas non plus d'implorer sur toutes vos paroles la bénédiction du Seigneur ; car celui qui arrose n'est rien,

non plus que celui qui plante, mais Dieu est tout, qui donne l'accroissement. Priez donc, chers amis qui connaissez par expérience l'efficace de la prière, priez, sans vous relâcher jamais; demandez à l'Auteur de toute grâce qu'il fasse briller sa lumière aux yeux des aveugles; qu'il ouvre leurs oreilles, afin qu'ils entendent sa douce voix; et qu'il touche leurs cœurs, afin qu'ils soient confus et humiliés en voyant qu'ils l'ont si longtemps négligé! Priez pour ceux qui vous calomnient et vous outragent, qui vous blâment de ce que vous ne courez pas avec eux à une même dissolution; priez pour eux, et bénissez-les, car le Seigneur nous l'ordonne et nous en donne l'exemple; gardez-vous bien de les haïr, de les maudire, et de rendre outrage pour outrage, car ils ne savent ce qu'ils font! Aveuglés par le Prince de ce monde, ils croient peut-être rendre service à Dieu; ils doivent exciter votre compassion; ils sont déjà assez malheureux d'être dans l'esclavage de leur Ennemi, qui les a pris à lui pour faire sa volonté, et qui les excite à combattre contre le Sauveur, afin qu'ils soient brisés comme un homme qui frapperait de la tête contre une montagne (Luc xx, 18).

Quant à ce qui vous regarde en particulier, vous qui connaissez la grandeur de vos péchés et la grande miséricorde de notre Dieu et Sauveur, je ne pense pas avoir besoin de vous exhorter à demander à ce bon Père tout ce qui est nécessaire à votre propre âme; vous savez que, comme le sarment ne saurait de lui-même porter du fruit, et qu'il sèche dès qu'il est séparé du cep, de même, hors de Christ nous ne pouvons rien faire, et nous

séchons comme ce sarment, dès l'instant où nous cessons de nous tenir attachés par une prière continuelle à la source de la vie. Vous le savez certainement ; car toutes les fois que vous négligez cette prière du cœur, tant recommandée par la Parole de Dieu, vous êtes aussitôt dans la tiédeur, dans l'ennui, dans le doute et la crainte ; et si quelque tentation se présente dans ce moment, vous n'avez point de force pour résister, et vous êtes vaincus comme si vous étiez encore esclaves du péché. Alors vous avez mauvaise conscience ; vous êtes mécontents de vous-mêmes ; vous vous plaignez ; vous trouvez le chemin difficile ; il vous semble que vous n'arriverez jamais à la montagne de Sion ; alors vous trouvez le joug de Christ dur et pénible ; alors vous trouvez sa croix pesante, et vous n'êtes guère disposés à souffrir pour lui avec patience et douceur ; vous le reniez lâchement, ou vous le défendez avec amertume et violence. N'est-il pas vrai que cela vous arrive, toutes les fois que vous négligez la prière ? Veillez donc, chers amis ; ne vous laissez pas éloigner du bon Berger, qui vous garde et vous protége contre toutes les attaques de l'Ennemi, qui vous conduit le long des eaux vives, et vous fait paître dans des parcs herbeux, comme dit David. Près de lui rien ne vous manque ; et loin de lui vous êtes privés de tout, et exposés à la griffe du lion. Quand les brebis de Christ sont près de leur bon Berger, ce terrible lion se contente de rugir et de menacer, et il ne peut déchirer ; mais dès qu'elles s'en éloignent tant soit peu, il les dévore à son aise. Tenez-vous donc

près de lui, chacun pour son compte et tous ensemble ; vous vous trouverez vivants et fortifiés par sa grâce. Que ceux qui se sentent pénétrés de cette douce onction que le Sauveur répand dans nos âmes quand on s'élève à lui, ne négligent pas de la faire passer dans le cœur de leurs frères ; que si quelqu'un vient à se relâcher ou à se négliger, avertissez-le charitablement ; reprenez-le vous-mêmes avant que d'en parler à personne ; le Seigneur le veut ainsi (Matth. XVIII, 15-17) ; et nous serions fâchés qu'on agît autrement avec nous. Pensez à cela ; car je sais qu'on y manque souvent, et que, n'osant reprendre en face un frère qui ne marche pas de droit pied, on donne avis de sa faute à quelqu'un d'autre ; mais cela n'est point agir droitement. Avertissez donc fidèlement ceux qui se relâchent ; informez-vous mutuellement de l'état de vos âmes ; surtout consolez-vous et fortifiez-vous les uns les autres ; car ce n'est pas de tant se plaindre de sa misère qui peut nous faire avancer dans le bon chemin, ni de tant contempler nos péchés qui peut nous tenir dans l'humilité et nous faire revenir toujours de nouveau aux pieds du Sauveur. Mais il arrive tout le contraire, quand on se lamente longtemps et souvent sur ses faiblesses ; on perd courage, on ne peut plus venir à Christ ; et on se fait du mal à soi et aux autres. Parlons plutôt de la grande charité du Sauveur envers nous et de la gloire de notre vocation. Réjouissons-nous, comme l'apôtre nous le répète ; c'est quand on est joyeux au Seigneur qu'on se sent le plus fort, le plus vivant, et qu'on peut le mieux travailler

à sa gloire. Soyez donc actifs et zélés à vous édifier les uns les autres. Sur toutes choses ne négligez pas vos assemblées mutuelles : » c'est là que le Seigneur a promis de se rencontrer, c'est là qu'il a ordonné la bénédiction et la vie a toujours » (Ps. CXXXIII). Soumettez-vous avec respect et amour à ceux qui vous instruisent et vous exhortent de la part du Seigneur ; ne regardez pas à leur extérieur, mais à la grâce qui est en eux. Le Seigneur a choisi les choses faibles pour confondre les fortes ; et il tient sa liqueur précieuse dans des vases de terre. Les apôtres n'étaient, selon le monde, que de pauvres gens, des paysans de la Galilée ; et le Sauveur lui-même était appelé le charpentier. En Christ on ne regarde pas à toutes ces choses, mais à l'Esprit, qui répand son onction et sa lumière sur le pauvre plutôt que sur le riche, et qui éclaire plutôt les petits enfants que les savants et les intelligents. — Priez donc pour eux, et pour tous ceux qui annoncent le Sauveur fidèlement. Priez sur toutes choses pour moi qui ai tant besoin de force et de secours, ainsi que pour les âmes à qui le Seigneur m'a envoyé prêcher son Evangile, et dont quelques-unes commencent déjà à sentir l'effet de sa grâce !

Adieu, chers frères et sœurs. Votre, etc.

Saint-Laurent du Cros,
4 et 7 septembre 1824.

..... Vous raisonnez dans l'hypothèse que je vais partir pour Paris. Mais, cher ami, vous n'avez pas

lu toute ma lettre. Je ne puis songer maintenant à faire la moindre dépense. L'avenir est, sous tous les rapports, couvert pour moi d'un voile épais. Mon église est, moins que jamais, en état de faire des avances; et rien ne me pèserait autant qu'une dette. En attendant qu'un nouveau jour s'ouvre, je travaille à l'essentiel; c'est-à-dire je prêche l'Evangile, tant bien que je puis, à ceux qui veulent l'entendre.

C'est un défaut qui malheureusement ne se trouve pas chez vous seul, que de vouloir qu'on soit personnellement placé bien à son aise et solidement selon la chair, pour travailler à l'œuvre de Dieu. Il semble aux chrétiens qui sont tels qu'il est peu sage de songer à l'œuvre directe de Dieu, et surtout de s'attirer par sa franchise la haine du monde, avant d'être retranché de manière à pouvoir braver ses insultes; mais ceci est une erreur, permettez-moi de vous le dire en ami; nous ne voyons rien de semblable dans l'Ecriture, et surtout dans l'exemple des serviteurs et du Maître. S'il en était ainsi, où serait le besoin de la foi? Que ferait-on des promesses de Dieu? Il suffit de bâtir sur le fondement solide, et d'y être soi-même fondé selon l'Esprit; mais, du reste, que la personne de l'ouvrier soit comme suspendue par un fil, n'importe : s'il est utile, Dieu le soutiendra. Celui qui veut tant prendre de précautions et attendre toujours, de peur de se faire trop tôt de mauvaises affaires, perd le temps le plus précieux à échafauder au lieu de bâtir; en attendant, les âmes s'endurcissent toujours plus et meurent

dans l'ignorance ; en attendant, la nuit vient, pendant laquelle on ne peut plus rien faire! La persécution aussi vient également ; également il faut abandonner le poste, et le quitter avec le regret d'avoir perdu son temps et laissé périr des âmes immortelles!

Je dis tout ceci autant pour moi que pour vous, parce que c'est une tentation qui m'a souvent attaqué rudement ; et j'ai besoin de me munir contre elle de principes solides. Au reste, tout ceci sans préjudice à ce que demande la prudence du serpent : on ne doit pas la négliger, mais elle doit passer en seconde ligne ; la première prudence est celle qui consiste à racheter le temps.

A UN COLLÈGUE.

Arvieux, le 15 septembre 1824.

...... Je vous ai dit dans plus d'une lettre que les fonctions du ministre de Christ ne se bornent pas à annoncer aux ignorants et aux endormis la Parole de vie et de vérité, mais encore à édifier, nourrir, conduire avec discernement les âmes réveillées, qui seules, à proprement parler, composent un troupeau.

Il faut pour cela que le ministre ait lui-même de l'expérience spirituelle intérieure. Je ne sais si vous en avez acquis; mais, pour l'ordinaire, vos lettres n'en font guère mention. Elles sont pleines, il est vrai, de témoignages de votre affection pour l'œuvre de Dieu en général, et surtout (ce dont je ne puis que vous remercier bien affectueusement) pour ce

qui me regarde moi-même. Mais, quant à l'œuvre de Dieu dans nos propres cœurs et dans le cœur de ceux qu'il nous a donnés à paître, vous en parlez peu. Je crains toujours que le bruit extérieur vous absorbe, et que dans un certain sens, quoique spirituel, vous ne fassiez un peu comme Marthe. Rassurez-moi là-dessus, et que dorénavant nos lettres soient de part et d'autre plus directement édifiantes. Je vous prie d'excuser ma liberté : vous savez bien de quel principe elle part.

Arvieux, le 22 septembre 1824.

Ma chère Emilie,

Il y a déjà longtemps qu'il m'est parvenu, dans un paquet de lettres, un petit billet qui me semblait écrit de votre main, et surtout de votre style; mais comme il n'était pas signé, et que j'ai si peu vu votre écriture, je ne la connais pas bien, et je me suis cru permis de douter s'il venait de vous. Cependant, à tout hasard, je veux vous adresser la réponse, en vous remerciant de votre bon souvenir.

Comme je pense que vous n'avez pas encore perdu votre malice, vous avez sans doute bien ri en voyant dans la lettre de Mlle Sophie, la raison, ou une des raisons que je donne de la rareté de mes lettres ; et vous n'avez pas manqué de m'appliquer la maxime de M. N., qui disait : « il faut se faire désirer. » Mais riez-en tant que vous voudrez, peu m'en chaut. Je dis ce que je pense ; et j'aime mieux ma réputation de franchise que toute votre finesse.

Toutefois, je vous prie de croire que ce serait pour moi une bien cruelle privation que celle de ne pouvoir correspondre fréquemment avec mes amis du Trièvе ; car si mon corps n'y est plus et ne peut plus y aller, mon esprit s'y promène souvent, et personne ne peut l'en empêcher. J'ai déjà bien des fois répété dans mes lettres que j'ai laissé mon cœur à Mens ; mais je ne l'ai pas encore assez dit ; l'affection ne connaît pas la diversité des paroles, elle n'a qu'une chose à dire, elle le dit sans cesse, et toujours elle en est remplie. Je dis donc encore que mes plus doux moments sont ceux où je reçois des lettres du Trièvе, ou quand j'en écris ; c'est alors que je me trouve vraiment au milieu de ma chère famille. Ne craignez donc pas de m'importuner ; ni que, pour recevoir souvent de vos lettres, je m'y accoutume, ou n'y trouve plus de plaisir ; car si je redoute cet effet pour les miennes en quelques-uns de ceux qui les entendent, c'est qu'ils ont tant d'autres amis et frères qu'il ne serait pas étrange qu'on finît par ne plus penser à moi ; mais moi qui suis isolé dans un désert et presque comme les exilés qui errent sur les rives glacées du Tobol et de l'Irkisch, il est impossible que je cesse de soupirer après le pays où j'ai laissé mes meilleurs amis et frères en Jésus-Christ. Comme David, errant vers la froide demeure d'Hermon, je regrette la saison où j'allais en la maison de Dieu chanter ses louanges avec les fidèles (Ps. XLII). Ne pensez pas que ce soient l'âpreté du climat et le triste aspect du pays d'ici, non plus que les fatigues continuelles que j'endure, qui me fassent trouver ici le temps un

peu long ; non, le Seigneur m'est témoin que si je voyais germer çà et là quelques grains de la semence sainte qu'il m'a donnée à répandre, je me réjouirais; et ces affreuses montagnes me seraient agréables comme le Liban ou le Carmel ([1]). Freyssinières, où, comme je l'ai dit, il y a quelques âmes qui semblent prendre vie, me plaît infiniment plus que le reste, quoique la vallée soit bien plus sauvage et plus triste par elle-même. Oh ! quel affreux désert que ce monde tout entier, s'il n'y avait pas sur sa surface quelques enfants de Dieu ! Mais, que dis-je? Ce monde n'existerait déjà plus ; car la colère n'attend, pour l'embraser, que le moment où toute l'Eglise militante sera entrée dans le palais de gloire. Les mondains méprisent les serviteurs du Crucifié ; et ils ignorent qu'ils ne sont supportés que pour l'amour d'eux (Matth. XVIII, 29) !

Combien l'on apprend à mépriser les choses visibles quand on connaît celles qui sont éternelles ! Comme on voit alors sous son vrai point de vue le néant de ce monde enchanteur, qui nous semblait si beau, si désirable ! Comme il paraît hideux et triste maintenant ! Combien on a honte de l'avoir tant aimé, d'y avoir cherché son bonheur ; et combien on regrette le temps qu'on lui a donné ! On peut bien dire avec le cantique :

(1) La suite le prouve sans réplique. Il écrivait vers la fin de sa vie : « Quand j'ai vu ce papier qui allait partir pour Dourmillouse, l'ennui m'a pris, et il m'a fallu quasi pleurer en pensant que peut-être je ne pourrais plus revoir les rochers de Dourmillouse, qui, tout déserts et affreux qu'ils sont, me semblent plus beaux que le plus beau pays du monde, etc. »

Jésus, quand je te possède,
Il n'est rien que je ne cède !

Ou aussi :

Dès qu'on connaît Jésus,
Qu'on croit en lui, qu'on l'aime,
On a le bien suprême
Qui ne finira plus !

Ou enfin :

Les moments sont perdus
Qu'au monde on sacrifie ;
Pour jouir de la vie,
Il faut vivre en Jésus.

Oui ! vivons en Jésus. Donnons-lui notre cœur, qu'il réclame comme le salaire de ses souffrances, ce cœur qui vaut si peu et qu'il a payé si cher ! O certes, il lui appartient à bien juste titre ; et pourtant nous le lui refusons ; nous le détournons de lui, pour le donner à des créatures qui ne sauraient le remplir et le satisfaire. O combien nous sommes ingrats et insensés ! Nous savons toutes ces choses et nous ne les faisons pas ; nous connaissons le bon chemin et nous en suivons un autre ; l'affection de la chair est plantée en nous comme une épée ; elle nous fait souffrir ; nous savons qu'elle nous donnera la mort, et néanmoins nous ne nous sentons pas le courage de l'arracher ! Prions donc le puissant Médecin de nous délivrer de notre vieille nature, si puissante et si rebelle ; livrons-nous entre ses mains ; supplions-le de vouloir crucifier en nous le vieil homme, sans avoir égard à notre folle résistance.

Mlle Sophie m'a donné quelques nouvelles de B.

et de sa cousine, qui sont toutes deux retournées à la Lée. Quand vous les verrez, saluez-les affectueusement de ma part; dites-leur que je ne les oublie pas, et recommandez-leur de ne pas oublier le Sauveur qui leur a fait la grâce inexprimable d'entendre son pur Evangile, la bonne nouvelle de leur salut. On me dit que la Babau-Germain ([1]) va quelquefois les voir; je lui en sais bien bon gré. Saluez pour moi cette bonne sœur, à qui le Seigneur a fait tant de grâces. Dites-lui de ne pas perdre courage dans l'œuvre du Seigneur; car son travail ne sera pas sans fruit. Vous-même, et toutes vos amies, pouvez profiter à son école; car c'est une âme sérieuse et pleine de vie; elle a connu le poids du péché et en a savouré longtemps l'amertume, avant de trouver la paix : aussi en connaît-elle mieux le prix.

Donnez-moi des nouvelles, de vous d'abord, puis de la maman, et de ceux à qui vous penserez; car je crois bien que vous m'écrirez malgré votre paresse; dites-moi comment vous vous portez, dedans et dehors, et si votre bonne maman est toujours malade; je ne vous dis pas de la saluer; car je lui écris aussi un petit mot, ainsi qu'à Alexandrine (p. 220). et à T. Dites-moi si définitivement, il n'y a plus à rien espérer pour le présent, de la pauvre petite Finon! — En attendant que je réponde à Julie Girod et à Julie Talon, saluez-les de ma part; il n'y a pas longtemps que j'ai reçu leurs lettres. Saluez aussi Mme Chagnard (p. 287); il y a bien longtemps

(1) La même que p. 190, et *Visite* p. 27.

que je n'ai pas reçu de leurs nouvelles. N'oubliez pas non plus votre papa, à qui je présente mes affectueuses salutations, ni votre petit espiègle de frère; dites-moi s'il a appris à lire. Adieu, ma chère Emilie; que le Seigneur soit avec vous, et vous fortifie de corps et d'âme, et vous donne la force de le servir comme il le demande, en sainteté et en justice, tous les jours de votre vie. Votre bien affectionné frère en Jésus-Christ.

F. N.

Arvieux, 24 septembre 1824.

Les frères du Trièves voudraient que j'allasse chez eux; mais il y a trop d'irritation chez les ennemis; et d'ailleurs, ce n'est pas très-nécessaire. Ils ont un pasteur évangélique ; ils sont sur le point d'en avoir un second; et plusieurs d'entre les frères de la campagne sont dans le cas de les édifier, et s'en acquittent fidèlement. Pour tout ce qui est de la conduite intérieure des âmes, ils s'adressent, il est vrai, encore à moi. B. n'est peut-être pas encore assez avancé en expériences spirituelles pour s'en charger. On m'écrit cependant qu'il avance et devient plus sérieux depuis quelque temps. Plusieurs autres frères paraissent aussi faire des progrès sensibles; et l'amour fraternel règne là, grâce à Dieu. Il ne s'est encore point élevé parmi eux de ces disputes théologiques qui troublent tant d'églises, et répandent l'amertume dans les cœurs. Ils marchent dans la simplicité, et sont bien plus heureux; le Seigneur

veuille leur conserver cette paix et cette heureuse simplicité !

Voici quelques fragments des lettres de ces frères. Aimé du Loix m'écrit en date du 5 septembre :

« Nos sœurs de la Baume ont missionné en même temps que moi pendant quelques jours, durant lesquels, par la grâce du Seigneur, nous nous sommes entretenus sans cesse de la seule chose nécessaire....... Le temps nous a été bien court ; nous aurions désiré ne jamais plus nous séparer : jour et nuit nous étions avec le Seigneur, qui fortifiait notre foi ; et notre joie était parfaite. Oh! qu'il est doux d'être avec les enfants de Dieu ! »

Deux jeunes filles, Marie Morel (p. 238) et Marie Senebié, m'écrivent :

« Le Seigneur nous accorde chaque jour de nouvelles grâces ; il nous fait éprouver tous les jours un nouvel amour pour nos frères et sœurs en Jésus-Christ ; nous les aimions déjà ; mais ce n'était pas la même affection : il y a maintenant dans nos cœurs une affection qui nous porte à nous entretenir de notre salut éternel. Nous ne pouvons retenir nos larmes en lisant les souffrances de notre Sauveur, qui n'a pas dédaigné de se mettre au rang des pécheurs à notre place.... Si nous vivons encore sur la terre, que ce ne soit plus que pour faire la volonté de notre Père céleste ; car c'est là tout notre désir, de vivre non plus pour nous-mêmes, mais pour Christ ; car nous avons promis de n'être plus à nous-mêmes, mais à Dieu seul. »

Toute la lettre est pleine des sentiments les plus touchants de confiance et d'amour pour le Sauveur ; après avoir parlé des efforts du Malin pour détruire l'œuvre de Dieu en nous, elles ajoutent :

« Mais Christ est plus fort encore dans nos âmes. Il a dit : « Ayez bon courage ; j'ai vaincu le monde. » Il se fait sentir dans nos cœurs et est venu loger chez nous ; il se donne lui-même à nous, indignes que nous sommes. Il nous fait de plus en plus comprendre sa bonne Parole de vie. C'est surtout à notre réunion que nous trouvons la vie. Mlle Sophie Pélissier nous fait plus qu'une tendre mère ; elle nous encourage à marcher dans la bonne voie, et elle nous explique la Parole, qui fait tant de bien à nos âmes. »

Une autre, qui est admise cette année à la communion, m'écrit :

« J'ai été admise cette année à la table du Seigneur. Oh ! de combien de grâces il me comble ! C'est pour moi que son corps a été rompu et son sang répandu ! J'ai promis, ce jour solennel, à la face des anges et des hommes, de lui être fidèle jusqu'à la mort. Priez-le qu'il accomplisse lui-même ces promesses ; je puis vous dire que je les ai faites du fond de mon cœur. Oh ! cher frère ! qu'il a été heureux ce jour ! »

Dans la même lettre, Julie Girod me dit :

« J'ai connu que la meilleure chose de toutes, c'est la connaissance de Jésus. Je l'ai éprouvé moi-même ; et quand vous me diriez que tout ce que vous m'avez enseigné n'est pas vrai, je vous répondrais comme les Samaritains qui avaient vu Jésus vers le puits : « Ce n'est plus sur ta parole que nous croyons ; nous l'avons entendu nous-mêmes. »

Pierre Baume, camarade de Clavel (p. 389), dit dans sa dernière lettre :

« Quant à moi, je suis bien heureux de savoir et de croire (quoique je sois encore bien méchant et bien affectionné aux choses du monde) que Jésus-Christ est venu mourir pour moi, indigne que je suis, etc. »

Il y a quelque temps que son oncle, qui était travaillé et chargé, m'écrivit une lettre fort dolente sur l'état de son âme. Je lui donnai le plus d'instruction que je pus; et voici ce que son neveu me mande à son sujet.

« Je crois que mon oncle a trouvé grâce en lisant le VI[e] de saint Jean, verset 16-21. Je disais à ce sujet que la mer en tourmente est comparable à une âme agitée par le sentiment de ses péchés et balottée comme par la tempête; et que, comme les disciples, mon âme a souvent peur en voyant venir le Sauveur; alors il m'interrompit en s'écriant : « J'en ai eu peur bien longtemps; mais, grâce à Dieu, il n'en est plus ainsi! »

La jeune Jeanne Des Bonnets, tante de Girard du Lois, ouvrière active dans le champ du Seigneur, m'écrit aussi. Elle rassemble souvent les habitants des hameaux voisins; elle a acheté les sermons de Nardin, pour les lire dans les réunions, et n'est point embarrassée pour y ajouter ses réflexions, non moins édifiantes. Elle me donne des nouvelles de beaucoup de personnes, et me dit que quelques familles paraissent s'être réveillées autour d'elle depuis mon départ. On commence, dit-elle, à sentir que le cœur de l'homme n'est que mal en tout temps. Elle m'apprend que plusieurs autres personnes vivent contentes dans la communion du Seigneur; et elle emploie, pour désigner ceux qui sont fidèles, une locution simple et touchante, que je ne leur ai pas enseignée, non plus que d'autres: « Il, ou elle, aime bien le Seigneur. »

J'ai cru devoir vous transmettre ces fragments

de lettres fort récentes, pour vous faire voir quelle doctrine mes amis professent et quelle espèce de foi ils ont....

Il y a une demoiselle Emilie R., du département de la Drôme, qui vint à Mens l'année dernière, et s'en retourna très-travaillée (p. 232) ; elle a passé un an à lutter par elle-même contre la corruption de son cœur. Je trouvai cet été une occasion de lui écrire ; elle me répondit ; et je jugeai par sa réponse qu'elle n'y était pas du tout. Je lui ai écrit de nouveau, par Mlle Sophie ; et justement Mlle Emilie se trouvait à Mens, d'où elle m'a écrit. J'espère qu'elle a compris ma lettre, et qu'elle est plus au clair : elle me dit de Sophie :

« La bonne Sophie m'aide beaucoup ; aussi je trouve un grand plaisir à converser avec elle. Cette chère amie m'instruit avec tant de douceur, tant de bonté! Que je me trouve heureuse d'être avec des chrétiens ! Combien ces réunions sont édifiantes ! Combien ces chères âmes sont heureuses de pouvoir s'encourager mutuellement ! Cette brave Sophie a été longtemps très-faible et souffrante, de la poitrine ; elle ne sera probablement jamais bien. Cependant elle n'a pas cessé de présider ses réunions, et d'édifier tous ceux qui viennent la voir. »

On m'a plusieurs fois parlé, cet été, d'une femme du Villars qui n'était pas réveillée quand je quittai le pays, mais qui a été tellement frappée ensuite de la vue de ses péchés, qu'elle a été très-malade et que le monde a cru qu'elle était tout de bon folle. Les frères en ont eu très-grand soin. Il paraît que c'est Babau Germain qui lui a fait le plus de bien.

Jeannette Bonnet me dit que cette malade commence à trouver du soulagement dans la foi.—Une jeune sœur du même village est morte dernièrement sans avoir été longtemps malade. M[lle] Sophie, qui me l'apprend, s'en réjouit, et dit, comme moi, quand j'y étais : Encore une gerbe dans la grange! Le Diable ne lui peut plus rien. Une autre, moins certaine des dernières dispositions de cette personne, m'écrit : « Si elle est morte au Seigneur, c'est un épi dans le grenier céleste ; sinon c'est une fleur flétrie dès le matin. »

Les quelques messieurs qui, à Mens, s'étaient déclarés pour Christ, et dont deux ou trois semblaient réveillés, sont toujours là ; mais ne font pas grand ouvrage pour le Seigneur. J'ai tâché en vain de les exciter ; les villageois s'élèveront contre eux en jugement.

A UNE SOEUR MALADE

(peut-être la même que celle qui reçut aussi la lettre suivante).

Freyssinières, 30 septembre 1824.

Bien-aimée sœur en Jésus-Christ,

Quoique je n'aie pas reçu depuis longtemps de nouvelles de votre part, j'en ai cependant plusieurs fois par nos amis, qui m'ont appris que le Seigneur vous avait éprouvée par la souffrance.

Chère sœur, je puis vous dire que j'en ai été bien affecté, mais bien moins que si c'eût été pour quelqu'un qui n'eût pas connu le Consolateur. Pour

le mondain, l'affliction, la maladie en particulier, est un grand mal ; car quand il perd la santé il ne lui reste rien dont il puisse jouir ; et la crainte de la mort est pour lui la plus dure des servitudes ; mais pour le fidèle l'épreuve est utile ; et au milieu de ses souffrances il éprouve la gratuité et la tendresse de Dieu. Le mondain, surtout dans sa vieillesse, ne voit devant lui que la mort qui l'effraie, et qui lui couvre l'avenir comme un voile noir ; et même s'il pense à la vie éternelle, il la craint plus qu'il ne la désire ; car il sent qu'il est pécheur, qu'il n'a pas racheté le temps, qu'il a négligé le salut ; et il n'a aucune assurance que Dieu lui soit favorable. Il chasse donc plutôt la pensée de l'avenir, et il retombe dans tout son malheur actuel sans aucun soulagement.

Comparez, chère sœur, cette triste position avec la vôtre ; et vous bénirez le Seigneur. Vous souffrez, il est vrai ; mais vous savez que cette souffrance ne durera pas longtemps ; vous voyez devant vous la délivrance et le repos ; vous comptez les jours de douleur, et vous dites comme le prisonnier qui voit venir son terme : « encore un de passé ; il ne re-
» viendra plus ; je suis aujourd'hui plus près que hier
» de mon domicile éternel ! » La mort ne vous épouvante point ; elle est pour vous la porte de la vie. Dans ce dépouillement du corps de péché, la pensée du jugement ne vous trouble point ; car il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ ; ils sont passés de la mort à la vie et ne viendront point en jugement. Le souvenir de vos péchés passés et la vue de votre misère actuelle ne

détruisent point cette espérance, car vos péchés sont effacés ; Christ les a portés en son corps sur le bois, il a lavé et blanchi votre robe dans son sang précieux ; il a été fait péché pour vous, afin que vous fussiez justifiée. Quand vous étiez morte dans vos fautes, quand vous étiez son ennemie, il est mort pour vous; il vous a réconciliée à Dieu par le sang de sa croix. Maintenant donc il ne vous abandonnera plus ; et nul ne vous ravira de sa main.

Méditez ces vérités consolantes, et vous trouverez votre croix légère ; l'espérance vous soutiendra, quand même la grâce du Seigneur vous semblerait retenue et cachée, comme cela arrive souvent. Il ne cache pas sa face à toujours, le bon Berger. Si vous le priez, si vous allez à lui, il viendra à vous ; si vous criez à lui, il vous répondra ; car il n'est pas loin de chacun de nous ; et surtout il est près de ceux qui l'invoquent. Songez à la tendre charité de ce bon Sauveur, qui nous appelle ses frères, qui se nomme l'époux de nos âmes, qui se plaît à les orner, à les purifier, qui veut nous faire asseoir et régner avec lui. Il semble, à entendre le langage de ce doux Sauveur, qu'il ne saurait être heureux sans nous, tant il nous aime, quoique indignes de toute son affection. « Là où je suis, dit-il, je veux que vous y soyez aussi. » Il a gravé notre nom sur la paume de ses mains ; et en effet les saintes cicatrices de ses mains, percées pour nos péchés, lui rappellent sans cesse en quelque sorte son grand sacrifice ; et il ne saurait oublier un instant qu'il est l'ami des pécheurs, le Sauveur du monde. Et non-seulement il se souvient de son Eglise en général,

mais il en connaît tous les membres; il appelle ses brebis par leurs noms; il aime et soigne chacune d'elles, comme s'il n'avait que celle-là; en sorte que chacun de nous peut, avec une douce et tendre confiance, chanter ce verset de cantique :

Si le souverain monarque
Dans la foule des humains
Me distingue, s'il me marque
Sur la paume de ses mains,
Peu m'importe que le monde
Me méconnaisse à jamais,
Qu'il m'oublie et me confonde.
Jésus, Jésus me connaît.

Bannissez donc de votre cœur tout doute et toute crainte; le Sauveur vous connaît et vous aime; jouissez de son amour; vivez dans sa communion; tellement que ce ne soit plus vous qui viviez, mais Christ qui vive en vous; ayez ainsi la paix et la joie, elles sont à vous, et le Sauveur veut que vous en jouissiez par lui.

Adieu, bien chère sœur; prenez courage; et, en priant pour tous les frères, n'oubliez pas celui qui se dit avec sincérité votre affectionné frère en Jésus-Christ.

A UNE SŒUR MALADE A LA MURE.

(Voyez *Visite*, p. 35.)

Arvieux, le 15 octobre 1824.

Bien-aimée sœur en Jésus-Christ,

Privé ici de la société si douce des enfants de Dieu, mon esprit se transporte sans cesse dans les lieux où j'ai eu le bonheur de me trouver avec eux.

La Mure n'en compte pas beaucoup ; mais fussiez-vous toute seule, cela me suffit pour qu'il soit cher à mon cœur, et je ne vous oublierai jamais ; car combien de milliers de villes et de villages dans le monde, où l'on ne trouverait pas une seule âme qui connût le Sauveur ! Oh ! chantons d'éternelles actions de grâces à l'Agneau immolé, qui nous a rachetés par son sang, et nous a donné le droit d'être faits enfants de Dieu, d'enfants de colère que nous étions ! Bénissons le Père qui, par la vertu de son Esprit, nous a attirés à son Fils bien-aimé ! Oui, bénissons-le, et chantons sa grande miséricorde, qui nous a fait passer des ténèbres à sa merveilleuse lumière ! C'est être ingrat, c'est être pire que les rochers, que de ne pas sentir le prix immense de cette grande faveur !

Mais qui sommes-nous cependant pour l'apprécier ? Les anges mêmes ne peuvent en comprendre la grandeur, et désirent regarder jusqu'au fond de cet abîme de charité ! O que saint Paul avait bien raison de prier pour les Ephésiens, qui pourtant étaient déjà bien avancés, afin que Dieu leur donnât l'esprit d'intelligence, et qu'il illuminât leur entendement, pour qu'ils pussent comprendre les richesses de son héritage, et quelle immense grandeur de puissance et de vertu Dieu a déployée envers nous en Jésus-Christ ! Cet objet seul suffirait pour absorber toutes les pensées, tous les sentiments, je ne dis pas d'un homme, ni de tous les hommes, mais de toutes les intelligences de l'univers, passées, présentes et à venir. L'œuvre de notre salut efface par son éclat tout le reste des œuvres

de Dieu, comme le soleil fait disparaître la faible lueur des étoiles qui brillaient dans l'obscurité de la nuit. Aussi saint Paul ne veut-il connaître et prêcher que Jésus-Christ crucifié. C'est du haut de la croix que Jésus attire tous les hommes à lui ; car c'est en sa croix que gît toute sa puissance et toute sa gloire comme Sauveur. C'est Jésus-Christ crucifié qui est la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient ; c'est là aussi que nos regards doivent être fixés, sans jamais s'en détourner. Non-seulement le regard dirigé vers Jésus crucifié guérit de la terrible morsure du serpent brûlant du péché ; non-seulement ce regard fortifie le cœur du chrétien contre tous les obstacles qui peuvent le retarder ou l'arrêter dans la course qui lui est proposée ; mais cette vue, cette contemplation du Sauveur mourant pour nos offenses, le transforme à l'image même de son Sauveur ; son cœur en est captivé, et y trouve son repos, son rassasiement de joie pour jamais. Il n'en est pas de cet objet comme des beautés périssables auxquelles on s'accoutume et dont on se lasse bientôt ; celle-ci, plus on la contemple, plus on y découvre de charmes, plus on l'admire, plus on désire la posséder et la contempler toujours davantage ; c'est la beauté ancienne et toujours nouvelle ; on ne la trouve fade et insipide que quand on néglige de la contempler ; elle est tout au rebours des choses du monde, qui paraissent plus de loin que de près, et qui promettent toujours plus qu'elles ne donnent. On gagne à connaître Jésus ; et personne ne peut s'en faire la moindre idée loin de lui. Celui qui

vient à lui n'a plus soif; non, il n'a plus soif des amères délices du misérable monde, elles deviennent méprisables à ses yeux; mais il a encore soif et toujours plus soif du Dieu vivant. Plus il a soif de cette eau-là, plus il en désire. Sans doute Jésus ne paraît pas de loin. Il n'y a, en lui, ni forme ni éclat, rien qui le fasse désirer (Es. LIII, 2); et quand les mondains voient une âme qui le cherche avec ardeur, ils lui diraient volontiers: « Quel est ton » bien-aimé, plus qu'un autre (Cant., V, 9), que tu » nous aies adjurés? » Mais l'âme qui le connaît, le trouve plein de douceur, et peut affirmer que « tout » ce qui est en lui sont des choses désirables. » David n'exagérait pas en disant: « Il vaut mieux un jour » en tes parvis que mille ailleurs ». Il aurait pu dire dix mille et dix millions, et il serait également toujours demeuré au-dessous de la réalité.

Oh! combien sont malheureux ceux qui ne connaissent pas cette source inépuisable de joie et de consolation! Mais plus malheureux encore ceux qui la connaissent et qui la négligent!

Hélas! et pourtant nous sommes tous de ce nombre, et moi plus que personne! Oh! quand entrerons-nous et nous prosternerons-nous devant l'Eternel! Quand serons-nous délivrés de ce corps de mort, de ces liens charnels qui nous attachent à la terre! Quand le vieil homme de péché, ennemi de Dieu et de son Christ, sera-t-il crucifié et détruit? Quand notre fol orgueil, qui nous éloigne sans cesse de l'humble et doux Jésus, sera-t-il confondu et abaissé? Prions pour que ce temps heureux vienne bientôt; et hâtons-le nous mêmes par nos désirs!

Et quand le Seigneur nous gratifie d'une de ses visites d'amour, ne faisons pas comme l'épouse du cantique ; ne le laissons pas frapper en vain à la porte de nos cœurs ; car il s'en retournerait et nous le chercherions inutilement (Cant. v, 2-6). Hâtons-nous plutôt de lui ouvrir ; et quand nous l'avons trouvé ne le laissons point aller (III, 4) ! Celui qui a découvert, dans un pays très-éloigné, fût-ce à l'autre bout du monde et parmi des rochers et des précipices, une mine abondante de quelque métal précieux, la néglige-t-il ? se donne-t-il quelque repos ? renvoie-t-il à un autre temps ? Non, il se hâte d'y creuser ; et malgré ses fatigues ou les périls, et malgré le peu de fruit de ses premiers travaux, tant qu'il lui reste quelque espérance et qu'il rencontre quelques parcelles de métal, il persévère ; et dût-il consumer tous ses biens et toutes ses forces, il ne se relâche point.

Et nous, qui avons trouvé la source des eaux vives, le trésor des biens immortels, demeurerons-nous oisifs dans notre langueur ? Nous n'avons pas besoin de « passer les mers et de descendre aux abîmes ; » ce trésor est près de nous, dans notre bouche, dans notre cœur ! Il n'est pas enfermé dans le flanc d'une montagne escarpée ; nous le trouvons sur le Calvaire, au pied de la croix de Jésus. Et puisque nous avons la liberté d'entrer dans les lieux saints par ce sang précieux, puisqu'il nous a ouvert un chemin nouveau et vivant en déchirant le voile, c'est-à-dire sa propre chair, hâtons-nous de pénétrer dans ce sanctuaire céleste où nous contemplerons la beauté de l'Eternel. David deman-

dait comme une grâce excellente de pouvoir habiter dans les tabernacles de l'Eternel et visiter soigneusement son palais : ce n'était pourtant que l'ombre des choses à venir, qu'un sanctuaire terrestre ; même il y avait un lieu dans ce tabernacle où il n'avait pas la liberté d'entrer. Combien plus devons-nous désirer ardemment de demeurer tous les jours de notre vie dans ce palais de gloire, où aucun voile ne nous cache plus l'Arche de la Nouvelle Alliance! Ne craignons point que la porte nous en soit interdite. Nous avons le droit d'y entrer; car nous avons le sang de l'Agneau sans tache à offrir pour nos péchés. Ne nous laissons pas intimider par le sentiment de notre indignité : c'est là qu'est notre titre. Les justes de ce monde n'ont pas cette prérogative; esclaves de la loi, enfants d'Agar qui est esclave (Gal. IV, 22, 31), éblouis par un éclat trompeur, ils n'ont à offrir que l'or faux et les vêtements souillés de leur propre justice; ils tournent le dos à Golgotha, et s'efforcent de gravir les rochers inaccessibles de Sinaï; mais c'est une montagne brûlante, d'où il ne sort que malédiction (Gal. III, 10). Il n'y a que les pauvres pécheurs, convaincus de leur profonde indignité, qui puissent entendre la douce voix du bon Berger et le suivre, pour paître sous sa houlette le long des eaux tranquilles. Prenons donc courage ; allons au devant de notre céleste Epoux ; ou plutôt efforçons-nous de le suivre. Crions à lui : « Tire-nous, et nous courrons après toi ; » « donne-nous un cœur de chair à la place de notre cœur de pierre »; viens habiter dans nos cœurs par la foi ; que nous

soyons enracinés dans ton amour; et, bien qu'il surpasse toute connaissance, fais-nous-en sonder la hauteur et la profondeur, la longueur et la largeur!

Maintenant nous rentrons dans les lettres historiques.

Guillestre, 20 octobre 1824.

En partant de Guillestre, vers le commencement du mois, je montai à Freyssinières où m'attendait une aventure assez singulière. Je fus invité à souper chez le prêtre, le plus fanatique et le plus brutal de ceux de la contrée. Il y a quelque temps qu'un autre prêtre, curé de ***, me fit prier de lui faire une visite en passant par sa paroisse, qui est sur ma route (p. 398). Je m'y rendis; et nous passâmes quelques heures en conversations sérieuses. Il vint même m'accompagner jusqu'à l'autre rive de la Durance. Ce jeune homme, plein d'esprit et d'instruction, paraît connaître assez bien les principes fondamentaux du christianisme; il ne tient même pas aux œuvres extérieures de dévotion, aux intercessions des saints, etc.; mais il est fortement attaché au sacrifice de la messe et à la hiérarchie romaine, quoique absolument gallican. Il me pressa beaucoup de revenir chez lui. Mais comme il avait fait une absence, je ne l'avais pas revu jusqu'à l'époque dont je veux parler. Ce jour-là il arriva chez M. Baridon, percepteur, avec le prêtre de Freyssinières, qui venait tirer son mandat; ce dernier est si exclusif, que tout le monde dans sa commune croyait que si jamais il me

rencontrait, il me dirait des injures; car il damnait à tort et à travers, et les protestants et tous ceux qui ont la moindre relation avec eux; et cent fois pour une, il a apostrophé nos gens de la manière la plus grossière jusque dans leurs maisons. Je ne sais ce qu'il pensa en me voyant là; mais comme son confrère me fit beaucoup d'amitiés, il ne put qu'être au moins honnête; et celui-ci me priant de revenir au plus tôt manger la soupe, il crut devoir me faire la même politesse. Il nous invita pour le même soir, M. Baridon et moi; et il engagea son collègue à rester jusqu'au lendemain. Nous acceptâmes; et, à notre grand étonnement, quoique nous n'eussions pas banni tout sujet religieux, sa conversion fut tout-à-fait paisible. Le bon effet de cette entrevue fut de rapprocher, au moins momentanément, les membres des deux communions, qui furent bien étonnés de voir le ministre et le prêtre soupant et conversant à l'amiable.

De là j'allai au Mensals. François Berthalon de la Ribe m'y accompagna. Ce cher frère marche à grands pas dans la connaissance du vrai christianisme (p. 404); je n'ai jamais vu en France d'homme si sérieux, si vivement touché de l'état déplorable du monde incrédule, et surtout de son propre cœur. Nous tînmes l'assemblée au Mensals: comme il pleuvait fort, nous n'eûmes que les gens du hameau. Nous étions chez Besson, où François Berthalon coucha avec ses deux fils. Le lendemain une des filles leur reprocha qu'ils n'avaient fait que « babiller » toute la nuit.

De là je montai à Dourmillouse; et le lendemain,

dimanche, je prêchai deux fois. Les habitants du bas de la vallée y étaient presque tous. Après le second service, je pris à part les deux frères Besson et Berthalon, et je leur lus le journal de B... que j'avais copié. Cette lecture paraissait les électriser; j'y ajoutai les exhortations convenables, pour les fortifier contre la crainte du monde. Je les quittai un peu après; et ils partirent eux trois, s'entretenant du règne de Dieu. Le soir, comme j'avais soupé tout-à-fait au bas du village, on vint me dire que les gens s'étaient de nouveau rendus au temple, qui se trouvè plus à la portée de tous que l'endroit où j'étais. J'y remontai donc, et j'y trouvai une assemblée assez nombreuse, éclairée par quelques petites lampes. Nous chantâmes des psaumes; et je leur lus l'esclave nègre, la conversion de Kœllner, etc.

Comme nous remontions du temple à Romay, quartier supérieur du village, nous entendîmes pousser des cris derrière nous. Nous accourûmes: et nous trouvâmes une fille de notre compagnie, étendue sans connaissance au milieu du sentier; et près d'elle sa jeune sœur dont les cris nous avaient frappés. On releva le corps et je lui donnai tous les secours que je pus, mais inutilement; elle ne donna plus aucun signe de vie et on l'emporta morte chez ses parents. Cette mort si prompte et sans aucune cause connue frappa vivement tous les assistants. C'était une fille de vingt-six ans, très-robuste, qui, le même jour, avait assisté trois fois au service et chanté à très-haute voix cinq minutes avant sa mort; c'était l'aînée, et en quelque sorte la seule

personne valide de la maison où je loge. Leur désespoir fut très-grand, mais sans la moindre expression de murmure. Ce qui paraissait les affliger le plus, c'est qu'elle fût morte sans avoir pu « recommander son âme à Dieu. » La pauvre mère a surtout montré beaucoup de soumission ; quoique, des enfants qui lui restent, trois soient presque aveugles, et que le père soit faible et malade. Pendant les deux nuits que le corps est resté dans la maison, il s'y est réuni beaucoup de gens et surtout de jeunes filles. Je leur lisais toutes les portions de la Bible que je trouvais convenables à la circonstance, et les exhortais vivement à songer et à veiller à leurs âmes, évitant toutefois ce qui aurait pu faire trop d'allusion à la pauvre défunte. Comme on allait la mettre dans le cercueil, la mère se mit à réciter en français une portion d'une prière pour les mourants qui implorent la grâce du Sauveur. Puis elle ajouta tout à coup, dans son patois : « Hélas ! ma » pauvre enfant n'a pas eu le temps de dire ces paroles ; la mort a fondu sur elle comme un aigle » sur un agneau ; comme un rocher qui écrase le » timide faon du chamois ! Oh ! ma chère Marie, le » Seigneur t'a prise à la porte de son temple ! Tes » dernières pensées étaient peut-être encore tournées vers lui ! Puisse-t-il t'avoir fait paix et miséricorde, et t'avoir reçue dans son saint paradis ! »

Tous les habitants de ces lieux assistèrent aux funérailles ; je lus le premier psaume, et leur adressai de vives exhortations, qui parurent les toucher profondément. Puisse le Seigneur faire servir cet exemple aux esprits légers qui se rient du présent parce qu'ils comptent sur l'avenir !

Je quittai Dourmillouse, et tins de nouveau l'assemblée au Minsals; il y avait plusieurs personnes des Violins. Je leur parlai sur Eph. 1, avec beaucoup de force; la plupart paraissaient attristés. Nos réunions ne sont pas si raides que chacun ne puisse faire ses observations; aussi en font-ils quelques-unes d'assez bonnes, surtout les deux frères Besson. Le témoignage des nouveaux convertis frappe plus que le mien, et je m'en réjouis. François Besson, quoique un peu bègue, parle avec beaucoup de clarté, et même de ce qu'on appelle originalité. L'aîné, quoique beaucoup plus bègue, ne craint pas de rendre témoignage à Christ avec peut-être encore beaucoup plus de sentiment. Ce dernier passait auparavant pour un méchant; aussi paraît-il très-pénétré du sentiment de ses péchés..... J'ai découvert dans le village un exemplaire de l'excellent livre de Doddrige : « Les Commencements et les progrès de la vraie piété; » je leur en ai fait connaître le prix; et maintenant j'espère qu'entre les mains des frères, il ne demeurera plus sans fruit.

Je revins en Queyras pour le dimanche, 10 octobre; je prêchai à Mollines; puis je vins le lendemain à Saint-Véran. Le jour suivant, je passai au Roz, près Saint-Véran, chez une veuve dont je vous aurai déjà parlé comme d'une femme sérieuse; elle me parut telle dès ma première visite, il y a un an. Quoiqu'elle l'ait toujours été depuis, elle n'est encore guère avancée; mais tout est lent chez ces rudes montagnards (*Visite*, p. 112). Elle me demanda comment il fallait prier; car elle n'avait,

malgré mes claires et nombreuses explications, encore pu comprendre ce que c'est que prier du cœur sans user de vaines redites. Je le lui expliquai encore en patois. Elle fut très-étonnée d'apprendre qu'un simple soupir, une ou deux paroles répétées par un cœur sincère et humble, fussent une prière; mais cela lui devint si clair qu'elle me cita ellemême nombre d'exemples dans l'Ecriture, en particulier celui de Jésus en Gethsémané, qui pria en disant les mêmes paroles. Elle parut toute réjouie de cette heureuse découverte ; et, ne sachant comment me témoigner sa reconnaissance, elle me pria d'accepter un peu de lait et du pain d'orge frais ; c'était tout ce qu'elle avait. Cette femme a eu beaucoup d'épreuves, qui l'ont rendue sérieuse. Depuis lors elle a toujours été pieuse ; et quoiqu'elle ne soit encore guère avancée, je m'aperçois qu'elle parle beaucoup du salut, tant aux catholiques qu'aux protestants. C'est la femme du pays la plus intelligente et qui connaît le mieux la Bible ; j'espère qu'elle ne tardera pas à trouver la paix, et à pouvoir répandre autour d'elle une vraie lumière. Il y a quelque temps qu'elle fut obligée de comparaître devant le curé et le maire, parce qu'elle n'avait pas voulu se mettre à genoux quand l'idole (le saint-sacrement) passait. Elle répondit avec douceur et avec fermeté; et comme il n'y a point de lois pour punir de telles choses, on la laissa aller chez elle sans autre désagrément.

Je revins de Saint-Véran à Arvieux ; et m'arrêtai au hameau des Moulins, le plus bas de la commune, chez les Philippe. C'est une famille mixte ;

le frère aîné était protestant, et mourut ne laissant qu'un fils, nommé Jean, protestant. Le second frère est catholique, ainsi que sa femme; et le cadet, nommé Jaques, est un vieux célibataire, et protestant. Toute cette famille vit ensemble. Le fils de l'aîné a épousé la fille du second; et tous sont en très-bonne harmonie. L'oncle Jaques (p. 327) est sans contredit le plus éclairé du département. Dans ses tournées (il est marchand de bas), il ramasse tous les bouquins religieux qu'il rencontre, et personne mieux que lui ne connaît les histoires de la réformation ou celles des papes; et il vous cite avec une mémoire étonnante les dates de tous les conciles, les écrits des pères, des docteurs, etc. Avec toute sa science, je ne le crois pas réveillé; mais il est au moins très-orthodoxe, et n'aime rien tant que d'entendre des paroles de religion. Je l'avais déjà vu à Mens et à Grenoble; et c'était à Arvieux la personne que j'aimais le plus à fréquenter; aussi passé-je chez lui toutes les fois que je monte à La Chalp ou que j'en descends. Sa belle-sœur et sa mère m'ont toujours très-bien reçu; et comme la maison est toujours pleine de livres, j'ai mille occasions de parler de bonnes choses. Je ne tardai pas à m'apercevoir que Marie, la femme de Jean, écoutait attentivement [1]; et quelque temps après je la vis venir au temple; car, quoiqu'elle eût épousé un protestant, elle était allée à la messe jusqu'à cette année. La mère paraissait aussi aimer la Parole de Dieu, et tous me témoignaient beaucoup d'affection.

(1) Voyez *Visite*, p. 100-104.

Dans le courant de l'été je leur demandai s'ils avaient « le Miel du Rocher » : ils me dirent que oui ; mais que la mère l'avait pris avec elle en allant à la montagne, où elle passe la fin de l'été avec le bétail pour faire le fromage. J'augurai bien de ce choix. Depuis qu'elle est revenue de son chalet, je leur ai fait deux ou trois visites : elle paraît très-sérieuse, ainsi que sa fille. Elles lisent beaucoup la Bible, Doddrige et quelques autres bons livres ; et j'ai lieu de croire que l'Esprit du Seigneur travaille en elles. Quand j'y passe la soirée, plusieurs des voisins, surtout des femmes, s'y réunissent ; ils écoutent sans défiance mes lectures et mes explications.

Je vous ai donné quelques détails sur cette famille, parce que c'est la première en Arvieux où je trouve un peu de vie, et que, s'il plaît à Dieu, elle sera le commencement de son œuvre dans cette pauvre commune.

J'ai prêché dimanche à Arvieux ; et aussitôt après je suis descendu ici, où j'ai tenu une assemblée le soir ; et comme le lendemain était jour de foire, il s'y est trouvé des gens de toutes les communes des deux arrondissements.

J'ai reçu dernièrement des nouvelles de Ferdinand Martin. Il paraît qu'il travaille toujours avec fidélité, et que ceux qui ont cru par là-bas persévèrent et cheminent dans la vérité.

Je vais aller à Mont-Dauphin, affranchir ma lettre.

C'est ici le lieu d'introduire un récit que Neff donna plus tard des travaux auxquels il se livrait à l'époque où nous

sommes parvenus. On a vu, dans le courant de février de cette année-ci (p. 363), le tableau que Neff faisait du pays et de ses habitants. Nous l'avons vu aussi travailler dès les premiers temps à former de jeunes maîtres d'école (p. 365) : c'est là-dessus que nous allons maintenant le laisser ajouter quelques mots de plus.

Automne, 1824.

L'automne étant venu, je songeai à procurer aux pauvres habitants de Freyssinières de meilleurs instituteurs ; je leur proposai d'en faire venir du Queyras, où il y a un peu plus de connaissances ; ils consentirent à augmenter le salaire de leurs régents ; et dès le mois de novembre, j'amenai à Dourmillouse un nommé André Vasserote de Mollines, et pour La Combe Etienne Matthieu de Saint-Véran (1). L'un et l'autre m'avaient paru assez bien disposés, et je leur avais déjà donné quelques leçons de français, de lecture et de chant ; j'espérais qu'en échange de leurs connaissances humaines, ils rapporteraient de Freyssinières en Queyras la précieuse science du salut, qui était plus avancée ici que chez eux. C'est dans le même but que j'en envoyai un troisième, Chaffrey Matthieu de Saint-Véran, chez nos frères du Triève, en le recommandant à MM. Bonifas et Blanc pour lui faire obtenir un diplôme, et lui procurer une place près de Mens (2).

(1) Pour le premier, voyez *Visite*, p. 118. L'autre a très-mal tourné et s'est fait catholique pour un mariage.

(2) « Le Seigneur a daigné remplir mes vœux », ajoutait Neff plus tard, « et ces trois jeunes hommes sont revenus ce printemps (1825), » pleins du désir d'annoncer à leurs compatriotes la Bonne Nouvelle du » salut. »

C'était quelque chose que [illegible]
mais on n'avait point de local [illegible]
louse, où les élèves sont nom[illegible]
aux habitants de construire [illegible]
une espèce de grange, qui [illegible]
comme bâtiment commun, [illegible]
je crus devoir profiter aussitôt [illegible]
position; et dès le lendemain [illegible]
à l'œuvre. Chaque famille fournit [illegible]
âne pour porter les pierres et [illegible]
contrées on n'a jamais vu [illegible]
impossible de s'en [illegible]); les [illegible]
employés à la maçonnerie, les autres [illegible]
et à préparer les matériaux. J'allai [illegible]
rent voisin choisir les meilleures [illegible]
plomb et la règle à la main, je [illegible]
ouvriers; et dans une semaine notre [illegible]
murée et plafonnée. Pendant ce temps [illegible]
téchisme tous les soirs, et un service [illegible]
jeudi à midi.

A mon retour, au mois de janvier [illegible]
[illegible], plus tard), je fis poser des cadres [illegible]
construire les tables, les bancs, [illegible]
plaçâmes le poêle; et nous installâmes [illegible]
qui ne s'était jamais vu si bien logé. Les [illegible]
ont fourni la plus grande partie de la [illegible]
et des matériaux, c'est tout ce que [illegible]
Quant aux dépenses, qui ne sont [illegible]
j'en ai fourni une partie, et [illegible]
reste à nos amis de Paris, [illegible]
tenir quelque secours, je [illegible]
pense.



DORMILLOUSE

Pour donner quelque idée des travaux de cet hiver, nous allons encore introduire ici quelques nouvelles que Neff donnait au printemps suivant.

En janvier et février (1825), l'œuvre spirituelle n'avançait guère encore à Freyssinières ; les catéchumènes, il est vrai, étaient fort assidus et se montraient assez intelligents ; mais on ne voyait en eux aucune vie, surtout à Dourmillouse. Cependant, quelques-uns qui étaient déjà réveillés avançaient sensiblement, et travaillaient de leur mieux à l'instruction des autres.

Je n'entrerai point dans le détail de mes courses pendant le reste de l'hiver. Ne pouvant voir que rarement chaque église, je désirais qu'elles fussent toutes pourvues de bons sermons pour leur assemblée du dimanche : je crus devoir donner la préférence à ceux de Nardin, les seuls vraiment évangéliques qui existent en langue française ; et j'en fis venir d'abord de Paris sept exemplaires de la dernière édition.

Nous dirons plus loin comment ces Alpins firent pour trouver la somme de 15 francs que coûtait un exemplaire, et les autres arrangements que Neff prit à cette époque ; pour le moment, nous rentrons dans l'ordre chronologique de ses lettres.

Saint-Laurent-du-Cros,
29 décembre 1824.

N'ayant pas le temps d'écrire longuement, je veux cependant donner signe de vie à mes amis. Il est probable qu'il y a pour moi quelques lettres

à Guillestre; mais il y a plus d'un mois que j'en suis parti. J'ai été depuis, à Briançon, à Embrun, à Gap, à Mens, à Grenoble, puis de nouveau à Mens; et me voici de retour ici, d'où je repars actuellement pour Orpierre. Une partie de ces courses ont pour objet mon affaire de naturalisation dont je n'ai encore rien de positif à dire (1). Chemin faisant, je visite les églises; et ainsi je ne perds pas mon temps.

A Mens, j'ai trouvé les frères de la campagne, surtout Aimé Girard, bien vivants et actifs; mais dans le bourg il y avait du relâchement, surtout dans la classe bourgeoise. Il y a encore trop de ce qu'on pourrait appeler société *mondaine-chrétienne*, ou *chrétienne-mondaine*. J'en ai dit ma façon de penser à ces frères; et j'ai lieu de croire qu'il y aura du mieux. Les sœurs conductrices cheminent bien; mais quelques personnes de leur réunion étaient retournées au monde, et ma visite a été pour elles une occasion de réveil; je ne sais s'il sera durable. J'ai prêché deux dimanches au temple : il y avait foule. Puis j'ai visité la plupart des hameaux où se tiennent des réunions : il y est aussi venu beaucoup de monde.

A la Baume, près du Drac (p. 233), j'ai trouvé une de nos sœurs en fiançailles; elle épouse le frère cadet d'Aimé du Loix, jeune homme plein de vie, un peu timide, mais sérieux et très-doux. C'est le premier mariage ouvertement chrétien qui se soit

(1) Mais ces mots même montrent qu'il avait recommencé ses tentatives à ce sujet (Voy. p. 411).

ait en Trièvc depuis le réveil. Ils se sont vraiment épousés « au Seigneur »; c'est-à-dire que l'un et l'autre étaient résolus d'avance de ne point s'allier avec une personne mondaine. Je suis réjoui de ce mariage, parce qu'il n'y avait point d'homme à Baume qui fût dans le cas de se mettre au timon de l'œuvre de Dieu, et qu'il s'y trouve plus de quarante familles protestantes dont la plupart fréquentent assez volontiers les réunions.

En général, j'ai trouvé chez plusieurs beaucoup d'avancement ; et ceux qui ont reculé n'avaient jamais guère avancé. Il y a plusieurs réveils. Ici, en Champsaur, Ferdinand travaille avec assez de succès (p. 401); il est allé faire un tour en Trièvc, où on l'a vu avec plaisir. Il était un Apollos, utile à ceux qui avaient cru par la grâce. Il est toujours chantre, instituteur, catéchiste et lecteur de l'église de Saint-Laurent; et par le fait il en est le pasteur. Outre les assemblées du temple, où il lit et quelquefois commente Nardin, il tient chez lui des assemblées du soir qui sont assez nombreuses. Quelques sœurs ont fait des progrès ; leur nombre s'augmente. Parmi les jeunes hommes il y a quelques mutations; il en est parti, il en est arrivé; en général, ils n'avancent guère; les boules à jouer et les cabarets tiennent tout le chemin.

Je suis arrivé ici, vendredi 24, à deux heures, avec P. Baume de la Peyre (p. 389). Nous avions fait dix lieues depuis le matin à trois heures ; et, battu tout le jour par un grand vent du nord, j'étais très-assoupi le soir. Cependant il se forma à sept heures une nombreuse assemblée, qui resta jusqu'à

dix heures et demie : ici à la campagne, les assemblées durent toute la veillée. Je ne me sentais guère de feu ni de vie, surtout pour une veillée de Noël; et après avoir fait chanter plusieurs cantiques et expliqué quelques portions des Ecritures, je voyais le moment où mon monde allait s'en retourner sans édification. C'est une pénible position pour un évangéliste ; et pourtant elle n'est pas rare ! Ne sachant que faire, je sortis et allai prier à l'étable ; là encore j'avais le cœur mort ; j'étais sur le point d'en murmurer. Cependant je me soumis ; et m'en remettant à Celui qui peut faire jaillir de l'eau du rocher, je rentrai et fis chanter le cantique : *Exaltons la charité*, etc. Puis, je l'expliquai avec une force et une vie qui pénétra tout l'auditoire. Oh ! combien de fois nous travaillons en vain, parce que nous oublions d'invoquer en vérité le secours du Seigneur! Entre le jour de Noël, le lendemain et le surlendemain, j'ai prêché huit fois, tant au temple qu'ailleurs ; Baume était content de ce qu'il voyait; on lui a fait beaucoup d'accueil. Il attend, ainsi que Clavel, des nouvelles de Paris (1).

NOUVELLES DU TRIÈVE EN NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1824.

Appelé à Grenoble pour mes affaires de naturalisation, j'en profitai pour visiter nos amis du Trièvc, de ce cher Trièvc, que je n'avais pas vu depuis un

(1) La suite historique se trouve un peu plus loin, après le 4 janvier 1825.

ati. Je vous fais grâce de ce voyage, ainsi que de mes allées et venues auprès des autorités d'Embrun, Briançon, Gap et Grenoble, dans le but de détruire l'impression fâcheuse excitée à Paris contre moi par d'absurdes dénonciations. Je fis ce voyage à pied ; car il n'y a guère que trente-cinq lieues de Briançon à Grenoble, en passant par la grande route.

Quand je quittai nos amis du Trièves en août 1823, ils étaient encore si faibles et si interdits de l'orage qui m'obligeait à les abandonner, qu'ils ne croyaient pas possible de marcher sans moi ; mais le Seigneur, qui ne laisse point son œuvre imparfaite, les a fortifiés ; les plus avancés se sont mis à la tête des réunions, et les ont maintenues fidèlement. Dans le bourg, Mmes Richard et Michel, et Mlle Sophie Pélissier, et à la campagne les frères Aimé Girard du Loix, Pierre Baume, Clavel, Richard du Villars, ainsi que les sœurs Anne Pepin des Bonnets et Elisabeth Germaine, se sont employés comme de fidèles ouvriers dans la vigne de leur Bien-Aimé. Aimé Girard, surtout, s'est distingué par son zèle et son activité, malgré ses travaux agricoles, les soins de sa famille et l'opposition de ses proches, surtout de sa femme. Cependant plusieurs de ceux qui, par leurs connaissances et leur rang, auraient dû marcher les premiers, demeuraient en arrière ; et leur exemple paralysait le zèle de plusieurs autres. Notre frère ***, quoique très-zélé pour le matériel de l'œuvre de Dieu et prédicateur très-évangélique depuis son réveil, était encore trop léger, et trop peu édifiant dans le particulier. Sous prétexte de ne pas compromettre les

réunions, il ne les fréquentait pas ; et il n'avait d'ailleurs que peu de relations avec les personnes converties d'entre le peuple. Il passait une partie de son temps dans son cabinet ou dans quelque maison bourgeoise ; aussi ne possédait-il guère la confiance des âmes réveillées ; tous ceux qui avaient quelque chose sur le cœur s'adressaient à moi par lettre.

M. ***, chrétien très-instruit et plein de moyens, ne faisait pas non plus valoir le talent qui lui avait été confié ; quelques autres encore étaient dans le même cas ; aussi le zèle se refroidissait ; les réunions diminuaient ; et les frères actifs perdaient courage, et, depuis quelque temps, me pressaient de les aller voir.

Arrivé à Mens le 1[er] décembre, je comptais y prêcher le dimanche suivant ; mais, à peine fus-je arrivé, qu'il me fallut partir pour Grenoble, où notre frère Bonifas me priait instamment d'aller le remplacer ; il était depuis longtemps hors d'état de pouvoir remplir ses fonctions ; il le regrettait surtout ce dimanche-là, parce que l'affluence des étrangers qui viennent à la foire rend l'auditoire fort nombreux.

J'allai donc à Grenoble, où d'ailleurs j'avais à faire ; et j'y restai cinq jours, qui me parurent fort longs ; car cette pauvre ville est un triste séjour pour un chrétien. Je me hâtai donc de revenir à Mens ; j'y prêchai deux dimanches ; je visitai plusieurs villages, et j'assistai à toutes les réunions de frères et sœurs, ainsi continuellement occupé, et ne sortant du temple que pour entrer dans quelque

réunion : le premier dimanche surtout, je tins neuf assemblées, y compris trois services au temple. Malgré la prévention qu'on a encore contre moi, l'auditoire fut très-nombreux, surtout le matin. Ce jour-là, je crois que je ne cessai pas de parler ou de chanter pendant dix-huit heures consécutives ; la veille, j'avais eu presque autant de fatigue ; cependant, grâce à Dieu, je ne m'en trouvai pas mal.

Je crus devoir, pour utiliser cette visite, organiser parmi les frères une réunion d'exhortations mutuelles, composée uniquement de personnes converties du même sexe, et rapprochées en même temps par l'âge et la condition. Dans cette réunion il ne peut être agité d'autres questions que celles proposées à l'ouverture de la séance ; et c'est toujours quelque matière tendant immédiatement à la sanctification, comme la prière, la lecture, la méditation, l'emploi du temps, la patience, la charité, etc. ; les frères sont rangés en cercle, et celui qui préside les interroge tour à tour à diverses fois. D'abord il recueille les réflexions de tous sur l'importance et l'obligation du devoir en question ; en second lieu, chacun est appelé à avouer franchement où il en est à cet égard ; troisièmement, on doit dire à quoi on attribue sa négligence ; et enfin, ce qu'on croit de plus propre à la prévenir. Les trois ou quatre tours finis, le président récapitule ce qui a été dit de meilleur, et exhorte les frères à s'en occuper sérieusement, afin de pouvoir, à la prochaine assemblée, dire quelles expériences ils ont faite. Cette réunion se tient deux fois par mois dans le bourg ; il y vient des frères de trois lieues à la ronde.

Depuis environ cinq mois qu'elle existe, on m'en donne les meilleures nouvelles; elle produit le plus grand bien, non-seulement en excitant la vigilance, mais encore en apprenant à chacun à sonder son cœur, et en resserrant les liens de l'amour fraternel. Elle se tient chez le frère S. Bachasse (p. 372); c'est par son nom que nous la désignerons à l'avenir. Il serait sans doute à désirer qu'il existât de semblables réunions partout où il y a de vrais chrétiens; et si elles sont si rares, je crains bien que ce ne soit par l'opposition du vieil homme qui n'y trouve pas aussi bien son compte que dans les questions stériles de dogme ou de discipline dont on s'occupe si volontiers.

Dans mes prédications publiques je m'adressai surtout à ceux qui font profession de la saine doctrine. Je prêchai sur un dimanche Philippiens II, 15; et j'insistai sur les devoirs que nous impose ce titre glorieux d'enfant de Dieu. Entre autres comparaisons, je citai la conduite que doit tenir le fils d'une famille illustre, pour en soutenir l'honneur, etc. Je développai aussi cette idée : « Cette terre maudite est pour l'homme une maison de force, un lieu d'exil; c'est le Botany-Bay de l'univers. Pourquoi les déportés à qui le Roi des rois accorde leur grâce n'en sont-ils pas retirés aussitôt pour rentrer dans leur patrie? Est-ce pour leur donner le temps de se sanctifier? Mais Dieu nous a prouvé par mille exemples qu'il n'a pas besoin de temps pour accomplir cette œuvre. Pourquoi donc nous laisse-t-il souvent plusieurs années dans ce val de misères après notre adoption? C'est uniquement pour que

nous rendions témoignage à Christ en annonçant ses vertus ; c'est afin que nous soyons le sel de la terre et la lumière du monde, etc., etc. »

Dans les assemblées de frères et sœurs, je m'attachai surtout à combattre la légèreté, si funeste aux chrétiens français. J'insistai sur la nécessité d'un renoncement entier au monde et à soi-même pour se dévouer de corps et d'âme à Celui qui nous a aimés. Je leur rappelai ses grands bienfaits, et la grandeur de notre destinée : je les exhortai à la prière, à la vigilance, à chercher avant toute chose la connaissance intérieure du Sauveur.

Les journaux de notre ami B... me furent de grand secours, et le Seigneur m'assistait puissamment ; je pus parler avec courage et chaleur, en même temps qu'avec amour ; on voyait alors la vie se ranimer, comme on voit se rallumer au moindre souffle un feu prêt à s'éteindre.

Je crus devoir, avant de quitter, parler franchement au frère ***. La sincère affection qu'il m'a toujours témoignée, et son désir de voir avancer le règne de Dieu, m'y autorisaient. Je lui fis observer qu'il perdait beaucoup de temps, et négligeait surtout les âmes simples, qui sont les plus précieuses aux yeux du Seigneur. Je lui dis qu'en fréquentant toujours les mêmes personnes, on finit par ne plus s'édifier avec elles. En effet, dans les sociétés de chrétiens riches et instruits on trouve bien souvent les mêmes choses que dans celles qu'ils ont quittées ; c'est pourquoi j'avais aussi exhorté les autres amis de la classe plus aisée à ne pas passer autant de soirées au salon, mais à se répandre parmi le peuple

et à fréquenter les autres réunions. Ils en convinrent et me le promirent. Pour ***, il parut profondément touché de tout ce que je lui dis; il ne répondit rien; mais en m'embrassant les larmes aux yeux, il me dit : « priez pour moi! »

En arrivant au Trièves, j'y trouvai quelques amis malades, entre autres notre chère sœur, la veuve des Bonnets, elle était atteinte d'une péripneumonie fausse qu'elle avait gagnée dans une tournée évangélique où elle avait dépassé ses forces, qui commencent à décliner. Quand je la vis, elle était hors danger; mais pendant quelques jours on avait cru la perdre. Au milieu de ses plus violentes douleurs, et quoique abattue par une fièvre ardente, elle n'avait point cessé de glorifier Dieu, et de parler du Sauveur à tous ceux qui venaient la voir. Maintenant elle est rétablie; et la sérénité de son visage annonce la paix de son âme, qui est toujours joyeuse et vivante. C'eût été une grande perte pour le Trièves, car elle s'est vraiment levée comme Déborah pour être mère en Israël.

Dans le même temps mourut, près de Mens, une jeune fille qui avait été de mes catéchumènes des plus instruites et pendant quelque temps des mieux disposées; mais elle était bientôt retournée au monde! Dans sa dernière maladie, qui fut longue et cruelle, elle m'appelait sans cesse, surtout le jour de sa mort. Je n'ai guère lieu d'espérer qu'elle ait pu préparer sa lampe! Cette triste mort m'a profondément affecté : j'espère que quelques-uns en auront été frappés salutairement. D. (p. 248) était riche, belle et tendrement aimée de ses parents et

de tout le monde; mais elle avait jugé qu'il était dommage de céder tous ces avantages pour le royaume du Ciel; et elle a dû les échanger contre une couche de vers!....

A ce triste récit, je crois devoir faire succéder celui du glorieux délogement de notre bien-aimée sœur, Mme Du Seigneur, de Mens. Cette femme, âgée d'environ soixante ans, n'avait jamais été mondaine; elle jouissait de l'estime de tout le monde; et souvent on citait comme exemple sa bonté, sa piété et sa bienfaisance. Cependant, quoique plus humble que ne le sont pour l'ordinaire les gens de bien, elle avait vécu, comme tant d'autres, dans sa propre justice. Mais la droiture de son cœur ne lui permit pas de résister à la Parole de vérité; et à mon arrivée, en 1822, elle avait été des premières à rechercher l'instruction, et à se reconnaître avec larmes la plus grande des pécheresses. Dès lors elle avait fait de rapides progrès. Jamais je n'ai vu tout à la fois tant de vertu et d'humilité. Elle trouva la paix en Jésus, et fut bientôt en état de joindre à la lumière de ses bonnes œuvres celle de la Parole de vie. Sa maison devint le rendez-vous de toutes les sœurs des villages voisins, qui, après avoir fait leurs affaires à la hâte, venaient passer quelques minutes d'édification avec elle.

Mais c'est dans sa dernière maladie qu'elle a brillé d'un éclat tout divin. Elle est morte d'une hydropisie qui a duré environ sept mois. Dans cette longue épreuve, le vieil homme a perdu tout ce qui lui restait de forces; son âme s'est détachée des

choses visibles ; et sans rien perdre de sa profonde humilité, sans oublier sa grande misère, elle était déjà assise dans les lieux célestes en Jésus-Christ. Elle parlait de son bonheur et de la gloire de Dieu avec tant d'onction et de vie qu'on oubliait le triste état de son corps. Quand j'arrivai elle était déjà très-faible ; et depuis longtemps l'enflure ne lui permettait ni de rester couchée, ni de reposer ; à peine pouvait-elle respirer. Ma visite parut lui faire beaucoup de plaisir. « Que le Seigneur est bon ! » s'écria-t-elle en me voyant ; « Je désirais tant vous
» revoir avant de mourir ! Je ne demandais plus
» que cette grâce sur la terre ; et voilà, mon Sau-
» veur m'a encore exaucée ! Mon cher Monsieur,
» je suis tant contente de vous voir ! C'est vous que
» le Seigneur a envoyé pour me retirer de la per-
» dition ! Pauvre pécheresse que je suis, hélas ! que
» serais-je devenue sans ce bon Sauveur ! J'avais
» vieilli dans le chemin de la mort ; j'étais restée tout
» le jour sur le marché sans rien faire, sans rien
» faire que du mal. Mais il n'a pas voulu me laisser
» mourir comme cela ; il vous a envoyé pour m'ap-
» peler à sa vigne à la onzième heure ! O encore
» si j'avais travaillé dans ce peu de temps ! Mais il
» est tout bon ; il m'a tant aimée, moi qui l'ai tant
» offensé ! Il me retirera bientôt, bientôt. Mais
» c'est bon ; j'ai assez reçu, puisqu'il s'est fait
» connaître à moi. Je ne crains plus ; non je ne
» crains plus ; non, il m'a tout pardonné ; il m'a
» fait tant de grâces ! Oh ! si vous saviez combien
» il est bon pour moi ; son joug est doux et son
» fardeau léger.... Si l'homme extérieur dépérit,

» l'homme intérieur se renouvelle ; si nous souf-
» frons avec lui, nous règnerons aussi avec lui, » etc.

Mais je sens que j'affaiblis ses expressions, et je ne puis essayer de rendre ses paroles ; ce n'en est qu'un faible échantillon. Oh combien je me trouve petit à côté de cette âme glorifiée ! Certes, on n'y allait pas pour la consoler, mais bien pour puiser aux fleuves d'eau vive qui sortaient de son sein. Quoique très-oppressée, elle ne cessait de parler ou de prier à haute voix ; elle s'adressait à chacun suivant les dispositions qu'elle lui connaissait. Rien n'était pénétrant comme les exhortations qu'elle faisait à ceux qui lui paraissaient légers ; elle leur parlait des grâces et des consolations qu'on trouve en Jésus, de manière à donner envie d'être à sa place. Quand elle récitait des cantiques, c'était avec tant d'onction et de sentiment qu'on eût dit qu'elle les composait elle-même ; et elle en récitait souvent, — surtout celui-ci :

« Que béni soit le moment et le jour, etc. »

Un soir elle voulut que la réunion des sœurs se tînt dans sa chambre ; et elle nous fit chanter :

Qu'éprouverai-je un jour,
En entrant à mon tour,
Dans l'autre vie ? etc.

Elle essaya d'y joindre sa faible voix.

J'ai laissé cette chère sœur bien près de l'éternité : elle y est entrée le 31 décembre dernier, justement trois ans après avoir entendu pour la première fois l'Evangile de paix. Les détails qu'on m'a

donnés sur ses derniers moments sont tout semblables à ce que j'avais vu moi-même; elle n'a cessé jusqu'à son dernier soupir de glorifier son Sauveur; elle a fait promettre à son mari de continuer à recevoir dans sa maison la réunion des sœurs mariées, et de payer sa souscription mensuelle pour la Société des Missions de Paris.

C'est une grande faveur pour une Eglise que de telles malades et de telles morts; c'est la meilleure prédication. Puissent les derniers rayons de cette douce lumière n'être pas perdus! Puisse cette sainte mort être la vie de plusieurs! Amen.

Depuis mon retour de Trièves, j'ai souvent eu de cette contrée de bonnes nouvelles. M[lle] Sophie Pélissier m'écrivait dans le mois de février : « Votre » visite a fait beaucoup de bien; nos réunions sont » très-nombreuses; M. Blanc y vient souvent et » nous fait bien plaisir; M. R. fréquente la réu» nion ordinaire des frères, ainsi que le capitaine » L....; et M[mes] R....d viennent à notre veillée. » Comme je suis souvent privée de la voix (cette » sœur est très-valétudinaire (p. 211), elles font » la lecture à ma place. »

Le frère Bl. m'écrivait, il y a peu de temps, que tout ce que je lui avais dit était très-vrai; qu'il y avait pensé; que depuis lors il avait mieux employé son temps; et qu'il fréquentait les réunions, non pour enseigner, mais pour être enseigné. Dernièrement encore il me disait dans une lettre : « Je puis vous dire que, par la grâce de Dieu, rien n'a fait plus de bien à mon âme que la fréquentation de nos jeunes chrétiens, jeunes d'âge, mais plus avancés

dans l'amour du Sauveur que moi. Combien de fois mes larmes ont coulé en les entendant prier dans leur réunion ! Quelle humilité ! quelle connaissance ! quel amour ! O Seigneur ! augmente-moi la foi et rends-moi comme l'un d'eux ! Amen ! » Il continue : « Le Sauveur s'est formé un troupeau dans nos églises ; que son saint nom en soit béni ! Et puisse-t-il bénir de plus en plus l'instrument dont il s'est servi pour nous retirer de nos sépulcres ! Nous avons organisé un comité de dames pour les missions, qui chemine fort bien. Tout en recueillant les sous pour la conversion des païens, elles s'occupent des âmes de notre pays, etc. »

Tous les frères qui m'écrivent se louent de la réunion d'exhortation dont j'ai parlé ; elle s'est accrue depuis mon départ.

Nos frères Clavel et Baume sont enfin partis pour Paris ; ils sont depuis un peu plus d'un mois dans l'institut du frère Olivier cadet ; ils m'ont déjà écrit. Du reste ils voient avec beaucoup de peine la division qui règne parmi ceux qui ont été rachetés par le même sang, et languissent de retrouver des frères simples comme ceux qu'ils ont quittés.

Orcière, 4 janvier 1825.

« ... Cher ami, quel triste séjour que celui d'un pays destitué de toute vie ! Je m'ennuyais bien à Londres, parce que je n'entendais pas la langue du pays ; mais ici je m'ennuie parce qu'on ne comprend pas la mienne. Les Gentils n'entendent pas le pa-

tois de Nazareth, et même il est pour eux une langue ridicule et barbare. Oh! quand entrerons-nous dans le Royaume de gloire! Vraiment, on ne connaît le prix d'une chose que quand on en est privé. Eloigné des enfants de Dieu, on soupire après leur douce société; on souffre de n'entendre parler que la langue des Caldéens; puis est-on parmi des frères, on oublie la seule chose nécessaire, et on reproduit le monde au milieu de l'Eglise de Christ!

Pour ce pays-ci, il est tellement pierreux et sec, que la semence de sénevé, qui est délicate, ne semble pas pouvoir y prendre racine. Il faudrait de longs travaux pour miner ce roc, et préparer quelques petits coins de bonne terre; mais n'ayant que peu de temps, et ne sachant pas par où commencer, je suis obligé de laisser la charrue sous le poirier, et de me reposer un peu. Mais ce repos serait bien fatiguant pour moi s'il durait longtemps; et je me délasse en vous écrivant ces deux lignes, parce que vous entendez mon argot, ainsi que vos amis et voisins. Mais laissons les énigmes, et parlons deux mots de sérieux pour employer cette page.

Je connais trop bien la droiture de votre cœur pour croire que vous preniez en mauvaise part ce que vos amis peuvent vous dire ; cependant je crains de vous avoir parlé, je ne dis pas trop franchement, mais peut-être pas assez charitablement dans notre dernière conversation (p. 483) ; car, bien que je croie connaître mes défauts, qui sont en grand nombre et bien saillants, j'ai toujours peur de les perdre de vue quand je fais quelques observations à mes frères, et de paraître ainsi peu modeste et peu cha-

ritable. Cette crainte est d'autant mieux fondée dans ce dernier cas, que ce dont je vous parlais ne semblait pas être bien clair, et que quand on ne reconnaît pas bien soi-même la justice d'une observation, il est plus naturel qu'on en soit blessé. Je dois donc vous faire mes excuses du peu de ménagement dont j'ai usé en vous signalant ce en quoi vous paraissiez manquer....

Je sais que je suis moi-même beaucoup trop léger, beaucoup trop mondain, trop temporiseur, et que je n'aime pas plus qu'un autre à porter la croix de Jésus-Christ; mais je désavoue hautement ces mauvaises dispositions, et je confesse en principe que le chrétien doit être sérieux ou du moins toujours édifiant, surtout avec les âmes bien disposées; qu'il doit veiller à l'emploi de son temps; et que s'il est fidèle, il n'aura jamais besoin de ce que le monde appelle délassement, distraction, parce que « sa nourriture est de faire la volonté de Celui qui l'a envoyé et d'accomplir son œuvre. » Je crois que le chrétien doit se soumettre au joug de Christ, et crucifier en lui le vieil homme et ses convoitises, loin de plaider en sa faveur; enfin, qu'il doit vraiment s'estimer heureux quand il est appelé à porter l'opprobre de son Maître, et à souffrir quoi que ce soit pour l'amour de l'Evangile. Avec ces principes on est au moins comme un pilote qui, contrarié par les vents, regarde sa boussole et cherche sans cesse à mettre le cap vers le port, tandis qu'autrement on est exposé à tourner le dos au but du voyage et à donner à pleine voile contre les écueils.....

———

COUP D'ŒIL SUR L'ÉTAT DES ENVIRONS DE MENS, DU CHAMPSAUR ET D'ORPIERRE, EN JANVIER 1825.

On retrouvera ici quelques faits déjà mentionnés à la date du 29 décembre 1824 (p. 475), mais nous abrégerons les morceaux de ce genre.

Parti de Mens le 21 décembre, je vins coucher à la Baume de Saint-Arey, au bord du Drac. J'y tins une assemblée assez nombreuse, et encourageai en particulier ceux qui cherchent le Seigneur. Salomon, le frère cadet d'Aimé Girard du Loix, s'y est établi à cette époque. Il est entré dans une famille chrétienne, où il n'y avait point de fils. Les réunions se tiennent dans cette maison, et j'espère qu'il y fera du bien. Il annonçait son mariage à Ferdinand par une lettre dont voici quelques fragments :

« Je me suis établi à La Baume, où j'ai épousé une sœur en Jésus-Christ. Il faut que ceux qui aiment le Sauveur s'allient avec des femmes chrétiennes, autrement ils retomberaient bientôt.... Cher ami, quelle grâce le Seigneur nous a faite ! Vous savez de quel péril vous avez été retiré, aussi bien que moi ; « quand nous étions morts dans nos péchés, Christ est mort pour nous. » Resterons-nous sans porter du fruit, bien que le monde nous méprise ? Prenons courage, et prions le Seigneur, qui nous fortifiera.... Pour quitter le train de ce monde, il ne faut pas craindre les moqueries des enfants de ce siècle ; car Satan ne néglige rien pour nous faire rentrer à son service ; mais prenons-y garde, et ne faisons pas comme la femme de Lot... Prions sans cesse, ne nous lassons point, car le Sauveur ne se lasse point de nous faire du bien..... Ne craignons point le blâme du

monde.... On a tout dit de moi, parce que nous avons chanté des cantiques le soir de nos noces. Ah! s'il y avait eu bal, tous auraient été fort contents; mais, grâce à Dieu, il n'y a rien eu de semblable, etc., etc. »

Ce peu de lignes peuvent vous faire connaître le nouvel ouvrier que le Seigneur vient de placer dans un champ jusqu'ici peu cultivé. Salomon paraît timide au premier abord, mais c'est une âme simple, droite et pleine de vie. On doit surtout apprécier le courage avec lequel il a foulé aux pieds l'usage du monde; car on sait ce que sont les noces de village, surtout dans ces contrées, où c'est un déshonneur, une espèce de crime, de ne pas faire danser et boire jusqu'à satiété la jeunesse du pays. Salomon est le premier qui, malgré ses nombreux parents mondains, ait osé faire des noces chrétiennes.

De la Baume, je montai à La Mure où je réunis et visitai ceux qui aiment la vérité. Ils y sont encore peu nombreux, malgré le zèle et la fidélité de notre sœur Mlle Myon R.... Les personnes qui se réunissent chez elle ne sont guère que des domestiques ou des ouvrières venues du Trièves ou de la Baume; les gens de la ville sont presque tous papistes; et les protestants qui s'y trouvent, servent plutôt Mammon que Jésus-Christ.

Je voulais aller, pour Noël, à St-Laurent. Comme il y a en hiver une bonne journée depuis La Mure, et que je désirais arriver assez tôt pour faire prévenir les habitants éloignés, je partis de fort bonne heure, accompagné de Pierre Baume de la Peyre. Nous fîmes près de quatre lieues avant le jour, et arrivâmes à deux heures après midi, battus par un vent

du nord terrible. J'allai d'abord visiter l'école de Ferdinand ; et le même soir je tins une assemblée assez nombreuse (p. 478).

Le lendemain, jour de Noël, je fis trois services publics, ainsi que le jour suivant qui était un dimanche. Il s'y rendit beaucoup de monde, malgré la neige et le grand froid. Je demeurai encore deux jours pour mettre l'école en train, instruire les catéchumènes et visiter diverses familles.

Une petite caisse de Nouveaux Testaments avec parallèles, d'un petit format portatif, que je faisais venir du Trièves, se trouvait alors à Saint-Laurent. Je pensais les faire passer à Freyssinières ; mais quand les jeunes gens du Champsaur les eurent vus, il fallut les leur distribuer, et il n'y en eut pas pour tous.

Je vins ensuite à Orpierre, à une journée sud-ouest du Champsaur, chef-lieu de la consistoriale des Hautes-Alpes, et résidence du président, que j'allais voir. Il me reçut très-amicalement ; et je logeai chez lui tout le temps de mon séjour.

Je prêchai à Trescléoux, bourg à deux lieues d'Orpière, le premier jour de l'an ; et le lendemain, dimanche, à Orpierre même.

Après le service, M. le président réunit les principaux habitants pour former un Comité biblique ; il n'avait pas jusqu'alors osé l'entreprendre, tant il voyait d'indifférence autour de lui. Il est vrai qu'on ne peut guère supposer un peuple moins religieux ; et cela n'étonne point quand on sait quel pasteur ils ont eu jusqu'à l'arrivée de M. d'Aldebert.

Hors les services publics, je n'ai pu former au-

cune réunion. A Trescléoux un M. ***, instituteur et ancien du Consistoire, homme instruit et fort estimé, m'avait été recommandé comme le meilleur protestant du pays, et je l'avais cru d'abord assez bien disposé. Il m'avoua dans plusieurs conversations le triste état des églises réformées, et même la corruption du cœur humain; mais je ne tardai pas à voir qu'il en était fort peu touché; et je perdis tout courage, quand, à un discours très-évangélique, je l'entendis me répondre froidement : « Tout cela est bien bon; mais avant tout il faudrait établir clairement le dogme de l'immortalité de l'âme; car ici malheureusement il est peu de gens qui y croient! » Je ne me sens pas la force d'entamer un terrain si dur; au moins y faudrait-il beaucoup de temps. M. d'A. lui-même a peu de courage. Cependant, si cette visite a été perdue pour le pays même, elle a été utile aux autres églises du département. . . . .

. . En arrivant à Orpierre j'y trouvai un M. X..., qui en a été pasteur pendant plusieurs années. Cet homme, profondément immoral, accusé de plusieurs crimes, et chassé ou repoussé de toutes les églises, était revenu à Orpierre se recommander à deux ou trois anciens du Consistoire, les seuls amis qu'il ait au monde. Ceux-ci ne rougirent pas de le proposer pour l'église du Champsaur, qui n'a encore jamais été pourvue, et que je dessers, comme les autres, provisoirement. Le président, qui connaît fort bien le personnage, était tout disposé à rejeter cette demande; mais les autres membres sont si tièdes, et les protecteurs de M. X... insistaient

tellement que, sans moi, ils eussent peut-être fini par l'emporter. Ce débat scandaleux, dont je vous épargne les détails, dura toute la semaine, et fut très-pénible pour le président, qui, pour la première fois peut-être, se voyait exposé à une dure contradiction pour l'amour de Christ. Quant à moi, je l'affermis tant que je pus, et ne négligeai rien pour préserver nos pauvres églises du fléau qui les menaçait. Sur la fin de la semaine X... partit; et, le président étant un peu plus calme, je pus lui parler plus sérieusement. Une prévention assez forte contre les évangélistes modernes le rendait difficile à aborder. Je finis néanmoins par lui parler assez franchement; et loin de m'en savoir mauvais gré, il parut en concevoir pour moi plus d'estime et d'affection. Le samedi, 8 janvier, il vint m'accompagner près d'une lieue, et me quitta les larmes aux yeux. Je lui remis un exemplaire du *Miel découlant du Rocher*, en le lui recommandant comme le livre auquel, après la Bible, je devais la lumière et la paix dont je jouis en Jésus-Christ.

Le Dimanche, 9, je prêchai à Trescléoux; l'assemblée fut très-nombreuse le matin; mais en sortant, les habitants allèrent, selon leur coutume, se plonger dans la débauche et la mondanité; et je ne pus dire un seul mot pour le règne de Dieu tout le reste du jour.

Le lendemain je quittai ce pays d'ombre de mort, le cœur serré et plein d'ennui: et je repris la route de Gap.

Sachant que M. X...devait aller à Saint-Laurent s'offrir à l'église du Champsaur, pour y faire ap-

payer sa demande, M. d'A. m'avait prié d'y passer après lui ; j'y montai donc après avoir terminé mes affaires à Gap. Cette ville en est séparée par une montagne très-froide, d'environ deux heures et demie de traversée. Je partis de grand matin, pour éviter le vent du nord qui depuis vingt jours m'avait beaucoup fait souffrir ; mais ce jour-là il avait été plus matinal que moi ; j'eus beaucoup de peine à gravir la montagne ; et en arrivant au sommet, le vent, qui venait droit en face, était si fort et si glacé, que je crus qu'il me serait impossible de traverser le plateau de Bayard. Cependant comme le jour commençait à poindre, un épais nuage s'abaissa sur la montagne et rompit la force du vent. J'achevai ma route plus aisément, et je trouvai la lampe encore allumée chez notre ami Olivier où j'arrivai (1).

Après m'être un peu réchauffé, je demandai des nouvelles de M. X... On me dit qu'il avait prêché le dimanche à Saint-Laurent ; et qu'après le service il avait présenté à la signature des chefs de famille deux lettres, l'une pour M. le préfet, et l'autre pour le Consistoire, exprimant leur étonnement de ce que M. le président s'opposait à la nomination du dit M. X...., et ajoutant qu'ils réclamaient pour leur pasteur. Elles contenaient en outre diverses accusations, aussi graves que peu fondées, contre la personne de M. d'Aldebert. Les paysans, qui signent tout ce qu'on veut quand il n'est pas question d'ar-

(1) Ainsi Neff faisait en janvier, dans un pays froid, le vent en face, trois lieues de chemin avant le jour, pour une œuvre qui, au fond, ne lui était point imposée.

gent, étourdis par le verbiage et les mensonges du postulant, signèrent pour la plupart ; ceux qui refusèrent se contentèrent de sortir sans rien dire; mais bientôt Ferdinand et les autres personnes bien disposées, qui redoutaient plus que la mort de voir un tel homme chez eux, firent envisager aux signataires l'imprudence qu'ils avaient commise ; alors changeant d'avis, on retint les lettres ; et M. X... s'en alla assez mécontent.

Je n'aurais peut-être pas parlé de ce personnage; mais il est utile de le faire connaître, parce qu'il a déjà trompé plusieurs de nos amis. On assure qu'entre autres MM. B. de Montauban, L. de Montpellier, et C., missionnaire wesleyen, l'ont reçu et recommandé. De tels Tartufes sont fort dangereux, et l'on ne saurait trop s'en défier.

De retour à Guillestre, le 14 janvier, j'y trouvai une lettre venant du Piémont, de M. Ant. Blanc, frère cadet de notre ami Blanc, pasteur à Mens. J'ai déjà parlé de lui à l'occasion de la dédicace du temple de Freyssinières (29 août 1824), où il était venu, et d'où je l'avais accompagné jusqu'à Briançon (p. 426). Je l'avais invité à examiner sérieusement son état spirituel : mais depuis cette époque je n'avais plus entendu parler de lui, et je ne savais s'il se souvenait de moi. Cette lettre que je trouvai à mon retour me réjouit d'autant plus, qu'il est fort rare qu'une seule entrevue fasse une impression durable sur un esprit léger et ténébreux, comme me paraissait être le sien. Il paraissait, par cette lettre, se trouver dans un grand embarras; convaincu de sa misère, effrayé de sa totale impuissance, il vou-

lait néanmoins sortir par lui-même de ce labyrinthe. « Je me croyais, disait-il, un homme digne de » louanges ; mais je ne sais quel voile vous m'avez » levé de devant les yeux ; je ne vois maintenant » dans mes prétendues vertus qu'une horrible hy- » pocrisie, etc. » Il me pressait d'aller le voir, et d'annoncer dans son pays « cette Parole vivante si peu connue. » Je lui répondis peu de jours après, cherchant à guider ses pas incertains du côté de la vraie porte. J'ai appris qu'il a communiqué ma lettre à plusieurs personnes, ainsi que les traités religieux que je lui avais procurés : il ne m'a pas écrit de nouveau, parce qu'il m'attend de jour en jour. Voilà très-probablement la première et seule âme des vallées du Piémont qui donne quelques signes sensibles de vie ; car ce pays tant vanté gît dans les plus profondes ténèbres ; et l'orgueil le plus sot et la mondanité la plus effrénée sont aujourd'hui les caractères distinctifs de ces enfants des conservateurs de la foi [1] !

Le dimanche 16, je prêchai à Arvieux, en Queyras. Au sortir du temple, les habitants me voyant disposé à repartir, se mirent à me faire des reproches, en me disant qu'Arvieux étant le chef-lieu de la section, les autres pasteurs y avaient toujours résidé ; que, pour moi, je ne faisais que courir ; qu'on ne savait jamais où me prendre, etc. Je ne pus jamais leur faire comprendre qu'ils n'avaient droit à mon service qu'en proportion de leur population,

(1) On verra bientôt que les choses ont beaucoup changé depuis ; et elles s'améliorent de jour en jour. V. p. 427, note 2.

et que, comme je ne résidais pas plus ailleurs que chez eux, ils n'avaient pas à se plaindre. « D'ailleurs, leur dis-je, si je parais avoir de la prédilection pour Freyssinières et le Champsaur, c'est que j'y trouve de meilleures dispositions qu'ici ; faites comme eux ; attachez-vous à la Parole que je vous annonce ; et alors je ne regretterai plus le temps que je passe chez vous ; car ce n'est pas pour l'instruction que vous désirez la présence du pasteur, mais seulement par vanité, et pour faire vos baptêmes et vos mariages. Or, cela est fort loin, à mon avis, d'être l'essentiel. » Ils me dirent alors que si je voulais être un *Juif-errant* ils demanderaient un autre pasteur, et qu'ils allaient envoyer un homme dans le Haut-Queyras, pour prendre l'avis des habitants. — « J'y vais, leur dis-je en souriant ; je me charge de la commission. »

En effet, j'en parlai le lendemain à ceux de Mollines et de Saint-Véran, qui s'en moquèrent, et me dirent que, pour eux, ils étaient fort contents de moi ; qu'ils regrettaient de ne pas me voir plus souvent ; mais qu'ils savaient bien que j'avais beaucoup d'églises à parcourir ; et que je leur en apprenais plus dans une assemblée qu'ils n'en avaient entendu dans toute leur vie. Ceux d'Arvieux, voyant que leurs menaces ne me faisaient pas peur, ne m'en ont plus reparlé.

Pendant mon absence une mission catholique romaine était venue dans le Haut-Queyras, et en avait tellement fanatisé les habitants, qu'ils ne voulaient plus soutenir la moindre relation avec les protestants. Plusieurs faisaient le signe de la croix en

passant devant leurs maisons, et avaient brûlé des Bibles et autres livres qu'ils avaient encore de leurs ancêtres, jadis réformés. Cette mission avait même fait un prosélyte à Saint-Véran. Un jeune homme, dont la mère est catholique romaine, devait être de la première milice ; on lui promit de l'en exempter à condition qu'il se ferait prêtre ; et lui, redoutant le service militaire plus que les reproches de sa conscience, s'était laissé séduire, et était parti pour le séminaire. Cet incident, joint aux mépris et aux injures dont on les accablait, avait singulièrement abattu nos pauvres protestants ; et ils m'attendaient avec d'autant plus d'anxiété qu'on leur avait affirmé que je ne reviendrais plus, et que je m'étais aussi fait papiste.

Le lundi, je vins coucher aux moulins d'Arvieux ; il s'y réunit plusieurs catholiques romains ; car ils sont moins fanatiques ici que dans le Haut-Queyras. Je descendis à Guillestre ; je visitai Vars, et enfin je vins à Freyssinières que je languissais de revoir, et dont je donnerai des nouvelles dans le prochain journal.

Ceci s'écrivait fin janvier. La suite promise se trouve à la fin de mars. Mais nous continuons de suivre Neff pas à pas. Ce qui suit est une espèce de coup d'œil général sur son œuvre.

A AIMÉ DU LOIX DE MENS.

Arvieux, le 9 février 1825.

Cher frère et ami en Jésus-Christ notre Seigneur,

Je vous envoie ci-inclus un billet d'un de nos amis de Freyssinières (1); je l'ai copié, parce qu'il était écrit trop en gros, et qu'il y avait trop de fautes; mais je n'ai rien changé du tout à ses idées. C'est une âme bien profondément touchée du sentiment de sa misère, et qui se plaint sans cesse de ne la pas sentir assez. Il est d'un caractère sérieux, et rempli de la crainte de Dieu; si vous lui écrivez, ayez soin de l'encourager et de lui parler de la miséricorde de Jésus, qui est venu exprès pour des pécheurs comme lui, et qui nous reçoit tels que nous sommes; car il n'a pas besoin d'être effrayé. Encouragez-le aussi à répandre autour de lui la lumière de la vérité, sans que le sentiment de sa propre misère lui ôte le courage. Il commence déjà à rendre témoignage à Jésus-Christ; les uns l'écoutent, les autres se moquent de lui. On lui fait des objections qu'on n'ose pas me faire à moi-même; et il est ainsi mieux placé que moi pour connaître la véritable opinion des gens. Comme il n'a point de mère, et que sa sœur est mariée, le père veut qu'il prenne une femme; mais, comme il n'y en a point encore de solidement convertie dans le pays, il ne veut pas se marier, de peur de prendre une

(1) Je n'ai pas ce billet. *Edit.*

femme du monde. Cela aussi lui donne de l'inquiétude, parce que son père et autres parents qui ne peuvent pas comprendre ses raisons, sont toujours après lui.

Les deux autres frères, Berthalon et Besson de Minsals, ont mis leur signature à une lettre qu'Etienne Matthieu, maître d'école de Saint-Véran, a écrite à Chaffreux Matthieu de Minglas. Cet Etienne Matthieu semble avoir profité, depuis qu'il tient l'école en Freyssinières ; la compagnie du frère Besson lui fait du bien (1).

Vasserote de Mollines, qui tient aussi l'école à Dourmillouse (p. 473), semble avoir fait quelques progrès ; il lit les sermons de Nardin avec beaucoup de plaisir; je ne puis pas dire cependant qu'il y ait encore en lui une véritable lumière. Quand je tiens l'assemblée à La Combe, les gens y viennent presque tous, et paraissent très-attentifs, même touchés ; comme ils ont beaucoup de simplicité, chacun ne craint pas de dire sa raison dans la réunion, et plusieurs en disent de fort bonnes. Mais quand je suis absent un peu longtemps, la plupart se refroidissent. Les plus zélés se réunissent chez Besson, pour lire les sermons de Nardin.

Les deux frères Besson (Jean et François) font des progrès, et ne craignent pas de rendre témoignage à l'Evangile ; surtout François, qui en parle avec qui que ce soit sans se gêner. Le père Besson semble aussi plus intelligent.

C'est cette Combe, le plus sauvage et le plus mi-

(1) Mais c'est pourtant celui qui a mal fini. Voy. la note 1 de p. 473.

sérable pays du monde, qui donne le plus d'espérance. A Dourmillouse, il n'y a pas encore grand'chose ; ils sont trop orgueilleux et pleins de leur propre justice. Quand je suis présent, plusieurs semblent bien disposés, et même ils ont acheté plusieurs sermons de Nardin ; mais je sais que par derrière ils ne sont pas si humbles.

Dans le Queyras, il n'y a qu'à Saint-Véran la veuve Anne du Boz qui ait de la vie, et qui semble vouloir marcher d'un bon pas. Quelques autres sont touchés quand je suis là; mais bientôt tout s'évanouit. A Mollines et à Arvieux tout est mort. A Arvieux cependant (1), les catéchumènes prennent de l'intelligence et comprennent assez bien la doctrine; mais ils n'en sont point encore touchés. Les grandes personnes semblent des âmes de terre grasse, qui ne résistent pas, mais qui ne sentent rien du tout ; je leur parle pourtant assez fort et assez franchement ; mais la parole de l'homme n'est pas l'épée à deux tranchants, il faut que le Seigneur y mette la main lui-même !

Oh ! combien j'ai besoin qu'il me donne patience et qu'il travaille avec moi ! Priez pour moi, cher ami, et engagez les frères et sœurs à intercéder pour les pauvres âmes que j'évangélise ; car si elles ne se convertissent pas, les paroles qu'elles entendent seront comme un feu qui les consumera dans l'éternité ! Pour vous, cher ami, je pense que vous continuez à rendre témoignage à notre cher Sauveur;

(1) Nous avons déjà dit que par ce mot Neff n'entend pas le bourg même qui porte ce nom, et qui est tout catholique, mais La Chalp d'Arvieux, trois quarts de lieue plus haut.

je pense toujours à vous avec bien de la joie, car quoique mon cœur soit dur et mon esprit volage, je ne peux m'empêcher d'aimer ceux qui ont un cœur plus sensible et un esprit plus recueilli ; j'envie leur bonheur, et je prie le Seigneur de me donner aussi ce cœur de chair à la place de mon cœur de pierre.

Vous avez sans doute aussi bien des occasions d'ennui et de découragement en travaillant au règne de Dieu. C'est d'un côté un triste métier que celui d'évangéliste, quand on voit si peu d'âmes disposées à recevoir la Bonne Nouvelle ; et encore que ceux qui l'ont reçue marchent si lâchement et sont si peu vivants, si peu fidèles. On jetterait des fois les outils, de détresse. Mais si nous considérons, d'un autre côté, que ce n'est pas notre œuvre, mais celle du Seigneur lui-même ; si nous pensons que, ce métier si décourageant, Jésus a daigné le faire lui-même, et qu'il a éprouvé aussi toutes ces difficultés ; qu'il a eu d'abord peu de succès, car il dit : « J'ai » travaillé pour rien ; j'ai usé mes forces pour néant » et sans fruit : le Seigneur m'a dit de ramener Jacob, » et Israël ne se rassemble point : qui a cru à notre » prédication? et à qui le bras du Seigneur a-t-il été » révélé (Esaïe XLIX, 4-6, LIII)? » — et si nous lisons les livres des prophètes, nous verrons qu'Elie, Esaïe, Jérémie, Ezéchiel, etc., trouvaient des cœurs endurcis et plus rebelles qu'aujourd'hui ; et que souvent dans tout Israël, ils ne rencontraient pas un frère à qui ils pussent conter leurs peines. Quelquefois même Dieu leur annonçait d'avance qu'ils ne seraient point écoutés (Ezéch. II, 5-7 ; III,

7-11 ; Jérém. VII, 26). Ils étaient quelquefois bien découragés ; et nous voyons comment ils se plaignaient, et que quelquefois ils prenaient la résolution de tout abandonner (Jérém. XX, 9 ; 1 Rois XIX, 4 ; Nombr. XI, 11-15). Mais Dieu ne le leur permettait pas, parce que c'est à lui seul qu'appartiennent les temps et les moments, et qu'il nous suffit de lui obéir.

Quoi qu'il arrive donc, soyons trouvés veillants quand le Maître reviendra ; et notre salaire ne sera pas perdu ; travaillons pour lui et non pour nous, encore moins pour le monde ; souvenons-nous que nous sommes ici-bas, et que souvent on sème avec larmes ; mais quand la moisson viendra nous emporterons les gerbes avec chant de triomphe. Encourageons-nous les uns les autres par ces réflexions ; et pensons que les mêmes souffrances s'accomplissent en tous nos frères qui sont par tout le monde (1 Pierre V, 9). Car tous les missionnaires n'ont pas des succès éclatants ; il en est plusieurs qui, après bien des années d'ennuis et de travaux, sont morts sans avoir rien recueilli ; mais ils disaient, comme Esaïe XLIX, 4-6 : « Mon œuvre est par-devers mon Dieu. »

Je languis beaucoup de recevoir une lettre de vous, et que vous me disiez un peu ce que font les frères ; et si la réunion que nous avions établie pour le dimanche après midi, à Mens, a eu lieu. Comme c'est une bonne chose, je crains beaucoup que Satan ne se soit mis en travers ; car notre méchant cœur est bientôt d'accord avec son ancien maître. Cependant, il ne faut pas si vite lui céder le

champ de bataille ; ce n'est qu'avec patience et persévérance qu'on peut détruire son règne, et gagner du terrain sur lui.

J'ai écrit à Paris pour faire revenir des sermons de Nardin, car j'ai placé tous ceux que j'ai reçus ; si notre frère Salomon en veut, il faut qu'il le dise à Mlle Sophie Pélissier.

En parlant de livres, j'ai une petite observation à vous faire : Vous savez sans doute combien j'ai pris de peine pour mettre Baume et Clavel dans le cas de lire correctement. Je lui demandai, la dernière fois que je l'ai vu, s'il vous avait donné à vous-même quelques principes pour lire comme il faut ; mais il me dit que vous ne vous en souciiez pas, que vous regardiez cela comme une vanité, etc. J'en suis très-fâché ; car Dieu ne défend pas de se faire comprendre ; et si on ne lit pas avec le ton qui convient, on n'édifie pas la moitié autant. Mettez donc ce prétexte de côté, et appliquez-vous à prendre, en lisant, un ton naturel ; il n'est point nuisible d'avoir un peu de science ; et il ne faut pas y regretter quelque peine pour annoncer le règne de Dieu plus aisément.

Adieu, mon cher ami ; donnez-moi de vos nouvelles et de tous nos frères en Jésus-Christ. Saluez tous ceux à qui vous parlerez de la présente. Que le Seigneur vous éclaire et vous fortifie de plus en plus par sa grâce !

Votre dévoué frère en Jésus-Christ.

A SALOMON ET LOUISE BACHASSE.

Arvieux, 10 février 1825.

Chers frère et sœur en Jésus-Christ,

Je viens m'entretenir quelques instants avec vous; car quoiqu'il y ait presque toujours du monde autour de moi, je puis bien dire que je suis seul, puisque personne ne sent et ne comprend *le langage de Canaan*. C'est une chose bien pénible pour le chrétien de ne point trouver de cœur qui réponde au sien, et de vivre ainsi au milieu des morts ! Aussi puis-je dire que je suis plus souvent avec vous, quoique je ne puisse vous voir ni vous entendre, qu'avec ceux qui sont assis sur le même banc que moi. Vous êtes bienheureux, chers amis, d'être dans un pays où vous pouvez trouver souvent des âmes vivantes ou du moins bien disposées, surtout vous deux à qui le Seigneur a donné un même sentiment. C'est une grande grâce qu'il vous a faite à l'un et à l'autre, car le plus souvent on voit s'accomplir cette parole : « l'un sera pris et l'autre laissé. » C'est une triste union que celle de deux êtres dont l'un vit et l'autre est mort; l'un est attaché aux choses visibles et l'autre aux invisibles; l'un tend vers la patrie céleste, l'autre vers « la foire de la vanité. » Oui, je vous le répète, vous avez bien sujet de bénir le Seigneur pour cette grande faveur. Tout ce que vous devez craindre, c'est de n'en pas profiter assez; car il arrive assez souvent, quand il se trouve plu-

sieurs chrétiens dans la même famille, qu'au lieu de s'édifier et de s'aimer les uns les autres, ils passent leur temps ensemble beaucoup plus mal qu'avec des frères et sœurs étrangers. Souvent aussi il ne règne point de charité entre eux; ils ne savent pas se supporter; chacun d'eux veut que les autres soient parfaits et ne veut pas l'être lui-même, etc. J'ai vu cela plus d'une fois dans des familles chrétiennes; je pense bien qu'il n'en est pas ainsi chez vous; mais comme vous êtes fragiles aussi bien que les autres, il est bon que vous soyez prévenus, afin d'être vigilants : car le moyen d'être toujours bien avec ses frères, c'est d'être toujours bien avec le Seigneur.

Je ne sais si la réunion que nous avions établie pour tous les frères, le dimanche après midi, a pris racine tout de bon; veillez-y, mon cher Salomon; car pour que tout aille bien il faut que chacun fasse de son côté comme s'il était seul chargé de tout maintenir. C'est le moyen de ne pas se rendre paresseux en se fiant les uns sur les autres. Cette réunion est plus nécessaire qu'on ne le pense d'abord; car, si on a soin d'en éloigner tous les faux frères, la confiance s'y établira et on sera sans cesse réveillé les uns par les autres. Et cela est indispensable : car, une fois le feu des premiers temps de la conversion passé, on est sujet à se rendormir. Vous avez vu dans le Voyage du Chrétien que tous les obstacles et les dangers ne sont pas au commencement de la route; c'est pourquoi l'apôtre disait : *Exhortez-vous l'un l'autre chaque jour, de peur que quelqu'un ne vienne à s'endurcir par la séduc-*

tion du péché (Heb. III, 13); et encore : *Que celui qui est debout prenne bien garde qu'il ne tombe.* Il est presque plus difficile de se tenir debout que de s'y mettre ; et dans la voie du salut il en est comme d'un bateau sur la rivière : si on n'avance pas on recule. Faisons donc comme les sentinelles qui veillent sur les murs d'une forteresse : crions-nous les uns aux autres : Sentinelle, prenez garde à vous !

On avait parlé de réunir aussi quelquefois les sœurs pour s'édifier familièrement. Je ne sais ce qu'on aura fait à cet égard. Mais ce que je puis bien affirmer, c'est qu'il est très-utile d'avoir quelques réunions de ce genre, régulières ou non, où il n'y ait personne de suspect, ni même d'engourdi ; parce que la présence de pareilles personnes gêne toujours, et qu'on s'édifie beaucoup moins ; on est obligé de parler suivant leur portée, et on n'avance pas comme on devrait.

J'aimerais avoir des nouvelles de votre frère Benjamin. Depuis si longtemps que l'esprit de vie le travaille, il n'a pu encore trouver la paix ; c'est pourquoi il ne paraît pas libre avec les frères comme on le désirerait ; il faut user de patience envers ceux qui sont mal à leur aise dans leurs cœurs et encore dans la crainte, et qui n'ont pas reçu l'esprit d'adoption. Saluez Marcel et sa femme, et donnez-moi de leurs nouvelles, ainsi que des autres frères et sœurs, et de votre tante Anne des Bonnets p. 479.

Vous pouvez lire la lettre ci-jointe, qui est pour Aimé du Loix, ainsi que celle qui est dedans.

Adieu, cher frère et chère sœur. Que le Seigneur vous bénisse et vous garde ; qu'il remplisse votre

cœur de joie et de paix, et qu'il vous rende actifs et fidèles dans son règne de vérité! Amen.

Votre dévoué frère en Jésus-Christ. Félix Neff.

Arvieux, le 10 février 1825.

Pardonnez-moi la liberté que je prends de vous adresser les deux incluses, afin que vous les fassiez parvenir à leur adresse : vous pourrez sans indiscrétion en prendre lecture, car elles ne contiennent rien de particulier. Vous verrez dans celle adressée à Chaffrey, que par ici, non pas à Arvieux pourtant, on commence à ouvrir les yeux. Béni soit l'Auteur de toute grâce de ce qu'il daigne accompagner de son efficace la parole de son méchant et paresseux serviteur!

Vous avez donc livré à la terre la dépouille mortelle de notre bien-aimée et bienheureuse sœur Du Scigneur! Oh! oui, bienheureuse! Elle n'a pas changé de nom en quittant ce monde, elle est maintenant tout de bon « du Seigneur. » On ne m'a point donné de détails sur ses derniers moments; mais je ne doute pas que celui qui la soutenait dès le commencement ne l'ait encore fortifiée dans la ténébreuse vallée de la mort. Mais que dis-je, la mort! Jamais ce mot ne devrait sortir de notre bouche en parlant d'un chrétien, car celui qui croit en Christ ne mourra jamais (Jean XI, 26). Le pain de vie est descendu du Ciel, afin que quiconque en mange ne meure point (Jean VI, 57, 58). Si quelqu'un garde sa parole, il ne verra point la mort (Jean VIII, 51). O mort,

où est ton aiguillon? ô sépulcre, où est ta victoire? Ce roi des épouvantements, qui tient par la crainte tant de faibles chrétiens attachés à la servitude, ce monstre affreux n'est plus pour le fidèle qu'un messager de paix, un ange de lumière qui, d'une aile légère, vient pour le transporter de ce val d'obscurité et de pleurs au séjour de l'éternelle aurore. Oh! bénissons Dieu; louons-le et célébrons son nom; car il nous a donné la victoire par Jésus-Christ notre Seigneur! Nous pouvons nous écrier avec l'auteur d'un cantique allemand : « La mort est morte, la vie vit, le sépulcre est enseveli. » O tombeau! tu ne saurais me retenir! Mon Jésus en est sorti victorieux avec cette devise : *Je vis, vous vivrez aussi* (Jean XIV, 19).

Dites ces choses à nos chères sœurs; qu'elles prennent courage; et qu'en pensant à la fin bienheureuse de cette fidèle servante du Sauveur, elles prennent la ferme résolution de la suivre dans sa vie pour la retrouver dans l'éternité. Oui, chères âmes, c'est ainsi qu'on moissonne ce qu'on a semé. Notre bienheureuse sœur fut appelée un peu tard et n'a travaillé que peu de temps à la vigne de son Maître; elle-même le reconnaissait avec humilité; mais elle pouvait dire comme le vigneron : « Nous » avons resté ici tout le jour, parce que *personne* » *ne nous a loués.* » Mais dès le premier appel elle avait répondu; elle avait beaucoup fait pendant cette heure; elle avait racheté le temps; elle vivait sans cesse, même avant sa maladie, dans l'humilité, la repentance, le recueillement et la prière; elle n'oubliait pas un instant qu'elle était une pau-

vre pécheresse indigne de toute grâce, mais que le Sauveur l'avait aimée et rachetée à grand prix ; elle ne perdait point de vue ce grand bienfait; et le reste de sa vie n'a été qu'un soupir, qu'une prière, qu'un cantique de contrition, d'amour, de reconnaissance. Oh ! chère sœur, profitez de cette leçon ; vous avez été appelée à l'œuvre de votre salut dans le même temps ; y avez-vous répondu aussi franchement?..... Et si le soleil de la vie se couchait aujourd'hui sur vous, seriez-vous aussi bien préparée? Pourriez-vous dire, comme elle, et avec autant de raison : « J'ai combattu le bon combat, » j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi? » Veillez donc ; priez ; oh oui, priez tout de bon ; entrez en union avec ce bon Sauveur, il est aussi le vôtre ; il vous aime aussi ; il y a aussi place pour vous sur son trône ; pourquoi négligeriez-vous ce grand salut? Oh ! pensez-y, pendant qu'il est jour ; aimez-le ; donnez-lui votre cœur ; il vous le demande avec tant d'amour, tant d'empressement ! Voudriez-vous le priver du salaire de ses souffrances, et vous priver vous-même de tant de biens? Qui pourrait vous donner à l'heure de la mort de telles consolations, si vous n'aviez pas Jésus pour ami, pour consolateur?

Adieu, chère et bien-aimée sœur, que le Seigneur vous abreuve à la vive fontaine des eaux et vous fasse goûter combien il est doux !

Arvieux, le 15 mars 1825.

.... Hier au soir se trouvait chez moi, entre plusieurs personnes, l'ancien J. B. qui, comme vous le savez, est plein de sa propre justice. Plusieurs fois dans la conversation il m'avait lancé des crocs-en-jambe ; mais hier il s'est tout démasqué. D'abord il a dit que les anciens prêtres et ministres étaient plus traitables que les jeunes, etc. Je lui répondis qu'il ne devait pas les comparer les uns aux autres, mais les juger d'après l'Evangile. Je sais bien, ajoutai-je, qu'on voudrait des prédicateurs complaisants, qui lâchassent la corde à mesure qu'on la tirerait, et qui ne fussent là que comme un crucifix de plâtre sur une cheminée ; mais ce n'est point pour cela que nous sommes envoyés ; c'est pour annoncer l'Evangile, non tel qu'on voudrait qu'il fût, mais tel qu'il est en effet, etc. Je lui exposai alors tout au long les obligations imposées aux prédicateurs dans Jérémie, Ezéchiel, etc., et lui représentai combien il serait abusif de flatter l'orgueil ou le relâchement des auditeurs, etc. Enfin, n'y pouvant plus tenir, quoique je fusse fort modéré, il me dit avec aigreur : « Tous les autres ministres » que nous avons eus, tous les sermons que nous » lisons ne valent donc rien? Ils n'ont donc rien » fait de bon? Car nous n'en avons jamais ouï qui » nous ait parlé comme vous! Vous ne cessez de nous » dire, depuis le premier jour, que nous sommes » dans le chemin de la perdition ; que nous sommes » morts, etc. » Je le laissai tout dire : puis, prenant

la parole à mon tour, je lui répliquai : « Je n'ai pas le dessein de vous perdre ; et si je le pouvais, je ne le ferais pas. Mais je vous ai dit que vous êtes dans un état de mort, parce que malheureusement c'est la vérité; et je crains si peu de le dire, que je vous déclare ici, à vous M. B., que si vous ne venez à Christ et ne renoncez pas à la bonne opinion que vous avez de vous-même, vous ne verrez jamais Dieu. Ne vous ai-je pas constamment dit que Dieu vous recevrait si vous alliez à lui avec humilité? qu'il ne demandait de vous qu'un cœur plein du sentiment de sa misère? et que, du reste, son salut était tout gratuit? Si vous ne voulez pas l'accepter, est-ce ma faute? Puis-je vous dire que hors de Christ vous serez sauvé? Si vous croyez être assez saint pour vous passer du Sauveur, si vous savez un autre chemin, marchez-y ; mais laissez les pécheurs écouter la bonne nouvelle du salut..... Vous me parliez mal, il y a quelque temps, du zèle d'Aimé du Loix. J'en fus très-affecté pour vous-même ; car c'est un mauvais signe. Je pensai que ces rapports ne venaient que des ennemis ou des tièdes, et que vous étiez bien prompt à les écouter. D'ailleurs, si c'étaient des chrétiens qui eussent remarqué cela, ils auraient dû plutôt lui tendre secours que de le blâmer. Je me suis informé de tout cela en Trièves, et il n'y a rien eu de vrai que son dévouement. Je regarde ce jeune homme, quoiqu'il ait aussi ses défauts, comme la perle de votre Eglise. Ce n'est pas de son zèle qu'il faut lui faire un crime ; on devrait l'imiter et non le blâmer; je crois devoir l'encourager de plus en plus, bien loin de le modérer par des

conseils charnels. Je ne vous ai pas fait ces observations dans le temps, parce que je craignais que vous ne pussiez pas les porter encore. Mais je vous l'ai dit souvent : vous avez trop de sagesse charnelle, trop de calculs humains; car moi, qui en ai moins que vous, je passe parmi les bons frères pour un temporiseur achevé, et je reconnais que c'est malheureusement la vérité : je voudrais souvent passer entre les gouttes et tirer les marrons du feu sans jamais m'échauder les ongles. Vous avez lu les journaux de ***; voilà ce que j'appelle un évangéliste, quoique je ne me sente pas le courage de suivre une semblable route (1). Aussi voyez les bénédictions qui reposent sur leurs travaux! On voit bien que Dieu légitime leur vocation, méconnue des formalistes. Nous ne combattons qu'en lâches, derrière la contrescarpe, et couverts du bouclier; et si quelque plume de flèche nous atteint malgré notre armure, nous crions au meurtre. Ceux-là combattent en rase campagne, à découvert, et sans aucune arme défensive; et ils appellent coups de faveur les coups les plus graves; ils n'y font pas même attention, et exhortent les frères à ne pas se laisser distraire de la seule recherche importante par ces événements purement extérieurs. Lesquels sont les plus fidèles, et brilleront le plus à la droite de Celui qui a méprisé la honte et souffert la croix? Pour moi, toutes les fois que je lis ces relations, en voyant combien peu je suis digne de manier l'épée de l'Esprit et combien méchant serviteur je suis, je me

(1) Voyez les notes des pages 231 et 318.

sens porté à jeter le froc aux orties et à reprendre mon sabre d'artilleur! »

J'avais petite opinion de M. M.; elle était trop légère pour être chrétienne; vous aviez une fois de la peine à admettre que cette légèreté fût un vice, mais je suis bien sûr qu'en prenant de la vie vous sentirez que c'est un vrai poison pour la piété; c'est la légèreté qui éloigne tant d'âmes de la conversion, et qui en retarde tant d'autres dans la sanctification; cette légèreté suffit pour expliquer la lenteur de la marche du règne de Dieu dans les contrées du Midi; tandis que sur les bords du Rhin les chrétiens semblent naître, comme Pallas, tout formés et tout armés. La légèreté est pour moi un grand ennemi, et je ne m'y livre jamais sans m'en trouver bien mal; vous avez aussi besoin d'y prendre garde, et c'est pourquoi je vous en parle un peu au long.

Mollines, le 22 mars 1825.

Ma chère Emilie,

N'ayant pas le temps de vous écrire longuement, je ne prends qu'un bien petit morceau de papier; vous excuserez cette impolitesse. Je ne sais vraiment, depuis que je vous ai quittée, si vous êtes encore dans ce monde; car pas un mot sur votre compte, et pas un de votre part. Je désirerais pourtant avoir de vos nouvelles, ainsi que de la maman et des deux « petites sœurs » (p. 201?). Je ne vous ou-

blie pas, ni les unes ni les autres, quoique nulle ne donne signe de vie. Je ne vous enverrai des détails de rien, parce que tous ces temps j'en ai donné à d'autres, qui ne les auront pas tenus secrets. En mettant tout à l'heure la main à la plume j'étais fort ennuyé; et, pour me soulager, j'ai versé beaucoup de noir sur la première page à Mlle Sophie ; demandez-lui pardon pour moi, et priez-la de partager sa lettre avec vous; car, bien que je lui dise de la lire seule, je n'ai pas plus de secrets pour vous que pour elle. . . . .

Avez-vous toujours votre petite école? Et comment va-t-elle? Nous aurions à Dourmillouse une petite sœur de quatorze à quinze ans à vous envoyer, suivant le prix que vous demanderiez; car on n'est pas riche ici. Sa dépense ne serait pas grosse; elle n'a guère meilleur appétit que vous. Elle est adroite et intelligente, et on voudrait qu'elle apprît à coudre, etc., et un peu à écrire, à compter, etc. Elle lit passablement : vous auriez là le premier muguet des Alpes ; car c'est la première qui a connu la vérité. Elle est vraiment aimable; et vous en seriez contente. Répondez-moi sans tarder, et dites-moi ce qu'il lui en coûterait pour un an. . . . .

En parlant de votre école je ne dois point oublier de vous répéter mes anciennes exhortations pour l'assiduité : tâchez de vaincre cette répugnance qui vous y fait trouver du dégoût; allez-y de conscience et de raison; quand vous voulez, vous n'êtes pas un enfant. Dites-moi aussi si vous avez suivi mon conseil, relativement à l'emploi de

votre temps de loisir, surtout le dimanche; vous savez bien ce que je veux dire; vous seriez une grande sotte si vous l'aviez oublié ou négligé. Voyez-vous quelquefois à Mens B. et sa femme? On n'en est guère content : on leur reproche de se laisser trop flatter par leur bonne réputation et de négliger l'œuvre de Dieu; bien plus, d'y mettre des empêchements par leurs conseils charnels, surtout le mari, qui toujours ne fréquente pas les frères. Dites-moi ce que fait la pauvre Adèle (p. 368?).

On me dit l'autre jour, en Champsaur, que Miette Magnin allait mal (p. 517?). Il paraîtrait que sa légèreté l'aurait éloignée du Seigneur : et je n'en serais pas surpris. Pensez-y pour vous-même et pour vos amies; vous savez combien moi-même j'ai à en souffrir, et combien elle nous fait de tort. Allez voir quelquefois Mme C.; surtout profitez des jours où les sœurs de la campagne viennent dans le bourg pour en voir quelques-unes; je sais que cela leur fait plaisir. Comment va votre maman? je languis bien d'avoir de ses nouvelles. Dites-moi ce que font Alexandrine et Victoire (p. 356); ou plutôt dites-leur de m'écrire. Dites-moi aussi si vous avez quelques nouvelles de la pauvre Rose, de la L. et de sa cousine. J'ai reçu une lettre de Richard du Villard, une autre de Casimir Robequien et de la Babau qui est chez eux. Marie Morel, J., D. et T. du Marais, ainsi que Julie Girod, m'ont aussi écrit. . . . .

Toutes ces lettres me font bien du plaisir, quand même je ne puis répondre à toutes, faute de temps. Saluez-les affectueusement de ma part, et dites-

leur que je ne tarderai pas à leur donner directement de mes nouvelles. Je compte recevoir cette semaine mes catéchumènes d'Arvieux, et la semaine suivante ceux de Freyssinières. Je les recommande, ainsi que moi, aux prières des frères et des sœurs; ne les oubliez pas non plus. Rappelez-vous qu'à même époque, il y a trois ans, le Seigneur vous conduisit à Golgotha, et vous fit lire dans ses plaies la grandeur de vos péchés et la grandeur de son amour. Rappelez-vous cette époque heureuse, et bénissez-en le Seigneur, en le priant de la rendre également, cette année-ci, heureuse pour beaucoup d'autres.

Adieu, ma chère Emilie, que le Seigneur vous fortifie et vous remplisse de ses plus sérieuses grâces en Jésus-Christ !

Saluez votre maman et toute la maison.

N.

A Mme RICHARD LA CADETTE.

Mollines, le 22 mars 1825.

Madame et bien chère sœur en Jésus-Christ,

Il y a longtemps que je n'ai point de nouvelles, ni de vous, ni de votre famille, ni de votre petite réunion; je présume donc qu'il n'y a rien de nouveau. Rien de nouveau ! c'est peu de chose; il devrait bien y en avoir; car plusieurs âmes, de celles que vous avez la bonté d'instruire, n'avaient guère encore que du vieux; et ce vieux n'est pas de Christ, et n'héritera point le royaume de Dieu.

J'ai envoyé quelques mots d'exhortation aux frères, par Salomon Bachasse; il pourrait vous en donner copie pour les lire à la réunion. J'avais bien le désir de vous faire une petite visite; mais, outre les inconvénients, je ne puis guère quitter; et si je le fais, ce sera plutôt pour faire une petite visite en Piémont, où il en est plus besoin qu'en Trièvе.

J'ai envoyé à Pierre Beaume quelques détails assez intéressants sur Freyssinières, faites-vous les donner.

Pour le Queyras, je n'en dis pas merveille; c'est un champ bien aride; je ne sais ce qu'il deviendra.

Vous avez sans doute les journaux d'Alsace et le dernier numéro des Archives? qu'en dit-on parmi vous? S'il fallait, — et rien d'impossible, — passer parmi tant d'épines, quelle figure ferions-nous? — Vous rappelez-vous comme, tous ensemble, vous criiez au voleur quand nous avions encore la supériorité sur les adversaires, et qu'on n'en recevait guère que des coups de langue? Je vous disais bien alors que ce n'étaient que des piqûres d'épingles, et qu'il ne valait pas la peine d'y faire attention. J'ai bien peur que plusieurs, parmi vous, ne fassent comme des ménagères paresseuses qui, faute de profiter du beau temps, sont obligées ensuite de laver leur lessive par le froid et la neige, avec beaucoup de peine et de difficultés! Faites plutôt comme le sanglier de la fable; aiguisez vos défenses pendant la paix, et préparez vos places fortes; revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir résister aux mauvais jours (Eph. VI, 13). D'ailleurs, quand vous n'auriez point à attendre de tribulations

extérieures, n'avez-vous point d'ennemis? Avez-vous oublié ce lion rugissant qui tourne autour de vous? ces malices spirituelles qui sont plus redoutables que la chair et le sang? Car, avec les dispositions de l'homme mortel, on s'endort bien plus facilement dans la paix que pendant la bataille, et dans le calme qu'au milieu de la tempête. Veillez donc et priez en tout temps; veillez sur vous-même, et les uns sur les autres; exhortez-vous mutuellement et édifiez-vous, tandis que vous en avez la facilité. N'abandonnez, ne négligez point vos mutuelles assemblées; que chacun emploie les dons qu'il a reçus, au service des autres; ne laissez pas parler toujours les mêmes; que chacun dise ce qu'il sait ou ce qu'il sent; rien ne soutient mieux l'attention et n'anime plus une réunion où il doit régner de l'affection, de la fraternité, de la vie. Si une assemblée est morte et froide, et qu'on n'y recueille que des idées sèches, elle ne fait qu'endormir l'âme par une habitude de dévotion qu'on met à la place de la vraie vie spirituelle. Ne perdez jamais de mémoire la bienheureuse sœur Du Seigneur. Que le souvenir de son glorieux délogement vous fortifie et vous encourage; allez vous abreuver à la même source, ou plutôt demeurez sans cesse auprès du même fleuve; et alors, comme l'arbre dont parle le prophète, vous ne verrez point venir le mal, vous ne souffrirez point de la sécheresse, votre feuillage sera toujours vert, et vos fruits abondants dans toutes les saisons.

Veuillez, Madame et bien-aimée sœur, me donner de vos nouvelles, ainsi que de votre chère fa-

mille, que je salue affectionnément en Christ. Saluez aussi les sœurs de votre réunion ; et ne vous lassez point, tandis que le Seigneur vous en donne la force, de veiller sur elles et de les exhorter au nom de Jésus.

Nous avons vu (p. 475) comment Neff s'était efforcé d'introduire dans ses Alpes, et surtout en Freyssinières, un peu plus de culture intellectuelle ; et qu'en particulier il avait pris sur lui de faire venir de Paris sept exemplaires des sermons de Nardin. Voici comment il continuait plus tard sur ce sujet.

De janvier à fin mars 1825.

Je craignais, à cause de l'élévation du prix, de ne pas trouver le débit de ces livres. Quinze francs sont, dans ce pays, une somme considérable. J'en fis passer la majeure partie à Freyssinières, où d'abord on les reçut assez froidement. Mais quand j'en eus lu moi-même quelques-uns, on en fut si charmé que tout le monde en désirait. Voyant alors que le manque d'argent était la seule difficulté, je leur proposai de s'associer quatre familles pour un exemplaire, et leur offris d'attendre pour le paiement. De cette manière mes livres furent bientôt placés, et je dus incontinent en faire une nouvelle demande, puis une troisième.

A la Combe, on en prit d'abord deux exemplaires. La famille Besson voulait en prendre deux volumes ; mais, comme les autres, ils manquaient d'argent, quoique les plus riches du hameau. Le père en fit l'observation : — « Quoi ! dit l'un des

fils, ne voulions-nous pas acheter un jeune porc? Eh bien, nous nous en passerons; ce livre nous fera plus de profit. — Et puis, dit une autre jeune fille, ne pouvons-nous pas engraisser un bouc? Cela fera également. Prenez les sermons, papa. — Oui, oui, s'écrièrent-ils tous à la fois, les sermons, les sermons; point de cochon; nous ferons la soupe tout de même! — Soit, dit le père; si vous le voulez tous, je le veux bien aussi.

A Dourmillouse je fus témoin de scènes semblables. Un jeune homme, jusque-là peu estimable, dit en en achetant deux volumes : « J'irai travailler aux carrières (d'ardoise) et je gagnerai de quoi prendre le reste. » D'autres dirent : « Nous irons ce printemps en Provence aider aux bergers à monter leurs troupeaux; nous gagnerons vingt-quatre francs; notre voyage et notre passeport payés, il nous restera bien pour un exemplaire de sermons. »

Il est d'autant plus touchant de voir ces pauvres montagnards consacrer gaîment leur deniers à de telles acquisitions, qu'ici le cuivre vaut de l'or; bien des familles mangent leur soupe sans sel, et souvent sans pain.

En Queyras j'en ai beaucoup moins placé, ainsi que d'autres livres. On les lit cependant dans tous les temples quand je n'y suis pas. En général, le Queyras n'a jamais présenté le même aspect que Freyssinières; on y est plus froid et plus mort, surtout à Arvieux. Depuis que j'ai reconnu leur endurcissement, je leur prêche d'une manière terrible; je ne conçois pas comment ils peuvent le

supporter ; mais c'est tirer dans un rampart de terre glaise ; le boulet entre, et rien ne bouge. Plus je vis et plus j'éprouve que « celui qui plante ou celui qui arrose n'est rien ; » aussi n'espéré-je pas, avec toute l'énergie de mes discours, prendre les âmes d'assaut, mais seulement garantir mon âme ; en sorte que si la fille de Sion meurt de sa blessure, ce ne soit pas pour avoir été «pansée à la légère. »

Travailler en vain est certainement la plus rude épreuve d'un évangéliste. Combien j'ai déjà soupiré dans ce pauvre Arvieux ! Combien de fois je leur ai dit en gémissant : « *Oh ! si du moins tu avais connu ta visitation dans cette journée qui t'est donnée ! Mais tout cela est caché à tes yeux !* » C'est dans un tel endroit que l'on comprend ce que l'apôtre dit aux Galates du « travail d'enfantement, » qu'il souffrait pour eux !

Toutefois Dieu, qui ne permet pas que sa Parole retourne à lui sans effet, a donné un signe de sa présence à ces insensibles Arviens. Je crois avoir déjà parlé (p. 471) d'une jeune femme, nommée Marie Philippe, du hameau des Moulins, au bas de la commune d'Arvieux. Cette Marie, qui déjà l'année dernière était mieux, est maintenant, comme la sœur de Lazare, assise aux pieds de Jésus ; mais elle a tant souffert pour y parvenir, que pendant longtemps j'ai craint que la naissance de l'homme intérieur ne coûtât la vie à l'homme extérieur. Elevée dans l'Eglise romaine, elle l'a quittée en épousant un protestant; et comme elle n'avait point encore été admise à la Sainte-Cène dans notre Eglise, je lui ai donné à étudier les mêmes passages qu'aux autres

catéchumènes; elle les apprenait avec une grande facilité; et dans l'explication qu'elle en donnait, je remarquais qu'elle avait une grande connaissance de sa misère. Dans le courant de l'hiver je passai souvent chez elle, parce qu'elle demeure sur la route; et à chaque fois je la trouvais plus abattue et plus défaite de visage; elle paraissait malade. Sa mère me disait: « Ne manquez pas de nous venir voir souvent; ma pauvre Marie n'a de joie que quand elle vous voit; hors de là, elle ne fait que pleurer. » Je désirais la voir en particulier, mais je ne pouvais en trouver l'occasion. Enfin son mari me dit un jour en pleurant: « Ma pauvre Marie veut mourir; je ne sais ce qu'elle a; elle ne prend aucune nourriture; on la voit fondre comme la neige ». — Je lui dis que cette maladie *n'était point à la mort, mais pour la gloire de Dieu*, et que je désirerais beaucoup que lui-même et bien d'autres en fussent atteints.

Le même soir, comme nous étions à l'étable, Marie paraissait plus triste que jamais; elle s'éloignait de nous, et se plaignait de grandes douleurs dans la poitrine. Sa mère me prit à part, et me dit: « Marie se plaint de ne pouvoir prier; et c'est ce qui l'oppresse tant; elle voudrait vous parler. » Il y a longtemps, lui dis-je, que je le désire; mais je ne puis rien lui dire en compagnie, envoyez-la à la cuisine. J'y entrai aussitôt, et allumai un flambeau de pin. Marie vint et s'assit près du feu. — Eh bien, Marie, vous êtes bien triste; dites-moi ce que vous avez. — Je suis perdue. — Sans doute, vous l'êtes; nous le sommes tous de notre nature; mais *Christ*

n'est-il pas venu chercher et sauver ce qui était perdu? — Je le sais ; ce n'est pas ce que je veux dire. — Quoi donc? — Il y a déjà trois ans que Dieu me fit la grâce de connaître mes péchés ; je fus tout l'hiver malade, comme à présent ; je voulais me convertir ; et voilà, j'ai tout abandonné ; je me suis rendormie ; j'ai laissé passer mon heure ; à présent, mon cœur s'est endurci, et Dieu me rejette. Il a raison, je ne mérite pas autre chose !

Ces paroles, prononcées avec le calme du désespoir, me firent craindre que cette affreuse idée ne fût déjà fixée dans son esprit. Je lui demandai si, à cette époque dont elle parlait, elle avait vu quelqu'un qui lui eût indiqué le chemin du salut.—Non. — Eh bien, comment pouviez-vous le trouver? Ne craignez rien ; c'est aujourd'hui votre heure, puisque jusqu'ici vous n'avez point connu le bon Berger..

Elle ne parut plus alors préoccupée de l'idée d'avoir perdu le moment favorable ; mais elle n'était point rassurée pour cela ; et ce fut en vain que je déployai les trésors de la miséricorde de Dieu en Jésus-Christ. Elle assurait que tout cela lui était inutile, qu'elle ne pouvait ni se repentir, ni croire, ni prier ; que quand elle s'approchait de Dieu il ne lui venait à l'esprit que des blasphêmes, etc. Je lui dis encore tout ce que mon expérience put me fournir, affectant de regarder son état comme très-naturel et fort ordinaire. Je lui offris de prier avec elle; je le fis ; elle ne fut point soulagée. Je la conjurai de la manière la plus vive et la plus tendre d'aller à Jésus ; elle ne put me le promettre. Le lendemain,

je passai avec elle une partie de la matinée ; je revins plusieurs fois les jours suivants, et toujours sans succès ; elle était incapable de tout travail, et elle souffrait beaucoup physiquement. Elle était affaissée sous le poids de ses péchés ; elle arrosait sa couche de larmes, et prétendait encore n'avoir aucune repentance, être dure comme une pierre. Pendant que je lui parlais, elle semblait prendre un peu de force, mais elle retombait aussitôt dans l'abattement.

Un jour, ayant passé quelque temps avec elle, je prenais mon chapeau pour partir. Elle s'écria avec effroi : Partez-vous? — Oui. — Si vous partez, je meurs ! — Et je fus forcé de rester encore quelque temps.

Elle a passé trois ou quatre mois dans ce pénible état ; et quoique maintenant elle ait goûté la miséricorde de son Dieu, et jeté l'ancre au-delà du voile, elle est encore habituellement triste ; sa conscience délicate s'alarme à la moindre apparence de mal. Un jour quelques jeunes filles folâtraient autour d'elle : quelqu'un lui dit : Marie, pourquoi ne riez-vous pas comme les autres? Elle répondit avec douceur : Je préfère ma tristesse à leur joie.

Elle a eu beaucoup de peine à reprendre ses forces physiques, et sa santé est encore chancelante. La vie de son âme semble consumer son corps. Jamais je n'avais vu une âme plus profondément touchée, si lumineuse et si simple en même temps.

Grâces à Dieu, cette âme a été délivrée! On souffre en lisant ce récit ; le cœur s'oppresse ; et l'on est soulagé comme

au sortir d'un mauvais songe, en se disant que depuis ces temps de douleur on a revu cette âme affermie et enracinée dans la paix, — hélas! vivant encore ici-bas longtemps après que le cher missionnaire est entré en son repos!.... J'ai déjà renvoyé pour cette chrétienne intéressante à ma *Visite dans les Alpes* (p. 100-104); et nous la retrouverons fréquemment dans les pages suivantes; il ne nous reste qu'à reprendre l'ordre de nos lettres. On vient de voir avec quelle douleur Neff travaillait jusqu'à ce moment dans ces contrées, sans y trouver à peine quelques âmes qui commençassent à le comprendre. La lettre qui ouvre le chapitre suivant nous montre le missionnaire dans les chants de triomphe: « Le lieu aride se réjouit, s'écrie-t-il, et le désert fleurit comme la rose! » Cette lettre est, pour le contenu, et par places pour le style, un des beaux morceaux de mission qui existent.

FIN DU CHAPITRE VII ET DU TOME PREMIER.

Table

DES MATIÈRES [1].

(1) On a souligné les parties de cette table qu'on a jugées les plus intéressantes.



I. Endroits les plus remarquables de ce volume.

Pour les personnes, en assez grand nombre peut-être, qui aimeraient trouver d'entrée les morceaux les plus saillants sur le caractère et les principes de Neff, j'indiquerai :

Lettres édifiantes, les pages 149, 254, 276, 378, 436, 456 et surtout 459 ;

Lettres historiques, p. 255, 285-287. 451 (le passage du col d'Orcières par un orage);

Autres pièces : p. 176, 206, 475, 478, 514, 526-528, etc., etc.

On peut d'ailleurs consulter à ce sujet la table des matières, plus détaillée. J'ai dit dès le début de la mission en Suisse (p. 64), que les journaux de cette époque, sans être entièrement destitués d'intérêt, en présentent beaucoup moins que ceux des Hautes-Alpes, qui font proprement la gloire de Neff. Mais il eût été dommage, comme je l'ai fait aussi observer dans le même endroit, de perdre entièrement ces traces des premiers travaux de Neff, qui ont d'ailleurs l'avantage de nous faire connaître le missionnaire dans ses développements. — J'ai cru bon d'insister sur cet avertissement.

II. Place et explication des gravures.

1. *Neff.*

2. *La Chalp d'Arvieux*, p. 332. — Le hameau dans le fond est Brunissard. En continuant de monter la vallée, derrière la montagne de gauche, on arrive par le col d'Isoire à Briançon.

3. *Approches de Dourmillouse*, p. 362. — Le chemin passe au pied de la cascade, dans l'eau qui le couvre. Et ce chemin est élevé de mille pieds environ au-dessus du fond de la vallée de Freyssinières (la Combe).

4. *Dourmillouse* (une partie), avec le temple et l'école, p. 474. Le col d'Orcière est vers l'extrême gauche du tableau.

III. Fautes à corriger avant la lecture.

Page 31, ligne 11 : à Genève, *lisez* de cette promenade.
— 64, au titre ; Bâle, *lisez* Berne,
— 96, ligne 4, du bas : 13 octobre, *lisez* 31.
— 200, la note, 3e l. : dont il s'agit, *lisez* dont il va être question, Louise.
— 208, au milieu : 7 avril, *lisez* 7 août.
— 359, à la fin de la note, *ajoutez :* et le tout au mois de février.

Je m'informerai plus exactement de certains noms dont l'orthographe a varié. Je l'ai écrite comme je l'ai trouvée dans mes papiers; mais je la donnerai, telle qu'elle doit être définitivement, à la fin du second volume, avec quelques renseignements que cet ouvrage fait désirer.

J'apprends à ce moment même avec un singulier plaisir que les deux chères sœurs, Victoire B. et Alexandrine, que nous avons

tant vu figurer dans ce volume (p. 201, 220, 366), sont, l'une la femme du ministre Hofmann, actuellement à Alger, et l'autre celle du pasteur Duvoisin, dont j'ai parlé dans ma *Visite* (p. 128). Combien un ouvrage du genre de celui-ci gagne en attrait lorsqu'on peut ainsi comparer les espérances du printemps avec les heureux fruits de l'automne! — Ce sont des données toutes semblables que je me propose de rechercher pendant l'impression du second volume, et de publier ensuite, autant que la nature des renseignements le permettra.

Par une coïncidence vraiment curieuse, au moment où je communique l'information qui précède, je vois entrer M. et Mme Duvoisin, qui viennent de quitter leur paroisse où ils sont remplacés par M. et Mme Ehrmann, d'Arvieux (*Visite*, p. 105), pour se rendre dans une paroisse du canton de Vaud. Ils me donnent, sur quelques personnages de ce volume-ci, les renseignements suivants:

Pages.

200, aux deux notes. Cette personne vit encore, mais dans un état douteux quant à la foi. C'est la même que p. 208, 232, 240, 248.

219, l. 6. Une petite D., *lisez :* la petite *Finou* (pour Sophie). C'est la même que, par erreur, nous avons appelée *Finon*, p. 244, 293, 368 et 450. Contre la crainte de Neff, elle est pourtant morte dans la foi.

232, 5e ligne du bas, Nisida. Ne paraît nullement avoir persévéré.

232, l. 7, du bas : *lisez* Gemima (Robequin). De même à p. 238. Elle a épousé cet Aimé *Richaud* (et non Richard) dont il est question à la même page 238, 4 lignes plus bas. Ils vont bien tous deux.

237, au milieu, *Gachon* (p. 285 et 322) a quitté Vizille, mais persévère dans la fidélité.

238, l. 4, effacez *Marie*. Cette *Miette Morel* est celle dont il est encore fait mention p, 287. Elle est morte après avoir vécu dans la foi et la piété.

Il y a, p, 410, une *Marie Morel* qui vit encore et qui persévère, me dit-on, dans la foi, quoiqu'elle ait perdu de son ardeur première, au jugement de ses amis.

240, l. 8, et 241, lisez Elisabeth d'*Oriol*.

247. La note est fausse. *Lisez :* C'est Aimé Senebier. Il en est reparlé p. 374 et 391; mais il n'a nullement persévéré dans ces dispositions.

294. au milieu, Aimé Girard, lisez: *Aîné Girard du Lois*. De même à p. 374, l. 3; p. 405, 4e l., du bas; p. 479, au milieu; 502, au haut; 510, au bas, et 515, au milieu.

368, 10e l., du bas. Adèle N. (et p. 519, l. 10, du haut). Complètement et profondément déchue.

410, 2e l. du bas, *lisez* Louis Payan. Il continue d'aller très-bien.

454, au milieu, *Jeanne* des Bonnets et non *Anne*, comme p. 479, au milieu, et 510, 5e l. du bas. Elle est morte dans la foi.

519, l. 11 et 12. Elle continue à vivre dans un grand relâchement.



